



Le Bal Des Maudits - T 2

Shaw, Irwin

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'armée n'est pas faite pour
les gens "bien"

IRWIN SHAW

LE BAL DES MAUDITS



PRESSES



POCKET

TEXTE
INTEGRAL

IRWIN SHAW

LE BAL DES MAUDITS

Tome II

Press Pocket

116, Rue du Bac, PARIS

J'AI bien peur que cette lettre ne paraisse l'œuvre d'un fou, lut le capitaine Lewis, mais je ne suis pas pas fou et n'ai aucune envie de passer pour un fou. J'écris ceci à cinq heures de l'après-midi, dans la salle de lecture principale de la Bibliothèque publique de New York, au coin de la Cinquième Avenue et de la 42^e Rue. Sur la table, devant moi, j'ai un exemplaire des *Articles de Guerre* et la *Biographie du duc de Marlborough*, par Winston Churchill, et le type qui est assis à côté de moi prend des notes en lisant *l'Éthique*, de Spinoza. Je vous dis ces choses pour vous montrer que je sais ce que je fais et que ni ma raison ni mes facultés d'observation ne sont atteintes en aucune façon... »

– C'est la première fois depuis que je suis dans l'armée que je lis une chose pareille, dit le capitaine Lewis à la *wac* (4) qui lui servait de secrétaire. Qui nous l'a envoyée ?

– Le bureau du Provost Marshal, dit la *wac*. Ils veulent que vous alliez examiner le prisonnier, pour leur dire s'il est en train ou non de feindre la folie.

« Je vais terminer cette lettre, lut le capitaine, et je prendrai le métro jusqu'à la Batterie et le ferry jusqu'à l'île du Gouverneur pour me rendre aux autorités. »

Le capitaine Lewis soupira et regretta un instant d'avoir étudié la psychiatrie. N'importe quelle autre fonction, dans l'armée, aurait été beaucoup plus simple et lui aurait apporté plus de satisfactions.

« En premier lieu, continuait la large écriture nerveuse et irrégulière, je tiens à préciser que personne ne m'a aidé à quitter le camp et que personne ne savait ce que je m'apprêtais à faire. Inutile également d'importuner ma femme, parce que je me suis abstenu d'aller la voir, ou de me mettre en rapport avec elle, de quelque manière que ce soit, depuis mon arrivée à New York. J'avais un problème à résoudre, et je ne voulais pas risquer de me laisser influencer par aucune considération de sentiment. Personne ne m'a hébergé à New York et je n'ai parlé à personne depuis que j'y suis arrivé, voilà une quinzaine de jours, et je n'ai rencontré personne de ma connaissance. J'ai marché presque constamment, le jour, et dormi la nuit dans divers hôtels. J'ai encore sept dollars et pourrais tenir le coup trois ou quatre jours de plus, mais j'ai compris, à présent, ce que je devais faire et ne désire pas reculer davantage. »

Le capitaine Lewis regarda sa montre. Il avait un rendez-vous en ville, pour déjeuner, auquel il n'avait pas envie d'arriver en retard. Il se leva, enfila sa veste et fourra la lettre dans sa poche, pour la lire pendant la traversée.

– Si quelqu'un me demande, dit le capitaine à la *wac*, je suis en

train de visiter les hôpitaux.

– Oui, mon capitaine, répondit gravement la jeune femme.

Le capitaine Lewis mit son calot et sortit. C'était un jour ensoleillé, avec une légère brise, et, de l'autre côté du port, solidement enracinée dans l'eau verte, New York City se dressait, victorieuse. Le capitaine Lewis éprouva le petit pincement au cœur qu'il éprouvait toujours lorsqu'il l'apercevait, droite et paisible devant lui ; curieux endroit, en vérité, pour un soldat d'une armée en guerre. Mais il répondit avec précision aux saluts des soldats qu'il croisa sur le chemin du ferry, et, lorsqu'il pénétra dans la section du pont supérieur réservée aux officiers et à leurs familles, il se sentait déjà beaucoup plus militaire. Le capitaine Lewis n'était pas un mauvais homme, et sa conscience le tourmentait fréquemment. Sans doute eût-il été parmi les hommes les plus braves et les plus utiles si l'armée l'avait placé dans une position pleine de périls et de responsabilités. Mais, à New York, il avait la bonne vie. Il vivait dans un hôtel confortable, au tarif militaire ; sa femme était à Kansas City, avec les enfants, et il partageait ses nuits entre deux belles filles qui étaient mannequins de couture, accordaient chaque semaine un certain nombre d'heures à la Croix-Rouge et étaient toutes les deux plus jolies et plus expertes qu'aucune des femmes qu'il ait jamais connues. Parfois, en s'éveillant le matin, d'humeur sombre, il décidait que tout cela devait cesser et qu'il demanderait son transfert dans une zone de combat plus active, ou, du moins, qu'il insufflerait dans son propre travail une dose réelle de vitalité. Mais après un jour ou deux de classement et de doléances soumises au colonel Bruce, il retombait, graduellement, dans la routine facile de tous les jours.

« Je me suis interrogé, lut le capitaine Lewis dans la section du bac réservée aux officiers, sur les raisons qui m'ont poussé à agir comme je l'ai fait, et je crois pouvoir les exposer d'une manière franche et compréhensible. La cause profonde de mon acte provient, en premier lieu, du fait que je suis Juif. Les hommes de ma compagnie étaient presque tous originaires du Sud, et assez peu instruits pour la plupart. Leur attitude d'hostilité passive, qui, je le crois, avait fini par presque complètement disparaître, a été soudain réveillée par l'arrivée d'un nouveau sergent affecté à mon peloton. Et pourtant je crois que j'aurais agi comme je l'ai fait, même si je n'avais pas été Juif, bien que ce soit ce qui a provoqué le choc final et m'a empêché de pouvoir continuer à vivre parmi les autres. »

Le capitaine Lewis soupira, leva les yeux. Le ferry glissait lentement sur l'eau calme, vers le point le plus bas de Manhattan. La cité paraissait à son ordinaire propre et en tout point civilisée, et il était difficile d'imaginer ce garçon errant dans les rues, seul, charriant ses

problèmes et ses détresses, et se préparant, dans la salle de lecture d'une Bibliothèque publique, à en faire le récit sur une feuille de papier, à l'intention du Provost Marshal. Dieu seul savait ce que les M. P. avaient dû comprendre, lorsqu'ils avaient lu ce document.

« Je crois, continuait la lettre, que je dois combattre pour mon pays. Je ne le croyais pas lorsque j'ai quitté le camp, mais je comprends maintenant que j'avais tort, que je n'y voyais pas clairement, en raison de mes propres préoccupations et d'une certaine amertume envers les hommes qui m'entouraient, amertume qu'un dernier incident devait rendre insupportable, la veille de mon départ du camp. L'hostilité de la compagnie s'était cristallisée en une série de combats à poings nus avec moi. On m'avait mis au défi de rencontrer les dix hommes les plus forts et les plus lourds de la compagnie, et j'avais senti que je devais relever ce défi.

» J'en avais déjà rencontré neuf. Je m'étais battu honorablement, dans la mesure de mes possibilités, et sans jamais demander grâce. Lors du dernier combat, je suis parvenu à battre l'homme qui me faisait face. Il m'a envoyé à terre plusieurs fois, mais, en fin de compte, c'est moi qui l'ai éliminé. La compagnie, qui avait assisté à tous les combats, était repartie, chaque fois, en félicitant le vainqueur avec enthousiasme. J'espérais, bêtement, peut-être, un témoignage d'admiration, un compliment, même dit à contrecœur ; mais, lorsque je me suis retourné vers eux, tous ont regardé ailleurs et se sont éloignés lentement, comme un seul homme. Il m'a semblé, alors, que je ne pourrais jamais supporter le fait que tout ce que j'avais fait, tout ce que j'avais subi pour regagner ma place dans la compagnie puisse avoir été vain.

» C'est à ce moment précis, en regardant les dos de ces hommes aux côtés desquels je serais appelé à combattre et peut-être à mourir que j'ai décidé de désert.

» Je comprends à présent que j'avais tort. Je comprends à présent que je crois en mon pays et en cette guerre, et que des actes individuels de cette nature ne doivent pas se produire dans son armée. Je dois combattre. Mais je pense avoir le droit de demander mon transfert dans une autre division, parmi des hommes qui soient plus désireux de tuer l'ennemi que de me tuer moi-même.

« Respectueusement votre, Noah Ackerman, simple soldat. »

Le ferry accosta et le capitaine Lewis se leva lentement. Pensif, il replia la lettre et la mit dans sa poche, tout en franchissant la passerelle et sautant sur le quai, « Pauvre garçon », pensa-t-il. Il eut une impulsion soudaine de décommander son déjeuner, et de retourner immédiatement dans l'île et d'aller rendre visite à Noah. « Bah, songea-t-il, maintenant que j'y suis autant déjeuner. Je le verrai

un peu plus tard. Je vais me dépêcher simplement et rentrerai en vitesse... »

Mais la jeune femme avec laquelle il déjeunait disposait de son après-midi ; il but trois Martinis en attendant qu'une table soit libre, et, lorsqu'ils eurent fini de déjeuner, la jeune femme ne voyait aucun inconvénient à l'accompagner chez lui. Elle avait été un peu froide avec lui, les trois dernières fois qu'ils étaient sortis ensemble, et il ne pouvait pas courir le risque de la laisser seule à présent. En outre, sa tête était plutôt brumeuse, et il se dit qu'il devait avoir les idées claires et parfaitement nettes lorsqu'il irait interviewer Noah. Il devait bien cela à ce pauvre garçon, c'était le moins qu'il puisse faire pour lui. Aussi rentra-t-il chez lui en compagnie de la jolie fille et téléphona-t-il à son bureau pour dire au lieutenant Klauser de signer pour lui, cet après-midi, à la fermeture.

Lui et la belle fille passèrent ensemble trois heures fort agréables et, vers cinq heures, il décida qu'il avait été complètement idiot de l'avoir crue froide avec lui ; elle n'était pas froide avec lui, pas froide, pas froide du tout...

La visiteuse était très jolie, malgré tous les soucis qu'on devinait enfermés dans ses yeux sombres et directs. Lewis s'aperçut, en outre, qu'elle était enceinte. Et pauvre, s'il fallait se fier à l'aspect de ses vêtements. Lewis soupira. Ce serait pire encore qu'il l'avait imaginé.

– Vous avez été très aimable, dit Hope, de vous mettre en rapport avec moi. Ils ne m'ont pas permis de voir Noah, pendant tout ce temps, et ils ne lui permettent pas de m'écrire, et mes lettres ne lui sont pas remises.

Sa voix était ferme et froide, et ne contenait aucune intonation plaintive.

– C'est l'armée, dit Lewis.

Il avait honte, soudain, des hommes qui l'entouraient, des uniformes, des canons, des bâtiments officiels.

– Elle fait les choses à sa manière. Vous comprenez, madame Ackerman, n'est-ce pas ?

– Je le suppose, dit Hope. Noah va bien ?

– Il n'est pas malade, répondit Lewis avec diplomatie.

– Vont-ils m'autoriser à le voir ?

– Je pense que oui, dit Lewis. C'est à ce sujet-là que je voulais vous parler.

Il regarda la wac en fronçant les sourcils. Elle les observait, de son bureau, sans chercher à dissimuler sa curiosité.

– Caporal, s'il vous plaît, dit Lewis.

– Oui, mon capitaine.

La *wac* se leva et quitta la pièce, à regret. Elle avait des jambes grasses, et les coutures de ses bas étaient toujours en tire-bouchon. « Pourquoi diable, pensa Lewis, automatiquement, pourquoi diable n'y a-t-il que les filles moches qui s'engagent ? » puis, il s'aperçut de ce qu'il était en train de penser et fronça nerveusement les sourcils, une seconde fois, comme si la jeune femme assise en face de lui, droite et grave sur sa chaise de bois, avait le pouvoir de lire ses pensées, et, du fond de son affreux dilemme, risquait d'en être dégoûtée.

– Je suppose, dit Lewis, que vous savez ce qui s'est passé, bien que vous n'ayez pas vu votre mari ni reçu de ses nouvelles depuis un certain temps.

– Oui, dit Hope. Un de ses amis, Michael Whitacre, qui était en Floride avec lui, est venu me voir en passant par New York et m'a mise au courant.

– Tout cela est regrettable, dit Lewis. Extrêmement regrettable.

Puis il rougit, en voyant le sourire vaguement ironique avec lequel la jeune femme avait accueilli l'expression de sa sympathie.

– Voilà la situation, se hâta-t-il d'enchaîner. Votre mari a demandé son transfert dans une autre unité... Techniquement, il peut passer en jugement devant un conseil de guerre, pour désertion...

– Mais il n'a pas déserté, dit Hope. Il s'est rendu.

– Techniquement, répéta Lewis, il a déserté, parce qu'au moment où il a abandonné son poste, il n'avait pas l'intention de revenir.

– Oh ! dit Hope. Il y a une règle pour tous les cas, n'est-ce pas ?

– J'en ai bien peur, acquiesça nerveusement Lewis.

Cette jeune femme le mettait mal à l'aise, à le regarder ainsi, fixement. Il aurait préféré qu'elle se mette à pleurer.

– L'année, continua-t-il avec une certaine raideur, conçoit qu'il ait eu des circonstances atténuantes...

– Mon Dieu ! ricana Hope, des circonstances atténuantes !

—Et, en raison de ces circonstances, insista Lewis, l'armée n'a pas l'intention de le traduire devant un conseil de guerre, mais de renvoyer simplement votre mari à son poste.

Hope sourit, un beau sourire franc et grave. « Quelle jolie fille, songea Lewis, beaucoup plus jolie que l'une ou l'autre des deux mannequins... »

– Alors, dit Hope, la question est résolue. Noah veut rejoindre son poste et l'armée veut l'y renvoyer...

– Ce n'est pas tout à fait aussi simple. Le général de la base d'où

vosre mari a déserté exige qu'il soit versé dans la compagnie où il a servi jusqu'alors, et les autorités d'ici n'ont pas l'intention d'intervenir.

– Oh! dit Hope.

– Et votre mari refuse de rejoindre sa compagnie. Il dit qu'il préfère passer en jugement que d'y retourner.

– S'il y retourne, ils le tueront, dit Hope d'une voix morne. Est-ce cela qu'ils veulent.

– Allons, allons, dit Lewis.

Il était en uniforme et, puisqu'il portait deux galons brillants de capitaine, il fallait bien qu'il intercède de temps à autre en faveur de l'armée.

– Allons, nous n'en sommes tout de même pas là.

– Non ? demanda amèrement Hope. Alors, où en sommes-nous, d'après vous, capitaine ?

– Je suis navré, madame Ackerman, dit humblement Lewis. Je sais ce que vous devez ressentir. Et, croyez-moi, j'essaie de vous aider...

– Je sais, dit Hope.

Impulsivement, elle plaça sa main sur le bras du capitaine.

– Excusez-moi.

– S'il passe en jugement, il est sûr d'être envoyé en prison, reprit Lewis. Pour un bon bout de temps...

Il ne lui dit pas qu'il avait écrit, à ce sujet, une lettre mordante au bureau de l'Inspecteur général, qu'il l'avait posée sur son bureau pour la revoir, le lendemain matin, afin de la parfaire, et qu'il s'était aperçu, en la relisant, qu'il prenait un peu trop nettement position et que l'armée avait sa manière à elle d'envoyer les officiers comme lui, qui croyaient devoir se plaindre des décisions prises par leurs supérieurs, dans des endroits désagréables, tels que l'Islande, Assam ou la Nouvelle-Guinée. Il ne dit pas à Hope qu'il avait mis la lettre dans sa poche, qu'il l'avait relue trois fois, au cours de la journée, qu'il l'avait déchirée vers cinq heures de l'après-midi et s'était saoulé, ce soir-là.

– Vingt ans, madame Ackerman, dit-il aussi gentiment que possible, vingt-cinq ans, peut-être. Les conseils de guerre inclinent à la dureté...

– Je sais pourquoi vous m'avez fait venir, dit soudain Hope, d'une voix blanche. Vous voulez que je persuade Noah de rejoindre son ancienne compagnie.

Lewis avala péniblement sa salive.

– En quelque sorte... oui, madame Ackerman.

Hope regarda par la fenêtre. Trois prisonniers en treillis bleus

chargeaient des ordures dans un camion. Fusil sous le bras, deux gardes les surveillaient.

– Êtes-vous également psychiatre dans la vie civile, capitaine ? demanda-t-elle brusquement.

– Mais... je... oui, bégaya le capitaine, surpris par cette demande inopinée.

Hope émit un rire sec et sans joie.

– Et vous n’avez pas honte de vous-même, aujourd’hui ? s’informa-t-elle.

– Je vous en prie, dit sèchement Lewis. J’ai un travail à faire et je le fais du mieux que je peux.

Hope se leva. Elle se leva lourdement, embarrassée par l’enfant qu’elle portait en elle. Sa robe était trop étroite, à présent, et pendait sur le devant, en plis grotesques. Lewis eut une vision soudaine de la femme du soldat Ackerman, seule chez elle, et tentant désespérément d’arranger ses vêtements de ville, faute d’argent pour acheter une robe de grossesse.

– D’accord, dit-elle. J’essaierai.

– Très bien, dit Lewis, rayonnant.

« Après tout, pensa-t-il, ce serait la meilleure solution, pour tout le monde, et ce garçon aurait certainement moins à souffrir qu’il l’imaginait. » Il le croyait presque, lorsqu’il décrocha le téléphone pour appeler le capitaine Mason, au bureau du Provost Marshal, et lui dire de prévenir Ackerman qu’il allait avoir une visite.

Il demanda le poste de Mason et attendit, l’oreille collée au récepteur.

– À propos, dit-il à Hope, votre mari est-il au courant, pour... au sujet de... l’enfant ?

Délicatement, il évitait de regarder la jeune femme.

– Non, dit Hope. Il ne s’en doute même pas.

– Vous pourriez peut-être... profiter de... utiliser cela comme un argument, au cas où... il ne voudrait pas changer d’avis. Pour l’enfant, n’est-ce pas... un père en prison... l’indignité, aux yeux de...

– Ce doit être merveilleux d’être psychiatre, dit Hope. Cela vous donne un esprit tellement pratique...

Lewis sentit l’embarras lui paralyser la mâchoire inférieure.

– Je ne voulais pas suggérer quoi que ce soit qui... commença-t-il.

– Je vous en prie, capitaine, dit Hope. Et si vous voulez bien me permettre d’exprimer franchement ma pensée, fermez-la.

« Oh, l'armée, gémit Lewis, intérieurement, elle transforme tous les hommes en parfaits crétins. Je ne me serais jamais conduit aussi stupidement, si j'avais été en civil. »

– Ici, le capitaine Mason, dit une voix à l'autre bout du fil.

– Allô ! Mason, dit vivement Lewis, heureux de cette diversion, j'ai ici M^{me} Ackerman. Voulez-vous faire immédiatement conduire le soldat Ackerman au parloir ?

– Vous avez cinq minutes, dit le M. P. Il se tint debout près de la porte de la petite pièce nue, qui avait des barreaux à toutes ses fenêtres, et deux chaises de bois au milieu de son plancher.

Le plus difficile, c'était de ne pas pleurer. Il paraissait si petit. Tout le reste, la forme étrange de son nez, l'oreille baroquement décollée, le sourcil barré d'une cicatrice blanche, était déjà difficile à admettre, mais, le pire, c'était encore de le voir paraître si petit. Les treillis bleus étaient beaucoup trop grands pour lui, il avait l'air tout frêle et tout perdu, dans toute cette étoffe raide. Et ils le faisaient paraître tellement humble. Tout en lui était humble. Tout, sauf son regard. Sa façon d'entrer dans la pièce. Son sourire hésitant et doux, lorsqu'il l'avait aperçue. Le baiser hâtif et embarrassé, sous les yeux attentifs du M. P. Sa manière timide et douce de lui dire : « Hello ! ». C'était épouvantable d'imaginer tout ce qu'ils avaient dû lui faire pour produire en lui une telle humilité. Seuls, ses yeux étaient restés les mêmes et brillaient toujours, fièrement, fermement.

Ils s'assirent, genou contre genou, sur les deux chaises de bois, comme deux vieilles dames se préparant à boire leur thé quotidien.

– Eh bien ! dit Noah doucement, eh bien ! eh bien !

Il lui sourit. Il y avait entre ses dents, de pénibles espaces vides, où l'on ne voyait plus rien, que la gencive cicatrisée, et ils donnaient à sa physionomie massacrée un air absurde de ruse inintelligente. Mais Whitacre avait préparé Hope au spectacle des dents manquantes, et la jeune femme ne changea pas d'expression.

– Tu sais à quoi je pense constamment, depuis que je suis ici ?

– Non, dit Hope. À quoi penses-tu ?

– À une chose que tu as dite un jour.

– Dis-moi.

– Tu vois, il ne faisait pas trop chaud, pas trop chaud du tout.

Noah sourit, et il fut, de nouveau, très difficile de ne pas pleurer.

– Je me souviens de la manière dont tu l'as dit.

– Quelle idée, dit Hope, en tentant de sourire, elle aussi. Quelle idée de se souvenir d'une chose pareille.

Ils se regardèrent en silence, comme s'ils eussent été incapables de trouver un autre sujet de conversation.

– Ton oncle et ta tante ? dit Noah. Ils sont toujours à Brooklyn ? le jardin...

– Oui, dit Hope. Le M. P. s'agita, près de la porte, se grattant le dos contre le panneau supérieur. Le drap rugueux faisait un bruit énorme, contre le bois de la porte.

– Écoute, dit Hope, j'ai parlé au capitaine Lewis. Tu sais ce qu'il veut que je fasse...

– Oui, dit Noah, je sais.

– Je n'essaierai pas de te convaincre, dit Hope. Ni dans un sens ni dans l'autre. Tu feras ce que tu juges devoir faire.

Puis elle s'aperçut que les yeux de Noah descendaient lentement vers son ventre, vers la ceinture trop serrée de la vieille robe.

– Je ne lui ai rien promis, dit-elle. Rien...

– Hope, dit Noah regardant fixement le ventre gonflé de sa femme. Dis-moi la vérité.

Hope soupira.

– Dans cinq mois, dit-elle. Je ne sais pourquoi je ne te l'ai pas encore écrit. Il faut que je reste couchée presque tout le temps. Il a fallu que j'abandonne mon emploi. Le médecin disait que je ferais une fausse couche, si je continuais à travailler. C'est probablement pour cela que je ne t'en avais pas encore parlé. Je voulais être sûre que tout irait bien.

Noah la regarda gravement.

– Tu es heureuse ? demanda-t-il.

Hope souhaita désespérément, que le M. P. tombe raide mort sur le plancher.

– Je ne sais pas, dit-elle. Je ne sais plus rien. Je ne veux pas que ça t'influence en aucune façon.

Noah soupira. Puis il se pencha vers elle et l'embrassa sur le front.

– C'est merveilleux, dit-il. C'est... merveilleux.

Hope regarda le M. P., toujours vivant, la pièce aux murs nus, les barreaux des fenêtres.

– Quel endroit, dit-elle, quel endroit pour être informé d'une chose pareille !

Le M. P. se remit à frotter son dos sur la porte.

– Plus qu'une minute, dit-il avec indifférence.

– Ne t'inquiète pas pour moi, dit Hope à toute allure, ça ira très

bien. Je vais aller chez mes parents. Ils prendront soin de moi. Tu n'as pas à t'inquiéter... Noah se leva.

– Je ne suis pas inquiet, dit-il. Un enfant...

Il agita la main, d'un geste enfantin de marionnette, et, malgré le temps et le lieu, Hope ne put s'empêcher de rire au spectacle de ce cher geste familial.

– Eh bien ! dit Noah. Tu ris, à présent ?

Il s'approcha de la fenêtre, regarda, entre les barreaux, la cour enclose d'une haute palissade. Lorsqu'il se retourna, ses yeux étaient ternes et inexpressifs.

– Va voir le capitaine Lewis, dit-il, et informe-le que j'irai n'importe où l'on voudra m'envoyer :

– Noah...

Hope se leva, mi-soulagée, mi-désespérée.

– O. K., dit le M. P. C'est fiai.

Il ouvrit la porte.

Noah rejoignit Hope. Ils s'embrassèrent. Elle lui prit la main et le tint un instant contre sa joue.

– Allons, madame, dit le M. P.

Elle sortit, se retourna avant que le M. P. ait refermé la porte. Immobile, Noah l'observait. Il essaya de sourire, mais n'y parvint pas. Puis le M. P. referma la porte et elle ne le revit plus.

JE vais vous parler franchement, disait Colclough. Je regrette que vous soyez revenu. Vous êtes une disgrâce pour cette compagnie, et je ne crois pas que nous puissions jamais faire de vous autre chose qu'un mauvais soldat. Mais j'essaierai quand même, nom de D..., même si je dois vous casser en deux pour y parvenir.

Noah regardait tressauter le nez du capitaine. Rien n'avait changé dans la salle du rapport. Colclough avait toujours la même voix et disait toujours les mêmes choses, et l'odeur de bois trop vert, de paperasses poussiéreuses, de sueur, de bière et de graisse d'armurerie était toujours inévitablement la même. Il était difficile à Noah de se souvenir qu'il s'était passé quelque chose et que sa dernière entrevue avec le capitaine Colclough ne s'était pas déroulée la veille.

– Naturellement...

Colclough parlait lentement, jouissant solennellement de chacun de ses mots.

– Naturellement, vous n'aurez plus ni permissions de vingt-quatre heures ni permissions de détente. Corvées tous les jours, pendant quinze jours, à partir d'aujourd'hui, et corvées le samedi et le dimanche, toutes les semaines, à partir de cette semaine. Est-ce bien clair ?

– Oui, mon capitaine, dit Noah.

– Vous avez toujours la même couchette. Je vous préviens, Ackerman, que, si vous tenez à votre peau, il vous faudra être cinq fois plus soldat que n'importe qui dans cette compagnie. Est-ce clair ?

– Oui, mon capitaine, dit Noah.

– Sortez, maintenant. Je ne veux plus vous voir dans cette salle de rapport. C'est tout.

– Bien, mon capitaine. Merci, mon capitaine, dit Noah.

Il salua et sortit. Il marcha lentement, sur la route familière, dans la direction de sa baraque. Sa gorge se serra lorsqu'il vit les lumières briller derrière les fenêtres nues, à cinquante mètres devant lui, et les silhouettes trop connues qui s'agitaient à l'intérieur du bâtiment.

Brusquement, il se retourna. Les trois hommes qui le suivaient s'arrêtèrent dans l'obscurité. Mais il n'eut aucun mal à les reconnaître. Donnelly, Wright, Henkel. Il les voyait sourire en s'approchant de lui. Ils avançaient doucement et dangereusement espacés.

– C’est nous qui sommes le Comité de bienvenue, dit Donnelly. La compagnie a décidé de te souhaiter la bienvenue, à ton retour, et c’est nous qui allons te la souhaiter.

Noah fouilla dans sa poche, en tira le couteau à cran d’arrêt qu’il avait acheté en ville, avant de rentrer au camp. Il pressa le ressort, et la lame, longue d’une quinzaine de centimètres, jaillit brutalement du manche de corne. Le couteau captura un rayon de lumière et la lame brilla dans sa main, acérée, neuve et meurtrière.

– À l’intention du prochain qui me touche, annonça Noah. Le premier qui me remet la main dessus, dans cette compagnie, je l’éventre. Faites passer le mot.

Immobile et très droit, il tendit le couteau pointé vers eux, au niveau de sa hanche.

Donnelly regarda le couteau, puis regarda les deux autres hommes.

– Ça va, laissons-le se calmer pour l’instant, dit Donnelly. Il est cinglé.

Lentement, ils se retirèrent. Noah demeura dans la même position, le couteau ouvert devant lui.

– Pour l’instant, cria Donnelly. J’ai dit, pour l’instant, ne l’oublie pas.

Noah ricana en les voyant disparaître au coin d’un baraquement. Puis il baissa les yeux vers la longue lame luisante. Confiant, il referma le couteau et le glissa dans sa poche. En reprenant son chemin vers la baraque, il réalisa, soudain, qu’il avait découvert le meilleur moyen de survivre.

Il hésita longuement à la porte de la baraque. À l’intérieur, un homme chantait :

Donnez-moi la main... Et vous comprendrez...

Noah poussa la porte et entra. Le premier, Riker l’aperçut.

– Bon Dieu ! dit-il. Regardez qui est là !

Noah mit la main dans sa poche et palpa le manche de son couteau.

– Hé, c’est Ackerman, brailla Collins, à l’autre bout de la chambrée. Vous vous rendez compte !

Et, soudain, tout le monde l’entoura. Noah s’adossa au mur, afin qu’aucun d’entre eux ne puisse le saisir par derrière et posa son pouce sur le petit bouton qui commandait la sortie de la lame.

– Alors, t’as passé du bon temps, Ackerman ? dit Maynard. T’es allé dans les boîtes de nuit ?

Les autres éclatèrent de rire. La main de Noah se crispa sur le manche du couteau. Puis il les écouta rire et s’aperçut que leurs rires

n'avaient rien de menaçant.

– Oh, Bon Dieu ! Ackerman, disait Collins, si t'avais vu la gueule de Colclough le jour où tu t'es barré ! Rien que pour ça, ça valait le coup de s'engager dans l'armée ! On croyait qu'il allait bouffer Rickett !

Tous les autres s'étranglèrent de rire, au souvenir de ce jour glorieux.

– Y a combien de temps que t'étais parti, Ackerman ? dit Maynard. Deux mois ?

– Quatre semaines, dit Noah.

– Quatre semaines ! s'émerveilla Collins. Quatre semaines de vacances ! J'aimerais avoir le cran de le faire, moi aussi. Bon Dieu ! si seulement j'avais le cran de le faire...

– T'as l'air en forme, fiston.

Riker lui frappa sur l'épaule.

– Ç'a l'air de t'avoir fait du bien.

Noah le regarda, incrédule. Tout cela ne pouvait être qu'un piège, et sa main se resserra encore autour du manche de son couteau.

– Après que t'es parti, continua Maynard, y en a trois autres qu'ont suivi ton exemple et qui se sont cavalés. T'as lancé une mode, ici ; ça, c'est sûr. Le colonel a passé un savon monstre à Colclough, devant tout le monde. Qu'est-ce que c'est que cette saloperie de compagnie, où tout le monde fait le mur ? La pire compagnie de tout le camp, etc. On a cru que Colclough allait en crever de rage.

– Tiens, dit Burnecker, on a trouvé ça sous la baraque, et on te l'a mis de côté.

Il lui tendait un petit paquet enveloppé de papier brun. Lentement, Noah ouvrit le paquet, sans quitter des yeux le visage de bébé souriant du grand Burnecker. C'étaient ses trois livres, légèrement moisies, mais parfaitement lisibles.

Noah secoua la tête.

– Merci, dit-il, merci, les gars.

Il posa les livres près de lui. Il n'osait pas encore regarder les autres et leur montrer ce qui se passait sur sa physionomie. Il comprenait vaguement que son armistice personnel avec l'armée venait de se conclure. Il avait été conclu sous la menace d'un couteau et grâce au prestige absurde de son opposition à l'autorité, mais il n'en était pas moins réel, et, tout en regardant sans les voir les trois livres endommagés posés sur la couchette, Noah comprit que cet armistice serait probablement définitif, et pourrait même, à la longue, se transformer en une solide alliance.

LE lieutenant du peloton avait été tué le matin même, et Christian assurait le commandement lorsqu'ils reçurent l'ordre de se replier. Et pourtant l'activité américaine était presque nulle dans le secteur, et le bataillon occupait d'excellentes positions, sur une colline, au-dessus d'un village en ruine à l'intérieur duquel trois familles italiennes continuaient obstinément à vivre.

– Je commence à comprendre le fonctionnement de l'armée, dit une voix dans l'obscurité au sein de laquelle le peloton traînait ses bottes. Un jour, un colonel vient examiner la situation. Il retourne au quartier général et déclare :

– Général, je suis heureux de pouvoir vous rap- » porter que les hommes ont des quartiers chauds et » secs, situés sur des positions que seuls des coups au » but peuvent détruire. Ils commencent enfin à recevoir leur ravitaillement avec régularité, et leur courrier trois fois par semaine. Les Américains ont » compris que leurs positions étaient impenables et » on ne signale pas la moindre activité ennemie dans » le secteur.

» – Parfait ! s'écrie alors le général. Donnez-leur » l'ordre de se replier.

Christian reconnut la voix. « Soldat Dohn, nota-t-il silencieusement. Je le lui resservirai. »

Il marchait lentement. Son Schmeisser pesait lourdement sur son épaule. Il était toujours fatigué, depuis quelque temps. La malaria, toujours, avec ses migraines et ses frissons glacés, pas assez intense pour justifier son hospitalisation, mais suffisante pour l'épuiser et le faire souffrir. « En retraite, en retraite, martelaient ses bottes dans la poussière, en retraite, en retraite... »

« Au moins, pensa-t-il, nous n'avons pas à craindre les avions, dans l'obscurité. » Les avions, c'était pour plus tard, après le lever du soleil. En ce moment même, sans doute, à Foggia, un jeune lieutenant américain dégustait son petit déjeuner – jus de pamplemousse, œufs au jambon, vrai café avec de la crème – et se préparait à grimper dans son appareil, un peu plus tard, pour venir arroser de rafales de mitrailleuses le pointillé noir et mouvant que représentaient pour lui, sur la route, Christian et son peloton.

Christian haïssait les Américains. Il les haïssait beaucoup plus pour les œufs au jambon et le vrai café que pour les avions et les balles. Et les cigarettes, aussi. Ils avaient tout, et encore des cigarettes. Toutes

les cigarettes qu'ils voulaient. Comment pourrait-on jamais battre une nation qui avait autant de cigarettes ?

Le palais de Christian réclamait féroce­ment la fumée apaisante d'une cigarette. Mais il n'en avait plus que deux dans son paquet, et il s'était astreint à n'en pas fumer plus d'une par jour.

Christian pensa aux visages des pilotes américains qu'il avait vus, dont les appareils avaient été abattus derrière les lignes allemandes et qui avaient attendu d'être capturés, en fumant insolemment, avec des sourires arrogants sur leurs visages bien nourris. « La prochaine fois, pensa-t-il, la prochaine fois que j'en vois un, je le descends, quels que soient les ordres. » Et, soudain, il buta dans une ornière et cria en tombant, car sa chute avait éveillé une douleur atroce, dans son genou blessé.

– Ça va, sergent ? demanda l'homme qui marchait derrière lui.

– Ne vous inquiétez pas de moi, dit Christian. Restez sur le côté de la route.

Il se remit debout et continua, en boitant, ne pensant plus à rien qu'à la route, devant lui, la route qu'il fallait parcourir...

L'agent de liaison du bataillon les attendait près du pont, comme convenu. Le peloton marchait depuis deux heures, et il faisait grand jour. Ils avaient entendu des avions, de l'autre côté de la petite chaîne de collines qu'ils avaient longée, mais aucun ne les avait attaqués.

L'agent de liaison était un caporal. Il s'était caché dans le fossé, sur le bas-côté de la route. Le fossé contenait vingt centimètres d'eau, mais le caporal avait préféré la sécurité au confort et, lorsqu'il sortit de son fossé, il était humide et boueux. Il y avait une escouade de pionniers de l'autre côté du pont. Ils attendaient, pour le miner, que Christian et son peloton fussent passés. C'était un pont ridicule, et le ravin qu'il enjambait était sec et peu profond. La destruction de ce pont ne retarderait personne d'une minute ou deux, mais les pionniers faisaient sauter tout ce qui leur tombait sous la main, comme s'ils exécutaient un rite.

– Vous êtes en retard, dit nerveusement le caporal. J'avais peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose.

– Il ne nous est rien arrivé, coupa sèchement Christian.

– Très bien, dit le caporal. Ce n'est qu'à trois kilo, mètres, maintenant. Le capitaine doit nous rejoindre et vous montrer où vous devrez établir vos nouvelles positions.

Il ne cessait de regarder nerveusement autour de lui. Il avait l'air d'un homme qui s'attend à chaque instant à être abattu par un franc-tireur, surpris en terrain découvert par un avion en maraude, exposé,

sur une colline, au tir direct d'un mortier. En le regardant s'agiter ainsi, Christian fut soudain convaincu que le caporal mourrait bientôt.

Christian fit signe à ses hommes de le suivre, et tous traversèrent le pont sous la conduite du caporal. « Excellent, pensait Christian, encore trois kilomètres, et le capitaine reprendra l'entière responsabilité des opérations. » Les pionniers les regardaient de leurs trous, sans amour et sans malice.

De l'autre côté du pont, Christian s'arrêta. Automatiquement, ses hommes s'arrêtèrent. Presque inconsciemment, les yeux de Christian s'étaient mis à estimer des distances, étudier des possibilités, mesurer des angles de tir.

– Le capitaine nous attend, dit le caporal, regardant avec inquiétude, au-delà du peloton, la route sur laquelle les Américains apparaîtraient tôt ou tard. Pourquoi vous arrêtez-vous ?

– Tenez-vous tranquille, dit Christian.

Il retraversa le pont en sens inverse, s'arrêta au milieu de la route, pour regarder en arrière. Sur une centaine de mètres, la route était droite, puis elle contournait une colline et disparaissait... Christian se retourna une seconde fois et, à travers le brouillard matinal, contempla les collines vers lesquelles ils se dirigeaient. La route s'enroulait en lacets autour des monticules rocheux, parmi la végétation anémique et rare. À huit cents ou mille mètres de là, au sommet d'une pente presque à pic, s'élevait un amas chaotique de roches, résultat d'un ancien éboulement. Parmi ces blocs, constata automatiquement son esprit, il serait facile de poster une mitrailleuse avec laquelle ils pourraient aisément balayer le pont et l'approche du pont.

– Je ne voudrais pas vous importuner, sergent, disait le caporal d'une voix tremblante, mais les ordres du capitaine sont formels. Il a dit, « immédiatement ». Et il a ajouté qu'il n'accepterait aucune excuse.

– Tenez-vous tranquille, répéta Christian.

Le caporal ouvrit la bouche pour protester, puis il réfléchit et jugea préférable de s'en abstenir. Il avala sa salive et passa sa main sur ses lèvres sèches. Debout sur la première pierre du pont, il regardait désespérément vers le sud.

Christian descendit lentement jusqu'au fond du ravin. À une dizaine de mètres, remarqua-t-il, la pente qui descendait de la route était très douce très praticable, sans trous profonds ni obstacles importants. Le lit asséché de la rivière était sablonneux et lisse, clairsemé de pierres arrondies par le frottement des eaux, et de rares buissons épineux.

« C'est très possible, pensait Christian, et ce ne serait même pas

difficile. » Il remonta lentement jusqu'à la route. Le peloton s'y tenait prudemment en bordure, prêt à sauter dans les trous des pionniers au moindre bourdonnement d'avion.

« Comme des lapins, pensa Christian avec ressentiment. Nous ne vivons plus comme des êtres humains. »

Près de l'entrée du pont, le caporal s'agitait toujours nerveusement.

– Prêt, sergent ? demanda-t-il. Nous partons, maintenant ?

Christian feignit de ne l'avoir pas entendu. Une fois encore, il se tourna vers l'endroit où, à cent mètres derrière eux, la route disparaissait autour de la colline. Il ferma à demi les yeux. Il pouvait presque imaginer le premier Américain, à plat ventre, risquant un œil circonspect pour voir si la voie était libre. Puis, la tête disparaîtrait. Puis une autre tête, probablement celle d'un lieutenant – l'armée américaine semblait disposer d'une quantité illimitée de lieutenants, qu'elle sacrifiait sans la moindre parcimonie – apparaîtrait à son tour. Puis, lentement, détecteurs de mines en tête, l'escouade, le peloton, ou peut-être la compagnie, contourneraient prudemment la colline et s'approcheraient du pont.

Christian se retourna et regarda de nouveau l'amas de blocs rocheux, au sommet de la pente abrupte, à un kilomètre de là. Il était presque certain que, de là-haut, il découvrirait non seulement le pont et les abords immédiats, mais qu'il pourrait également surveiller, au-delà de la première colline, le chemin par lequel ils étaient arrivés eux-mêmes. Il apercevrait les Américains très longtemps avant qu'ils parviennent à la colline, qu'il leur faudrait contourner pour se diriger enfin vers le pont.

Il hocha lentement la tête, tandis que le plan achevait de se parfaire dans son esprit, comme s'il y avait été apporté par quelqu'un d'autre et que lui-même n'ait plus qu'à l'approuver ou le rejeter. Il traversa rapidement la passerelle et se dirigea vers le sergent des pionniers, qui le regardait aller et venir d'un œil inquisiteur.

– Avez-vous l'intention de passer l'hiver ici ? s'informa le sergent des pionniers.

– Le pont est-il déjà miné ? demanda Christian.

– Tout est prêt, dit le pionnier. Une minute après votre départ, nous allumerons le cordeau. Je ne sais pas ce que vous êtes en train de combiner, sergent, mais j'aime mieux vous dire que toutes vos allées et venues me tapent sur les nerfs. Les Américains peuvent arriver d'une minute à l'autre, et...

– Avez-vous un cordeau assez long ? demanda Christian. Un cordeau qui mettrait, disons, un quart d'heure pour brûler ?

– J'en ai, admit le pionnier, mais les charges ne sont garnies que de cordeaux d'une minute. Juste assez pour que l'homme qui les allumera puisse prendre le large...

– Ôtez-le, ordonna Christian, et remplacez-le par un cordeau d'un quart d'heure.

– Dites donc, s'exclama le pionnier, votre boulot est d'enlever ces épouvantails à moineaux d'ici. Mon boulot est de faire sauter le pont. Je ne vous dirai pas ce que vous devez faire de votre peloton, vous n'avez pas à me dire ce que je dois faire de mon pont.

Christian baissa les yeux vers le sergent. Il était petit et, miraculeusement, plutôt gras. Ce devait être un de ces hommes gras dont la graisse ne provenait pas d'une bonne nourriture, mais d'une mauvaise digestion. Il parlait d'un ton sec et supérieur.

– J'aurais besoin, enfin, d'une dizaine de ces mines empilées sur le bord de la route.

– Je dois mettre ces mines sur la route, de l'autre côté du pont, dit le pionnier.

– Les Américains vont arriver avec leurs détecteurs, et les déterrer une par une, dit Christian.

– Ce ne sont pas mes affaires, répliqua le pionnier.

On m'a dit de les mettre ici, et je les mettrai ici.

– Je vais rester avec mon peloton, dit Christian, pour veiller à ce que vous n'en mettiez aucune sur le chemin.

– Écoutez, sergent, dit le pionnier, d'une voix tremblante d'excitation, ce n'est pas le moment d'entamer une discussion. Des Américains...

– Ramassez ces mines, dit Christian à l'escouade de pionniers, et suivez-moi.

– Eh, protesta le sergent d'une voix aiguë, c'est moi qui donne des ordres à cette escouade, et pas vous.

– Alors, donnez-leur l'ordre de ramasser ces mines et de me suivre, dit froidement Christian, en s'efforçant d'imiter la froide autorité du lieutenant Hardenburg. J'attends !

Le sergent des pionniers haletait de colère et de crainte, et il avait contracté la manie du caporal de regarder à chaque instant vers le tournant de la route, pour voir si les Américains n'étaient pas encore là.

– Très bien, très bien, dit-il. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, après tout. Combien de mines voulez-vous ?

– Dix, dit Christian.

– L'ennui, dans cette armée, grogna le pionnier, c'est qu'elle contient beaucoup trop de gens qui s'imaginent pouvoir gagner la guerre à eux tout seuls.

Mais il ordonna à ses hommes de ramasser les mines, et Christian les conduisit dans le ravin et leur montra où il désirait qu'elles fussent enterrées. Il leur fit soigneusement recouvrir les trous avec des broussailles, et ils transportèrent, dans leurs casques, le sable qu'ils avaient creusé.

Alors même qu'il présidait à ces diverses opérations, il remarqua, du coin de l'œil, que le sergent des pionniers attachait un long cordon à la petite charge de dynamite disposée sous l'arche du pont.

– Voilà, dit tristement le sergent lorsque Christian remonta sur la route, le cordeau est en place. Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire, mais j'ai fait ce que vous m'aviez dit. Dois-je l'allumer maintenant ?

– Non, dit Christian. Maintenant, fichez le camp d'ici.

– Mon devoir, déclama pompeusement le pionnier, est de faire sauter ce pont, et je veillerai personnellement à ce qu'il saute.

– Je ne veux pas que ce cordeau soit allumé, lui expliqua aimablement Christian, jusqu'à ce que les Américains soient presque arrivés ici. Si vous désirez rester personnellement sous le pont jusqu'à ce moment-là, je ne vois aucun inconvénient à vous indiquer personnellement où vous devrez vous poster.

– Ce n'est pas le moment de plaisanter, dit le pionnier avec dignité.

– Fichez le camp ! hurla Christian d'une voix pleine de menaces, se souvenant à la même seconde avec quel bonheur Hardenburg utilisait ces brusques changements de ton. Je ne veux pas vous voir ici une minute de plus ! Fichez le camp, ou vous allez le regretter !

Il se tenait tout contre le pionnier, le dominant de toute sa hauteur, les mains crispées, comme s'il devait se retenir pour ne pas l'assommer.

Le sergent recula, très pâle.

– Tension nerveuse, dit-il d'une voix rauque. Vos nerfs ont dû être terriblement éprouvés, au front. Vous n'êtes certainement pas dans votre état normal.

– Vite ! dit Christian.

Le pionnier se hâta de rejoindre son escouade. Il parla brièvement à ses hommes, sans élever la voix, et l'escouade sortit de ses trous. Puis, sans se retourner, les pionniers s'éloignèrent. Christian ne sourit pas, comme il en avait envie, pour ne pas gâter l'effet salulaire de l'incident sur ses propres hommes.

– Sergent. – C'était le caporal, l'agent de liaison du bataillon, et sa voix était plus tremblante et plus aiguë que jamais. – Sergent, le capitaine nous attend...

Christian fit face au caporal. Il le saisit au collet et l'attira lentement à lui. Les yeux de l'homme étaient jaunes et vitreux de terreur.

– Un mot de plus... dit Christian. – Il le secoua rudement, et le casque de l'homme tomba brutalement sur son nez. – Un mot de plus et je vous flanque une balle dans la peau.

Puis il repoussa le caporal.

– Dohn ! appela-t-il.

Une silhouette se détacha du peloton et se dirigea vers Christian.

– Suivez-moi, ordonna Christian.

Il redescendit dans le fond du ravin, évitant soigneusement le petit champ de mines que, sous sa direction, les pionniers avaient constitué, et désigna le long cordeau attaché à la charge de dynamite, du côté nord de l'arche.

– Vous attendrez ici, dit-il au soldat silencieux, et, quand je vous en donnerai le signal, vous allumerez ce cordeau.

Il entendit Dohn retenir brusquement sa respiration.

– Où serez-vous, sergent ? demanda l'homme.

Christian désigna, à huit cents mètres, l'amas chaotique de rochers.

– Là-bas, dit-il. Ces blocs écroulés, au-dessus du tournant de la route ? Vous les voyez ?

Il y eut une longue pause.

– Oui, sergent, murmura enfin le soldat.

Les blocs étincelaient, contre l'herbe de la colline.

– J'agiterai ma veste, dit Christian. Il faudra que vous fassiez très attention. Vous allumerez alors le cordeau et vous vous assurerez qu'il brûle normalement. Vous aurez tout le temps désirable. Ensuite, vous remonterez sur la route et courrez jusqu'au premier virage. Là, vous attendrez jusqu'à ce que vous entendiez l'explosion, puis vous suivrez la route jusqu'à ce que vous nous rejoigniez. Compris ?

Dohn hocha la tête, d'un air morne.

– Je serai tout seul, ici ? s'informa-t-il.

– Non, dit Christian. Nous vous adjoindrons un guitariste et un corps de ballet.

Dohn ne sourit pas.

– C'est bien compris ? demanda Christian.

– Oui, sergent, répliqua Dohn.

– Très bien, dit Christian. Si vous allumez le cordeau avant de me voir agiter ma veste, inutile de revenir.

Dohn ne répondit pas. C'était un gros garçon lent, qui avant la guerre était docker, et Christian le soupçonnait d'avoir appartenu au parti communiste.

Christian jeta un dernier coup d'œil aux dispositions prises sous le pont, à la silhouette immobile de Dohn, adossée à la pile incurvée. Puis il regagna la route. « La prochaine fois, pensa-t-il, cyniquement, ce soldat gardera pour lui ses critiques. »

Il leur fallut un quart d'heure, en marchant vite, pour atteindre l'éboulis rocheux. Lorsqu'ils y parvinrent, Christian haletait bruyamment. Derrière lui, les hommes marchaient avec résignation, comme s'ils avaient pris leur parti de marcher, courbés sous le poids qui les écrasait, jusqu'à la consommation des siècles. Personne ne s'attardait, car il était évident que, si les Américains approchaient du pont avant que le peloton fût parvenu à sa destination finale, ils offriraient tous, malgré la distance, de superbes cibles aux poursuivants.

Christian s'arrêta, écoutant sa propre respiration, et se retourna vers la vallée. Le pont était petit, paisible, insignifiant dans la poussière tourbillonnante de la route. Il n'y avait aucun mouvement nulle part, et la vallée semblait étrangement déserte, perdue, abandonnée à jamais par les hommes.

Christian sourit lorsqu'il vit qu'il ne s'était pas trompé sur la valeur stratégique de l'éboulis. Il apercevait, entre deux collines, à une certaine distance du pont, une section suffisante du chemin. Les Américains devraient traverser cette section avant de disparaître momentanément derrière l'ergot rocheux qu'il leur faudrait contourner pour arriver en vue de la passerelle.

– Heims, Richter, dit Christian, vous allez rester avec moi. Tous les autres vont continuer à se replier avec le caporal.

Il se tourna vers le caporal, dont le visage était, à présent, celui d'un homme qui s'attend toujours à être tué, mais voit reculer le moment de son exécution.

– Dites au capitaine, conclut Christian, que nous arriverons aussitôt que possible.

– Oui, sergent, dit le caporal d'un ton plein d'allégresse.

Il se mit à trotter, plutôt qu'à marcher, vers la sécurité bénie du virage suivant. Christian regarda le peloton s'engager lentement sur ses traces. La route était haute, au flanc de la colline. Les hommes se

découpaient contre le fond bleu du ciel, contre les lambeaux de nuages blancs, et lorsqu'ils tournaient, un par un, vers le monticule, ils avaient l'air de pénétrer dans l'espace bleu que fouillait la brise.

Heims et Richter étaient les deux membres d'une équipe de mitrailleurs. Ils étaient adossés aux blocs rocheux. Heims tenait la mitrailleuse et une caisse de munitions ; Richter suait sous le poids du trépied. C'étaient des types qui avaient fait leurs preuves, et pourtant, en regardant leurs visages ruisselants de sueur, Christian regretta, soudain, de n'avoir pas avec lui les hommes de son vieux peloton, ceux qui étaient morts, là-bas, dans le désert d'Afrique. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas pensé à eux, mais le spectacle des deux mitrailleurs restés avec lui, sur cette colline, lui avait rappelé ce moment où, au flanc d'une autre colline, trente-six hommes avaient docilement creusé leurs tombes.

Et Christian sentait, confusément, – qu'Heims et Richter ne feraient jamais leur travail aussi bien que ces hommes-là. Ils appartenaient, par quelque perte subtile et insensible de qualité, à une autre armée, dont la jeunesse avait fui, à une armée qui, malgré toute son expérience, paraissait être devenue partiellement civile et moins ardente à mourir. « Si je les laissais seuls maintenant, pensa Christian, ils ne resteraient pas longtemps à leur poste. » Il secoua la tête. « Ah, pensa-t-il avec lassitude, je commence à déraisonner, ils sont probablement très bien. Et Dieu sait ce qu'ils pensent de moi, en ce moment ! »

Adossés au rocher, las et étendus, les deux hommes observaient Christian d'un œil éteint, comme pour tenter de découvrir s'il allait leur demander de mourir ce matin.

– Ici, dit Christian.

Il désigna une surface plate, entre deux blocs dont la jonction affectait grossièrement la forme d'un V. Lentement, mais adroitement, les deux hommes montèrent la mitrailleuse.

Lorsque tout fut en place, Christian s'accroupit, la repoussa un peu vers la droite et visa la vallée. Il ajusta le guidon de visée, en tenant compte de la distance et du fait qu'ils tireraient de haut en bas. Au pied des collines, sur la ligne horizontale du guidon de visée, le pont gisait dans des alternances d'ombre et de lumière, que produisait, en face du soleil, le lent défilé des nuages.

– Donnez-leur toutes les chances possibles de s'amasser près du pont, dit Christian. Ils ne le traverseront pas si vite, parce qu'ils se douteront bien qu'il est miné. Lorsque je vous donnerai le signal de commencer le feu, visez les hommes qui se trouveront à l'arrière. C'est compris ?

– Ceux qui se trouveront à l’arrière, répéta Heims.

Il remua légèrement la mitrailleuse sur son pivot et, pensif, introduisit son ongle entre deux de ses dents.

– Vous voulez qu’ils courent en avant, pas dans la direction de laquelle ils seront venus...

Christian approuva.

– Ils ne vont pas courir sur le pont, où ils seraient à découvert, continua Heims. Ils vont courir dans le ravin, sous le pont, pour se mettre à couvert.

Christian sourit. Il avait eu tort de douter de Heims. Ce gaillard-là savait parfaitement ce qu’il était en train de faire.

– Et ils vont se jeter sur les mines qui sont au fond du ravin, acheva Heims. Je vois.

Lui et Richter échangèrent un hochement de tête. Ni approbateur, ni désapprobateur. Leurs visages n’exprimaient rien.

Christian ôta sa veste, afin d’être prêt à adresser à Dohn le signal convenu, dès qu’il apercevrait les Américains. Puis il s’assit sur une pierre, derrière Heims allongé près de sa mitrailleuse. Richter, sur un genou, attendait, prêt à faire suivre les bandes de cartouches. Christian leva les jumelles qu’il avait prises, la veille, sur le corps du lieutenant, les pointa vers la faille, entre les collines, et les régla soigneusement. C’étaient d’excellentes jumelles.

Il y avait deux peupliers, vert foncé et funéraires, de part et d’autre du morceau de route visible entre les collines. Leurs feuillages oscillaient doucement dans le vent.

Il faisait froid, sur ce versant directement exposé à la bise. Christian regretta d’avoir dit à Dohn qu’il agiterait sa veste. Il aurait préféré l’avoir sur les épaules, actuellement. Un mouchoir aurait probablement fait aussi bien l’affaire. Il sentait sa peau se contracter, sous l’action du froid, et il raidit ses muscles, pour s’empêcher de trembler.

– Peut-on fumer sergent ? demanda Richter.

– Non, dit Christian, sans baisser ses jumelles.

Aucun des deux hommes ne protesta. « Ces cigarettes ! pensa Christian. Je parie qu’il en a un paquet entier, deux, peut-être. S’il se fait tuer dans cette bagarre, il faudra que je pense à fouiller ses poches. »

Ils attendirent. Le vent de la vallée glaçait les oreilles de Christian et, par ses narines, remontait jusqu’à l’intérieur de ses sinus. Sa tête lui faisait mal, surtout autour des yeux. Il avait sommeil. Il y avait trois ans qu’il avait sommeil.

Heims remua, à plat ventre sur le roc, juste en face de Christian, qui posa un instant ses jumelles. Le fond du pantalon de Heims lui faisait face, noir de boue, grossièrement rapiécé, informe et invraisemblablement large. « C'est un spectacle », pensa Christian, en réprimant à grand-peine un éclat de rire nerveux, c'est un spectacle qui manque totalement de beauté. Oh ! la grâce tant vantée de la silhouette humaine...

Son front brûlait. La malaria. Ce n'était pas assez des Anglais, des Français, des Polonais, des Américains et des Russes, même les moustiques étaient contre lui. « Peut-être, pensa-t-il fiévreusement, peut-être quand tout ça sera fini vais-je avoir une véritable attaque, une attaque dont ils ne pourront pas nier la gravité et qui les obligera à me renvoyer à l'arrière. » Il reprit les jumelles, les appliqua sur ses yeux, attendant les frissons glacés, invitant les toxines à s'emparer de son organisme.

Puis il vit les petites silhouettes boueuses, entre les peupliers, et dit « Chut ! » comme si les Américains eussent pu entendre Heims ou Richter s'ils avaient éprouvé le besoin de parler.

Les petites silhouettes couleur de boue avançaient lentement, comme n'importe quel peloton de n'importe quelle armée. Même à cette distance, leur lassitude était parfaitement visible. Ils passèrent en deux lignes parallèles, une de chaque côté de la route, dans le champ de vision des jumelles, et Christian les compta à mesure. Trente-sept, trente-huit, quarante-deux, quarante-trois. Puis ils disparurent. Les peupliers continuèrent à osciller, comme si rien ne s'était passé. Christian reposa ses jumelles. Il était très calme, à présent, parfaitement lucide et bien éveillé.

Il se redressa, fit décrire à sa veste deux ou trois larges cercles. Il pouvait imaginer les Américains avançant prudemment, de l'autre côté de la colline, les yeux aux aguets, hantés par la crainte des mines.

Un moment plus tard, il vit Dohn surgir de sous le pont et courir lourdement sur la route. Dohn courait de toutes ses forces, ralentissant à mesure qu'augmentait sa fatigue. Ses bottes soulevaient de minuscules nuages de poussière. Puis il atteignit le premier tournant et disparut.

Le cordeau était allumé. Il ne restait plus aux soldats américains qu'à se conduire comme n'importe quels autres soldats.

Christian remit sa veste, d'un geste plein de gratitude. Il avait chaud, maintenant. Il plongea ses deux mains dans ses poches. Il se sentait bien, malgré sa fièvre.

Les deux mitrailleurs étaient absolument immobiles.

Il y eut, au loin, un grondement de moteurs d'avions. Très haut,

vers le sud-ouest, Christian aperçut une formation de bombardiers, qui se dirigeaient lentement vers le nord. Deux hirondelles jaillirent du flanc vertical de la colline, traversèrent le guidon de visée, s'escamotèrent à nouveau.

Heims rota, deux fois de suite.

– Excusez-moi, dit-il poliment.

Ils attendirent. Trop longtemps, pensa Christian avec anxiété, ils ne vont pas assez vite. Qu'est-ce qu'ils fabriquent, là-bas derrière ? Le pont va sauter trop tôt, et tout cela n'aura servi à rien.

Heims rota, une fois de plus.

– C'est mon estomac, dit-il à Richter, d'un ton plein de ressentiment.

Richter acquiesça, sans quitter des yeux le magasin de la mitrailleuse, comme s'il y avait des années qu'il entendait parler de l'estomac de Heims.

« Hardenburg, pensa Christian, aurait sûrement fait beaucoup mieux. Il n'aurait couru aucun risque. D'une manière ou d'une autre, il se serait arrangé pour avoir une certitude mathématique. » Si la dynamite n'explosait pas, si le pont ne sautait pas et s'ils l'apprenaient au quartier général divisionnaire, s'ils interrogeaient ce misérable sergent de pionniers... S'il leur expliquait ce qu'avait fait Christian, ce qu'avait dit Christian... « Allons, dit Christian, tout bas, aux Américains, allons, venez, venez, venez... »

Il gardait ses jumelles braquées vers l'approche du pont. Les jumelles tremblaient, et il savait que la crise de malaria était proche, bien qu'il ne sentît encore rien. Il y eut un bruit imperceptible, à sa droite, et, involontairement, il abaissa ses jumelles. Un écureuil détala, se planta à trois mètres, au sommet d'un rocher et fixa sur les trois hommes ses petits yeux en boutons de bottine. Christian se souvint de l'oiseau qui avait sautillé sur la route de Paris, entre lui-même et la barricade érigée cent mètres plus loin par une poignée de soldats français. Les animaux, un instant intrigués par la guerre des hommes, retournaient immédiatement à leurs propres affaires, après avoir acquis la certitude que cette chasse-là, au moins, ne les concernait pas.

Christian reprit ses jumelles. Les premiers Américains étaient sur la route, à présent. Ils marchaient lentement, pliés en deux, fusils aux aguets. Toute leur attitude proclamait qu'à l'intérieur de leurs vêtements vulnérables leur chair tendue se savait cible.

Ils avançaient avec une lenteur insupportable, marchaient à tout petits pas et s'arrêtaient tous les trois mètres. Les jeunes gens audacieux et insoucians du Nouveau Monde, Christian les avait vus s'entraîner sur des bandes d'actualités récemment capturées, sautant hardiment dans le ressac, du haut des péniches de débarquement, et

fonçant sur les plages comme autant de coureurs olympiques. Ils ne couraient pas, maintenant. « Plus vite, plus vite, se surprit-il à chuchoter. Plus vite... » Que de mensonges devait avaler le peuple américain, au sujet de ses soldats !

Heims rota. C'était un bruit râpeux, hideux ridicule, un bruit de vieillard. Chaque homme réagissait au contact de la guerre à sa façon particulière, et les réactions de Heims se produisaient dans son estomac. Que de mensonges devait avaler le peuple allemand, au sujet de Heims et de ses camarades ! « Que faisais-tu pendant que tu gagnais ta Croix de Fer ? Je rotais, maman. » Eux seuls, Heims et Richter et lui et les autres et ces quarante-trois hommes qui s'approchaient du pont autrefois érigé – en 1840 – par de nonchalants ouvriers italiens, eux seuls connaissaient la vérité. Eux seuls, les mitrailleurs et lui-même et les quarante-trois Américains traînant leurs souliers dans la poussière, à travers le guidon de visée situé à huit cents mètres de là, connaissaient cette vérité commune qui les liait davantage entre eux qu'elle ne les liait à leurs compatriotes respectifs. Eux seuls savaient que leurs estomacs se contractaient en spasmes douloureux et qu'on ne s'approche pas d'un pont sans éprouver une terreur intense et sourde.

Christian passa sa langue sur ses lèvres. Le dernier homme venait de surgir du tournant, et l'inévitable lieutenant juvénile faisait signe au porteur du détecteur de mines d'avancer en tête de la colonne. Lentement, bêtement, ils se rapprochaient les uns des autres, en proie à un faux sentiment de sécurité. Ils étaient à découvert, à présent, et puisque personne ne leur avait encore tiré dessus, ils s'imaginaient que le coin devait être désert.

À vingt mètres de l'entrée du pont, l'homme au détecteur de mines promenait son engin au-dessus de la route. Il travaillait lentement, et très soigneusement, tandis que, derrière lui, au centre du chemin, le lieutenant réglait ses jumelles pour examiner le paysage. Des Zeiss prismatiques, fabriquées en Allemagne, enregistra machinalement l'esprit de Christian. Il vit les jumelles se lever lentement vers eux et s'attarder sur leur cachette, comme si l'instinct militaire du jeune lieutenant lui disait que, si quelque danger les menaçait, il ne pouvait émaner que de ce seul point stratégique. Christian s'aplatit un peu plus, bien qu'il fût certain d'être absolument invisible. Les jumelles du jeune lieutenant hésitèrent encore une seconde et se détournèrent.

– Feu, chuchota Christian. Derrière eux. Derrière eux.

La mitrailleuse ouvrit le feu. Elle fracassa le silence de la montagne, avec un bruit révoltant, et Christian ne put s'empêcher de sursauter. Sur la route, deux hommes venaient de s'écrouler. Immobiles, tous les autres les regardaient stupidement. Trois hommes tombèrent encore,

et les Américains se mirent à courir, vers le ravin, vers l'abri providentiel du petit pont. « Ils courent, maintenant, songea Christian. Où est l'opérateur des actualités ? » Les derniers transportaient leurs camarades blessés. Ils trébuchèrent et roulèrent sur la pente, jetant leurs fusils, bras et jambes s'agitant en tous sens, d'une manière particulièrement grotesque. Le tableau était illogique et lointain, et Christian l'observait d'un œil presque désintéressé, comme il eût observé la lutte d'un hanneton entraîné vers l'entrée d'une galerie par une troupe de fourmis.

La première mine sauta. Un casque fut projeté à vingt mètres dans les airs, luisant dans le soleil, traînant derrière soi sa jugulaire brisée.

Heims cessa le feu. Les explosions se succédèrent, à cadence rapide. D'affreux échos bondirent de colline en colline. Un nuage de fumée s'épanouit en corolle, de part et d'autre du pont, puis le bruit des explosions mourut progressivement. Le silence revint, dangereux, insolite. Les deux hirondelles virevoltèrent dans le guidon de visée, injuriant les mitrailleurs. De sous l'arche du pont, une seule silhouette reparut, marchant lentement, gravement, comme un médecin quittant le chevet d'un homme mort. La silhouette parcourut cinq ou six mètres, et, tout aussi posément, s'assit sur un rocher. À travers ses jumelles, Christian regarda l'Américain. Les explosions lui avaient arraché sa chemise, et la peau de son torse était blanche et laiteuse. Il avait toujours son fusil. Et, pendant que Christian l'observait, l'Américain leva son fusil, toujours avec cette même gravité absurde et démentielle. « Seigneur, constata Christian, stupéfait, mais c'est nous qu'il vise ! »

Les détonations du fusil parurent ridiculement mesquines, mais le sifflement des balles était étrangement proche de leurs oreilles. Christian sourit.

– Achevez-le, dit-il.

Heims pressa la détente de la mitrailleuse. À travers ses jumelles, Christian vit les balles s'écraser sauvagement, en arc de cercle, dans la poussière, tout autour de l'Américain. L'Américain ne bougea pas. Posément, avec le soin méticuleux d'un menuisier penché sur son établi, il introduisit un nouveau chargeur dans son arme. Heims rectifia légèrement son tir et l'arc de cercle se rapprocha de l'Américain, qui continua à n'en tenir aucun compte. Il était parvenu à recharger son arme, et, pour la seconde fois, lentement, il l'épaula. La passivité de cet homme presque nu, confortablement assis sur une pierre, au milieu de ses camarades déchiquetés, et tirant calmement sur la mitrailleuse qu'à l'œil nu il devait à peine distinguer, sans s'occuper des rafales meurtrières qui, tôt ou tard, finiraient par le tuer, avait quelque chose d'hallucinant.

– Tuez-le, murmura Christian exaspéré. Mais tuez-le donc !

Heims cessa de tirer, loucha consciencieusement et déplaça le corps de la mitrailleuse. Elle grinça. Le bruit du fusil monta de la vallée, anodin et vide, bien que les balles fussent très proches de la tête de Christian.

Puis Heims trouva son angle de tir et pressa la détente. Une seule rafale brève, juste quelques balles. L'Américain posa son fusil, avec des gestes de pochard. Il se leva, marcha fermement vers le pont, et, au bout de trois pas, se coucha dans la poussière, comme s'il avait senti, soudain, à quel point il était fatigué.

À ce moment, le pont sauta. Des débris de silex hachèrent les feuillages alentour. La poussière mit un temps infini à se redéposer, mais, lorsque ce fut fait, Christian distingua, dans les ruines, les uniformes épars, couleur de boue. L'Américain à demi nu avait disparu sous une petite avalanche de terre et de cailloux.

Christian soupira, posa ses jumelles. « Que font tous ces amateurs dans cette guerre de professionnels ? » pensa-t-il.

Heims s'assit, se retourna.

– Pouvons-nous fumer, à présent ? demanda-t-il.

– Oui, dit Christian, vous pouvez fumer.

Il regarda Heims sortir de sa poche un paquet de cigarettes. Heims en offrit une à Richter, qui l'accepta silencieusement. Mais il s'abstint d'en offrir une à Christian. « Le salaud », pensa amèrement Christian. Il sortit l'une de ses deux dernières cigarettes, la tint longuement entre ses lèvres, la touchant du bout de la langue, jouissant de sa simple présence. Puis, avec un soupir de bien-être, il l'alluma, en pensant : « Je l'ai bien gagnée ». Il aspira la fumée et la retint le plus longtemps possible, avant de se décider à la rejeter. Elle l'étourdissait et le détendait à la fois. « Il faudra que j'écrive à Hardenburg, songea-t-il, il sera content ; il n'aurait pas fait mieux lui-même. » Il s'installa confortablement, soupirant à grands coups, souriant au ciel bleu, suivant du regard les jeux espiègles des petits nuages, sachant qu'il pourrait se reposer une bonne dizaine de minutes avant que Dohn les rejoigne. « Quelle belle matinée », pensait-il.

Puis il sentit les longs frissons naître lentement sur tout son corps. « Ah, pensa-t-il délicieusement, la malaria, et ce ne sera pas une petite attaque, et il faudra bien qu'ils m'envoient à l'arrière. Quelle matinée parfaite ! » songea-t-il de nouveau. Il frissonna de nouveau et tira sur sa cigarette. Puis il s'allongea contre le rocher, attendant Dohn, espérant que Dohn mettrait très longtemps à les rejoindre au sommet de la pente.

Debout, soldat Whitacre, dit le sergent. Michael se leva et le suivit. Ils entrèrent dans une vaste pièce aux portes monumentales, qu'éclairaient de longs cierges dont les miroirs vert pâle qui garnissaient les murs reflétaient à l'infini les lumières.

Il y avait la longue table polie, la chaise unique, au milieu, conformément à ce que Michael avait toujours imaginé. Il s'assit sur la chaise, et le sergent resta debout, près de lui. Il y avait un encrier, sur la table et un simple porte-plume de bois.

Une autre porte s'ouvrit et les deux Allemands entrèrent. Deux généraux, en uniformes de gala. Leurs décorations, leurs bottes, leurs éperons, leurs monocles luisaient faiblement à la lueur des cierges. Ils s'arrêtèrent devant la table et, avec un claquement de talons mémorable, saluèrent.

De sa chaise, Michael leur rendit gravement leur salut. L'un des généraux déboutonna sa tunique, en tira lentement un rouleau de parchemin qu'il remit au sergent. Le sergent le déroula, l'étala sur la table en face de Michael.

– L'acte de reddition dit le sergent. Vous avez été choisi pour accepter la reddition de l'Allemagne pour le compte des Alliés.

Michael acquiesça et jeta un coup d'œil sur les documents. Ils paraissaient en ordre. Michael saisit le porte-plume et le trempa dans l'encrier. « Michael Whitacre, 32 403 008, soldat de première classe, États-Unis d'Amérique », écrivit-il d'une large écriture agressive, au bas du document, sous les deux signatures allemandes. La plume grinça dans le silence. Michael reposa le porte-plume et se leva.

– Ce sera tout, messieurs, dit-il calmement.

Les deux généraux saluèrent, en tremblant un peu. Michael ne leur rendit pas leur salut. Il contemplait, par-dessus leurs têtes, les miroirs vert pâle qui se dressaient derrière eux.

Les généraux exécutèrent un impeccable demi-tour et se retirèrent. Il y eut, sur le plancher nu et brillant, le rythme vaincu des bottes prussiennes et le cliquetis ironique des éperons. La lourde porte se referma derrière les généraux. Le sergent disparut. Michael resta seul dans la vaste pièce, avec les cierges, la chaise unique, la longue table, l'encrier, le rectangle jaune de parchemin qui portait sa signature.

– Debout, là-dedans ! hurla une voix. Debout, là-dedans !

Il y eut, partout alentour, le son percutant des sifflets, les

grognements de désespoirs des soldats arrachés au sommeil.

Michael ouvrit les yeux. Il occupait une couchette inférieure et distinguait, au-dessus de lui, les lattes et la paille de la couchette supérieure. Le type d'en haut avait le sommeil agité et, chaque nuit, faisait pleuvoir sur Michael une petite avalanche de poussière et de fétus de paille.

Michael s'assit lourdement sur le bord de sa couchette. Il avait la bouche amère et sentait, autour de lui, l'affreuse odeur de laine et de sueur refroidie de ses vingt compagnons de chambrée. Il était cinq heures et demie, et les rideaux noirs du black-out étaient toujours tirés sur les fenêtres jamais ouvertes.

Il s'habilla, frissonnant, sourd aux grognements et aux jurons et aux bruits obscènes du réveil de l'armée.

En bâillant, il enfila sa capote, sortit et se dirigea vers la vieille maison affectée aux simples soldats. Le vent matinal londonien fouillait son corps jusqu'à la moelle des os. Tout le long de la rue, des hommes se groupaient dans l'ombre, avec des démarches de somnambules, en vue de l'appel du matin. Non loin de l'endroit où se tenait Michael, une plaque de bronze rappelait que William Blake avait vécu et travaillé en ces lieux, dans le courant du XIX^e siècle. Quelles auraient été les réactions de William Blake s'il avait dû subir les réveils de l'armée ? Qu'aurait pensé William Blake, s'il avait aperçu, de sa fenêtre, la foule maussade, trébuchante, frissonnante, saturée de bière mal digérée, de ces hommes importés d'Amérique, debout dans l'obscurité, sous les barrages encore invisibles des saucisses ? Qu'aurait dit William Blake au sergent qui saluait de ses clameurs disgracieuses l'aube fraîche d'un jour nouveau, dans la lente ascension de l'humanité vers la grâce ?

– Galiani.

– Présent.

– Albernathy.

– Présent.

– Tatnall.

– Présent.

– Kamergaard.

– Présent.

– Whitacre.

– Présent.

William Blake. Présent. John Keats. Présent. Samuel Taylor Colerode. Présent. Roi George. Présent. Général Wellington. Présent.

Lady Hamilton. Présent. Oh, être en Angleterre à présent que Whitacre s'y trouve ! Lawrence Stame. Présent. Prince Hal. Présent. Oscar Wilde. Présent. Présents avec armes, bagages, casque, masque à gaz et carte de P. X. Présents et dûment vaccinés contre le tétanos, la petite vérole, le typhus et la typhoïde. Présents et dûment instruits du savoir-vivre de guerre, en cas d'invitation dans un foyer anglais. (Le ravitaillement est rare, et personne ne doit reprendre une deuxième fois d'aucun plat.) Présents, et dûment mis en garde contre la syphilis latente des nymphes saxonnes de Piccadilly. Présents, avec boutons de cuivre au complet, soigneusement astiqués, pour faire concurrence à l'Armée britannique. Présent, Paddy Finucane, disparu dans la Manche avec son Spitfire incendié. Montgomery, présent. Eisenhower, présent, Rommel, présent, présents à portée de ma machine à écrire, multipliés par le papier carbone, présents, présents, présents. Présents, l'Angleterre, via Washington et le Central téléphonique numéro 17, et via Miami et Puerto Rico et Trinidad, et les Guyanes, et le Brésil, et l'île de l'Ascension. Présents à travers l'océan où les sous-marins font surface, la nuit, pour abattre, tels des requins de cauchemar, les avions volant feux éteints à trois kilomètres de hauteur. Présente, l'Histoire, présent, mon passé, présents parmi les ruines et les voix du Midwest hurlant : « Taxi, taxi », dans la nuit absolue. Présent, voisin William Blake. Voilà un Américain ; Dieu vous garde !

Michael rentra dans sa chambrée et fit rapidement son lit. Il se rase, épongea la cuvette, ramassa sa gamelle et se dirigea lentement, à travers les rues grises de l'aube londonienne, vers l'immense maison rouge, où les hommes prenaient leur petit déjeuner, et qui, jadis, avait abrité la famille d'un comte. Mille moteurs vrombissaient au-dessus de leurs têtes. Les vagues de Lancaster traversaient la Tamise, pour aller bombarder Berlin. Le petit déjeuner se composait de jus de pamplemousse, d'œufs en poudre et de bacon mal cuit, nageant dans sa propre graisse. « Pourquoi, pensa Michael, ne peuvent-ils pas apprendre aux cuistots de l'armée à mieux faire le café ? Comment veulent-ils gagner la guerre avec un café pareil ? »

– Le...^e régiment d'infanterie réclame un comique et quelques danseuses, dit Michael au capitaine Mincey, son officier supérieur.

Ils étaient assis, tous les deux, dans la pièce aux murs tapissés des photographies de tous les personnages célèbres qui avaient traversé Londres, pour le compte du Théâtre aux armées.

– Et ils ne veulent plus d'ivrognes. Johnny Sutter s'y est fait emboîter le mois dernier, il a insulté un pilote, dans sa loge, et s'est fait mettre E.L. O. deux fois de suite.

– Envoyez-leur Flanner, dit Mincey d'une voix faible.

Mincey avait de l'asthme, buvait trop, et la coalition du scotch et du

climat londonien le plongeait chaque matin dans un état d'esprit assez misérable.

– Flanner a la dysenterie et refuse de quitter le Dorchester.

Mincey soupira.

– Envoyez-leur cette accordéoniste, dit-il. Celle qui a les cheveux bleus. Comment diable s'appelle-t-elle ?

– Ils veulent un comique.

– Dites-leur que nous n'avons que des accordéonistes, grogna Mincey en introduisant dans son nez l'extrémité d'un tube de vaseline goménolée.

– Oui, mon capitaine, dit Michael. Miss Roberta Finch ne peut pas continuer sa tournée en Écosse. Elle a eu des crises nerveuses à Salisbury. Elle s'est déshabillée dans le mess des soldats et a tenté de se suicider.

– Envoyez l'accordéoniste en Écosse, soupira Mincey, faites un rapport sur Finch et expédiez-le à New York. De cette façon, nous serons couverts.

– La troupe de MacLean est à Liverpool, dit Michael. Mais leur bateau est en quarantaine. Un matelot a la méningite, et ils sont consignés à bord pendant dix jours.

– Je n'en supporterai pas davantage, gémit Mincey.

– Il y a aussi un rapport confidentiel du...^e groupe de bombardiers lourds. Le jazz de Larry Crosett a gagné dimanche soir onze mille dollars au poker aux hommes du groupe, et le colonel Coker déclare pouvoir prouver qu'ils se sont servis de cartes biseautées. Il exige la restitution, faute de quoi il portera plainte.

Mincey soupira et introduisit dans son autre narine le bec de son tube pharmaceutique. Avant la guerre, il avait dirigé une boîte de nuit, à Cincinnati, et souhaitait fréquemment s'y trouver encore, parmi les acteurs burlesques et les danseuses « de caractère ».

– Dites au colonel Coker que je suis en train de mener à ce sujet une enquête approfondie, gémit-il.

– Un chapelain du quartier général des Compagnies Transporteuses, continua Michael, s'élève contre notre production de « Folie de Jeunesse ». Il dit que le héros de la pièce jure sept fois et que l'ingénue traite l'un des personnages de salaud, au deuxième acte.

Mincey secoua la tête.

– J'avais dit à cette tête de lard d'expurger son texte, sur ce théâtre d'opérations, dit Mincey. Et il m'avait juré qu'il y penserait. Ah, ces acteurs ! – Il gémit. – Dites au chapelain que je suis absolument

d'accord et que des mesures seront prises pour qu'une telle chose ne se renouvelle pas.

– C'est tout pour l'instant, mon capitaine, dit Michael.

Mincey soupira, empocha son tube de vaseline. Michael gagna la sortie.

– Une minute, Whitacre, dit Mincey.

Michael pivota, fit face aux yeux injectés de rouge et au nez spongieux de Mincey.

– Pour l'amour de Dieu, Whitacre, dit Mincey, vous avez l'air d'un épouvantail.

Nullement surpris, Michael baissa les yeux vers son blouson trop large et son pantalon en accordéon.

– Oui, mon capitaine, dit-il.

– Je m'en fous éperdument, dit Mincey. Si ça ne dépendait que de moi, vous pourriez aussi bien venir ici en tutu et chapeau haut de forme. Mais, quand nous recevons la visite des officiers d'autres unités, ils emportent une mauvaise impression.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.

– Un service comme le nôtre, continua Mincey, doit être plus intégralement militaire qu'un régiment de parachutistes. Faut que ça brille, faut que ça jette des étincelles. Vous avez tout juste l'air d'un prisonnier bulgare.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.

– Vous devriez, par exemple, vous procurer un autre blouson.

– Il y a deux mois que j'essaie, dit Michael. Le sergent du magasin d'habillement ne m'adresse plus la parole.

– Vous pourriez au moins faire briller vos boutons. Ce n'est pas trop demander, que je sache !

– Non, mon capitaine, dit Michael.

– Qui sait, insista Mincey, si nous ne recevrons pas un de ces jours la visite du général Lee ?

– Oui, mon capitaine, dit Michael.

– En outre, reprit Mincey, vous avez toujours trop de papiers sur votre bureau. Cela donne une impression de désordre. Mettez-les dans les tiroirs. Un seul papier à la fois sur votre bureau !

– Oui, mon capitaine.

– Autre chose encore, dit Mincey d'une voix humide. Avez-vous de l'argent sur vous ? Ils m'ont laissé la note sur les bras, hier soir, aux *Ambassadeurs*, et je ne touche que lundi prochain.

– Une livre fera-t-elle votre affaire ?
– C’est tout ce que vous avez ?
– Oui, mon capitaine, dit Michael.
– O. K. – Mincey prit le billet d’une livre. – Merci. Je suis très heureux de vous avoir parmi nous, Whitacre. Ce bureau n’était que pagaïe, avant votre arrivée. Si seulement vous consentiez à ressembler davantage à un soldat.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.
– Envoyez-moi le sergent Moscovitz, dit Mincey. Ce salaud-là est toujours plein de pognon.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.
Il pénétra dans l’autre bureau et envoya le sergent Moscovitz au capitaine.

Ainsi passaient les jours, à Londres, pendant l’hiver de 1944.

Oh, mon crime est infect, il sent jusques au ciel dit le Roi, après la sortie de Polonius,

La malédiction première, originelle,

Pèse sur ce forfait qu’est le meurtre d’un frère !

De chaque côté de la scène, apparut soudain le signal lumineux « Alerte aérienne ». Un moment plus tard, parvinrent, atténués, les hurlements des sirènes. Puis, presque immédiatement, au loin, vers la côte le bruit de la canonnade.

Prier ? Je ne le puis, continuait le Roi.

Ma forte envie égale

Ma volonté, mais, se heurtant à la conscience de mon crime, elles succombent...

En même temps que le ronflement des avions, la canonnade se rapprocha rapidement. Michael regarda autour de lui. C’était la première d’un nouveau *Hamlet*, et tout l’auditoire était sur son trente et un. Il y avait de nombreuses dames d’un certain âge, qui donnaient l’impression d’avoir assisté à toutes les premières de *Hamlet* depuis Sir Henry Irving. Au riche éclat de la scène répondait l’éclat vénérable des cheveux blancs strictement arrangés en coiffures lisses. Personne ne bougeait dans la salle, tandis que le roi tourmenté marchait de long en large, à travers la grande pièce sombre d’Elseneur.

Pardonne-moi mon meurtre infâme, disait le Roi

C’est impossible, puisque je reste possédé

Des effets pour lesquels j’ai perpétré le crime :

Couronne, ambition, la reine mon épouse...

C'était la grande tirade du Roi et il l'avait visiblement travaillée dur. Il avait la scène pour lui tout seul et, devant lui, un long soliloque. Il s'en montrait à la hauteur, du reste, troublé, maudit, intelligent, tandis qu'entre les portants Hamlet se demandait s'il l'allait ou non poignarder.

Le bruit des canons s'approchait à grands pas du théâtre, et le son saccadé des moteurs allemands survolait à présent son dôme. Plus haut, toujours plus haut, parlait le Roi, à travers les trois cents ans de rhétorique anglaise, défiant les bombes, les moteurs, les canons. Personne ne bougeait dans tout l'auditoire. Ils écoutaient, aussi passionnément attentifs que s'ils avaient été assis au *Globe*, le jour de la première représentation de la tragédie nouvelle de M. Shakespeare.

Dans le train corrompu du monde, on voit le crime,

[criait le Roi,

Qui de sa main dorée écarte la justice

Et même le butin criminel qui achète

Le juge ; mais là-haut en va-t-il autrement ?

Là, point de barguignage, et la cause est ouïe.

Une batterie ouvrit le feu, juste derrière le théâtre, et deux bombes tombèrent à proximité. Le théâtre trembla doucement.

... En sa vérité nue,

dit le Roi d'une voix forte, remuant les mains avec une grâce tragique, comme le lui avait recommandé le metteur en scène, parlant de plus en plus lentement, essayant d'intercaler ses mots entre les décharges saccadées des canons antiaériens.

... Et nous sommes,

dit le Roi, tandis qu'à l'extérieur les servants de la batterie devaient recharger leurs pièces *devant nos fautes qui, montrant les dents...*

D'autres canons ouvrirent le feu, à l'extérieur, en sifflant comme des bombes, et le Roi arpenta le plateau de long en large, attendant la prochaine accalmie. Le tonnerre diminua un instant, jusqu'à n'être plus qu'un sauvage murmure.

Quoi donc ? Que reste-t-il ? dit hâtivement le Roi.

Voir ce que peut le repentir ? Que ne peut il ?

Puis, le chœur des canons engloutit de nouveau sa voix, et le théâtre trembla de fond en comble.

« Pauvre homme ! pensa Michael, en évoquant toutes les premières auxquelles il avait assisté depuis le début de sa carrière, pauvre homme ! Le moment dont il rêve depuis des années... Comme il doit détester les Allemands ! »

... Oh, misérable état entendait-on vaguement, entre les rafales.

Cœur noir comme la mort...

Les avions s'éloignèrent. La batterie située derrière le théâtre expédia dans le ciel une salve d'adieu, que reprurent, au loin, les batteries de Hampstead. Le bruit décrut, comme un roulement de tambour joué dans une rue voisine à l'enterrement d'un général, et sur ce « fond » décroissant, calme, lent et royal comme seul peut l'être un acteur, le Roi continua :

*Âme engluée, en tes efforts pour t'affranchir, t'englant toujours plus !
Ange, à mon secours !*

Ployez, genoux rétifs, cœur aux cordes d'acier.

Fais-toi plus tendre que les nerfs du nouveau-né !

Tout peut tourner à bien.

Il s'agenouilla devant l'autel et Hamlet apparut, gracieux et sombre dans ses chaussures collantes. Michael regarda autour de lui. Tous les visages étaient paisiblement tendus vers la scène. Personne ne bougeait, ni les uniformes, ni les vieilles dames.

« Je vous aime, aurait voulu leur dire Michael, je vous aime tous. Vous êtes les gens les meilleurs, et les plus forts, et les plus idiots de la terre, et je donnerai volontiers ma vie pour vous. »

Il sentit les larmes couler sur ses joues, complexes et dubitatives, en se retournant pour regarder Hamlet, déchiré par ses doutes, rengainer son arme plutôt que poignarder son oncle pendant ses prières.

Très loin, un seul canon tira une dernière salve. Probablement une de ces batteries servies par des femmes, songea Michael, arrivant, comme toutes les femmes, quelques minutes après la bataille, mais, malgré tout, désireuses de démontrer la sincérité de leurs intentions.

Londres brûlait en cercle lorsque Michael quitta le théâtre et se dirigea vers le parc. Le ciel tressautait comme une lampe à huile. Les nuages reflétaient la lueur des incendies. Hamlet venait de mourir.

Un noble cœur est mort, avait dit Horatio.

Bonne nuit, mon doux prince, Que bercent ton sommeil, en chantant, des vols d'anges...

Il avait dit, aussi, ses derniers mots sur les actes criminels et contre nature : sur les jugements accidentels, sur les massacres du hasard, tandis que les derniers Allemands s'écrasaient sur Douvres, que les derniers Anglais brûlaient dans leurs maisons et que les employés du théâtre couraient dans les allées avec des fleurs pour Ophélie et le reste de la troupe.

Dans Piccadilly, les prostituées erraient par escouades, projetant les

faisceaux de leurs lampes électriques sur les visages des passants et criant entre deux rires rauques :

– Hé, Yankee. Deux livres pour toi, Yankee. Michael marchait lentement à travers les foules désœuvrées des M. P., et des soldats, et des prostituées, pensant à Hamlet disant à Fortinbras et à ses hommes :

Regardez cette armée immense et onéreuse, Conduite par un prince frêle et délicat, Dont le courage, enflé d'ambition divine, Nargue le dénouement invisible, exposant Tout ce qui est mortel et débile aux audaces De la fortune, du danger et de la mort, Pour une coque vide.

Michael marchait lentement le long du parc, pensant aux cygnes qui dormaient à présent sur la serpentine, et aux orateurs qui reviendraient dimanche prochain, et aux servants des canons de D. C. A., qui devaient se reposer en préparant du thé, maintenant que les avions avaient fui l'Angleterre. Il se souvenait de ce que le capitaine irlandais d'une batterie de Douvres, qui avait abattu quarante appareils, lui avait dit de la D. C. A. londonienne. « Ils n'ont jamais touché personne, avait-il dit avec un mépris évident. C'est même bizarre que Londres ne soit pas encore complètement détruit. Ils sont si occupés à planter des rhododendrons autour de leurs emplacements et à astiquer leurs canons pour qu'ils brillent au cas où Miss Churchill passerait par là qu'ils ne sont canons que de nom. »

La lune se levait, par-dessus les vieux arbres et les immeubles mutilés, et un craquement de verre broyé signalait l'écrasement, sous les semelles des soldats, des vitres soufflées au cours du raid.

– Canons que de nom, canons que de nom, chantonait Michael en entrant au *Dorchester*, sous les yeux de l'énorme portier à la poitrine constellée de décorations de l'autre guerre. Canons que de nom, canons que de nom, répétait Michael, enchanté de l'assonance.

Un peu de musique de danse filtrait jusque dans le hall. Les vieilles dames et leurs neveux buvaient solennellement leur thé. De jolies filles flottaient dans l'air, au bras des officiers aviateurs américains, et Michael avait le sentiment, en regardant la scène, d'avoir déjà lu tout cela, au sujet de la dernière guerre ; que les personnages, l'intrigue, les décors étaient exactement les mêmes, les costumes à peine différents. Par une transposition absurde dans le temps, pensa-t-il, nous devenons les héros des romans de notre jeunesse, toujours trop tard, malheureusement, pour y paraître romantiques.

Il monta au premier étage, dans la grande salle où la réception battait toujours son plein et où Louise lui avait promis de l'attendre.

– Regardez, s'écria soudain une jolie fille brune en se tournant vers un colonel. Regardez... Un simple soldat. Je vous avais dit qu'il y en

avait au moins un à Londres. Voulez-vous venir souper mardi prochain ? demanda-t-elle à Michael. Nous vous gonflerons à bloc, charpente de l'Armée.

Michael lui sourit. Le colonel ne sourit pas à Michael.

– Venez, ma chère, dit-il en prenant la grande fille brune par le bras. – Je vous donnerai un citron, si vous venez, jeta la brune par-dessus son épaule, en ondulant dans le sillage du colonel. Un vrai citron tout entier.

Les yeux de Michael firent le tour de la salle. « Six généraux », remarqua-t-il, mal à l'aise. Il n'avait encore jamais rencontré de généraux. Il regarda son blouson trop large et ses boutons insuffisamment astiqués. Il n'aurait pas été surpris si l'un des généraux était venu prendre son nom, son grade et son matricule, pour le signaler à cause de ces maudits boutons.

Il ne vit pas Louise et n'osa pas aller au bar commander un verre, parmi tous ces étrangers à l'allure importante. Il avait toujours cru avoir passé depuis seize ans l'âge de la timidité, mais, depuis qu'il était dans l'armée, une timidité tardive s'était développée en lui, plus puissante, plus paralysante que sa timidité de jeune garçon, lorsqu'il se trouvait en face d'officiers, de soldats revenant du front, parmi des femmes avec lesquelles il se serait senti, en d'autres circonstances, parfaitement à son aise.

Il se tint un instant près de la porte, examinant les généraux. Leurs têtes ne lui revenaient pas. Elles ressemblaient trop à celles des hommes d'affaires, des entrepreneurs de petites villes, des directeurs d'usines un peu trop gras, aux situations un peu trop « assises », à l'œil toujours en quête d'une nouvelle possibilité de négoce. « Les généraux allemands ont de meilleures têtes, pensa-t-il, c'est-à-dire meilleures pour des généraux. Plus dures, plus cruelles, plus déterminées. Un général, pensa-t-il, devrait avoir l'air, soit d'un pugiliste poids lourd, regardant froidement le monde à travers les fentes étroites de ses yeux martelés, soit d'un homme hanté, sorti tout droit d'un roman de Dostoïevski, méchant et presque fou, avec un visage marqué par les jouissances mauvaises et les visions obsédantes de la mort. Nos généraux, pensa-t-il, ont l'air d'individus capables de vous vendre un terrain à bâtir ou un aspirateur, mais certainement pas de vous entraîner à l'assaut des murs d'une forteresse. Fortinbras, Fortinbras, n'as-tu donc jamais quitté les rivages d'Europe ? »

– À quoi penses-tu ? demanda Louise.

Il se retourna. Elle était debout près de lui.

– Les têtes de nos généraux, dit-il. Elles ne me reviennent pas.

– L'ennuyeux, dit Louise, c'est que tu as une psychologie de simple

soldat.

– Oh combien !

Il regarda Louise. Elle portait un tailleur gris à carreaux, avec un chemisier de teinte sombre. Ses cheveux roux, austèrement coiffés au sommet de son petit corps élégant, brillaient parmi les uniformes. Michael ne savait jamais s'il désirait Louise ou si elle l'ennuyait. Elle avait un mari, quelque part dans le Pacifique, un mari auquel elle faisait rarement allusion, remplissait pour l'O. W. I. des fonctions semi-confidentielles et semblait connaître toutes les « huiles » du Royaume-Uni. Elle agissait avec les hommes d'une manière rusée et habile et était toujours invitée dans des résidences célèbres où de hautes personnalités militaires parlaient sans contrainte des secrets les plus dangereux. Michael était sûr qu'elle connaissait la date du jour J et les objectifs qui seraient bombardés en Allemagne au cours des semaines à venir, et la date de la prochaine entrevue de Churchill avec Staline et Roosevelt. Elle avait largement dépassé la trentaine, mais paraissait beaucoup plus jeune. Avant la guerre, elle avait vécu modestement à Saint Louis, où son mari était professeur dans un collège. Après la guerre – Michael en était sûr – elle se présenterait au Sénat et serait nommée ambassadrice quelque part. Lorsqu'il envisageait les choses de cette manière, Michael avait pitié du mari exilé en Nouvelle-Calédonie, rêvant sans doute, en ce moment même, de son foyer modeste et de sa paisible épouse de Saint Louis.

Michael sourit, conscient des regards torves que lui jetaient deux ou trois officiers supérieurs, et dit :

– Pourquoi diable, au milieu de toutes ces grosses légumes qui te dévorent des yeux, perds-tu ton temps avec ma misérable personne ?

– Il faut bien que je me tienne au courant du moral des troupes, dit Louise. Le Simple Soldat, ses Us et ses Coutumes. J'ai envie d'écrire là-dessus un bel article pour le *Journal de la Femme*.

– Qui finance cette réception ? demanda Michael.

– L'O. W. I., dit Louise, en monopolisant le bras de Michael. Pour l'Établissement de Relations meilleures entre nos Forces Armées et celles de nos Nobles Alliés britanniques.

– C'est pour ça que je paie des impôts, dit Michael. Pour payer du scotch aux généraux.

– Pauvres chéris, dit Louise. Ne leur en veuille pas trop. Leurs beaux jours sont presque terminés.

– Fichons le camp d'ici, dit Michael. Je puis à peine respirer.

– Tu ne veux pas boire un verre ?

– Non. Que dirait l'O. W. I. ?

– S'il y a une chose que je ne peux pas souffrir, chez les simples soldats, dit Louise, c'est bien leur air de supériorité offensée.

– Fichons le camp d'ici, répéta Michael.

Il vit un colonel britannique aux cheveux gris foncer dans leur direction et tenta de pousser Louise vers la sortie, mais il était déjà trop tard.

– Louise, dit le colonel, nous allons dîner au *Club*, et si vous n'avez rien à faire...

– Désolée, coupa Louise, sans lâcher le bras de Michael. La personne que j'attendais est arrivée. Le colonel Treanor. Le soldat de première classe Whitacre.

– Enchanté, mon colonel, dit Michael.

Inconsciemment, il se mit au garde-à-vous avant de lui serrer la main.

Le colonel était un bel homme, svelte, aux yeux froids, avec, sur ses revers, les insignes rouges de l'état-major général. Il ne sourit pas lorsqu'il serra la main de Michael.

– Vous êtes bien certaine de ne pas pouvoir venir, Louise ? dit-il impoliment.

Il la regardait, le visage curieusement pâle, en se balançant un peu sur ses talons. Et, soudain, Michael se rappela son nom. Il avait entendu dire, plusieurs mois auparavant, qu'il y avait anguille sous roche entre Louise et le colonel Treanor, et Mincey avait charitablement prévenu Michael d'être plus discret avec Louise lorsque le colonel était dans les parages. Treanor, selon Mincey, faisait partie d'une des Commissions suprêmes d'Études stratégiques, et était tout-puissant en matière de politique alliée.

– Je vous ai dit que j'étais occupée, Charles, répliqua Louise.

– Très bien, dit le colonel d'un ton sec.

Il avait un peu bu. Il s'inclina, pivota et se dirigea vers le bar.

– Ainsi mourut le soldat Whitacre, déclama tout bas Michael, sur la péniche de débarquement numéro Un.

– Ne sois pas idiot ! gronda Louise.

– Je plaisantais.

– C'est une plaisanterie idiote.

– D'accord. C'est une plaisanterie idiote.

Il rit, pour montrer à Louise que ce n'était, effectivement, rien de plus qu'une plaisanterie.

– Et maintenant que tu as compromis ma carrière dans l'Armée des

États-Unis, enchaîna-t-il, nous pourrions peut-être partir ?

– Tu ne veux pas faire la connaissance de quelques généraux ?

– Plus tard, dit Michael. Aux environs de 1960. Va chercher ton manteau.

– O. K., dit Louise. Mais ne t'en va pas. Je ne pourrais pas le supporter.

Michael la regarda, perplexe. Debout près de lui, elle paraissait avoir oublié l'existence de tous les autres hommes qui les entouraient, et, la tête légèrement inclinée sur l'épaule, elle regardait gravement Michael. « Mais elle pense ce qu'elle dit », constata-t-il, surpris. Il se sentait troublé, attendri et méfiant à la fois. « Que veut-elle ? » La question traversa son esprit, tandis qu'il contemplait les cheveux luisants et lisses, le regard ferme et secret de la jeune femme. « Que me veut-elle ? Quoi que cela puisse être, se rebella-t-il intérieurement, je n'en veux pas. »

– Pourquoi ne m'épouserais-tu pas ? dit-elle.

Michael écarquilla les yeux et regarda, autour de lui, les étoiles et les galons. « Quel endroit, songea-t-il, pour poser une question pareille ! »

– Pourquoi ne m'épouserais-tu pas ? répéta-t-elle calmement.

– Va chercher ton manteau, dit-il.

Il la détestait cordialement, tout à coup, et se sentait navré pour le mari professeur et matelot, tout seul au fond de sa jungle. C'était probablement un homme simple et très sympathique, et qui mourrait, sans doute, avant la fin de la guerre, par simple manque de chance.

– Ne t'imaginer pas que je sois ivre, dit Louise, je savais que j'allais te le demander, dès que je t'ai vu entrer ce soir. Je t'ai regardé pendant au moins cinq minutes avant que tu me voies toi-même. Je savais que c'était ça que je voulais.

– Je vais transmettre une demande, par les voies habituelles, à mon officier supérieur..., commença Michael, d'un ton aussi léger que possible.

– Ne plaisante pas, imbécile, dit Louise.

Elle pivota brusquement et s'en alla chercher son manteau.

Il la regarda traverser la salle. Il vit le colonel Treanor l'arrêter à mi-chemin et échanger avec elle quelques paroles rapides. Il l'avait prise par le bras, mais elle se dégagea et continua sa route vers le vestiaire. Elle marchait d'un pas léger, remarqua Michael, avec une grâce un peu rigide, et il était impossible de ne pas admirer la ferme féminité de ses petits pieds et de ses jolies jambes. Michael se sentait cafardeux et souhaitait avoir le courage d'aller boire un verre au bar.

Ses rapports avec Louise avaient été si agréables et si amicaux, si désinvoltes et si exempts d'obligations réciproques. Juste ce qu'il fallait pour cette époque d'attente, cette époque transitoire, avant la guerre véritable, cette époque de honte et d'humiliations dans le bureau ridicule de Mincey. Ils avaient été flatteurs et désinvoltes, juste ce qu'il fallait de l'un et de l'autre, et Louise avait habilement érigé, tel un mince bouclier, quelque chose de meilleur et de moins dangereux que l'amour, pour le protéger des méfaits éternels et comiques de l'armée. Et maintenant, tout cela était probablement terminé. « Les femmes, pensa Michael, n'apprendront jamais l'art de passer sans s'arrêter. Il leur faut toujours travailler dans le définitif, bâtir des foyers au sein des pires catastrophes, des guerres et des écroulements, avec une obstination instinctive et indestructible. Non, pensa-t-il, rien à faire. Pour ma propre protection, je m'en tirerai, cette fois encore, et tout seul...

» Oh ! et puis, zut ! qu'ils aillent au diable, pensa-t-il, généraux ou pas généraux, je vais boire un verre. » Il traversa la pièce d'un pas vif, s'accouda au comptoir.

– Whisky-soda, s'il vous plaît, dit-il au barman. Il but la première gorgée avec reconnaissance. Près de Michael, un colonel affecté aux services de ravitaillement de l'Armée britannique bavardait avec un commandant de la R. A. F. Ni l'un ni l'autre ne firent attention au soldat de première classe Michael Whitacre. Le colonel était légèrement ivre.

– Herbert, mon vieux, disait-il. Je suis allé en Afrique, et je peux t'en parler avec autorité. Pour ce qui est du ravitaillement, les Américains sont nos maîtres. Camions, postes d'essence, circulation, ils sont supérieurement organisés. Mais il faut voir les choses comme elles sont, Herbert, ces gens-là ne savent pas combattre. Si Montgomery était un garçon pratique, il leur dirait : « Les gars, nous allons vous remettre tous nos camions, et vous allez nous remettre tous vos canons et tous vos tanks. Vous vous chargerez de ne jamais nous laisser manquer de quoi que ce soit, parce que vous êtes imbattables dans ce genre de sport ; nous nous chargerons de la bagarre et nous serons tous rentrés chez nous à Noël. »

Le commandant de la R. A. F. approuva solennellement et les deux officiers du roi commandèrent deux autres whiskies. « L'O. W. I., pensa cyniquement Michael, en contemplant le crâne rose du colonel, gâchera tout l'argent des contribuables avant de parvenir à convaincre ces deux-là. »

Puis il vit Louise retraverser la salle, en manteau gris, posa son verre et se hâta de la rejoindre. Son visage n'était plus sérieux, mais orné de son habituel sourire interrogateur, comme si elle ne croyait

jamais que la moitié de ce que le monde lui racontait. « Elle a dû se regarder dans le miroir, au vestiaire, pensa Michael, et se dire : « Je ne montrerai plus rien, ce soir », et remettre son vieux visage, comme elle remet maintenant ses gants. »

– Seigneur, ricana Michael en la pilotant vers la porte, ô Seigneur, permettez-moi d'échapper au danger qui me menace.

Louise le regarda, comprit à moitié et sourit, l'air songeur.

– Ne prends pas ce danger trop à la légère, dit-elle d'un ton menaçant.

– Dieu m'en garde ! dit Michael.

Ils rirent et parcoururent, côte à côte, le hall du *Dorchester*, parmi les vieilles dames prenant le thé avec leurs neveux, les jeunes capitaines d'aviation flirtant dans les coins avec les jolies filles, l'orchestre de jazz anglais, conservateur et timoré, dont les musiciens souffraient et faisaient souffrir leurs auditeurs parce qu'il n'y avait pas de Nègres en Angleterre pour lui insuffler une nouvelle vie et dire aux saxophonistes et aux batteurs : « Oh, alors, m'sieur, vous y êtes pas du tout ! Écoutez, m'sieur, serrez pas tant vot' instrument. Donnez-lui de la liberté, m'sieur, comme ça, vous allez voir... » Michael et Louise marchaient une fois encore, bras dessus bras dessous, et peut-être pour la dernière foi, dans l'enceinte heureuse et fragile de l'amour. À l'extérieur, de l'autre côté du parc, dans l'air frais de la nuit, les derniers incendies laissés derrière eux par les Allemands projetaient du ciel leurs lueurs agonisantes.

Ils se dirigèrent lentement vers Piccadilly.

– J'ai décidé quelque chose, ce soir, dit Louise.

– Quoi donc ? demanda Michael.

– Il faut que je fasse de toi au moins un lieutenant. C'est ridicule de demeurer simple soldat toute sa vie. Je vais parler à quelques-uns de mes amis.

Michael se mit à rire.

– Ne te fatigue pas, dit-il.

– Tu n'aimerais pas être officier ? Michael haussa les épaules.

– Peut-être. Je ne me le suis jamais demandé. Mais, de toute façon, ne te donne pas cette peine.

– Pourquoi ?

– C'est impossible.

– Tout est possible, protesta Louise. Et si je le leur demande...

– Rien à faire. Il faudra que ça retourne à Washington, et ce sera inévitablement rejeté.

- Pourquoi ?
- Parce qu’il y a, à Washington, un type qui me prend pour un communiste.
- C’est ridicule.
- C’est ridicule, mais c’est comme ça.
- Et tu es communiste ?
- À peu près autant que Roosevelt, dit Michael. Ils le rejetteraient, lui aussi.
- Tu as déjà essayé ?
- Oui.
- Oh! mon Dieu, dit Louise, quel monde idiot !
- Ça n’a aucune importance, dit Michael. Nous gagnerons la guerre tout de même.
- Tu ne t’es pas mis en colère quand tu l’as su ?
- Un peu, concéda Michael. Mais j’étais plus triste que furieux.
- Tu n’as pas eu envie de tout envoyer promener ?
- Pendant une heure ou deux, peut-être, dit Michael. Mais c’était une attitude enfantine.
- Tu es trop raisonnable, c’est ce qui te perdra.
- Peut-être. Mais je ne suis pas si terriblement raisonnable, tu sais, objecta Michael. Je ne suis surtout pas très soldat, et l’armée ne perd pas grand-chose. Quand je me suis engagé, j’ai décidé que je me mettais, corps et âme, à la disposition de l’armée. Je crois en la guerre. Ceci ne veut pas dire que je crois en l’armée. Je ne crois en aucune armée. Une armée est chargée de remporter la victoire et non de rendre la justice. Et, si l’on veut couper les cheveux en quatre notre armée est probablement la plus juste qui ait jamais existé. Je crois que l’armée fera de son mieux pour prendre soin de ma personne, pour m’empêcher d’être tué, si la chose est possible, et qu’elle gagnera la guerre avec le moins de pertes possible. À chaque jour suffit sa victoire.
- C’est une attitude cynique, dit Louise. L’O. W. I, ne l’approuverait pas.
- Peut-être, admit Michael. Je m’attendais à ce que l’armée soit corrompue, cruelle inefficace, gaspilleuse, et elle était tout cela, comme toutes les armées, mais beaucoup moins que je le pensais. Beaucoup moins corrompue, par exemple, que l’armée allemande. Un bon point pour nous. La victoire que nous remporterons ne sera pas aussi belle qu’elle l’aurait été, avec une armée différente, mais ce sera la meilleure victoire qu’il soit possible de remporter à notre époque, et

j'en suis reconnaissant...

– Que vas-tu faire ? demanda Louise. Rester dans ce bureau ridicule à peloter des girls pendant toute la durée de la guerre ?

– Il y a des façons plus douloureuses de faire ta guerre, dit Michael. Mais je ne pense pas que je resterai dans ce bureau. Tôt ou tard, l'armée me transférera quelque part où il me faudra justifier le port de mon uniforme, où il me faudra tuer, où je serai tué, peut-être...

– Qu'est-ce que tu ressens, lorsque tu y penses ?

– Je suis effrayé.

– Pourquoi es-tu certain que ça se passera comme ça ?

Michael haussa les épaules.

– Je ne sais pas, dit-il. Un pressentiment. L'impression mystique que la justice doit advenir en fin de compte, par moi et pour moi. Depuis 1936, depuis l'Espagne, j'ai senti qu'il me faudrait payer un jour. Et cette impression n'a pas cessé de croître.

– Tu ne crois pas que tu as déjà payé ?

– Un peu, dit Michael en souriant. Les intérêts. Mais je dois toujours le capital. Ils me le réclameront un de ces jours, j'en suis sûr, et ce sera pas dans le Spécial Service.

Ils s'engagèrent dans Saint James Street. Sombre et médiéval, le Palais se dressait à l'autre extrémité. La pendule luisait faiblement, derrière les garde-fous.

– Tu n'es peut-être pas fait pour être officier, après tout, dit Louise, en souriant dans l'obscurité.

– Peut-être pas, approuva gravement Michael.

– De toute manière, insista Louise, tu pourrais au moins être sergent.

Michael éclata de rire.

– Quelle décadence, dit-il. À Paris, M^{me} de Pompadour obtint pour son favori un bâton de maréchal. À Londres, Louise M'Kimber se glisse dans le lit du roi en échange de trois galons pour son soldat de première classe.

– Ne sois pas mufle, dit Louise avec dignité. Tu n'es pas à Hollywood.

Trois jeunes marins britanniques s'en venaient à leur rencontre, bras dessus, bras dessous. La rue était à peine assez large pour contenir leurs embardées.

– *Allonge-moi dans le trèfle*, braillaient-ils en chœur. *Allonge-moi dans le trèfle et refais-le moi.*

- Je pensais à Dostoïevski avant de te retrouver ce soir, dit Michael.
- Je déteste les hommes cultivés, trancha Louise fermement.
- Dans un bouquin de Dostoïevski, un certain Prince Mishkin veut épouser une prostituée, poussé par le sentiment de ses propres péchés et de sa propre culpabilité.
- Je ne lis que le *Daily Express*, dit Louise.
- Les temps sont devenus moins draconiens, conclut Michael. Moi, j'expie mes péchés en demeurant simple soldat. Ce n'est pas tellement difficile. Nous sommes huit ou neuf millions dans le même cas...
- *Pour la quatrième fois, chantaient les marins. Mais elle disait toujours, Allonge-moi dans le trèfle et refais-le moi.*

Michael et Louise tournèrent dans une rue de traverse, dont une seule maison avait été détruite. Rauques et innocentes malgré leur chanson, les jeunes voix s'atténuaient et s'engloutirent dans l'obscurité.

La *Cantine des Alliés*, en dépit de son nom imposant, se composait de trois petites salles tendues d'étamine poussiéreuse, avec, en guise de bar, une longue planche clouée sur deux tonneaux. De temps à autre, on y trouvait des côtelettes de gibier, du saumon écossais et de la bière froide, que, par déférence pour les goûts américains, la propriétaire conservait dans une grande bassine pleine de glace. Les Français qui s'y aventuraient y pouvaient généralement déguster, au prix légal, une bouteille de vin d'Algérie. Presque tout le monde y trouvait du crédit, s'il en avait besoin, et une femme, même s'il n'en avait pas besoin. Quatre ou cinq dames d'un certain âge, dont les maris paraissaient tous servir en Italie, dans la 8^e armée, s'occupaient bénévolement de la cantine, et, fort commodément, sinon légalement, servaient de l'alcool après l'heure de la fermeture.

Quand Michael entra en compagnie de Louise, quelqu'un jouait du piano, dans la pièce de derrière. Deux sergents pilotes anglais chantaient doucement, au comptoir. Deux soldats américains remorquaient vers les toilettes une *wac* complètement ivre. Un lieutenant-colonel américain, du nom de Pavone, qui avait l'allure d'un comique burlesque, était né à Brooklyn, avait dirigé un cirque, en France, vers 1930 ou 1935, servi, au début de la guerre, dans la cavalerie française et fumait, sans arrêt, d'énormes cigares, faisait à quatre correspondants de guerre quelque chose qui ressemblait fort à un discours. Dans un coin, presque inaperçu, un Français gigantesque qui – tout le monde le savait – était parachuté deux ou trois fois par mois au-dessus de la France, pour le compte de l'Intelligence Service, mangeait des verres à Martini, chose qu'il faisait invariablement lorsqu'il était ivre et se sentait cafardeux. Dans la petite cuisine de

l'arrière-salle, un grand sergent-chef de M. P. américain qui était du dernier bien avec l'une des directrices de la cantine, se faisait frire une pleine poêle de poisson. Un major aviateur de vingt-trois ans, qui, l'après-midi même, avait bombardé Kiel, jouait au poker avec un correspondant de guerre, près de la porte de la cuisine, et Michael entendit le major déclarer : « Je vous joue cent cinquante livres. » Puis il vit le major rédiger gravement un billet à ordre de cent cinquante livres et le poser non moins gravement au centre de la table. « Je tiens l'enjeu », répliqua son adversaire. Il portait un uniforme de correspondant américain, mais il avait l'accent hongrois. Puis il rédigea, à son tour, un billet de cent cinquante livres et le posa sérieusement sur celui du major.

– Deux whiskies, dit Michael au caporal anglais qui servait au bar lorsqu'il venait à Londres en permission.

– Plus de whisky, colonel, répliqua le caporal.

Il n'avait plus de dents, et, pensa Michael, ses gencives devaient être en piteux état, à force de manger les rations de l'armée britannique.

– Plus de whisky, colonel. Je regrette.

– Alors, deux gins.

Le caporal, qui, par-dessus son uniforme, portait un large tablier, servit adroitement deux verres.

Au piano, dans l'autre pièce, des voix mâles chantaient :

Mon père fait du marché noir, Ma mère vend d'alcool à foison, Ma frangine fait le trottoir, Le pognon rentre à la maison...

Michael leva son verre.

– À ta santé, dit-il à Louise.

Ils burent.

– Six shillings, colonel, dit le caporal.

– Mettez ça sur mon ardoise, dit Michael. Je suis fauché, ce soir. J'attends de grosses rentrées d'Australie. J'ai un frère cadet qui sert là-bas dans l'aviation...

Le caporal écrivit laborieusement le nom de Michael sur un calepin taché de sauce et déboucha deux bouteilles de bière chaude pour les sergents pilotes. Attirés par la mélodie, les deux sergents prirent leurs verres et leurs bouteilles, et se dirigèrent vers la pièce voisine.

– Je m'adresse à vous au nom du général Charles de Gaulle, dit le parachutiste français en recrachant des morceaux de verre. Debout, messieurs, je vous prie, pour le général Charles de Gaulle, chef des Français et de leur armée.

Tout le monde se leva distraitement pour le général Charles de

Gaulle.

– Mes chers amis, dit le Français avec un fort accent russe, je ne crois pas ce que disent les journaux. Je hais les journaux et je hais les journalistes.

Il jeta un regard meurtrier aux quatre correspondants qui entouraient Pavone.

– Le général Charles de Gaulle est un démocrate et un homme d'honneur.

Il s'assit et contempla mélancoliquement les débris d'un verre à demi mâché.

Chacun reprit sa place.

– *Un Lancaster revient de la Ruhr*, chantait la R. A. F., dans la pièce voisine. *L'équipage a tellement eu la trouille qu'ils ont tous ch... dans leur pantalon.*

– Messieurs, dit la propriétaire.

Elle dormait, sur une chaise, contre le mur, lunettes pendantes. Elle ouvrit les yeux, sourit à la ronde, désigna la *wac*, qui ressortait des toilettes, déclara :

– Cette femme m'a volé mon écharpe, – se rendormit instantanément et ronfla.

– Ce que j'aime le plus, ici, dit Michael, c'est cette atmosphère paisible de vieille Angleterre. Criquet, thé, et musique douce de Délius.

– *... tous ch..., tous ch... dans leur pantalon*, hurla le chœur de la R. A. F.

Un major général du ravitaillement, arrivé de Washington au cours de l'après-midi, pénétra dans le bar. Une grande jeune femme aux dents longues, au chef orné d'un voile flottant, se cramponnait à son bras droit. Un capitaine ivre, aux longues moustaches, marchait soigneusement dans leur sillage.

– Ah, dit le major général en se ruant sur Louise, le visage épanoui, ma chère madame M'Kimber.

Il l'embrassa. La femme aux dents longues adressait à la ronde des sourires séducteurs, en battant rapidement des paupières. Michael découvrit, un peu plus tard, qu'elle s'appelait Ottilie Kearney et que son mari, pilote dans la R. A. F., avait été abattu au-dessus de Londres en 1941.

– Le général Rockland, dit Louise. Je vous présente le soldat de première classe Whitacre. Il adore les généraux.

Le général écrasa cordialement la main de Michael.

Il avait dû jouer autrefois au football, à West-Point.

– Heureux de faire votre connaissance, mon garçon, dit le général. Je vous ai vu vous esquiver de la réception, avec cette charmante jeune femme.

– Il veut absolument rester simple soldat, dit Louise. Que faire avec un type pareil ?

– Je déteste les simples soldats professionnels, dit le général, – et son compagnon le capitaine approuva énergiquement.

– Moi aussi, dit Michael. Je serais enchanté d'être lieutenant.

– Je déteste aussi les lieutenants professionnels, dit le général.

– Bien, mon général, dit Michael. Vous pouvez me faire nommer lieutenant-colonel, si vous le désirez.

– C'est peut-être ce que je vais faire, dit le général. Jimmy prenez le nom de ce garçon.

Le capitaine tira de sa poche la carte publicitaire d'un service illégal de taxis.

– Nom, grade et numéro matricule, dit-il automatiquement.

Michael s'exécuta, et le capitaine rangea soigneusement la carte dans une de ses poches intérieures. Il portait des bretelles rouge vif, constata machinalement Michael.

Le général avait acculé Louise dans un coin. Michael fit un pas vers eux, mais la fille aux dents longues lui barra le chemin, en souriant et battant des paupières.

– Voici ma carte, dit-elle.

Elle tendit à Michael une petite carte blanche et rigide. Michael baissa les yeux.

« M^{me} Ottilie Munsell Kearney, lut-il. Regent 4027. »

– Je suis chez moi tous les matins jusqu'à onze heures, dit M^{me} Kearney, en lui souriant sans la moindre ambiguïté.

Puis elle pivota et passa de table en table, distribuant des cartes.

Michael se procura un autre gin et gagna la table où le colonel Pavone discutait avec les quatre correspondants. Michael connaissait deux d'entre eux.

– après la guerre, disait Pavone, la France penchera vers la gauche, et nous n'y pouvons rien, et l'Angleterre n'y peut rien, et la Russie même n'y peut rien. Asseyez-vous, Whitacre, nous avons du whisky.

Michael vida son verre, s'assit et regarda l'un des correspondants lui verser quatre doigts de whisky.

– Je suis dans les Affaires civiles, dit Pavone, et j'ignore où ils vont

m'envoyer. Mais j'aime mieux vous dire tout de suite que, s'ils m'envoient en France, ce sera une immense rigolade. Les Français se gouvernent eux-mêmes depuis cinq cinquante ans, et ils éclateront de rire au nez de quiconque voudra leur dire quoi que ce soit, fût-ce la meilleure façon d'installer la plomberie de l'hôtel de ville !

– Je vous joue cinq cents livres, dit, à l'autre table, le correspondant hongrois.

– Tenu, dit le major aviateur.

Tous deux rédigèrent des billets à ordre.

– Que se passe-t-il, Whitacre ? demanda Pavone. Le général a annexé votre Louise ?

– Pas pour longtemps, dit Michael.

Il jeta un coup d'œil vers le bar. Lourdement appuyé contre Louise, le général buvait de l'alcool en riant aux éclats.

– Le privilège de la supériorité hiérarchique, commenta Pavone.

– Le général aime les femmes, dit l'un des correspondants. Il vient de passer quinze jours au Caire, où il a trouvé le moyen de s'envoyer quatre volontaires de la Croix-Rouge. Lorsqu'il est retourné à Washington, ils lui ont donné la médaille du mérite.

– Vous en avez une ? dit Pavone en exhibant la carte de M^{me} Kearney.

– Je la garderai toujours, comme souvenir, répondit Michael en exhibant la sienne.

– Cette femme doit être la providence des imprimeurs, dit Pavone.

– Son père est dans la bière, expliqua l'un des correspondants. Ils ont de l'argent à jeter par les fenêtres.

– *Je ne veux pas servir dans l'aviation*, entonna la R. A. F., dans la pièce contiguë. *Et je ne veux pas partir pour la guerre. J'aime mieux le métro de Piccadilly...*

À l'extérieur, les sirènes d'alerte se mirent à hurler.

– Les Fritz commencent à exagérer, dit l'un des correspondants. Deux raids en une seule nuit...

– Je prends ça comme une injure personnelle, dit un autre correspondant. J'ai juste écrit hier un article prouvant que la Luftwaffe était anéantie. J'ai additionné les pourcentages de production aérienne anéantis, selon les rapports officiels, par la 8^e armée de l'Air, la 9^e armée de l'Air, la R. A. F., et les appareils abattus par les chasseurs en cours de raids, et j'ai découvert que la Luftwaffe avait perdu cent soixante-huit pour cent de sa force initiale. Trois mille morts !

– Avez-vous peur des raids aériens ? demanda à Michael un troisième correspondant.

Il était petit, gros, et s'appelait Ahearn. Il avait un visage sérieux et rond, bouffi par l'alcool.

– Je ne vous pose pas là une question isolée, continua-t-il. Je fais une enquête sur la peur, pour le *Collier's*. La peur est le plus grand commun dénominateur des hommes de toutes les armées, et il serait intéressant de l'examiner à l'état pur...

– Eh bien, commença Michael. À vrai dire...

– J'ai découvert, enchaîna sérieusement Ahearn, en braquant vers Michael un souffle aussi épais que le mur d'une brasserie, j'ai découvert qu'en ce qui me concernait je suais beaucoup plus et voyais tout plus clairement que lorsque je n'avais pas peur. Je me souviens que j'étais un jour au large de Guadalcanal, à bord d'une unité navale dont, même à présent, je ne puis révéler le nom, lorsqu'un avion japonais s'est rué à trois mètres au-dessus de l'eau, tout droit vers le canon de D. C. A. près duquel je me trouvais. J'ai tourné la tête, et c'est alors que j'ai vu, sur l'épaule droite de mon voisin – un homme que je connaissais depuis trois semaines et que j'avais toujours vu à demi nu – c'est alors que j'ai vu, disais-je, sur son épaule, et pour la première fois... un cadenas ! Un cadenas tatoué à l'encre rouge, entrelacé de feuilles de vigne vertes, et sur le tout, en écriture romaine, l'inscription *Amor Omnia Vincit*. Je m'en souviens avec une clarté absolue, et je pourrais vous le reproduire sur cette nappe, dans tous ses détails. Et vous ? Voyez-vous les choses plus ou moins clairement lorsque vous êtes en danger ?

– Eh bien, dit Michael. La vérité, c'est que...

– En outre, je respire difficilement, coupa sévèrement Ahearn. C'est comme si je me trouvais sans masque respiratoire dans un avion volant très haut et...

Brusquement, il se détourna de Michael.

– Passez-moi le whisky, je vous prie, dit-il.

– La guerre ne m'intéresse pas, continuait Pavone.

Des canons lointains jouèrent l'ouverture du raid.

– Je suis un civil, quel que puisse être mon uniforme. Seule, la paix m'intéresse, la paix qui suivra cette guerre...

Les avions les survolaient, à présent, et les canons menaient, à l'extérieur, un vacarme infernal. Les avions semblaient arriver par deux ou par trois et piquaient au-dessus des rues. M^{me} Kearney tendait une de ses cartes au sergent-chef de M. P., qui venait de sortir de la cuisine avec sa friture à la main.

– L'issue de la guerre a toujours été évidente, dit le colonel Pavone. C'est pourquoi elle ne m'intéresse pas. Depuis Pearl Harbor, j'ai toujours su que nous gagnerions la guerre... L'Amérique ne peut pas perdre une guerre. Vous le savez, je le sais et, maintenant, même les Allemands et les Japonais le savent.

Il fit une grimace de clown, tira sur son cigare.

– C'est pourquoi, je le répète, la guerre ne m'intéresse pas. La paix, elle, est encore plus que douteuse, et c'est pourquoi la paix m'intéresse.

Deux capitaines polonais entrèrent, avec leurs casques pointus qui évoquaient toujours, dans l'esprit de Michael, des éperons et des chevaux de frise. Ils traversèrent la salle, avec des visages fermés et désapprobateurs, et se dirigèrent vers le bar.

– Le monde, reprit Pavone, penchera vers la gauche. Le monde entier, sauf l'Amérique. Non parce que les gens liront Karl Marx ou écouteront les agitateurs venus de Russie, mais parce qu'après la guerre la gauche sera le seul côté vers lequel ils puissent encore pencher. Tout aura été essayé, tout aura échoué. Et l'Amérique, j'en ai peur, sera isolée, haïe, mise au rancart. Nous y vivrons comme des vieilles filles dans une maison isolée en pleine forêt, portes verrouillées, regardant à chaque instant sous les lits, avec des fortunes dans nos matelas, et parfaitement incapables de dormir, parce qu'au moindre craquement de plancher, nous nous imaginerons des meurtriers à l'affût, prêts à nous tuer pour nous voler nos trésors...

Le correspondant hongrois vint à leur table emplir de whisky son grand verre à eau.

– J'ai ma propre théorie sur la guerre, annonça-t-il. Je la publierai plus tard, dans le *Life*. « Comment sauver le système capitaliste en Amérique », par Laszlo Czigly.

Une batterie tirant à proximité, dans Green Park, lui couvrit un instant la voix, et le Hongrois leva son verre en jetant au plafond un regard chargé de reproches.

Il y eut, au-dessus de leurs têtes, un sifflement aigu, une rumeur de bolide dont l'intensité croissait avec une rapidité inconcevable. Tout le monde se jeta à plat ventre sur le plancher.

L'explosion massacra tous les tympanes. Le plancher se souleva. Mille vitres volèrent en éclats. Les lumières vacillèrent et, dans la seconde désordonnée qui précéda leur complète extinction, Michael vit la propriétaire endormie tomber lourdement de sa chaise, ses lunettes toujours pendues à son oreille droite. L'explosion se transforma en un sourd grondement, à mesure que les immeubles s'écroulaient, que les murs s'affaissaient, que les briques emplissaient les cours et les salons.

Dans l'arrière-salle, les cordes du piano vibraient toutes ensemble.

– Je vous joue cinq cents dollars, dit une voix, au niveau du plancher.

Et Michael éclata de rire, en constatant qu'il était encore en vie et que la cantine n'avait pas été touchée.

Les lumières se rétablirent. Tout le monde se releva.

Quelqu'un remit la propriétaire sur sa chaise. Elle dormait toujours. Elle ouvrit les yeux, une seconde, et regarda froidement devant elle.

– C'est honteux, dit-elle, de profiter du sommeil de quelqu'un pour lui voler son écharpe.

Elle referma les yeux, ouvrit la bouche et ronfla.

– Bon Dieu ! jura le Hongrois. J'ai renversé mon whisky. Il s'en servit un autre verre.

– Vous voyez, je sue à grosses gouttes ! annonça triomphalement Ahearn.

Les deux capitaines polonais remirent leurs casques, jetèrent autour d'eux un regard méprisant et sortirent. Près de la porte, ils s'arrêtèrent. Quatre photographies étaient épinglées au mur. Roosevelt, Churchill, Staline et Chang Kaï-Chek. L'un des Polonais leva le bras, arracha la photo de Staline, la déchira en seize morceaux qu'il jeta dans la salle, comme des confetti.

– Cochons de Bolcheviques ! hurla-t-il.

Le Français qui mangeait des verres à Martini se releva d'un bond et leur jeta une chaise à la tête. La chaise s'écrasa contre le mur, au-dessus des casques pointus. Les deux Polonais tournèrent bride et s'enfuirent.

– Salauds ! hurla le Français. Revenez ici, que je vous coupe les c...

– Ces gentlemen, dit la propriétaire sans ouvrir les yeux, se verront désormais interdire l'entrée des locaux.

Michael se tourna vers le bar. Le général tenait Louise dans ses bras et lui tapotait tendrement les fesses.

– Allons, allons, disait-il d'un ton conciliant.

– O. K., général, répondit Louise d'un ton glacial. La bataille est terminée. Rompez le contact.

– Les Polonais, murmurait le Hongrois. Tous des cochons, mais faut dire ce qui est : ils sont braves comme des lions.

Il s'inclina poliment et retourna d'un pas ferme à la table où l'attendait le major aviateur. Le Hongrois s'assit, rédigea un billet pour mille livres et battit les cartes.

La sirène hurla, proclamant la fin de l'alerte.

Alors Michael se mit à trembler. Il se cramponna au bord de la table et serra les mâchoires, sans parvenir à empêcher ses dents de claquer. Il adressa un sourire figé au colonel Pavone, qui allumait un autre cigare.

– Que diable fabriquez-vous dans l'armée, Whitacre ? dit Pavone. Chaque fois que je vous rencontre, c'est toujours dans un bar.

– Pas grand-chose, mon colonel, répondit Michael.

Puis il se tut. S'il avait parlé davantage, le tremblement de sa mâchoire l'aurait trahi.

– Vous parlez français ?

– Un peu.

– Vous savez conduire une voiture ?

– Oui, mon colonel.

– Vous aimeriez travailler pour moi ?

– Oui, mon colonel, dit Michael. – Il n'est jamais prudent de contrarier un officier.

– Nous verrons ça, nous verrons ça, dit Pavone. Le type qui travaillait pour moi vient d'être traduit devant le conseil de guerre pour mœurs spéciales, et j'ai l'impression qu'il lui sera difficile de prouver son innocence.

– Oui, mon colonel.

– Téléphonez-moi dans une quinzaine de jours, dit Pavone. Ça pourra être intéressant.

– Merci, mon colonel, dit Michael.

– Vous fumez le cigare ?

– Oui, mon colonel.

– Tenez.

Pavone lui tendit trois cigares, et Michael les accepta.

– Je ne sais si je me trompe, mais je vous trouve un regard intelligent.

– Merci.

Pavone regarda le général Rockland.

– Vous feriez mieux de partir, dit-il, avant que le général perde son sang-froid et viole votre Louise.

Michael empocha les cigares. Ses doigts tremblaient et il eut beaucoup de mal à déboutonner sa poche.

– Je sue toujours à grosses gouttes, confia Ahearn à Michael, mais

tout est extraordinairement clair.

Respectueusement, mais fermement, Michael se planta près du général Rockland. Puis il toussota et dit :

– Excusez-moi, mon général, mais j’ai promis à la mère de cette jeune femme de la ramener chez elle avant minuit.

– Votre mère est à Londres ? s’étonna le général.

– Non, répondit Louise, mais le soldat Whitacre la connaissait à Saint Louis.

Le général éclata d’un bon gros rire bon enfant.

– Je n’ai jamais eu la tête dure, dit-il. Sa mère ! Elle est inédite, celle-là.

Il administra à Michael une claque énergique sur l’épaule.

– Bonne chance, fiston ! dit-il cordialement. Heureux d’avoir fait votre connaissance.

Puis il promena son regard autour de la pièce.

– Où est Ottilie ? demanda-t-il. Est-ce qu’elle est encore en train de distribuer ses saletés de cartes ?

Il s’éloigna, en compagnie du capitaine moustachu, et tous deux cherchèrent M^{me} Kearney, qui était enfermée à clef dans les toilettes, avec l’un des sergents pilotes.

Louise sourit à Michael.

– Tu t’es bien amusée ? demanda Michael.

– Plus que ça encore, dit Louise. Le général m’est tombé dessus quand la bombe a éclaté et j’ai cru qu’il pelait y passer l’hiver. Nous partons ?

– Allons-y, acquiesça Michael.

Il lui prit la main, l’entraîna vers la sortie.

– Je vous joue cinq cents livres, disait le Hongrois au moment où la porte se referma derrière eux.

L’odeur menaçante et délétère de la fumée les surprit. Michael sentit ses nerfs l’abandonner de nouveau, s’arrêta et faillit rebrousser chemin. Puis il se contrôla et, avec Louise, s’engagea lentement dans la rue enfumée.

De Saint James Street, parvenait le bruit familier du verre écrasé, l’intense lueur orange de l’incendie et un son nouveau, une sorte de gargouillis qu’il n’avait encore jamais entendu. Ils tournèrent au coin de la rue et regardèrent dans la direction du Palais. L’incendie se reflétait, sur la chaussée, dans des millions d’éclats de vitres. Là-bas, devant le Palais, le feu brillait également à la surface d’un petit lac. Le

gargouillis était produit par les ambulances et les voitures des pompiers traversant ce lac en deuxième vitesse. Sans se consulter, Michael et Louise hâtèrent le pas. Leurs souliers écrasaient du verre. Ils avaient l'impression de marcher dans une prairie gelée.

Devant le Palais, une petite automobile avait été projetée contre un mur, le long duquel elle gisait, aplatie. Il n'y avait, nulle part, aucune trace de ses passagers, à moins que le petit tas soigneusement réuni, de l'autre côté de la rue, par un vieillard armé d'un balai, représentât ce qui restait de leurs corps. Leur absence était d'autant plus insolite qu'un béret de femme bleu foncé, miraculeusement intact, gisait à proximité des ruines de la voiture.

En face du Palais, les maisons étaient toujours debout, bien que leurs façades se fussent écroulées en poussière. On distinguait, à la lueur de l'incendie, le tableau familial des pièces préparées pour la vie quotidienne, les tables mises, les lits ouverts, les pendules qui continuaient, insensibles, à marquer une heure révolue, dénudés sous l'œil de la nuit par le souffle aveugle de la bombe. « C'est ce qu'ils essaient de faire au théâtre, pensa Michael, ôter le quatrième mur pour que le public puisse, à l'intérieur, voir la vie. »

Aucun son n'émanait des maisons amputées, et Michael fut soudain convaincu qu'en dépit de l'amplitude du cataclysme la bombe n'avait fait que peu de victimes. Il y avait d'excellents abris, dans tout le voisinage, et les raids précédents avaient dû inciter les gens à la prudence.

Personne ne semblait faire aucun effort pour sauver les gens qui pouvaient se trouver encore dans les immeubles détruits. Les pompiers sondaient méthodiquement le lac produit par la canalisation éventrée. Les hommes de la défense passive exploraient paisiblement les ruines les plus accessibles. C'était tout.

Contre le mur du Palais, à l'endroit où, devant leurs guérites, les sentinelles avaient marché et salué les officiers, avec leurs gestes absurdes de soldats de bois, il n'y avait absolument plus rien. Michael savait que les sentinelles n'avaient pas le droit de quitter leurs postes, qu'elles avaient dû rester sur place, archaïques, rigides et pompeuses, qu'elles avaient accepté l'explosion, qu'elles étaient mortes sans broncher, tandis que les fenêtres se volatilisaient autour d'elles, et que, dans la tour, la vieille horloge s'arrachait à ses ressorts et pendait hors de sa niche comme un œil hors de son orbite. Tandis que lui, Michael, à cent mètres de là, buvait du whisky et écoutait en souriant le journaliste hongrois exposer le système qui sauverait le monde.

Et là-haut, au-dessus de leurs têtes, l'aviateur effrayé s'était ramassé sur son siège, aveuglé par les projecteurs, étourdi par la sarabande infernale que menaient en bas la Tamise, la Maison des Communes,

Hyde Park Corner, Marble Arch et le reste de Londres, et les éruptions soudaines, orangées, qui jaillissaient un peu partout dans la ville. L'aviateur, effrayé, s'était ramassé sur son siège. Puis il avait baissé les yeux, follement, avant de presser le bouton *ad hoc*, et la bombe était descendue sur l'automobile et la femme au béret bleu foncé, sur les maisons séculaires et les deux sentinelles qui avaient l'honneur de garder le Palais où le prince de Galles avait coutume de vivre et d'accueillir, jadis, en temps de paix, ses invités notoires. Et, si l'aviateur avait pressé le bouton une demi-seconde plus tôt, une demi-seconde plus tard, si l'avion n'avait pas été déplacé, à ce moment précis, par l'explosion d'un obus de fort calibre, si les projecteurs n'avaient pas aveuglé le pilote, si, si, si... Alors, lui, Michael, serait étendu à présent, dans une mare de son propre sang, parmi les débris de la cantine, et les sentinelles vivraient encore, et la femme au béret serait toujours vivante, et les maisons, debout, et l'horloge marcherait toujours...

C'était l'idée la plus banale de toute guerre, ce *si* de la fatalité, mais il était impossible de n'y pas penser, il était impossible de ne pas songer aux innombrables ramifications du hasard, grâce auxquelles on survit pour affronter les *si* du lendemain.

– Viens, chéri, dit Louise.

Il la sentait trembler contre lui, et cette défaillance le surprenait, car il l'avait toujours connue si calme, si maîtresse d'elle-même.

– Nous ne pouvons rien faire ici, dit Louise. Rentrons à la maison.

Lentement, ils tournèrent les talons et s'éloignèrent. Les pompiers avaient dû réussir à fermer une valve quelconque, car le gargouillis de l'eau s'atténua, derrière eux, et, bientôt, cessa complètement. Devant le Palais, l'eau était calme et noire.

Un grand nombre d'autres choses se produisirent, ce jour-là dans la ville de Londres.

Un major général qui avait reçu les plans prévus pour l'invasion de la France estima qu'il était nécessaire de lancer une division d'infanterie de plus sur les plages, au cours des deux premiers jours.

Un pilote de Spitfire qui venait de remplir une double mission et d'abattre six avions ennemis fut mis à terre pour ivrognerie et se suicida dans la chambre de sa mère.

Un nouveau ballet fut mis en répétitions, au cours duquel le premier danseur traversait la scène sur le ventre, symbolisant la luxure subconsciente.

Une girl en bas noirs et chapeau haut de forme chanta : *Je m'allumerai quand les lumières se rallumeront*, et son refrain fut repris en chœur par tous les spectateurs, dont les trois quarts étaient

américains.

Un ulcère perfora enfin, dans Grosvenor Square, la paroi stomacale d'un major des services de Ravitaillement qui, depuis deux ans, travaillait seize heures par jour et sept jours par semaines. Il Venait de prendre sur son bureau un mémorandum marqué : Secret », qui l'informait que cent vingt tonnes de munitions de cent cinq millimètres, attendues à Southampton, s'étaient perdues en plein Océan, consécutivement aux avaries subies, au cours d'une faible tempête, par le *Liberty ship* qui les transportait.

Un pilote de B-17, originaire de l'Utah, qui avait été porté disparu au-dessus de Lorient, trois mois auparavant, arriva au *Claridge*, le visage épanoui, parlant quarante mots de français, et demanda la meilleure chambre. Puis il ouvrit un petit carnet d'adresses qui n'avait jamais quitté sa personne et, pendant les vingt minutes qui suivirent, donna seize coups de téléphone.

À la Chambre des Communes, le Secrétaire à l'Intérieur demanda pourquoi les soldats américains, accusés de viol, étaient jugés, condamnés par des conseils de guerre américains et pendus, alors que le viol n'est pas, en Angleterre, justiciable de la peine capitale et que les dits viols étaient perpétrés sur des personnes civiles britanniques, à l'intérieur du territoire placé sous la souveraineté de Sa Majesté.

Un fermier de vingt ans, originaire du Kansas, passa huit heures dans un étang glacial, apprenant à nager sous l'eau, afin d'être capable, le jour de l'invasion, de faire sauter les obstacles sous-marins des côtes de l'Europe.

Un docteur en philosophie de l'Université de Heidelberg, à présent soldat dans l'Armée de Sa Majesté, Corps des pionniers, passa sa journée à revêtir des toiles goudronnées d'un enduit imperméable. À l'heure du déjeuner, il cita Kant et Spengler, en allemand, à l'un de ses camarades, et compara, avec un nouvel arrivant, les notes qu'il avait prises sur les casernes de Dachau.

À midi, la femme de chambre d'une pension de famille de Gelsea, remarquant l'odeur de gaz qui émanait d'une des chambres, alla chercher une clef, ouvrit la porte et trouva sur le lit les corps nus, enlacés, d'un sergent américain et d'une jeune femme britannique. Tous deux étaient morts. Ils avaient oublié de fermer le gaz en allant se coucher. Le mari de la jeune femme était aux Indes. La femme du sergent était en Montana. L'armée américaine télégraphia à celle-ci que son mari était mort d'un arrêt du cœur. Il avait vingt et un ans.

Un lieutenant de la Surveillance des Côtes déjeuna à son club, se fit conduire à sa base et monta dans son *Liberator*, pour l'une de ses habituelles patrouilles de repérage d'unités sous-marines. L'appareil

décolla vira vers le sud, en direction du golfe de Biscaye, et jamais personne ne réentendit parler de lui.

Un homme de la défense passive découvrit une petite fille brune de sept ans, en dégageant l'entrée d'un ?

cave dans laquelle la petite fille avait été emmurée par une bombe huit jours auparavant.

Un caporal de l'armée américaine salua cent onze fois en traversant Grosvenor Square à l'heure du déjeuner.

Un artificier écossais allongea le bras entre deux poutres métalliques entrecroisées et enleva lentement l'amorce d'une bombe de cent kilos qui n'avait pas éclaté la veille. Il y avait quarante-cinq minutes que la bombe faisait un curieux bruit d'horlogerie.

Un poète américain, âgé de vingt-cinq ans, à présent sergent dans le génie, profita d'une permission de trois jours pour venir à Londres, traversa lentement l'abbaye de Westminster, remarqua qu'il y avait là davantage de place consacrée aux restes d'une noblesse obscure qu'à toute la compagnie des Keats, Byron, Shelley, etc... et pensa que, s'il y avait à Washington une abbaye de Westminster, il y aurait là-bas plus de Gould que de Whitman, plus de Harriman que de Thoreau.

La plaisanterie suivante, au sujet des Américains :

« Que reprochez-vous aux Américains ?

– Rien, sinon qu'ils sont trop payés, trop nourris, trop bien habillés, trop fortement sexués, et trop nombreux en Angleterre », fut répétée cent vingt fois au cours de cette seule journée.

La mère des trois petits enfants, dont le père était, au même instant accroupi au fond d'un trou au sud d'Anzio, sous le feu d'un mortier allemand, fit la queue une heure trois quarts, revint chez elle avec une livre de haddock séché et plein d'arêtes. Elle songea fortement à tuer ses enfants, puis réfléchit et fit un ragoût avec le poisson, une pomme de terre et un peu de farine de soja.

Un comité d'officiers de hauts grades se réunit pour discuter d'un projet de film devant être pris sur le vif lors de l'invasion de l'Europe, et qui ferait clairement ressortir l'esprit d'équipe et la collaboration de tous à l'œuvre commune. Le représentant de la R. A. F. se prit de querelle avec le représentant des Forces terriennes britanniques, le représentant de la 8^e armée de l'Air se prit de querelle avec le représentant de la Marine américaine, le représentant des Services de ravitaillement se prit de querelle avec le capitaine qui représentait la Surveillance des côtes, et tous décidèrent que l'affaire serait renvoyée devant un Comité encore plus haut placé qu'eux-mêmes dans la hiérarchie militaire.

À midi, une seconde escouade de soldats britanniques, employés des bureaux de Berkeley Square, fut aperçue pratiquant le maniement de la baïonnette parmi les abris antiaériens et les troncs d'arbres morts, tandis que d'autres employés s'asseyaient sur les bancs glacés et mangeaient leur déjeuner au soleil.

Un comité britannique mit au point un rapport soigneusement étudié prouvant que les bombardements diurnes des Américains ne servaient qu'à gâcher du matériel et l'envoya au quartier général.

Les premières jonquilles apparurent sur des brouettes au coin des rues, et l'on vit des gens aux vêtements rapiécés s'arrêter avec des mines nostalgiques, acheter les bouquets de fleurs frêles et les emporter avec eux à leurs bureaux ou dans leurs foyers.

Au concert donné dans la Galerie nationale, un trio joua des œuvres de Schubert, de Walton et de Bach.

Près de Whitechapel, une palissade sur laquelle avait été peint en 1942 : « Ouvrez le second front maintenant », fut abattue et transformée en bois à brûler.

Dans l'estuaire de la Tamise, un capitaine de la marine marchande de Seattle pria qu'il y ait un raid la nuit suivante, parce que sa femme attendait un autre bébé dans deux mois et qu'il avait un boni pour chaque raid subi par son bateau pendant qu'il était dans le port.

Enfin... quatre millions d'âmes se rendirent dans les bureaux, les usines, les entrepôts, et lentement, sûrement, méthodiquement, sans négliger de s'arrêter à dix et quatre heures pour boire le thé, additionnèrent, raccommoquèrent, assemblèrent, portèrent, trièrent, limèrent, dactylographièrent, polirent, cousirent, firent et défirent. Ils réalisèrent toutes ces activités disparates avec une compétence intelligente et lente qui irrita les Américains chaque fois qu'ils entrèrent en contact avec eux. Plus tard, ils rentrèrent chez eux, et quelques-uns moururent au cours de la nuit suivante, toujours avec la même froideur, la même intelligence, la même dignité.

Quatre jours après l'ouverture de *Hamlet*, Michael fut convoqué dans la salle du rapport de la Compagnie des Services spéciaux de laquelle il dépendait pour ses quartiers et sa nourriture et s'entendit déclarer qu'il avait ordre de se présenter au Dépôt de Reclassement d'Infanterie de Lichtfield. Il avait deux heures pour se préparer au départ.

La péniche de débarquement décrivait sans arrêt le même cercle monotone. Les embruns embarquaient par paquets et roulaient sur le pont glissant. Accroupis, les hommes tentaient de protéger leurs armes de l'humidité. Les péniches tournaient ainsi, à un mille de la plage, depuis trois heures du matin. Il était sept heures et demie, maintenant, et il y avait belle lurette que personne ne parlait plus. Le tir de barrage préliminaire des unités navales était presque terminé, ainsi que le simulacre d'attaque aérienne. L'écran de fumée tendu devant eux par un Cub volant bas commençait à se déposer à la surface de l'eau. Tout le monde était humide, tout le monde avait froid, et, en dehors de ceux qui avaient le mal de mer, tout le monde avait faim.

Noah était heureux.

Accroupi à la proue de la péniche, maintenant tendrement au sec les charges de T. N. T. qui constituaient l'essentiel de sa mission, sentant les embruns de la mer du Nord s'écraser sur son casque et respirant l'air sauvagement acéré du matin, Noah était parfaitement heureux.

C'était l'exercice final de son régiment. La répétition générale en costumes, avec soutiens maritime et aérien, et munitions réelles, du débarquement sur les côtes d'Europe. Pendant trois semaines, ils l'avaient pratiqué, par équipes de trente hommes – une équipe par blockhaus – comprenant des fusiliers, des porteurs de tubes lance-grenades, des porteurs de lance-flammes, des artificiers. La dernière répétition avant la première et unique représentation. Et il y avait la permission de trois jours, qui, telle une promesse de Paradis, attendait Noah dans la salle du rapport.

Burnecker était vert. Ses grandes mains de fermier se cramponnaient convulsivement à son fusil, seul point fixe dans cet univers mouvant et, de temps à autre, il souriait faiblement à Noah.

– Sacré nom d'un chien ! disait-il, j'ai sûrement pas le pied marin.

Noah lui sourit. Il commençait à bien connaître Burnecker, depuis trois semaines qu'ils travaillaient ensemble.

– Ce ne sera pas long, maintenant, dit-il.

– Comment te sens-tu ? s'informa Burnecker.

– O. K., dit Noah.

– Sacré nom d'un chien ! j'échangerais bien ton estomac contre une hypothèque sur les quatre-vingts acres de la ferme paternelle...

Il y eut, sur l'eau limoneuse, toute une confusion de voix amplifiées. La péniche vira, prit de la vitesse, fonça vers la plage. Noah s'aplatit contre la paroi d'acier, prêt à sauter lorsqu'elle s'abattait. « Peut-être, pensait-il, tandis que les vagues frappaient la péniche avec une force croissante, peut-être y aura-t-il un câble de Hope, au camp, m'annonçant que tout s'est bien passé. Plus tard, pensa-t-il, plus tard, je dirai à mon fils : « Le jour de ta naissance, je débarquais sur une plage d'Angleterre avec dix kilos de dynamite. » Noah sourit. Il aurait mieux valu, évidemment, qu'il soit avec Hope aujourd'hui, mais cet éloignement avait tout de même ses avantages. Il était trop occupé pour songer à s'inquiéter vraiment. Et il évitait, ainsi, les pas anxieux de long en large, dans un couloir blanc, les cigarettes trop nombreuses, les cris dont on appréhende le renouvellement.

C'était égoïste, bien sûr, mais à quoi bon manquer de franchise ?

La péniche échoua sur la plage, et, une seconde plus tard, la paroi d'acier s'abattit. Noah sauta. Son équipement lui martelait le dos et les flancs, et l'eau s'engouffra rapidement par-dessus ses leggings, mais il courut de toutes ses forces et s'aplatit derrière une petite dune. Les autres le suivirent, s'éparpillèrent rapidement et se jetèrent à plat ventre derrière des accidents du terrain, des rochers ou des touffes d'herbes. Les fusiliers ouvrirent le feu sur le fortin situé à soixante-dix mètres de là, sur une petite hauteur dominant la plage. Les artificiers rampèrent jusqu'aux chevaux de frise, placèrent leurs cordeaux et revinrent en arrière, tandis que les charges explosaient, ajoutant leur odeur suffocante à l'odeur fade de la fumée répandue par l'avion.

Noah se releva, sous la protection de Burnecker, et fonça en avant, vers un trou dans lequel il plongea. Burnecker plongea par-dessus lui.

Burnecker haletait.

– Seigneur, ricanait-il, est-ce que c'est pas merveilleux de retrouver la terre ferme ?

Ils rirent et risquèrent un œil, par-dessus le bord du trou. Les hommes travaillaient avec précision, comme une équipe de football, et avançaient, comme on le leur avait enseigné, vers les flancs gris du fortin.

Les tubes lance-grenades entrèrent en action, arrachant au fortin de gros blocs de béton.

– Y a qu'une chose que je me demande, dans ces cas-là, dit Burnecker, c'est ce que sont supposés faire les Allemands, pendant que nous jouons notre petite comédie.

Noah sortit du trou et fonça, en tenant ses charges, vers l'ouverture pratiquée dans les barbelés. Le tube lance-grenades se remit à aboyer, et Noah se jeta sur le sol, au cas où l'un des éclats de béton volerait

dans sa direction. Burnecker s'aplatit près de lui, de plus en plus haletant.

– Et je croyais que le labour était fatigant, grogna-t-il.

– En route, fermier, dit Noah. C'est à nous.

Il se releva d'un bond. Burnecker l'imita, en protestant.

Ils coururent vers la droite et se jetèrent derrière une dune de près de deux mètres. Au sommet de la dune, une touffe d'herbes claquait dans le vent mouillé.

Ils regardèrent l'homme au lance-flammes ramper lentement vers le fortin. Les balles des fusiliers qui les appuyaient sifflaient toujours au-dessus de leurs têtes et ricochaient sur les murs de béton.

Si Hope pouvait me voir à présent, songea Noah.

L'homme au lance-flammes était en position, à présent, et son compagnon tourna, dans son dos, le robinet des cylindres. C'était Donnelly qui portait les lourds cylindres. Il avait été choisi parce qu'il était l'homme le plus fort de la compagnie. Donnelly leva son lance-flammes. Le feu jaillit, en longs jets inégaux. Donnelly arrosa les fentes du fortin.

– O. K., Noah, dit Burnecker. Tais-toi, maintenant.

Noah bondit, et, dans le sens du vent par rapport à Donnelly, courut vers le fortin dont les occupants étaient à présent, théoriquement morts, blessés, brûlés ou étourdis. Noah courait, légèrement et vite, malgré le sable qui se tassait sous ses pieds. Tout lui semblait invraisemblablement clair, le bloc de béton écorné et noirci, les fentes étroites et dangereuses, la falaise qui s'élevait, abrupte et verte, au-delà de la plage, contre le ciel gris et calme. Il se sentait fort, capable de porter ses lourdes charges pendant des kilomètres. Il respirait régulièrement et profondément, en courant, sachant exactement où il allait et ce qu'il avait à faire. Il souriait lorsqu'il atteignit le fortin. Vivement, adroitement, il jeta l'une des charges contre la base du mur de béton. Puis il enfila l'autre charge sur son long manche et l'enfourna, d'un seul coup, dans le trou d'aération. Il avait conscience que les yeux de tous les hommes du peloton étaient sur lui, tandis qu'il exécutait avec une prodigieuse adresse l'acte final de la cérémonie. Bien allumés, les cordeaux crachaient, à présent, et Noah fonça vers un trou creusé à dix mètres de là. Il se jeta dans le trou, d'un long plongeon acrobatique, et s'y tassa, protégeant sa tête de ses bras. Le silence régna un court instant sur la plage. Puis, presque simultanément, les deux explosions retentirent. Des blocs de béton atterrirent près de lui, dans le sable. Il leva la tête. Le fortin était ouvert en deux, noir et fumant. Noah se redressa, sourit avec orgueil.

Le lieutenant qui, au camp, avait dirigé leur entraînement, et qui,

en qualité d'observateur, avait assisté à l'expédition, se dirigea lentement vers lui.

– Bon boulot, fiston, dit-il.

Noah leva le bras, à l'intention de Burnecker, qui, appuyé sur son fusil, le regardait. Burnecker leva le bras et lui rendit son geste, avec une amicale fierté.

Une lettre de Hope l'attendait au camp. Noah l'ouvrit avec une lenteur solennelle.

« Rien encore, chéri, disait la lettre. Je suis énorme. J'ai l'impression que le petit va peser soixante-quinze kilos. Je mange tout le temps. Je t'aime... »

Noah relut sa lettre trois fois de suite. Il se sentait adulte et paternel. Puis il la plia soigneusement, la mit dans sa poche et retourna à sa tente, afin de se préparer pour sa permission de trois jours.

Plus tard, en prenant un chemin propre dans son sac, il posa la main sur la boîte qu'il y avait cachée. Elle était toujours là, enveloppée dans un caleçon long. C'était une boîte de vingt-cinq cigares. Il l'avait achetée aux États-Unis et transportée à travers l'Océan, en vue de ce jour qui n'allait pas tarder à échoir. Il avait vécu si longtemps sans rites ni cérémonies que la simple habitude un peu ridicule de saluer par une distribution de cigares la venue au monde d'un héritier avait assumé dans son esprit une importance solennelle. Il avait payé très cher ces cigares, à Newport News, en Virginie – huit dollars et soixante-quinze cents ! – et la boîte occupait une place précieuse dans son packaging, mais il n'avait jamais regretté ni les neuf dollars ni l'accroissement de la difficulté. L'acte de donner, maladroite symbole de fête, lui ferait mieux sentir la présence de son enfant, né à cinq mille kilomètres de lui, établirait entre l'enfant et lui-même, dans son propre esprit et dans les esprits des hommes qui l'entouraient, les relations normales de père à fils ou de père à fille. Il serait si facile, autrement, dans le flot kaki, de prendre ce jour pour un jour comme les autres, de prendre le soldat Ackerman pour un soldat comme les autres... Mais pendant que la fumée de l'offrande monterait, frêle et bleue, vers le ciel, il serait plus qu'un soldat parmi dix millions de soldats, il serait plus qu'un exilé, plus qu'un fusil ou un salut, plus qu'un casque, un matricule ou un bracelet d'identité... il serait un père, maillon créateur de la chaîne d'amour, trait d'union entre deux générations d'hommes.

– Oh ! dit Burnecker.

Il gisait sur sa couchette, n'ayant rien ôté que ses brodequins poussiéreux.

– Oh, les copains, regardez-moi cet Ackerman ! Quand les Londoniennes vont apercevoir cette raie impeccable, elles vont lui tomber dans les bras toutes rôties.

Noah sourit, heureux de la plaisanterie usée de Burnecker. Quelle différence avec les jours sombres passés en Floride ! Plus la bataille approchait, plus approchait le jour où la vie de chacun dépendrait du courage de tous, plus s’aplanissaient les controverses, les menus différents, plus se fortifiaient leurs amitiés.

– Je ne vais pas à Londres, dit Noah en nouant soigneusement sa cravate.

– Il a une duchesse dans le Sussex, dit Burnecker au caporal Unger qui, devant le poêle, se coupait les ongles des pieds. Une duchesse authentique, paraît-il, mais faut pas le répéter.

– Pas de duchesse dans le Sussex, non plus, dit Noah.

Il enfila son blouson et le boutonna sans s’émouvoir.

– Alors, où vas-tu ?

– À Douvres, dit Noah.

– À Douvres ! s’exclama Burnecker, stupéfait. Avec une permission de trois jours ?

– Oui.

– Les Allemands ne cessent pas de canarder Douvres, dit Burnecker. Tu es sûr que c’est là que tu veux aller ?

– Certain, dit Noah.

Il leur fit au revoir de la main et sortit de la tente.

– À lundi !

Burnecker, bouche bée, le regarda disparaître. Puis il haussa les épaules.

– Ses ennuis lui ont détraqué le cerveau, grogna-t-il.

Il s’allongea sur sa couchette. Une minute et demie plus tard, il dormait.

Noah sortit du vieil hôtel de brique et de bois alors que le soleil se levait sur les côtes de France.

Il descendit la rue vers la Manche. La nuit avait été paisible, avec un léger brouillard. Il était allé au restaurant, dans le centre de la ville. Un orchestre de trois musiciens jouait des airs modernes, et des soldats britanniques dansaient avec des filles sur le vaste plancher. Noah n’avait pas dansé. Il était resté assis, tout seul, en buvant du thé non sucré, souriant timidement et regardant ailleurs lorsqu’une jeune fille lui jetait un regard d’invitation. Il aimait danser, mais il avait décidé qu’il serait tout à fait déplacé de tourner sur un plancher

avec une fille dans les bras à l'heure où, peut-être, les souffrances de sa femme atteignaient leur paroxysme, où le premier cri de son enfant se faisait peut-être entendre sur cette terre.

Il était reparti de bonne heure pour son hôtel, passant devant l'estrade des musiciens et devant l'écriteau qui disait : « Pas de bal pendant les bombardements. »

Il s'était enfermé dans sa chambre froide et nue. Il s'était glissé dans les draps avec une impression de luxe indescriptible. Personne ne pouvait rien lui dire, personne ne pouvait rien lui commander jusqu'à lundi. Puis il s'était assis dans son lit pour écrire à Hope, en se souvenant des centaines de lettres qu'il lui avait écrites lorsqu'il l'avait connue.

« Je suis assis dans mon lit, écrivit-il, dans un vrai lit, dans un vrai hôtel, et, pendant trois jours, je suis mon propre maître. Je ne peux pas te dire où je suis, parce que ça ne plairait pas au censeur, mais je crois que je peux te dire en toute sécurité qu'il y avait du brouillard cette nuit et que je viens de sortir d'un restaurant dont l'orchestre jouait « Parmi mes souvenirs », au-dessus d'un écriteau qui disait : « Pas de bal pendant les bombardements ». Je crois aussi que je peux te dire que je t'aime.

Je me porte à merveille, et, bien que nous ayons travaillé très dur, au cours des trois dernières semaines, j'ai trouvé le moyen de prendre deux kilos. Je serai probablement si gros, quand je rentrerai à la maison, que ni toi ni le bébé ne me reconnaîtront.

Et ne te mets pas martel en tête si tu n'as « qu'une » fille. Je serai enchanté d'avoir une fille. Sincèrement. J'ai beaucoup pensé à l'éducation du bébé, continua-t-il sérieusement, courbé au-dessus de son bloc de papier à lettre, dans la lueur faible de la lampe. J'espère que tout ceci ne te semblera pas trop dogmatique. Nous n'avons jamais eu le temps d'en discuter ensemble ni par conséquent d'atteindre des compromis.

Je t'en prie, chérie, ne ris pas de moi si je te parle aussi solennellement d'une petite vie qui, au moment où j'écris ceci, n'a peut-être pas encore commencé. Mais je n'aurai sans doute pas d'autre permission avant longtemps, ni d'autre occasion de penser et de t'écrire avec toute la tranquillité nécessaire.

Je suis certain, chérie, que ce sera un enfant superbe, sain et fort de corps et d'esprit, et que nous l'aimerons beaucoup. Je vous promets à tous les deux de vous revenir avec un corps et un cœur intacts. Je sais que je reviendrai, quoi qu'il arrive. Je reviendrai t'aider à lui mettre ses langes et lui raconter de belles histoires au moment de l'endormir, lui faire manger des épinards et lui apprendre à boire son lait dans un

verre, le promener le dimanche dans le parc et lui dire les noms des animaux, lui expliquer pourquoi il ne doit pas frapper les petites filles et aimer sa maman autant que l'aime son papa.

Dans ta dernière lettre, tu me disais que tu l'appellerais peut-être comme mon père, si c'était un garçon. Non, chérie. Je n'aimais pas beaucoup mon père, bien qu'il ait eu sans doute de grandes qualités, et j'ai toujours tout fait pour le fuir. Non, si c'est un garçon, appelle-le Jonathan, comme ton père, si le nom te plaît. Ton père m'effraie un peu, mais je l'ai toujours admiré, depuis notre première entrevue, dans le Vermont, certain jour de Noël.

Je ne suis pas inquiet pour toi. Je sais que tout se passera bien. Ne t'inquiète pas pour moi. Rien ne peut m'arriver maintenant.

Je t'aime, Noah. »

P. -S. – J'ai écrit un poème, ce soir, avant de dîner. Mon premier poème. C'est une réaction à retardement à l'attaque des positions fortifiées. Le voici. Ne le montre à personne. J'ai honte.

Crains la révolte du cœur.

Elle n'est pas faite pour la guerre.

Crains le doigt timide qui frappe

À la porte de cuivre.

» Telle est la première strophe. Je t'enverrai bientôt la suite. Écris-moi, chérie, écris-moi, écris-moi, écris-moi... »

Il avait soigneusement plié la lettre et était allé la ranger dans la poche de son blouson. Puis il avait éteint la lumière et avait rejoint le chaud confort de ses draps.

Il n'y avait pas eu de bombardement pendant la nuit. Vers une heure du matin, les sirènes étaient entrées en action, mais seulement pour signaler le retour d'une vague d'appareils qui étaient allés bombarder Londres et avaient franchi la côte à quinze ou vingt kilomètres à l'ouest. Les canons antiaériens n'avaient même pas ouvert le feu.

Tout en marchant dans la rue, d'un pas vif, Noah toucha la lettre, dans la poche de son blouson. Il se demandait s'il y avait en ville une unité de l'Armée américaine où il lui serait possible de la faire censurer. Il se sentait toujours vaguement dégoûté lorsqu'il imaginait les officiers de sa compagnie – qu'il n'aimait pas – lisant d'un œil critique les lettres qu'il écrivait à Hope.

Le soleil était levé, maintenant, et brûlait calmement sous le léger brouillard. Les maisons émergeaient du matin, luisantes et pâles. Noah passa devant un groupe de quatre maisons abattues, dont il ne restait plus rien, que les fondations déblayées. « Enfin, je suis dans une ville

en guerre », pensa Noah.

La Manche s'étalait au-dessous de lui grise et froide. La brume cachait encore la côte de France. Trois vedettes lance-torpilles britanniques regagnaient leurs abris de béton. Elles avaient, la nuit précédente, mené des patrouilles sur la côte ennemie, traînant derrière elles un pâle sillage d'écume, dans le désordre mortel des projecteurs, des balles traçantes, des torpilles sous-marines, dont les explosions soulevaient de noirs geysers. À présent, elles rentraient à vitesse réduite, sous le soleil dominical, légères, rapides et nettes comme des canots de plaisance.

« Une ville en guerre », pensa Noah.

Au bout de la rue il y avait un monument de bronze, corrodé et noirci par le vent marin. Noah lut l'inscription qui commémorait le passage, de 1914 à 1918, des soldats britanniques partant pour la France.

« Et également en 1939, pensa Noah, et également en 1940, mais dans l'autre sens, après Dunkerque. » Quel monument verrait-on à Douvres, dans vingt ans, quelles batailles évoquerait-il dans l'esprit d'un soldat ?

Il reprit sa route. La ville lui appartenait. La route escaladait les falaises célèbres, à travers les prairies ventées qui, comme tant d'autres paysages d'Angleterre, rappelaient à Noah un parc bien entretenu par un jardinier soigneux, aimant son métier et totalement dépourvu d'imagination.

Il marchait vite, en balançant les bras. Sans fusil, sans paquetage, sans sacs, sans casque, sans bidon et sans baïonnette, la marche n'était plus qu'une succession dérisoire de mouvements légers, sans effort.

l'expression, spontanée de la santé d'un corps, par un matin d'hiver clément.

Lorsqu'il atteignit le sommet de la falaise, le brouillard s'était dissipé, et les eaux de la Manche brillaient, scintillantes et bleues, jusqu'à la côte de France. Là-bas, se dressaient les falaises de Calais. Noah s'arrêta, regarda la mer. La France était étonnamment proche. En écarquillant les yeux, il parvint presque à s'imaginer qu'il y distinguait un camion, sur une route en pente, non loin d'une église dont le clocher s'enfonçait dans l'air sec. Ce serait sans doute un camion de l'armée, pensa-t-il, et probablement rempli de soldats allemands en route pour l'église. C'était une sensation curieuse que de regarder ainsi le territoire ennemi, même à cette distance, sachant que l'ennemi pouvait probablement l'apercevoir, dans ses jumelles, et le tout, au sein d'une trêve irréelle, uniquement née de la distance. Dans toute guerre, lorsque deux ennemis se rencontrent, il paraît logique

qu'ils s'entre-tuent. Cette observation paisible et réciproque avait quelque chose d'artificiel et de subtilement ridicule ; c'était un aspect de la guerre qui laissait l'observateur dans un curieux état d'insatisfaction. « C'est bizarre, pensa Noah, mais il me semble qu'après cela il me sera moins facile encore de les tuer. »

La ville de Calais, avec ses docks et ses clochers et les toits de ses maisons, reposait dans la quiétude dominicale, comme la ville de Douvres, au-dessous de lui. Quel dommage que Roger ne soit pas avec lui, aujourd'hui. Roger aurait eu quelque chose à dire, quelque point obscur et significatif, quelque anecdote historique au sujet de ces deux cités jumelles s'envoyant mutuellement à travers les âges des bateaux de pêche, des touristes, des ambassadeurs, des soldats, des pirates et des tonnes d'explosifs. Quelle honte que Roger fût mort parmi les palmiers et les mousses fétides des Philippines. Il aurait été tellement plus équitable – puisqu'il devait mourir – que la mort le surprenne sur une plage de cette France qu'il avait tant aimée, dans un village des environs de Paris, alors que, le sourire aux lèvres, il aurait recherché le propriétaire du bistrot avec lequel il avait trinqué, tout un été, ou bien en Italie, dans l'un de ces villages de pêcheurs qu'il avait traversés en 1936, sur le chemin de Naples à Rome, où il serait tombé en reconnaissant l'église, la mairie, le visage d'une jolie fille... La mort, pensa Noah, avait ses propres degrés de justice et s'était montrée particulièrement injuste envers Roger.

Tu rends le temps et l'amour agréable. Tu prépares des mets délectables. Mais as-tu du pognon, chérie ! Le pognon, y a qu'ça dans la vie...

« Après la guerre, décida Noah, je reviendrai ici avec Hope. Nous ne parlerons pas de la guerre. Nous marcherons, la main dans la main, par un beau jour d'été, nous nous assiérons dans l'herbe rase, nous regarderons la mer et nous dirons : « Regarde, on dirait qu'on voit un clocher, là-bas, en France... Quelle journée merveilleuse !... »

Une explosion massacra le silence. Noah baissa les yeux vers le port. Une bouffée de fumée s'éleva, au point de chute de l'obus, entre de longs bâtiments qui devaient être des entrepôts. Puis il y eut une seconde explosion, une troisième. Des bouffées de fumée s'épanouirent au hasard, parmi les toits de la ville. Une cheminée s'effondra, lentement, trop loin pour que le fracas de sa chute puisse être perceptible. Il y eut, en tout, sept explosions. Puis, de nouveau, le silence. La ville retomba sans effort dans la torpeur de ce dimanche anglais.

Aucun canon britannique ne prit la parole pour répondre. Les nuages de poussière soulevés par les obus se résorbèrent progressivement. Cinq minutes plus tard, il était presque impossible de se souvenir que quelque chose était arrivé.

Lentement, cherchant à fixer dans son esprit le son exact de ces explosions, Noah redescendit vers la ville. Elles avaient été si lointaines, si désordonnées, si pleines d'une hargne enfantine... « Est-ce cela, ne put-il s'empêcher de penser, en se raidissant pour ne pas se laisser entraîner par la pente abrupte, est-ce cela, la guerre ? »

La ville était bien éveillée, maintenant. Deux vieilles dames, coiffées de bonnets noirs à plumes, missels sous le bras, mains gantées, se dirigeaient posément vers l'église. Un lieutenant de marine passa, à bicyclette, dans un uniforme impeccable, le bras droit en écharpe. Une toute petite fille, implacablement remorquée vers l'église par une tante-dragon, leva les yeux vers Noah, au passage, et lui jeta gravement le salut rituel des enfants britanniques aux soldats américains :

– As-tu du chewing-gum, Chum ?

– Harriet ! glapit la tante.

Noah sourit et adressa à la petite fille blonde un hochement de tête mi-complice, mi-désapprobateur.

Il s'arrêta en face de l'église. C'était un immeuble trapu, en pierre de taille, avec un lourd clocher carré. Le Dieu qu'on y adorait devait être un Dieu implacable et sévère, le Dieu du Vieux Testament, qui posait sa Loi, sans subtilités ni fioritures ; un Dieu des côtes et des falaises, un Dieu de tempêtes et d'eau glacée, prompt à rendre la justice, beaucoup moins prompt à redonner. Il y avait un abri antiaérien au centre de pelouse, des chevaux de frise près de l'entrée du presbytère, et, au coin de la pelouse, des blocs de béton antitanks, pour arrêter les Allemands, qui n'avaient jamais escaladé les falaises, comme ils avaient promis de le faire en 1940.

L'office était commencé. Les fidèles chantaient un cantique, sur un accompagnement d'orgue Dominant le bourdonnement grave des voix d'hommes et de l'instrument, les voix de soprano des enfants et des femmes, émanant de ces pierres grises, paraissaient étrangement délicates et frivoles. Poussé par une impulsion qu'il ne chercha pas à discuter. Noah entra dans l'église.

L'assistance n'était pas nombreuse. Noah s'assit au fond de l'église, sur l'un des bancs de chêne vacants. La plupart des fenêtres étaient brisées, certaines avaient été bouchées tant bien que mal avec du carton ; d'autres étaient demeurées ce que les bombardements avaient fait d'elles puzzles hétéroclites de fragments de vitres et de lourdes lamelles de plomb. Le vent salé de la Manche s'engouffrait par les trous, faisant voler les voiles, tournant les pages des Bibles, ébouriffant les cheveux du prêtre qui se tenait debout, apparemment plongé dans ses rêves, se dandinant doucement au rythme du

cantique, rappelant, avec son mince visage parcheminé et ses longs cheveux de neige, quelque vieil astronome ou quelque vieux pianiste, trop profondément absorbés par leurs fugues et par leurs étoiles pour songer à aller chez le coiffeur.

Noah n'était jamais allé à la synagogue. La rhétorique redondante, les connaissances illimitées de son père en matière de littérature religieuse avaient toujours efficacement brouillé l'idée de Dieu dans l'esprit de Noah. Et, depuis qu'il était dans l'armée, il n'avait jamais eu envie de causer avec les chapelains, tant chrétiens que Juifs. Ils lui avaient toujours paru trop cordiaux, trop soldats, trop terre à terre, trop semblables aux autres capitaines ou commandants de troupe pour pouvoir lui offrir un soutien spirituel efficace. Il avait toujours eu l'impression que s'il était allé leur dire : « Mon Père, j'ai péché », ou « Mon Père, j'ai peur de l'enfer », ils se seraient contentés de lui donner une claque dans le dos, de citer un article des règlements de l'armée et de le renvoyer nettoyer son fusil.

Il ne prêta au service religieux qu'une attention distraite. Il se leva en même temps que les autres, s'assit en même temps que les autres, écouta, sans tenter d'en comprendre les paroles, les mélodies mineures des cantiques, ne quittant pas des yeux le visage délicat et las du vieux prêtre.

Puis l'assistance ferma les missels, remua les pieds ; les enfants se figèrent, les deux grandes mains exsangues du prêtre se refermèrent sur le bois poli de la chaire, et le vieillard commença son sermon.

Au début, Noah ne distinguait pas les paroles. Son esprit sommeillait, comme lorsqu'il écoutait de la musique et que, sans suivre exactement la mélodie ou le développement du thème symphonique, il se laissait emporter par les sons abstraits sur un fleuve séparé d'images personnelles. Le prêtre avait une voix douce et grave de vieil homme, qui se perdait, parfois, dans le bruit du vent s'engouffrant par les brèches des fenêtres brisées. C'était une voix dépourvue de passion professionnelle, une voix qui ne semblait contenir aucun écho des rites passés, une voix... affranchie des vieux sermons et des vieilles liturgies, une voix si sincèrement religieuse qu'elle avait cessé d'être celle d'un homme d'église.

« ... L'amour, disait le vieillard, l'amour, mot d'ordre du Christ, n'admet aucune division, aucun calcul, aucune réticence, aucune diversité d'interprétations. On nous dit d'aimer notre voisin comme nous-mêmes, et notre ennemi comme notre frère, et ces mots et leur signification sont aussi clairs, aussi simples qu'un poids de métal sur le plateau de la balance dans laquelle nos actes seront pesés.

» Nous habitons sur la Manche, mais nous n'habitons pas sur les rives de la Manche ; nous habitons parmi les algues et les épaves

polies par le roulement des marées, parmi les bancs de sel et les ossements de ceux qui se sont noyés dans les sombres abîmes, et, pardessus nos têtes, déferlent les torrents de la haine de l'homme envers l'homme et envers son Dieu. Nous vivons parmi les canons, dont les voix de tonnerre nous empêchent d'entendre la douce voix de Dieu parmi les clameurs de vengeance. Nous voyons nos cités tomber en poudre sous les bombes de l'ennemi, et nous portons le deuil de nos enfants prématurément frappés par les balles de l'ennemi, et nous frappons à notre tour, sauvagement, cruellement, de toute la force de notre haine, ses enfants et ses cités. L'ennemi est plus sauvage que le tigre, plus vorace que le requin, plus cruel que le loup ; et, pour défendre nos principes d'honneur et de modération, nous devenons plus tigre, plus loup et plus requin que lui-même. Pourrions-nous, à la fin de cette guerre, prétendre que nous aurons remporté la victoire ? Les principes que nous détendons périssent de nos victoires comme elles ne périraient jamais de nos défaites. Les prières de nos cœurs endurcis monteront-elles encore jusqu'à Dieu, chaque dimanche, après une semaine passée à tuer des innocents, écraser sous nos bombes des églises et des musées, incendier des bibliothèques, enterrer les enfants et les mères dans l'acier et le béton qui sont le symbole de notre siècle ?

» Ne vous vantez pas, dans vos journaux, des centaines de tonnes de bombes que vous avez semées au hasard sur la malheureuse terre d'Allemagne, parce que je vous répondrai que vous avez lâché ces bombes sur moi, votre prêtre, sur votre église, sur vous-mêmes et sur votre Dieu. Racontez-moi, plutôt, comme vous avez pleuré après avoir tué l'Allemand qui se tenait devant vous, armé et dangereux, et je vous répondrai : vous êtes mes défenseurs et les défenseurs de mon église et de mon Angleterre.

» Je vois plusieurs soldats dans l'assistance et je sais qu'ils ont le droit de demander : « Qu'est pour un soldat l'amour de son prochain ? Comment un soldat peut-il respecter la parole du Christ ? Comment un soldat peut-il aimer ses ennemis ? » Et je leur répondrai : « Tuez sans haine et sans désir de tuer, avec un sentiment de tragédie et de péché, péché dont vous partagez la responsabilité avec l'homme que vous tuez. Car n'est-ce pas votre indifférence, votre faiblesse d'esprit, votre voracité, votre surdité qui ont armé sa main et l'ont conduit pour vous tuer sur le champ de bataille ? Il a lutté, il a pleuré, il vous a supplié, et vous avez dit : « Je ne l'entends pas. Sa voix ne traverse pas les eaux. » Puis il a ramassé son fusil et vous avez dit : « Je l'entends à présent. Tuons-le. »

» Ne vous croyez pas justes dans vos cœurs à cause de cette tardive et sanglante attention que vous lui accordez, continua le vieillard

d'une voix qui commençait à faiblir. Tuez, si vous le devez absolument, puisqu'au sein de notre faiblesse et de nos erreurs, nous n'avons pas su découvrir d'autre route conduisant à la paix, mais tuez avec remords, tuez avec chagrin, tuez avec pitié, tuez avec parcimonie, tuez sans esprit de vengeance, car la vengeance n'appartient qu'au Seigneur, tuez en sachant que chaque vie dont vous tranchez le cours appauvrit votre propre vie.

« Venez, mes enfants, remontez des abîmes de la Manche, libérez-vous des épaves englouties, dégagez-vous des jungles sous-marines. Nous luttons contre des bouchers, ne souillons pas nos mains dans leur boucherie. Ne faisons pas des fantômes de nos ennemis, faisons-en plutôt nos frères. Si nous portons l'épée de Dieu dans nos mains, ainsi que nous le prétendons, souvenons-nous qu'elle est faite d'un noble acier et ne permettons pas qu'elle se transforme, entre nos mains, en l'infâme couteau meurtrier du bouclier. »

Le vieillard soupira et se mit à trembler, légèrement, dans le vent venu des fenêtres qui rabattait ses cheveux sur son front. Il regarda dans le vague, par-dessus les têtes de la congrégation, comme si, dans ses rêveries de vieillard, il avait oublié leur présence. Puis il baissa les yeux vers les bancs à moitié vides et sourit.

Sous sa direction, les assistants bourdonnèrent une dernière prière, entonnèrent un dernier cantique. Mais Noah ne les entendit pas. Les mots du vieux prêtre avaient éveillé en lui une étrange excitation, une tendresse infinie envers le vieillard, envers les gens qui l'entouraient, envers les soldats en attente auprès de leurs canons, de part et d'autre de la Manche, envers tout ce qui vivait et était sur le point de mourir. Ils l'emplissaient d'un mystérieux espoir. Logiquement, il n'eût pas dû être d'accord avec les paroles du vieux prêtre. Cible lui-même et entraîné pour tuer, Noah savait qu'il était impossible d'être aussi strictement chrétien que le vieillard le demandait. L'essayer pèserait lourdement sur les épaules de sa propre armée et donnerait à l'ennemi moins scrupuleux un avantage qui, tôt ou tard, pourrait lui coûter sa propre vie. Et pourtant le sermon du vieux prêtre l'emplissait d'espoir. Si, en un tel temps, en un tel lieu, où venait à peine de se dissiper la fumée des sept derniers obus, dans une église déjà mutilée par la guerre, parmi des soldats déjà blessés et des civils déjà endeuillés, une voix pouvait s'élever, prêchant passionnément la fraternité et la miséricorde, sans crainte de censure ni de représailles, alors, le monde n'était pas perdu. De l'autre côté de la Manche, Noah le savait, aucune voix ne pouvait s'élever ainsi, et, de l'autre côté de la Manche, se trouvaient les hommes qui, tôt ou tard, connaîtraient la défaite. Le monde ne tomberait pas entre leurs mains, mais entre les mains de ces gens qui étaient assis, et dont certains somnolaient, un peu, (levant les

yeux à présent indulgents du vieux prêtre. « Aussi longtemps, pensa Noah, que de telles voix pourraient s'élever dans le monde, sévères, illogiques et aimantes, son fils et le fils de son fils vivraient dans une époque de confiance et d'espoir... »

– *Amen*, dit le prêtre.

– *Amen*, répéta l'assistance.

Noah se leva lentement et sortit. Parvenu à la porte, il s'arrêta et attendit. À l'extérieur, un enfant, armé d'un arc et d'une flèche, visait l'un des blocs de béton antitanks. Il manqua son coup, alla chercher sa flèche et visa de nouveau.

Le prêtre vint jusqu'à la porte et serra gravement la main de ses paroissiens, tandis qu'ils défilaient devant lui, pressés de rejoindre leurs foyers et leur ration hebdomadaire de rôti. Ses cheveux flottaient plus que jamais dans le vent, et Noah constata que les mains du vieillard tremblaient comme des feuilles. Il paraissait très vieux et très frêle.

Noah attendit que toute l'assemblée se soit dispersée. Puis, au moment où le prêtre allait rentrer dans l'église, il le rejoignit.

– Mon Père, murmura-t-il, sans savoir exactement ce qu'il allait dire, incapable de traduire en mots de tous les jours la vague d'espoir et de reconnaissance qui venait de le submerger, mon Père..., j'ai attendu..., je regrette de ne pas pouvoir mieux le dire, mais... merci.

Le vieil homme le regarda. Ses yeux étaient sombres, entourés de rides cireuses, clairvoyants et tragiques. Il hocha lentement la tête et serra la main de Noah. Sa main était sèche et d'une fragile transparence, et Noah la secoua avec précaution.

– Merci, dit le prêtre. C'est surtout à vous autres, jeunes gens, que je m'adresse, car c'est à vous qu'il appartient de prendre les décisions... Merci.

Il examina curieusement l'uniforme de Noah.

– Ah... Canadien, n'est-ce pas ? demanda-t-il poliment.

Noah ne put s'empêcher de sourire.

– Non, mon Père, dit-il. Américain.

– Américain. Ah !... dit le vieillard, perplexe. Ah oui ! parfaitement.

Noah eut l'impression que le vieillard n'avait pas encore pleinement digéré le fait que l'Amérique était en guerre, qu'on avait dû le lui dire et qu'il l'avait oublié une douzaine de fois, et que, pour lui, les uniformes n'étaient pas différents les uns des autres.

– Soyez le bienvenu, dit le vieillard d'un ton chaleureux et vague. Soyez le bienvenu... Ah! ajouta-t-il soudain en jetant un coup d'œil

vers les fenêtres de l'église, excusez-nous pour les vitres brisées. Vous avez dû être exposé à un courant d'air terrible...

– Non, mon Père, dit Noah, et, de nouveau, il ne put s'empêcher de sourire. Je n'ai pas spécialement remarqué.

– C'est très gentil à vous de dire ça... L'Amérique, hein ?

(De nouveau, cette petite note de perplexité incrédule.)

– Dieu vous bénisse, mon fils, et puissiez-vous rentrer chez vous et retrouver tous les êtres qui vous sont chers lorsque seront terminés les jours terribles qui nous attendent.

Il fit quelques pas à l'intérieur de l'église, se retourna brusquement et revint vers Noah.

– Dites-moi, mon fils, demanda-t-il.

Il semblait avoir retrouvé soudain l'énergie bouillonnante d'un tout jeune homme.

– Dites-moi franchement : croyez-vous que je sois un vieil imbécile ?

Il s'empara du bras de Noah et le serra avec une fermeté et une force surprenantes.

– Non, mon Père, dit doucement Noah. Je crois que vous êtes un grand homme.

Le vieillard jeta à Noah un regard perçant. Il cherchait évidemment à déterminer si Noah était sincère ou s'il se moquait, ou s'abstenait simplement, par égard pour son âge, de contrarier ses opinions surannées. Son examen parut le satisfaire. Il lâcha le bras de Noah et tenta de sourire ; tout son visage tremblait.

– Mon fils, ô mon fils... murmura-t-il.

Il secoua la tête.

– Les vieillards ne savent plus très bien, parfois, dans quel monde ils vivent ni s'ils parlent pour les berceaux ou pour les tombes... Parfois, en baissant les yeux vers mes paroissiens, je vois des visages morts depuis cinquante ans, et je parle pour eux, jusqu'à ce que je me souviennne. Quel âge avez-vous, mon fils ?

– Vingt-trois ans, dit Noah.

– Vingt-trois ans, répéta le prêtre. Vingt-trois ans...

Il leva la main, toucha la joue de Noah.

– Un visage vivant, dit-il. Vivant. Je prierai pour votre sauvegarde, mon fils.

– Merci, mon capit..., mon Père, dit Noah. Dans l'armée, les aumôniers sont généralement capitaines, expliqua-t-il, vaguement gêné et vexé de sa méprise.

– Mon capitaine, dit le prêtre. Ils vous apprennent ça, dans l'armée ?

– Oui, mon père, dit Noah.

– Quelle horreur, dit le prêtre. Oh ! Dieu, que je déteste les armées !

Il cligna des yeux, parut oublier un instant à qui il avait à faire et jeta autour de lui un regard vague.

– Revenez, un dimanche, dit-il, d'une voix soudain très lasse : peut-être aurons-nous de nouvelles fenêtres.

Il se détourna, d'un seul coup, et disparut dans les ombres de la nef.

En rentrant au camp, Noah trouva un câble. Il avait mis sept jours à lui parvenir. Il l'ouvrit maladroitement ; son sang battait follement dans ses tempes et ses poignets.

« Un garçon, lut-il. Six livres et demie. Je suis très bien. Je t'aime. Je t'aime. Hope. » Il sortit en trébuchant de la salle du rapport. Après le souper, il distribua ses cigares. Il prit soin d'en offrir à tous les hommes avec lesquels il s'était battu, en Floride. Brailsford manquait. Il avait été retransféré aux États-Unis. Mais tous les autres les acceptèrent avec une sorte de timidité surprise et le félicitèrent cordialement, en lui serrant la main, comme si, loin de chez eux, sous le fin crachin anglais, parmi les instruments de destruction, eux aussi partageaient l'émerveillement d'être père. – Un garçon, dit Donnelly, poids lourd des Gants d'or, et porteur de lance-flammes, en écrasant la main de Noah dans sa terrible poigne. Un garçon ! vous vous rendez compte ! J'espère que ce gaillard-là n'aura jamais à porter le même uniforme que son paternel. Merci, Noah, conclut-il en reniflant le cadeau, merci mille fois. C'est un cigare formidable.

Au dernier moment, Noah ne put se résigner à offrir un cigare au sergent Rickett et au capitaine Colclough. Il en donna trois à Burnecker, en fuma un lui-même, le premier de sa vie, et s'endormit, heureux et légèrement malade, d'un sommeil que troublèrent des visions nébuleuses.

LA porte s'entrouvrit, et Gretchen Hardenburg apparut, enveloppée d'un ample peignoir gris.

– Oui ? dit-elle. Qui est là ?

– Bonjour ! dit Christian en souriant. Je viens d'arriver à Berlin.

Gretchen ouvrit un peu plus la porte et l'examina attentivement.

– Oh ! dit-elle, au bout d'un instant, Le sergent...

Elle ouvrit la porte toute grande, mais avant que Christian ait pu l'embrasser, elle lui tendit la main. Sa main était osseuse et tremblait imperceptiblement, comme agitée par quelque fièvre intérieure.

– C'est à cause de la lumière du couloir, s'excusa-t-elle. Et tu as tellement changé.

Elle recula, l'examina d'un œil critique.

– Tu as beaucoup maigri. Et ton teint...

– J'ai eu la jaunisse, coupa Christian.

Il détestait son teint et n'aimait pas qu'on lui en parle. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé sa première minute avec Gretchen, sur le seuil de la porte, et discutant de son teint.

– La malaria et la jaunisse. C'est pourquoi je suis à Berlin. En permission de maladie. Je viens juste de débarquer du train. C'est chez toi que je suis venu en premier...

– Comme c'est flatteur, minauda automatiquement Gretchen, en repoussant en arrière ses cheveux non coiffés. Très gentil à toi d'être venu...

– Tu ne me demandes pas d'entrer ? dit Christian.

« Je l'ai à peine revue que je recommence à mendier », pensa-t-il amèrement.

– Oh! excuse-moi.

Gretchen émit un rire aigu.

– Je faisais un somme, et je ne suis pas encore très bien éveillée. Entre donc...

Elle referma la porte derrière lui et pressa familièrement son bras. « Tout n'est peut-être pas perdu », pensa Christian, en entrant dans la pièce. Rien n'avait changé ici, ou si peu de chose. « Peut-être a-t-elle été surprise, au début, et maintenant elle va se reprendre. »

Une fois dans le salon, il fit un geste vers elle, mais elle feignit de ne rien voir, se détourna, alluma une cigarette et s'assit.

– Assieds-toi, assieds-toi, dit-elle. Mon joli sergent. Je me suis souvent demandé ce qui t'était arrivé.

– Je t'ai écrit, dit Christian en s'asseyant. Mais tu n'as jamais répondu.

– Oh ! les lettres...

Gretchen fit une grimace et agita sa cigarette.

– C'est toujours le temps qui manque. J'ai toujours l'intention de répondre à toutes, et, finalement, je les brûle..., c'est absolument impossible... Mais j'ai beaucoup aimé tes lettres, sincèrement. C'est affreux, ce qu'ils t'ont fait subir en Ukraine...

– Je n'ai jamais mis les pieds en Ukraine, dit calmement Christian. Je suis allé en Afrique et en Italie.

– Bien sûr! bien sûr! dit Gretchen, nullement embarrassée. Tout va bien en Italie, n'est-ce pas. Heureusement qu'il y a ça pour nous remonter le moral.

Christian se demanda par quel miracle d'optimisme Gretchen pouvait estimer que tout allait bien en Italie, mais il ne dit rien et se contenta d'observer étroitement Gretchen. Elle paraissait beaucoup plus vieille, surtout dans son peignoir gris et froissé ; ses yeux étaient rouges et gonflés, ses cheveux ternes ; ses gestes, autrefois si jeunes et si énergiques, étaient à présent incertains, nerveux, exagérés.

– Je t'envie d'être en Italie, disait-elle. Berlin devient impossible. Impossible de se chauffer, impossible de dormir la nuit, avec tous ces raids, impossible de se déplacer. J'ai essayé de me faire envoyer en Italie, rien que pour avoir plus chaud...

Elle rit, et son rire contenait une sorte de gémissement.

– J'ai réellement besoin de vacances, continua-t-elle. Tu n'as aucune idée de la dureté de notre travail et des conditions dans lesquelles nous travaillons. Je disais encore aujourd'hui à mon chef de section que, si les soldats devaient se battre dans de telles conditions, ils ne tarderaient pas à se mettre en grève...

« Merveilleux, pensa Christian, elle m'ennuie. »

– Oh! je me souviens, dit Gretchen. La compagnie de mon mari. C'est cela. Le coupon de dentelle noire. Elle m'a été volée l'été dernier. Tu n'as aucune idée de la malhonnêteté qui règne maintenant à Berlin. Si l'on ne surveillait pas les femmes de ménage...

« Cancanière, par surcroît, pensa Christian. C'est complet. »

– Je ne devrais pas parler ainsi à un soldat en permission, reprit

Gretchen. Tous les journaux sont pleins de louanges sur la bravoure du peuple de Berlin, sur sa façon héroïque de tout supporter sans dire mot ; mais il est inutile de jouer la comédie. Dès que tu sors dans la rue, tu entends tout le monde se plaindre. Tu n'as rien rapporté d'Italie ?

– Pardon ? demanda Christian, interloqué.

– Quelque chose à manger, précisa Gretchen. Presque tous reviennent d'Italie avec du fromage ou un ou deux de ces merveilleux jambons italiens, et je pensais que tu aurais pu...

Elle lui sourit avec coquetterie, se pencha en avant, d'un geste plein d'intimité. Son peignoir s'entrouvrit, révélant la ligne toujours gracieuse de ses seins.

– Non, dit sèchement Christian, je n'ai rien rapporté d'Italie, excepté ma jaunisse.

Il se sentait fatigué et un peu perdu. Tous les plans qu'il avait dressés pour sa permission à Berlin avaient été centrés sur Gretchen, et maintenant...

– Nous avons assez à manger, bien sûr, ajouta Gretchen d'un ton officiel, mais un peu de variété...

« Oh, Dieu ! gémit intérieurement Christian, je suis là depuis deux minutes, et nous parlons des difficultés du ravitaillement ! »

– As-tu des nouvelles de ton mari ? demanda-t-il brusquement.

– Mon mari ? dit Gretchen.

Elle hésita, comme si elle regrettait de devoir abandonner le chapitre de la nourriture.

– Je te croyais au courant. Il s'est tué.

– Quoi ?

– Il s'est suicidé, dit Gretchen. Avec un couteau de poche.

– Ce n'est pas possible, chuchota Christian, parce qu'il semblait impossible, en effet, que toute énergie sauvage et sévèrement contrôlée, toute cette force froide et calculatrice se fussent détruites elles-mêmes. Il avait tant de projets !...

– Je les connais, ses projets, protesta Gretchen. Il voulait revenir ici. Il m'a envoyé sa photographie. Je me demande comment il a pu trouver quelqu'un qui consente à le photographier. Il avait recouvré la vue, d'un seul œil, et il avait décidé de revenir vivre ici avec moi. Tu n'as aucune idée de ce qu'était son visage !

Elle frissonna.

– Il fallait qu'il soit fou pour m'envoyer une photo pareille. Il savait que je comprendrais, il savait que je serais assez forte... Voilà ce qu'il

m'écrivait. Il avait toujours été difficile à supporter, mais il y a des limites à tout, même en temps de guerre. « L'horreur tient une place importante, dans la vie, disait-il, et nous devons tous être capables de la supporter... »

– Oui, dit Christian. Je me souviens.

– Oh ! il t'en avait parlé, aussi ? demanda Gretchen.

– Oui, dit Christian.

– En tout cas, enchaîna Gretchen avec pétulance, je lui ai écrit une lettre pleine de tact. J'y ai travaillé toute une soirée. Je lui suggérais que la vie ne lui serait pas facile, ici, qu'il serait mieux soigné dans un hôpital de l'armée, tout au moins jusqu'à ce qu'ils fassent quelque chose à son visage..., bien qu'à vrai dire il n'y eût rien à faire : ce n'était même plus un visage. De telles choses ne devraient pas être permises... Mais ma lettre était pleine de tact.

– Tu as cette photographie ? coupa Christian.

Gretchen lui jeta un regard étrange et resserra son peignoir autour d'elle.

– Oui, dit-elle. Je l'ai.

Elle se leva, se dirigea vers le bureau-secrétaire, à l'autre extrémité de la pièce.

– Je ne peux pas comprendre, commenta-t-elle, que qui que ce soit veuille voir une telle photographie !

Elle fouilla nerveusement deux tiroirs, sortit du second une petite photo qu'elle tendit à Christian.

– Voilà, dit-elle. Comme si l'on n'avait pas assez de raisons d'être effrayé de nos jours !...

Christian regarda la photographie. Un seul œil, impérieux et froid, brillait dans l'amas sans nom de chair torturée, au-dessus du col étroit de l'uniforme.

– Puis-je la garder ? demanda Christian.

– Vous devenez tous de plus en plus bizarres, gémit Gretchen. Il y a des moments où je me demande si l'on ne devrait pas tous vous enfermer.

– Puis-je la garder ? répéta Christian.

– Pourquoi pas ?

Gretchen haussa les épaules.

– Que veux-tu que j'en fasse ?

– Je lui étais très attaché, dit Christian. Je lui dois beaucoup. Il m'a enseigné plus que n'importe qui que j'aie jamais connu. C'était un

géant, un véritable géant.

– Ne t'imagines surtout pas que je ne l'aie jamais aimé, dit vivement Gretchen. Je l'ai beaucoup aimé. Mais je préfère me le rappeler ainsi...

Elle désigna, sur la table, dans un cadre d'argent, la photographie de Hardenburg, élégant et rigide dans son uniforme de lieutenant.

– Elle a été prise au cours de notre premier mois de mariage, et je crois qu'il préférerait que je me souvienne de lui de cette façon...

Une clef tourna dans la serrure, Gretchen se leva nerveusement et noua plus étroitement autour d'elle la cordelière de son peignoir.

– J'ai bien peur qu'il ne faille que tu partes, dit-elle vivement. Je suis très occupée, et...

Une grande femme, fortement charpentée, pénétra dans la pièce. Elle portait un manteau noir. Ses cheveux gris étaient sévèrement rejetés en arrière, et ses yeux froids brillaient derrière des lunettes à monture d'acier. En entrant, elle jeta un coup d'œil vers Christian.

– Bonsoir, Gretchen, dit-elle. Tu n'es pas encore habillée ? Nous dînons en ville, ce soir, tu sais.

– J'ai eu une visite, dit Gretchen. Un sergent qui était dans la compagnie de mon mari.

– Ah... – La voix de la femme au manteau noir contenait une note croissante de curiosité impérieuse. Lourdemment, elle fit face à Christian.

– Le sergent... le sergent... Gretchen hésita. Je suis désolée, mais j'ai oublié votre nom.

« Si seulement je pouvais la tuer », pensa Christian.

– Diestl, dit-il. Christian Diestl.

– Le sergent Diestl. Mademoiselle Giguët.

Christian s'inclina légèrement. Elle accusa réception de son salut d'un clignement d'yeux imperceptible.

– M^{lle} Giguët vient de Paris, dit nerveusement Gretchen. Elle travaille pour nous, au ministère. Elle habitera avec moi jusqu'à ce qu'elle puisse trouver un appartement. C'est un personnage important, n'est-ce pas, chérie ?

La femme ne répondit pas. Elle commença à ôter les gants noirs qui recouvraient ses fortes mains carrées.

– Excuse-moi, dit-elle. Il faut que je prenne un bain. Il y a de l'eau chaude ?

– Tiède, dit Gretchen.

– Ça ira.

La lourde silhouette disparut dans la salle de bains.

– Elle est très intellectuelle, dit Gretchen sans regarder Christian. Tu serais étonné de son importance au ministère.

Christian ramassa son calot.

– Il faut que je parte, dit-il. Merci pour la photographie. Au revoir.

– Au revoir, répondit Gretchen, en tirant fébrilement sur le col de son peignoir. Tu n'as qu'à claquer la porte derrière toi. La serrure est automatique.

JE vois l'Allemagne dans un an d'ici, dit Behr.

Ils marchaient lentement vers leurs bottes, sur la plage. Leurs pieds nus s'enfonçaient dans le sable frais. Les vagues faisaient un murmure printanier dans l'air calme. Behr s'arrêta pour allumer une cigarette. Ses mains puissantes de travailleur manuel paraissaient énormes, autour du frêle rouleau de tabac.

– Je vois l'Allemagne dans un an d'ici, répéta-t-il. Des ruines. Des ruines partout ! Des gosses de douze ans se servant de grenades à main pour voler un kilo de farine. Pas de jeunes gens dans les rues, excepté ceux qui marcheront avec des béquilles, parce que tout le reste sera dans des camps de concentration en Russie, en France et en Angleterre. Des vieilles femmes vêtues de sacs de pommes de terre tombant raides mortes de faim, sur les trottoirs. Pas d'usines en marche, parce qu'elles auront été toutes détruites. Pas de gouvernement, rien que des lois militaires édictées par les Russes et les Américains. Pas d'écoles, pas de maisons, pas d'avenir...

Behr se tut et regarda la mer. Le soleil était un globe allongé qui s'enfonçait paisiblement dans l'eau, au large des côtes de Normandie. L'herbe ondulait sur les collines ; la route qui longeait la plage était calme et vide, et les fermes des environs paraissaient avoir été abandonnées depuis longtemps.

– Pas d'avenir, répéta Behr, en regardant l'océan, par-dessus les chevaux de frise. Pas d'avenir. Pas d'avenir.

Behr était sergent dans la nouvelle compagnie de Christian. C'était un homme de trente ans, bâti en force, dont la femme et les deux enfants avaient été tués à Berlin, en janvier, par la R. A. F. Il avait été blessé sur le front russe, au cours de l'automne – bien qu'il refusât toujours d'en parler, – et avait été envoyé en France quelques semaines avant que Christian y soit lui-même affecté, au retour de sa permission de maladie.

Christian ne connaissait Behr que depuis un mois, mais il avait beaucoup d'amitié pour lui. Behr, de son côté, semblait également apprécier la compagnie de Christian, et ils passaient ensemble tous leurs loisirs, faisant de longues promenades à travers la campagne bourgeonnante, buvant le calvados local et le cidre de pays dans les cafés du village où était cantonné leur bataillon. Ils ne sortaient jamais sans un pistolet à leur ceinture, parce que leurs officiers supérieurs les mettaient constamment en garde contre les activités imprévisibles des

bandes de maquisards français. Mais il n'y avait jamais eu aucun incident dans les environs, et les deux amis avaient fini par conclure que ces avertissements répétés n'étaient que de vulgaires symptômes de la nervosité croissante qui régnait dans les hautes sphères. Ils se promenaient donc, chaque jour, parmi les terres labourées et le long des plages normandes. Ils étaient polis avec les Français qu'ils croisaient et qui semblaient tous amicaux, à leur manière grave et réservée de gens de la campagne.

Ce qui plaisait le plus à Christian, dans la personnalité de Behr, c'étaient, en n'importe quelles circonstances, ses réactions normales d'homme sain. Tous ceux auxquels Christian avait eu affaire, depuis les nuits infernales passées devant Alexandrie, lui avaient paru surmenés, nerveux, amers, hystériques et hypertendus... Behr, à l'instar du paysage, était calme, ordonné, bien portant, parfaitement maître de lui-même et, à son contact, Christian avait rapidement recouvré la santé.

Lorsqu'il avait été envoyé en Normandie, Christian, selon l'expression consacrée, l'avait d'abord trouvée mauvaise. « Assez, avait-il pensé, j'en ai assez. Fini, pour moi. » À Berlin, il s'était senti vieux et malade. Il avait passé sa permission à dormir seize ou dix-huit heures par jour, ne quittant même pas son lit pendant les raids de nuit, lorsque les bombes pleuvaient alentour. « L'Afrique, avait-il pensé, l'Italie, la jambe mal rafistolée, les attaques incessantes de la malaria, assez, assez pour moi ! Que me veulent-ils encore ? Que je repousse les Américains quand ils se mettront à envahir les plages ? C'est trop, avait-il pensé, ils n'ont pas le droit de me demander encore ça. Il doit y en avoir des millions d'autres qui ont à peine été touchés. Pourquoi ne pas les utiliser ? »

Puis il avait fait la connaissance de Behr, et la force paisible du sergent l'avait lentement guéri, rendant un calme salutaire à ses nerfs éprouvés par la malaria, les barrages d'artillerie et le reste. Progressivement, au cours du dernier mois, il avait repris quelques kilos et retrouvé un teint d'homme sain et fort. Il y avait deux ou trois semaines qu'il ne souffrait plus d'aucune migraine, et sa jambe elle-même paraissait s'habituer à ses tendons tordus.

Et, maintenant, Behr marchait près de lui, sur le sable frais de la plage, et prononçait ces paroles décourageantes :

– Pas d'avenir, pas d'avenir ! Ils nous disent que les Américains ne débarqueront jamais en Europe. C'est ridicule ! Ils sifflent pour se remonter le moral, au milieu des cimetières. Et ce ne seront pas leurs tombes qui les rempliront, mais les nôtres. Les Américains débarqueront, parce qu'ils ont décidé de débarquer. Je me moque de mourir, disait Behr, mais je ne me moque pas de mourir inutilement.

Ils débarqueront, malgré tout ce que vous ou moi pourrons faire, et ils iront jusqu'en Allemagne, où ils opéreront la jonction avec les Russes, et c'en sera fini, une fois pour toutes, de l'Allemagne.

Ils marchèrent un instant en silence. Christian sentait le sable s'introduire entre ses orteils et se souvenait du temps où, petit garçon, il courait pieds nus, l'été, sur les routes. Et avec la douceur de ce souvenir, et la jolie plage, et la fuite lente et majestueuse de ce bel après-midi, il lui était difficile d'être aussi sobre et réfléchi que Behr lui demandait de l'être.

– J'écoute parfois la radio de Berlin, disait Behr. Ils font les fanfarons, ils invitent les Américains à tenter de débarquer, ils parlent d'armes secrètes, ils prédisent que la guerre entre les Russes et les Anglo-américains est imminente ; et j'ai envie, chaque fois, de pleurer en me cognant la tête sur les murs. Et sais-tu pourquoi j'ai envie de pleurer ? Non parce qu'ils nous mentent, mais parce que leurs mensonges sont si faibles, si éhontés, si dédaigneux. C'est cela, voilà le mot qui convient : si dédaigneux. Ils racontent tout ce qui leur passe par la tête, des micros de Berlin, parce qu'ils nous méprisent, parce qu'ils méprisent tous les Allemands. Ils savent que nous sommes stupides et que nous croirons n'importe quoi, et ils savent que nous sommes toujours prêts à mourir pour n'importe quelle baliverne mijotée par eux, à temps perdu, entre le déjeuner et le premier verre de l'après-midi.

» Écoute, dit Behr, mon père s'est battu quatre ans, pendant la dernière guerre. En Pologne, en Russie, en Italie et en France. Il a été blessé trois fois et est mort en 1926, à la suite des gaz qu'il avait respirés en 1918 dans les forêts de l'Argonne. Bon Dieu ! mais nous sommes tellement stupides qu'ils nous font éternellement recommencer les mêmes batailles, comme un spectacle permanent, au cinéma. Mêmes chansons, mêmes uniformes, mêmes ennemis, mêmes défaites. Il n'y a que les tombes, qui soient nouvelles. Et la fin, aussi, qui, cette fois, sera différente. Les Allemands n'apprendront jamais rien, mais les autres auront compris. Et ce sera différent, cette fois, et bien pire que l'autre fois. La dernière fois, c'était une belle guerre toute simple, style Europe. Tout le monde pouvait la comprendre, tout le monde pouvait lui pardonner, parce que, depuis mille ans, c'était toujours la même. C'était une guerre qui ne sortait pas d'une même culture ; un groupe de Chrétiens civilisés contre un autre groupe de Chrétiens civilisés, à l'intérieur de règles bien établies. À la fin de la dernière guerre, mon père est rentré à Berlin avec son régiment, et les filles leur ont jeté des fleurs tout le long de la route. Il a ôté son uniforme, il est retourné à son cabinet d'homme de loi, et s'est remis à juger des affaires civiles comme si rien ne s'était passé. Mais, cette

fois, personne ne nous jettera des fleurs, même si quelques-uns d'entre nous rentrent jamais à Berlin.

» Cette fois, continua Behr, ce n'est pas une guerre simple et compréhensible, à l'intérieur d'une même culture. C'est un véritable assaut du monde animal contre la maison de l'être humain. Je ne sais pas ce que tu as vu en Afrique et en Italie, mais je sais ce que j'ai vu en Russie et en Pologne. Nous avons construit un cimetière de quinze cents kilomètres de long sur quinze cents kilomètres de large. Hommes, femmes, enfants, Polonais, Russes, Juifs, tout le monde y a passé. Ce n'était comparable à aucune autre action humaine. On pourrait, tout au plus, comparer cela à un renard dans un poulailler. C'était comme si on avait senti que si on laissait dans l'Est quoi que ce soit de vivant, cela reviendrait un jour pour témoigner contre nous et nous condamner. Et maintenant, dit Behr d'un ton égal, maintenant, après tout cela, nous avons commis l'erreur finale. Nous sommes en train de perdre la guerre. L'animal est lentement acculé dans un coin, l'être humain se prépare à lui infliger le châtement ultime. Et que crois-tu, à présent, qu'il va nous arriver ? Parfois, le soir, je remercie Dieu d'avoir laissé tuer ma femme et mes deux enfants, parce qu'ainsi ils n'auront pas à vivre en Allemagne après la fin de cette guerre. Parfois, conclut Behr en désignant l'eau mouvante, je regarde la mer, et je me dis : « Saute donc, mais saute dedans et essaie de nager. Nage jusqu'en Angleterre, nage jusqu'en Amérique. Fais cinq mille kilomètres à la nage. C'est une aventure désespérée que celle qui t'attend dans l'Allemagne d'après guerre. »

Ils avaient atteint leurs bottes et se tenaient debout près d'elles, comme si, avec leurs gros clous et leur lourd cuir noir, elles étaient le symbole même de leur future agonie.

– Mais je ne peux pas nager jusqu'en Amérique, dit Behr. Je ne peux pas nager jusqu'en Angleterre. Il faut que je reste ici. Je suis Allemand, et ce qui arrivera à l'Allemagne m'arrivera à moi aussi, et c'est pourquoi je te parle comme ça aujourd'hui. Tu sais remarqua-t-il, si tu répètes mes paroles à qui que ce soit, c'est le peloton d'exécution qui m'attend...

– Je ne répéterai pas un seul mot, dit Christian.

– Il y a un mois que je t'observe, dit Behr. Si je me suis trompé sur ton compte, si tu n'es pas l'homme que je crois avoir deviné, c'en est fait de mon existence. J'aurais aimé pouvoir t'étudier plus longuement, mais il ne nous reste pas tellement de temps...

– Ne t'inquiète pas à mon sujet, dit Christian.

– Il ne nous reste qu'un espoir, reprit Behr. Il ne reste à l'Allemagne qu'un seul espoir. Nous devons montrer au monde qu'il y a encore des

êtres humains en Allemagne et pas seulement des animaux. Nous devons montrer au monde que les êtres humains d'Allemagne peuvent encore vaincre les animaux.

Behr leva les yeux et regarda Christian, et Christian comprit que Behr commençait à l'étudier, mais il ne dit rien. Il ne savait plus très bien ce qu'il pensait lui-même et il en voulait à Behr de parler ainsi, mais il savait qu'il devait l'écouter.

– Personne, dit Behr, ni les Anglais, ni les Russes, ni les Américains, personne ne fera la paix avec l'Allemagne tant que Hitler et ses complices seront au pouvoir, parce que les êtres humains ne signeront jamais d'armistices avec les tigres. Et si nous voulons sauver ce qui, en Allemagne, mérite encore d'être sauvé, nous devons signer un armistice immédiatement. Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Behr, sur un ton de conférencier. Cela signifie que les Allemands eux-mêmes doivent chasser les tigres, que les Allemands eux-mêmes doivent encourir le risque et verser leur sang pour le faire. Nous ne pouvons attendre que nos ennemis nous écrasent et nous donnent ensuite un gouvernement, parce qu'alors il ne restera plus rien à gouverner. Cela signifie que vous et moi devons nous préparer à tuer des Allemands pour prouver que tout espoir n'est pas perdu pour l'Allemagne.

De nouveau, il leva les yeux vers Christian. « Il m'immobilise, pensa Christian, furieux, il m'immobilise progressivement, sous le poids de ses confidences. » Et pourtant il ne pouvait se résoudre à faire taire le sergent Behr.

– Ne croyez pas, continua Behr, que j'invente tout cela moi-même, que je sois seul à penser et à agir. Dans toute l'armée, dans toute l'Allemagne, le plan prend forme, lentement ; des hommes sont recrutés, lentement... Je ne dis pas que nous réussirons. Je dis simplement que, d'un côté, il y a la mort certaine, la ruine certaine à brève échéance. De l'autre... – Il haussa les épaules. – Un peu d'espoir... Aussi n'y a-t-il qu'une seule sorte de gouvernement qui puisse nous sauver, et, si nous agissons nous-mêmes, nous pouvons réaliser un tel gouvernement. Si nous attendons que l'ennemi le fasse pour nous, nous aurons une demi-douzaine de petits gouvernements, tous dépourvus de la moindre signification, tous inutiles, tous nuls et non avenus. Alors 1920 semblera un véritable paradis, comparé à 1950. Tandis que, si nous le faisons nous-mêmes, nous pouvons constituer un gouvernement communiste, et nous trouver, du jour au lendemain, au centre d'une Europe communiste, avec toutes les autres nations de l'Europe occupées à nous nourrir, à nous rendre notre force. Aucune autre forme de gouvernement n'est viable pour nous, quoi que puissent dire les Anglais et les Américains, parce qu'empêcher les Allemands de s'entre-tuer sous ce que les Américains

appellent démocratie – par exemple – serait aussi ridicule que tenter d'empêcher les loups de pénétrer dans la bergerie en leur faisant jurer sur l'honneur qu'ils ne le feront plus. On n'empêche pas un immeuble croulant de s'effondrer en en repeignant la façade. Il faut l'étayer, et renforcer ses murs, et raffermir ses fondations. Les Américains sont naïfs et ils ont tant de graisse sur les os qu'ils peuvent se permettre le luxe et le gâchis de la démocratie, et il ne leur est jamais venu à l'idée que leur système dépendait de la graisse qu'ils avaient sous la peau, et non des jolis mots dont il emplissaient leurs codes...

« De quelles paroles celles-ci sont-elles l'écho ? pensa vaguement Christian. J'ai déjà entendu cela quelque part, mais où ? » Puis il se rappela le matin de Noël, sur la pente de ski, avec Margaret Freemantle, plusieurs siècles auparavant, et sa propre voix disant ces mots, mais pour des raisons différentes. « Comme c'était fatigant et absurde, pensa-t-il, de brasser toujours les mêmes arguments, pour en tirer chaque fois la conclusion différente que l'on attend d'eux. »

– Nous pouvons commencer ici, disait Behr. Nous avons des rapports avec un grand nombre de Français. Un grand nombre de Français qui, actuellement, sont prêts à nous tuer, mais qui, du jour au lendemain, deviendraient nos alliés les plus précieux. De même en Pologne, en Russie, en Norvège, en Hollande, partout. Du jour au lendemain, nous présenterions aux Américains une Europe unie, avec l'Allemagne au centre, et il faudrait bien qu'ils l'acceptent, que cela leur plaise ou non. Autrement... Il haussa les épaules. Autrement, prie Dieu d'être tué le plus tôt possible... Mais il y a des choses importantes qui doivent être faites, dès maintenant. Puis-je dire à mes camarades qu'ils peuvent te considérer désormais comme l'un des nôtres ?

Behr s'assit sur le sable et commença à remettre ses chaussettes. Il les enfila méthodiquement, les lissant sur sa jambe et les débarrassant, avec des gestes lents et précis, du sable qu'elles contenaient.

Christian regarda la mer. Il se sentait las et perplexe, écrasé par une lourde colère à l'égard de son ami. « Quel choix doit-on faire, de nos jours ! » pensa Christian. Entre une mort et une autre mort, entre la corde et le fusil, entre le poignard et le poison. « Si seulement j'étais frais et dispos, pensa-t-il, si seulement, je venais de prendre un long repos paisible et reconstituant ; si seulement je n'avais jamais été malade, jamais été blessé. Peut-être pourrais-je, alors, raisonner calmement, donner la réponse correcte, allonger la main vers l'arme la plus appropriée... »

– Remets tes bottes, dit Behr. Il faut que nous rentrions. Tu n'as pas besoin de me donner ta réponse maintenant. N'oublie pas, simplement, d'y réfléchir.

« Réfléchir, pensa amèrement Christian. Autant dire à un malade de réfléchir au cancer qui lui ronge le ventre, à un condamné à mort de réfléchir à son exécution, à une cible de réfléchir à une balle qui va la frapper. »

– Écoute, dit Behr en contemplant le sable, sa seconde botte à la main, si tu parles de tout ceci à qui que ce soit, tu seras retrouvé un matin avec un couteau entre les deux épaules. Quoi qu'il puisse m'arriver à moi-même. J'ai beaucoup d'amitié pour toi, sincèrement, mais il fallait que je me protège, et j'ai dit à mes camarades que j'allais te parler aujourd'hui...

Christian regarda ce visage paisible, innocent et sain, comme le visage de l'électricien qui venait, avant la guerre, réparer la radio, ou le visage de l'agent qui aide deux petits enfants à traverser une rue, sur le chemin de l'école.

– Je t'ai dit que tu n'avais pas à t'inquiéter, grogna Christian. Et je n'ai pas besoin de réfléchir. Je peux te dire tout de suite que...

Puis il entendit le bruit et, automatiquement, se jeta à plat ventre. Les balles s'enfoncèrent avec une sorte de martèlement ouaté dans le sable autour de sa tête, et il ressentit le choc bizarre et indolore de l'acier déchirant son bras. Il leva les yeux. À vingt mètres au-dessus de lui, à l'issue de son long vol plané, un Spitfire ronflait de nouveau dans le ciel. Il voyait clairement les trois couleurs de ses cocardes et l'éclat argenté des pièces métalliques de son gouvernail. L'avion reprit instantanément de la hauteur, au-dessus de la mer, et, en un moment, ne fut plus qu'une silhouette gracieuse, pas plus grande qu'une mouette, et qui grimpait vers le soleil, grimpait dans le ciel vert et pourpre de cette surprenante journée printanière, à la rencontre d'un second avion qui tournait sur la Manche, en larges cercles concentriques.

Puis Christian regarda Behr. Toujours assis par terre, il contemplait ses mains croisées sur son ventre. Du sang suintait lentement entre ses doigts. Une seconde, Behr éloigna ses mains. Le sang jaillit, en jets inégaux. Comme s'il était satisfait du résultat de son expérience, Behr remit ses mains sur son ventre.

Il regarda Christian, et, plus tard, lorsqu'il se rappela ce moment, Christian eut la conviction que Behr lui avait souri gentiment.

– Ça va être très douloureux, dit Behr sans s'émouvoir. Peux-tu m'emmener chez un médecin ?

– Ils sont descendus en vol plané, dit stupidement Christian, en regardant, au loin, disparaître les deux points scintillants. Ces salauds-là avaient encore quelques bandes de cartouches, et ils n'ont pas voulu rentrer sans les avoir utilisées...

Behr tenta de se lever. Il se dressa sur un genou, puis glissa et retomba sur le sable, sans se départir de son expression pensive et lointaine.

– Je ne peux pas bouger, constata-t-il. Peux-tu me porter ?

Christian s'approcha de lui et essaya de le soulever. Il découvrit, alors, que son bras droit ne lui obéissait pas. Il le regarda, surpris, se souvenant, tout à coup, que, lui aussi, avait été touché. Sa manche était trempée de sang, son bras était paralysé, et la blessure semblait déjà adhérer au tissu de sa vareuse. Mais il tenta, néanmoins, de soulever Behr avec son bras valide. Il réussit à le redresser à demi, et s'arrêta, haletant, tenant Behr sous une aisselle, Behr, à présent émettait un curieux bruit mécanique, une sorte de bouillonnement doublé d'un cliquetis intermittent.

– Je ne peux pas, dit Christian.

– Pose-moi par terre, dit Behr. Pour l'amour de Dieu, pose-moi par terre !

Aussi doucement que possible, Christian laissa glisser le blessé sur le sable. Behr resta immobile, les jambes étendues, les mains à nouveau réunies sur son ventre, cliquetant et bouillonnant.

– Je vais aller chercher du secours, dit Christian. Quelqu'un pour te transporter.

Behr essaya de parler, mais n'y arriva pas et se contenta de hocher la tête. Il avait l'air toujours aussi calme, aussi détendu, aussi bien portant, avec ses cheveux blonds coupés en brosse au-dessus de son visage hâlé. Christian s'assit et tenta d'enfiler ses bottes, mais, avec sa seule main gauche, n'y parvint pas. Finalement, il y renonça, tapota l'épaule de Behr, d'un geste faussement rassurant et, pieds nus, se mit à trotter lourdement vers la route.

Il en était encore à une cinquantaine de mètres lorsqu'il vit, sur la route, deux Français à bicyclette. Ils pédalaient régulièrement, infatigablement, projetant des ombres fantastiques sur les champs marécageux.

Christian s'arrêta, leva son bras valide et cria, en Français :

– Mes amis ! camarades ! arrêtez !

Les deux cyclistes ralentirent et Christian vit distinctement les deux hommes se tourner vers lui.

– Blessé ! blessé ! cria Christian, en désignant Behr, désormais affalé sur le sable, à quelque distance de l'eau miroitante.

– Aidez-moi ! Aidez-moi !

Les cyclistes parurent sur le point de s'arrêter, et Christian les vit se consulter du regard. Puis ils se penchèrent sur leurs guidons et

reprirent rapidement de la vitesse. Ils passèrent très près de Christian, à vingt-cinq ou trente mètres de lui, et Christian distingua nettement leurs visages bruns, usés, inexpressifs et froids, sous leurs casquettes bleu foncé. Bientôt ils tournèrent derrière une colline qui cachait la route sur près de deux kilomètres, et disparurent. Il ne restait plus, devant les yeux de Christian, que la route, vide et plate dans le crépuscule bleu. Seule, dans tout ce bleu, la ligne de l'océan était encore d'un rouge agressif.

Christian leva le bras, comme pour faire signe aux deux hommes, comme s'il lui était impossible de croire qu'ils n'étaient plus là, comme si leur soudaine absence n'était qu'une hallucination causée par sa blessure. Il secoua la tête et recommença à trotter vers le groupe de maisons qu'il apercevait au loin, en lisière de la route.

Il dut s'arrêter au bout d'une minute. Il avait peine à reprendre son souffle, et son bras s'était remis à saigner. Puis il entendit un cri. Il pivota et, à travers l'obscurité croissante, chercha l'endroit où il avait laissé Behr. Un homme était accroupi, près de Behr, et Behr essayait de lui échapper, en rampant sur le sable, avec des gestes d'agonisant. Puis Behr hurla de nouveau, et l'homme allongea le bras, le saisit par le col de sa veste et le retourna vers lui. Dans la main de l'homme, Christian vit luire un couteau, tranche de lumière acérée contre le fond brillant de la mer. Behr poussa un nouveau cri et ne le finit jamais.

Christian prit son revolver dans son étui, avec sa main gauche, mais il lui fallut un certain temps pour le sortir. Il vit l'homme ranger son couteau, s'emparer du pistolet de Behr, le glisser dans sa poche et ramasser les bottes de Christian qui gisaient à proximité. Laborieusement, Christian débloqua le cran de sûreté de son arme et se mit à tirer. Il n'avait jamais tiré au pistolet de la main gauche, et ses balles se perdirent. Mais le Français, alerté, prit sa course vers la colline. Christian fonça en trébuchant vers la forme prostrée de Behr, s'arrêtant de loin en loin pour tirer sur le fuyard.

Lorsque Christian atteignit l'endroit où était étendu son ami, le Français que Christian avait pourchassé était de nouveau sur sa bicyclette et, avec le second cycliste, s'éloignait à toute allure. Christian tira une dernière balle, dans leur direction. Elle dut les frôler, car il vit la paire de bottes tomber du guidon de la seconde bicyclette, comme si l'homme avait été effrayé par le sifflement de la balle. Les Français ne s'arrêtèrent pas. Ils se courbèrent encore plus bas au-dessus de leurs guidons et disparurent bientôt dans la brume qui commençait à obscurcir la route, le sable pâle de la plage, les rangées de fil de fer barbelé, les petits écriteaux avec les crânes et les tibias, qui disaient : « Attention, mines. »

Christian baissa les yeux vers son ami.

Behr gisait sur le dos, les bras en croix, le visage déformé par la terreur, le cou englué de sang noir, à l'endroit où le couteau du Français avait pratiqué une large brèche inutile. Christian regarda Behr, pensant : « Ce n'est pas possible, il y a cinq minutes, il était assis là, près de moi, en train d'enfiler ses bottes et d'exposer l'avenir de l'Allemagne avec la compétence d'un professeur de science politique... Le chasseur anglais descendant en vol plané, le fermier français sortant de sa poche le couteau caché avaient leurs propres conceptions de la science politique. »

Christian releva les yeux. La plage était pâle et vide, la mer murmurait sur le sable ; les empreintes du meurtrier étaient encore clairement visibles. Un instant, Christian éprouva la folle impression qu'il y avait quelque chose à faire et que, s'il pouvait trouver ce quelque chose, et le faire, ces cinq minutes disparaîtraient, l'avion ne serait pas descendu en piqué, les deux fermiers ne seraient pas passés, Behr se relèverait du sable, intact, bien portant, dogmatique, pour demander à Christian de prendre une décision...

Christian secoua la tête. « Ridicule, pensa-t-il, les cinq minutes ont existé, sont passées ; les accidents fortuits, insignifiants, se sont produits » ; le jeune aviateur retournant à sa pinte de bière, dans un bistrot du Devon, après un après-midi de patrouilles au-dessus de la France, avait repéré les deux minuscules silhouettes, sur le sable ; le fermier au visage brûlé par le soleil s'était irrévocablement servi de son couteau ; Anton Behr, veuf, Allemand, rescapé du front russe, promeneur aux pieds nus, politicien et philosophe, ne commenterait plus l'avenir de l'Allemagne.

Christian s'agenouilla. Lentement, péniblement, il ôta les bottes des pieds de son ami. « Les salauds, pensait-il en haletant, ils n'auront toujours pas cette paire de bottes. »

Puis, les bottes à la main, il rejoignit laborieusement la route. Il ramassa ses propres bottes, que le Français avait laissées tomber. Enfin, portant les quatre bottes contre sa poitrine, dans le creux de son bras blessé, il marcha, pieds nus, sur la route fraîche et lisse, vers le quartier général du bataillon, à cinq kilomètres de là.

Le bras en écharpe, Christian assista, le lendemain, à l'enterrement de Behr. Toute la compagnie était là, en uniformes de parade, bottes cirées, armes huilées, et le capitaine profita de l'occasion pour faire un discours.

– Je vous promets, dit le capitaine, très droit et rentrant son ventre, sous la pluie tenace de la côte salée, je vous promets que ce soldat sera vengé.

Le capitaine avait une voix aiguë, plutôt râpeuse, et passait le plus clair de son temps dans la ferme où il logeait avec une Française. Il l'avait ramenée de Dijon, où il avait été précédemment cantonné. La Française était enceinte, à présent, et en profitait pour manger comme quatre, cinq fois par jour.

– Vengé, répéta le capitaine. Vengé.

La pluie ruisselait sur sa visière et sur son nez.

– Les gens de cette région vont apprendre que nous pouvons être à volonté des amis puissants et des ennemis terribles, et que les vies de nos soldats nous sont plus précieuses que tout au monde, à moi et à notre Führer. Nous sommes actuellement sur le point d'appréhender le meurtrier...

Christian pensa au pilote anglais, nullement appréhendé et nullement sur le point de l'être, sans doute assis, en ce moment même, puisque les circonstances atmosphériques ne se prêtaient pas aujourd'hui à la navigation aérienne, dans le coin d'une taverne, avec une fille sur les genoux et un verre de bière à la main, riant à la manière supérieure et révoltante des Anglais, et décrivant la ruse qu'il avait employée, la veille, pour surprendre deux Boches, pieds nus, sur une plage de Normandie.

– Nous enseignerons à ces gens, tonnait le capitaine, que ces actes lâches et barbares ne paient pas. Nous leur avons tendu la main de l'amitié, mais, s'ils nous répondent avec le couteau de l'assassin, nous saurons comment les châtier. Des actes de ruse et de violence n'existent pas en eux-mêmes. Les hommes qui s'en rendent coupables sont excités et poussés au crime par leurs maîtres d'outre-Manche. Battus sur tous les champs de bataille, les sauvages Anglais et Américains qui osent usurper le noble titre de soldats, louent des hommes de main pour exécuter leurs forfaits et combattre comme des voleurs et des pickpockets. Jamais dans l'histoire de la guerre aucune nation n'a violé les lois de l'humanité aussi complètement que l'ont fait nos ennemis. Bombes lâchées sur les femmes et les enfants innocents de notre Mère Patrie, couteaux plantés dans la gorge de nos soldats, sous le couvert de la nuit, par leurs tueurs à gages d'Europe, tout cela, hurla le capitaine, tout cela ne servira à rien. Rien ! rien ! Je sais quel effet produisent sur moi et les autres Allemands ces atrocités inconcevables. Nous nous endurcissons, nous devenons plus forts, notre résolution se transforme en fureur !

Christian regarda autour de lui. Les hommes se tenaient sous la pluie, ni furieux, ni résolus, ni endurcis, mais plutôt ennuyés et légèrement effrayés. Le bataillon était un bataillon improvisé, tout de pièces et de morceaux, composé d'hommes qui avaient déjà été blessés sur d'autres fronts, des dernières rafles de civils légèrement vieillots,

légèrement inaptes au métier militaire, et d'un notable pourcentage de garçons de dix-huit ans. Et, soudain, Christian sympathisa avec le capitaine. Il s'adressait à une armée qui n'existait plus, qui avait été anéantie au cours de centaines de batailles. Il s'adressait aux fantômes dont ces hommes occupaient la place, aux millions de soldats capables de fureur qui gisaient à présent dans leurs tombes, en Afrique et en Russie.

– Mais tôt ou tard, criait le capitaine, il faudra bien qu'ils sortent de leurs trous. Il faudra qu'ils quittent leurs lits d'Angleterre, et qu'ils cessent de compter sur leurs tueurs à gages et qu'ils viennent nous rencontrer comme des soldats, sur le champ de bataille. Je vis dans cette attente. Je ne vis que pour ce jour de gloire, et je leur crie : « Venez voir ce que c'est que combattre les Allemands comme des soldats... » Et j'attends leur attaque, conclut solennellement le capitaine, avec une confiance inébranlable. Je l'attends avec amour et dévotion. Et je sais que chacun de vous brûle du même feu sacré.

Christian parcourut une seconde fois, du regard, les files de soldats immobiles. La pluie traversait lentement leurs capuchons de caoutchouc synthétique. Leurs bottes s'enfonçaient progressivement dans le sol boueux de la France.

– Ce sergent... (d'un geste dramatique, le capitaine désigna la tombe ouverte)... ne sera pas avec nous, en chair et en os, le jour de la grande bataille, mais son esprit sera avec nous, exaltant les nôtres, ranimant les courages défaillants...

Le capitaine s'essuya le visage et fit place au chapelain, qui expédia rapidement ses prières. Le chapelain avait un mauvais rhume et tenait à rentrer au chaud avant que la pluie glaciale le transforme en pneumonie.

Deux hommes armés de bêches se mirent à rejeter à l'intérieur du trou la boue empilée sur le bord de la fosse.

Le capitaine jeta un ordre bref et, marchant très droit, en essayant d'empêcher son derrière de remuer trop sous sa capote, il conduisit sa compagnie hors du petit cimetière, à travers la rue principale du village. Il n'y avait aucun civil dans les rues, et les volets de toutes les maisons étaient fermés entre les Français et la pluie, les Allemands, et la guerre.

Le lieutenant des S. S. était très cordial. Il était venu du quartier général dans une grosse voiture d'état-major. Il fumait sans arrêt des petits cigares cubains, arborait un sourire mécanique de commis-voyageur et sentait vaguement le cognac. Il fit installer Christian près de lui, sur le siège arrière, et la voiture fonça vers le village voisin, où il emmenait Christian, en vue de l'identification d'un suspect arrêté la

veille.

– Vous avez eu le temps de voir les visages de ces deux hommes, sergent ? dit le lieutenant des S. S. en souriant et tirant sur son cigare. Vous êtes en mesure de les identifier aisément ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Parfait.

Le lieutenant se frotta les mains, rayonnant.

– Ce sera très simple. J'aime les affaires simples. Certains de mes collègues n'aiment pas les affaires simples. Ils aiment jouer aux grands détectives de roman. Ils aiment que tout soit compliqué, obscur, afin de pouvoir démontrer l'étendue de leurs brillantes facultés. Mais pas moi. Oh non ! pas moi.

Il sourit chaleureusement à Christian.

– Oui ou non, c'est lui ou ce n'est pas lui, voilà mon genre d'affaire. Laissons le reste aux intellectuels. J'étais, avant la guerre, dans une fabrique de maroquinerie de Regensburg, et je ne prétends pas être profond. J'ai une philosophie très simple, dans mes rapports avec les Français. Je suis direct avec eux, et je m'attends qu'ils soient directs avec moi.

Il consulta sa montre.

– Il est trois heures trente. Vous serez de retour à votre compagnie pour cinq heures. Je vous le promets. Ce sera très rapide. Oui ou non. Un point c'est tout ! Au revoir. Un cigare ?

– Non, mon lieutenant, dit Christian.

– D'autres officiers, dit le lieutenant, ne s'assiéraient pas ainsi à l'arrière d'une voiture avec un sergent, ni ne lui offriraient un cigare. Mais pas moi. Je n'oublie pas que j'ai travaillé dans une usine de maroquinerie. C'est l'un des défauts de l'Armée allemande. Ils oublient tous qu'ils ont été et qu'ils redeviendront civils. Ils se prennent tous pour des Césars ou des Bismarcks. Mais pas moi. J'aime les affaires simples. Oui ou non. Un point, c'est tout.

Lorsque la grosse voiture s'arrêta devant la mairie, dans le sous-sol de laquelle le suspect était enfermé, Christian s'était dit, depuis longtemps, que le lieutenant de S. S. – qui s'appelait Reichburger – était un parfait idiot et qu'il ne lui confierait même pas le soin de retrouver un stylo dérobé.

Le lieutenant sauta de la voiture, et, arborant toujours son sourire mécanique de commis voyageur, entra gaiement dans la laide bâtisse de pierre. Christian le suivit jusqu'à une salle vide, dont le seul ornement, en dehors d'un employé et de trois chaises de café, consistait en une caricature de Winston Churchill, nu, qui, fixée à

l'aide de punaises sur une planchette de bois, servait de cible pour leurs parties de fléchettes au détachement local des S. S.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, dit le lieutenant en désignant une chaise. Installez-vous confortablement. Vous ne devez pas oublier que vous venez d'être blessé.

– Oui, mon lieutenant.

Christian s'assit. Il regrettait d'avoir dit au lieutenant qu'il pourrait reconnaître les deux Français. Il détestait le lieutenant et aurait désiré être ailleurs.

– Avez-vous déjà été blessé ?

Le lieutenant lui adressait un sourire affectueux.

– Oui, dit Christian. Une fois. Deux fois, en réalité. Une fois gravement, en Afrique. Et une égratignure à la tête, en 1940, sur la route de Paris.

– Blessé trois fois.

Un instant, le sourire du lieutenant disparut.

– Vous êtes un homme chanceux. Vous ne serez jamais tué. Il y a, évidemment, quelque chose qui vous protège. Je sais que je n'en ai pas l'air, mais je suis fataliste. Il y a des hommes qui sont nés pour être blessés, d'autres pour être tués. Je n'ai encore jamais été touché moi-même. Mais je sais que je serai tué avant la fin de la guerre.

Il haussa les épaules et sourit.

– Alors, je jouis de mon reste. Je vis avec une femme qui est une des meilleures cuisinières de France et qui, accessoirement, possède aussi deux sœurs cadettes.

Il cligna de l'œil s'esclaffa.

– La balle frappera un homme comblé, dit-il.

La porte s'ouvrit. Un S. S. poussa à l'intérieur de la salle un homme aux mains entravées. L'homme était grand. Il avait le teint recuit et faisait ce qu'il pouvait pour montrer qu'il n'avait pas peur. Il se tint immobile, près de la porte, et, par un effort évident les muscles de son visage, il parvint à amener sur ses lèvres un rictus de dédain.

Le lieutenant lui jeta un regard affectueux.

– Et bien ! dit-il en un français laborieux. Nous n'allons pas gâcher votre temps, monsieur.

Puis, se tournant vers Christian :

– Est-ce l'un des deux hommes, sergent ?

Christian examina le Français. Le Français respira profondément et regarda Christian, avec un pénible mélange de perplexité et de haine

contenue.

Une sorte de colère sourde s'empara de l'esprit de Christian. Sur cette physionomie, dénudée par le courage et la stupidité, se lisait à livre ouvert toute l'histoire de la ruse, et de la malice, et de l'obstination des Français ; le silence moqueur, dans les trains, lorsqu'ils voyageaient dans les mêmes compartiments que vous ; les rires de dérision, à peine étouffés, lorsque vous sortiez d'un café où deux ou trois d'entre eux buvaient à une table isolée, l'arrogant 1918 griffonné sur le mur de l'église, le soir même de leur entrée à Paris... L'homme grogna, et, dans sa grimace même, il y avait trace du rire sec réprimé, qui écartait les commissures de ses lèvres. Quel soulagement, pensa Christian, si l'on pouvait lui enfoncer ses longues dents jaunes au fond de la gorge, à coups de crosse de fusil. Il pensa à Behr, si raisonneur, si raisonnable, qui avait espéré travailler avec ces gens-là. À présent, Behr était mort, et cet homme était encore vivant, triomphant et ricaneur.

– Oui, dit Christian. C'est lui.

– Quoi ? dit stupidement l'homme. Quoi ? Il est cinglé.

Le bras du lieutenant se détendit avec une rapidité que sa silhouette grasse, molle apparemment, ne paraissait pas posséder, et le dos de sa main s'abattit sur la bouche de l'homme.

– Mon cher ami, dit-il, vous parlerez seulement quand on vous interrogera.

Il se leva et regarda dans les yeux le Français qui, plus perplexe que jamais, suçait ses lèvres fendues.

– Donc, dit le lieutenant, en français, voilà un point d'acquis. Hier après-midi, vous avez coupé la gorge d'un soldat allemand, sur une plage, à six kilomètres au nord de ce village.

– S'il vous plaît ? dit le Français, étourdi.

– Maintenant, il ne nous reste plus qu'à apprendre une chose.

Le lieutenant marqua une pause.

– Comment s'appelle l'homme qui était avec vous ?

– S'il vous plaît ? répéta l'homme. Je peux prouver que j'ai pas quitté le village de l'après-midi.

– Je n'en doute pas, approuva aimablement le lieutenant. Avec cent signatures à l'appui. Mais ça ne nous intéresse pas.

– S'il vous plaît ?... bégaya le Français.

– Une seule chose nous intéresse, dit le lieutenant : le nom de l'homme qui était avec vous quand vous avez quitté votre bicyclette pour assassiner un soldat allemand incapable de se défendre.

– Je n’ai pas de bicyclette, dit le Français.

Le lieutenant fit un signe au S. S., et, sans brutalité inutile, le soldat attacha le Français sur l’une des chaises pelées.

– Nous sommes très directs, dit le lieutenant. J’ai promis au sergent qu’il rejoindrait sa compagnie à temps pour dîner, et je tiens toujours mes promesses. Je vous promets simplement, à vous, que, si vous ne me dites rien, vous le regretterez plus tard. Et maintenant...

– Je n’ai même pas de bicyclette, marmotta le Français.

Le lieutenant alla ouvrir un tiroir du bureau où était assis l’employé. Il y prit une pince et, lentement, l’ouvrant et la refermant comme un coiffeur ses ciseaux, il alla se planter derrière la chaise occupée par le Français. Là, il se pencha, d’un air affairé, et prit dans l’une des siennes la main droite du Français. Puis, sans paraître y attacher d’importance, le visage compétent et professionnel, d’un seul coup sec, il arracha l’ongle du pouce de l’homme.

Le cri n’avait aucun rapport avec rien de ce que Christian avait entendu jusqu’alors.

– Comme je vous le disais, reprit le lieutenant, sans changer de place, je suis très direct. La guerre est longue, ses nécessités multiples, et je n’ai pas l’intention de perdre mon temps.

– Je vous en prie... gémit le Français.

Une seconde fois, le lieutenant se pencha. Une seconde fois, le cri retentit. Le visage du lieutenant était paisible et presque ennuyé, comme s’il travaillait de nouveau sur sa machine, à l’usine de maroquinerie de Regensburg.

Le Français s’affaissa dans les cordes qui le retenaient à la chaise, mais ne perdit pas connaissance.

– Ceci n’est que la procédure habituelle, mon cher ami, dit le lieutenant en contournant l’homme et s’arrêtant en face de lui. Juste pour vous prouver que nous parlons sérieusement... Comment s’appelle votre ami ?

– Je ne sais pas. Je ne sais pas, gémit le Français.

La sueur coulait sur son visage, et ses traits n’exprimaient plus rien, que le reflet de ses souffrances.

Christian ne pouvait s’empêcher de se sentir un peu faible, un peu chancelant. Les cris semblaient insupportables, dans la petite salle sordide, avec la caricature porcine de Winston Churchill, suspendue au mur, le derrière orné de fléchettes empennées.

– Je vais faire une chose que vous n’allez pas croire, dit le lieutenant.

Il parlait un peu plus fort que d'habitude, comme si les affres d'un Français avaient bâti entre eux un mur invisible.

– Je vous ai dit que j'étais très direct, et je vais vous le prouver. Je n'ai pas de temps à perdre en vains interrogatoires. Je passe rapidement d'une étape à l'autre. Vous n'allez certainement pas le croire, mais, si vous ne me nommez pas immédiatement l'homme qui était avec vous, je vais vous arracher l'œil droit. Maintenant, mon cher ami, dans une minute, dans cette salle, avec mes propres mains.

Involontairement, le Français ferma les yeux, et un long soupir de désespoir s'exhala de ses lèvres fendues.

– Non, chuchota-t-il. C'est une terrible erreur. Je ne sais rien.

Puis, avec une logique désespérée :

– Je n'ai même pas de bicyclette.

– Vous n'êtes pas obligé de rester, sergent, dit le lieutenant à Christian.

– Merci, mon lieutenant, répondit Christian.

Sa voix était loin d'être ferme. Il sortit, referma soigneusement la porte derrière lui et s'adossa au mur du corridor. Le visage inexpressif, un S. S. montait la garde, près de la porte, appuyé sur son fusil.

Trente secondes plus tard, le cri prit Christian à la gorge et parut résonner jusque dans ses poumons. Il ferma les yeux, pressant contre le mur froid la partie postérieure de sa tête.

Il savait que des choses de ce genre se produisaient de temps en temps, mais il paraissait impossible qu'elle se fût produite, ici, par un après-midi ensoleillé, dans une salle poussiéreuse de la mairie d'un petit village, en face d'une charcuterie à la vitrine festonnée de saucisses, devant la caricature d'un gros homme nu au derrière criblé de trous innombrables.

Au bout d'un instant, le lieutenant sortit à son tour. Il souriait.

– Ça y est, dit-il. Les méthodes directes. La seule façon d'agir. Restez ici, sergent, je reviens tout de suite.

Il disparut dans une autre pièce.

Christian et le S. S. s'appuyèrent au mur. Le S. S. alluma une cigarette, sans en offrir une à Christian. Il fuma, les yeux fermés, adossé au mur craquelé de la vieille mairie, comme s'il avait voulu dormir debout. Christian vit deux soldats sortir de la salle dans laquelle le lieutenant était entré et se diriger vers la rue. Derrière la porte contre laquelle il s'appuyait, Christian entendait une rumeur de sanglots, ascendante et descendante, une sorte d'incantation monotone sans paroles intelligibles.

Cinq minutes plus tard, les deux soldats revinrent, en compagnie d'un petit homme gras et chauve, dont les yeux erraient incessamment d'un mur à l'autre, dans une apothéose de terreur. Les soldats le poussèrent dans la pièce où le lieutenant attendait. Un peu plus tard, l'un des soldats ressortit.

– Il vous demande, sergent ! cria-t-il à Christian.

Christian gagna lentement l'autre pièce. Le petit

Français chauve et gras était assis par terre, sanglotant, au milieu d'une mare sombre qui prouvait que ses reins l'avaient trahi, en cette heure de désespoir. Le lieutenant était assis derrière un bureau et tapait une lettre. Dans un coin, un employé glissait de l'argent dans des enveloppes de paye, et un autre regardait, par la fenêtre, une jeune maman portant un enfant blond pénétrer dans une charcuterie.

A l'entrée de Christian, le lieutenant leva les yeux.

– Est-ce l'autre ? demanda-t-il en désignant le Français affaissé sur le sol.

Christian le regarda quelques secondes.

– Oui, dit-il.

– Emmenez-le ! ordonna le lieutenant.

Le soldat quitta la fenêtre et s'approcha du Français, qui regardait Christian, une lueur de démente au fond des prunelles.

– Je ne l'ai jamais vu, dit l'homme.

Le soldat le saisit au collet et le remit sur pieds, d'un seul coup.

– Devant Dieu, mon seul juge, je n'ai jamais vu cet homme auparavant...

Le soldat l'entraîna.

– Et voilà, dit le lieutenant en souriant avec satisfaction. Affaire classée. Je n'ai plus qu'à envoyer les papiers au colonel, et, ensuite, je m'en lave les mains. Désirez-vous rejoindre immédiatement votre compagnie ou rester ici ce soir – nous avons un très bon mess pour sergents – et assister à l'exécution, demain matin ? Elle aura lieu vers six heures. C'est comme vous voudrez...

– J'aimerais rester, dit Christian.

– Très bien, dit le lieutenant. Le sergent Decher est à côté. Allez le trouver de ma part et dites-lui de vous arranger quelque chose pour la nuit. Je vous verrai à six heures moins le quart demain matin.

Il retourna à sa lettre, et Christian sortit de la pièce.

L'exécution eut lieu dans la cave de la mairie. Il y avait un long sous-sol humide, éclairé par deux ampoules nues situées très près du plafond. Le sol était de terre battue. Il y avait, à une extrémité, deux

poteaux enfoncés dans le sol, et deux minces cercueils de bois blancs, qui gisaient derrière les poteaux, sous la lumière aveuglante. La cave avait également servi de prison, et d'autres condamnés avaient écrit sur les murs suintants, à la craie ou au charbon, leurs derniers messages au monde des vivants.

« Il n'y a pas de Dieu, lut Christian, par-dessus les têtes des six soldats qui composaient le peloton d'exécution. Merde, merde, merde », et, dans un coin : « Je m'appelle Jacques, mon père s'appelait Raoul, ma mère s'appelait Clarisse, ma sœur s'appelait Simone, mon oncle s'appelait Etienne, mon fils s'appelait... » L'homme n'avait jamais terminé cette folle énumération des membres de sa famille.

Encadrés chacun de deux soldats, les deux condamnés pénétrèrent à leur tour dans la cave. Ils marchaient comme s'ils n'avaient pas marché depuis longtemps. Lorsqu'il aperçut les poteaux, le plus petit poussa un gémissement, mais l'autre, le borgne, essaya de se rappeler comment on devait faire pour composer avec les muscles de son visage une expression de raillerie méprisante. Il y parvint presque, observa Christian, au moment précis où les soldats l'attachèrent à l'un des poteaux.

Le sergent qui commandait le peloton donna l'ordre de coucher en joue. Sa voix résonnait, insolite, trop officielle et évocatrice de défilés, dans la cave sordide et froide.

– Jamais, hurla l'homme à l'œil bandé, vous arriverez jamais à...

La salve l'interrompit. Les balles sectionnèrent la corde qui retenait le petit homme, et il tomba en avant. Le sergent courut vers les deux condamnés, leur donna le coup de grâce, au plus petit d'abord, puis à l'autre. L'odeur de la poudre absorba un instant l'odeur de moisissure et d'humidité de la cave.

Le lieutenant fit signe à Christian de le suivre. Tous deux sortirent dans le jour brumeux. Christian marchait comme dans un rêve, les tympans encore vibrants du fracas des salves.

Le lieutenant sourit.

– Ça vous a plu ? demanda-t-il.

– Ça ne m'a rien fait, dit Christian.

– Très bien, dit le lieutenant. Vous avez déjeuné ?

– Non.

– Venez avec moi. Mon déjeuner m'attend. Ce n'est qu'à cinq maisons d'ici.

Ils marchèrent côte à côte. Le brouillard humide de la mer étouffait le bruit de leurs pas.

– Le premier, dit le lieutenant, le borgne, vous savez ? Il n'aimait

pas du tout l'armée allemande, n'est-ce pas ?

– Non, mon lieutenant, dit Christian.

– Nous sommes bien débarrassés de lui.

– Oui, mon lieutenant.

Le lieutenant s'arrêta et, souriant un peu, fit face à Christian.

– Ce n'étaient pas du tout ces hommes-là, n'est-ce pas ? dit-il.

Christian hésita :

– Franchement, mon lieutenant, je n'en suis plus tellement certain, dit-il.

Le sourire du lieutenant s'élargit.

– Vous êtes un garçon intelligent, commenta-t-il d'un ton léger. L'effet reste le même. L'essentiel est de prouver que nous ne plaisantons pas.

Il tapota l'épaule de Christian.

– Allez jusqu'à la cuisine et dites à Renée qu'elle prépare pour vous le même petit déjeuner que pour moi. Vous connaissez assez bien le français pour vous débrouiller tout seul, n'est-ce pas ?

– Oui, mon lieutenant, dit Christian.

– Très bien.

Le lieutenant frappa une dernière fois sur l'épaule de Christian et entra dans la maison grise aux fenêtres ornées de pots de géranium. Christian contourna la maison et entra par la porte de derrière. Il prit un excellent petit déjeuner, avec des œufs, des saucisses et de la vraie crème fraîche.

VERS l'est, la fumée des planeurs incendiés souillait l'aube grise. Partout, alentour, retentissaient des détonations, et les avions arrivaient toujours et les planeurs, et tout le monde leur tirait dessus avec toutes les armes disponibles, canons de D. C. A., mitrailleuses, fusils, et Christian se souvenait, même, d'avoir vu le capitaine Penschwitz, debout sur une palissade, tirer au pistolet sur un planeur qui avait pris feu dans un peuplier, juste devant la compagnie, et des flancs incendiés duquel sautaient en hurlant les hommes affolés.

Tout le monde tirait sur tout le monde. Il n'y avait plus moyen de s'y reconnaître. Il y avait des heures que cela durait, et Penschwitz avait perdu son sang-froid, et ils avaient fait trois kilomètres, au pas de course, sur une route qui conduisait à la côte. Ils étaient tombés dans une embuscade, avaient perdu huit hommes et s'étaient rapidement repliés, laissant des hommes égarés dans toutes les fermes et tous les bosquets d'alentour. Vers sept heures du matin, une sentinelle allemande, effrayée, avait abattu Penschwitz, à proximité d'une batterie de D. C. A., et la compagnie s'était dispersée, jusqu'à ce que, profitant d'une courte accalmie, derrière le mur de pierre d'une vieille grange normande, au milieu d'un troupeau de vaches, noires et blanches, qui les regardaient d'un air soupçonneux Christian puisse enfin faire le compte des hommes. Il n'en restait que douze, et aucun officier.

« Formidable, pensa cyniquement Christian en regardant distraitemment les vaches, cinq heures de guerre et plus de compagnie. Si toute l'armée en fait autant, la guerre sera finie pour l'heure du dîner. »

Mais, à en juger par le vacarme, le reste de l'armée devait être en meilleure position. Le bruit des salves allemandes paraissait méthodique, organisé. L'artillerie tirait régulièrement, et non plus en désordre, par coups isolés.

Christian examina le reste de la compagnie. L'un des hommes avait commencé à se creuser un trou, et les autres imitaient son exemple. Ils creusaient fiévreusement la terre meuble, à la base du mur, et cinq ou six d'entre eux étaient déjà dans leurs trous jusqu'aux hanches, la glèbe retournée gisant autour d'eux en mottes brunes.

« Inutiles, pensa Christian, inutiles. » Il avait vu trop d'hommes affolés depuis le début de la guerre pour garder aucune illusion sur le compte de ceux-ci. À côté d'eux, Heims et Dohn et Richter, en Italie,

avaient été des héros de première grandeur. Il pensa un instant à s'esquiver, tout seul, à chercher une compagnie qui combattait encore, à la rejoindre et à abandonner ce bétail à son triste sort. Puis il réfléchit. « Ils se battront aujourd'hui, pensa-t-il farouchement, même si je dois les conduire au combat sous la menace d'une mitrailleuse. »

Il s'approcha de l'un des hommes qui, plié en deux, tentait de couper une racine qu'il avait rencontrée sous le fer de sa bêche, à soixante centimètres de profondeur. Christian le frappa, du pied, et l'homme tomba en avant, le nez dans une motte de terre.

– Sortez de vos saloperies de trous ! hurla Christian. Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? D'attendre que les Américains viennent vous y cueillir ? Sortez de là-dedans.

Il donna un coup de pied dans les côtes du soldat suivant. L'homme ne s'était pas arrêté de creuser. Il n'avait même pas paru entendre Christian, et son trou était le plus profond de toute la compagnie. Il soupira et, sans regarder Christian, remonta à la surface.

– Venez avec moi, dit Christian. Vous autres, restez ici. Mangez quelque chose. Vous n'en aurez sans doute plus l'occasion avant un bon bout de temps. Nous revenons tout de suite.

Il poussa devant lui l'homme qu'il venait de frapper, et tous deux se dirigèrent vers la maison, sous les yeux soupçonneux des hommes et des vaches.

La porte de derrière était verrouillée. Christian frappa, de toutes ses forces, avec la crosse de sa mitraillette. Le soldat – Christian se rappela soudain qu'il s'appelait Buschfelder – sursauta en entendant le bruit, et Christian secoua la tête. « Inutile, pensa-t-il, aucun d'entre eux n'est plus bon à rien. »

Il frappa une seconde fois. Il y eut, à l'intérieur, le bruit d'un verrou tiré. La porte s'ouvrit, et une vieille femme apparut, petite et grasse dans un tablier vert. Elle n'avait plus de dents et crispait en tremblant ses lèvres ridées.

– Nous ne sommes pas responsables, commença-t-elle.

Christian la repoussa et Buschfelder le suivit. C'était un type énorme, puissant, et sa silhouette emplissait littéralement la cuisine.

Christian regarda autour de lui. La pièce était noire et sombre. Deux cafards traversaient calmement le poêle froid. Il y avait du beurre, sur la fenêtre, enveloppé dans des feuilles de chou, et un énorme pain au centre de la table.

– Prenez le beurre et le pain, dit Christian à Buschfelder.

Puis il ajouta en français, à l'adresse de la vieille :

– Je veux tout l'alcool de la maison, la mère. Vin, calvados, marc,

tout ce que vous avez. Et, si vous essayez d'en garder une goutte, nous brûlons la maison et tuons toutes vos vaches.

La vieille femme regardait, tremblante, Buschfelder s'emparer du beurre et du pain. Mais, lorsque Christian parla, elle lui fit face.

– C'est de la barbarie, dit-elle. Je vous dénoncerai au commandant. Notre famille est très bien avec lui, et ma fille travaille chez lui...

– Tout votre alcool, la mère ! aboya Christian. Vite !

Il remua son fusil, d'un air menaçant.

La vieille se dirigea vers un coin de la cuisine et souleva une trappe.

– Aloïs, appela-t-elle, et l'écho de sa voix se répercuta dans la cave, sous leurs pieds. Aloïs, c'est des soldats. Ils demandent notre calvados. Monte-le. Monte tout. Ils tueraient nos vaches.

Christian sourit, regarda par la fenêtre. Les hommes étaient toujours au même endroit. Deux autres les avaient rejoints. Ils n'avaient pas de fusils et parlaient en gesticulant aux hommes réunis en cercle autour d'eux.

Il y eut un bruit de pas sur les marches de la cave, et Aloïs fit son apparition, portant une cruche de grès qui devait contenir plus de deux litres. Il avait au moins soixante ans et était usé et contrefait par un demi-siècle de cultures normandes. Ses grandes mains déformées tremblaient sur l'anse de la cruche.

– Voilà, dit-il. Mes meilleures pommes. Et c'est tout ce qui me reste.

Christian s'empara du calvados..

– Il nous remercie, dit amèrement la vieille. Mais il ne parle pas de nous payer.

– Vous soumettez votre facture, dit Christian, soudain amusé, à votre ami le commandant. Venez, Buschfelder.

Buschfelder sortit. Il y eut, très proche, une salve d'armes portatives, et le grondement d'avions volant en rase-mottes.

– Qu'est-ce que c'est ? cria Aloïs. Le débarquement ?

– Non, dit Christian. Ce sont les grandes manœuvres.

– Que va-t-il arriver à nos vaches ? gémit Aloïs. Où faut-il que nous mettions nos vaches ?

Christian ne répondit pas. Il regagna le mur de la vieille grange et posa la cruche sur le sol.

– Buvez, dit-il. Buvez ce que vous pouvez boire et mettez en dans vos bidons. Dans dix minutes, vous serez prêts à combattre un régiment.

Il leur sourit, mais personne ne lui rendit son sourire. Un par un, ils

s'approchèrent et burent et versèrent de l'alcool dans leurs bidons.

– Allez-y, insista Christian. Pas de fausse honte. C'est la tournée du Führer.

Les deux nouveaux venus s'approchèrent à leur tour. Ils burent avidement. Leurs yeux étaient rouges et hagards, et ils renversèrent de l'alcool sur leurs uniformes.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous deux ? demanda Christian lorsqu'ils eurent reposé la cruche.

Les deux hommes se regardèrent. Aucun des deux ne parla.

– Ils étaient à deux kilomètres d'ici, dit Stauch, l'un des hommes de Christian. Il mordait dans un gros morceau de beurre prélevé sur la motte et le faisait couler à coup de calvados. Deux kilomètres, tout un bataillon, et ils ont été encerclés, et ils sont les derniers survivants. Des parachutistes américains. Ils ne font pas de prisonniers. Ils tuent tout le monde. Ils sont tous ivres. Et il y a aussi des tanks et de l'artillerie lourde... Des milliers. Ils occupent tout le terrain d'ici à la côte et il n'y a plus de résistance organisée...

Les deux rescapés approuvaient énergiquement, en regardant alternativement les visages de Stauch et de Christian.

– Nous sommes coupés des autres, ici, d'après eux, continua Stauch. Un agent de liaison du quartier général divisionnaire a dit qu'il n'y avait plus personne, là-bas. Ils ont abattu le général et poignardé deux colonels...

– Bouclez-la, coupa Christian.

Il se tourna vers les deux fugitifs.

– Foutez le camp d'ici, ordonna-t-il.

– Mais... où aller ? demanda l'un des survivants. C'est plein de parachutistes et...

– Foutez le camp ! répéta Christian, maudissant la déveine qui avait permis à ces hommes de causer cinq minutes avec sa propre escouade. Si vous êtes encore là dans une minute, nous allons vous tirer dessus, et, si je vous revois dans les parages, je vous fais passer en Conseil de guerre pour désertion...

– Mais, sergent...

– Une minute ! dit Christian.

Les deux hommes regardèrent autour d'eux, terrorisés, pivotèrent et s'éloignèrent au petit trot. Puis ils furent pris de panique, se mirent à courir et disparurent bientôt derrière la haie d'un champ voisin.

Christian but une large gorgée de calvados. L'alcool était brut et chaud et lui brûla férocement la gorge, mais, au bout de quelques

minutes, il se sentit confiant et fort, et, regardant, les yeux mi-clos, les douze rescapés de sa compagnie, il pensa, vaguement : « Mes salauds, je vais vous faire combattre, moi, mieux que toute une compagnie de troupes d'élite.

– Encore une gorgée ! cria-t-il. Encore une gorgée avant le commencement de la fête !

Ils burent. Puis, en file indienne, marchant dans le fossé, le long des haies vives qui bordaient les champs, ils partirent, Christian en tête, dans la direction de la fusillade.

Ils avancèrent rapidement pendant une dizaine de minutes, s'arrêtant chaque fois qu'ils parvenaient à l'extrémité d'un champ ou à la lisière d'une des étroites sentes bordées de haies touffues. Alors, Christian ou l'un des autres se glissait à travers la haie, s'assurant que la voie était libre et faisait signe aux autres de le rejoindre. Les hommes se conduisaient bien. Le calvados, pensa cyniquement Christian, n'avait pas tardé à produire son effet. Ils étaient tendus et sur le qui-vive, mais parfaitement maîtres d'eux-mêmes, et leur fatigue avait disparu. Ils obéissaient promptement aux ordres, ne craignaient pas de prendre des risques et s'abstenaient de tirer à tort et à travers. Pas un, même, ne riposta lorsqu'une mitrailleuse allemande envoya, par erreur, une rafale de projectiles dans les arbres au-dessus de leurs têtes.

S'ils pouvaient rejoindre leur quartier général régimentaire, pensa Christian – si toutefois il y avait encore un quartier général régimentaire – et être réaffectés à une unité organisée, sous le commandement d'officiers compétents, ils auraient pleinement fait leur devoir, dans la limite de leurs possibilités.

Puis ils tombèrent dans un piège. Cachée dans un fossé, à l'encoignure d'une haie, une mitrailleuse invisible ouvrit d'un seul coup le feu sur eux et, avant qu'ils aient pu se mettre à couvert, deux hommes avaient été touchés. L'un d'eux, un petit homme triste, d'un certain âge, avait reçu une balle dans la mâchoire ; la partie inférieure de son visage n'était plus qu'une masse sanguinolente, et il émettait toutes sortes de fruits disgracieux, essayant de ne pas se laisser étouffer par son propre sang. Christian aida à le panser, mais l'homme saignait si abondamment que personne ne pouvait rien faire de plus pour lui.

– Restez ici, dit Christian aux deux blessés. Vous êtes bien abrités. Nous reviendrons vous chercher dès que nous aurons trouvé le régiment.

Il essayait de s'en persuader lui-même, bien qu'il fût certain de ne jamais revoir ces deux hommes.

L'homme à la mâchoire fracassée émit une série de bruits implorants, derrière son bandage imbibé de sang, mais Christian n'en tint aucun compte. Il fit signe aux autres de repartir. Personne ne bougea.

– Allons, dit Christian. Plus vite nous nous déplaçons, plus nous avons de chances de nous en tirer. Si nous restons immobiles, nous sommes cuits...

– Écoutez, sergent, dit Stauch, sans bouger. A quoi bon nous leurrer encore ? Nous sommes coupés de tout, nous sommes cernés par une division américaine et nous n'avons pas une chance au monde de nous sauver... En outre, ces deux hommes vont mourir si nous ne pouvons les faire soigner immédiatement. Si vous voulez, je me porte volontaire pour traverser cette haie avec un drapeau au bout de mon fusil et arranger notre reddition...

Il s'arrêta, sans oser regarder Christian.

Christian regarda les autres. La pâleur de leurs visages, l'expression de leurs yeux fixés, par-dessus le bord du fossé, sur tout ce qui, alentour, pouvait receler un danger quelconque, prouvait que l'ardeur temporaire insufflée dans leurs veines par le calvados s'était évaporée pour ne plus revenir.

– Je tuerai moi-même le premier qui traversera cette haie, dit paisiblement Christian. Pas d'autres suggestions ?

Personne ne répondit.

– Nous allons trouver le régiment, dit Christian d'un ton ferme. Stauch, prenez la tête de la procession. J'assure l'arrière-garde et je vous surveille tous. Rampez dans les fossés, de ce côté-ci de la haie. Rampez le plus bas possible, et vite ! En avant.

Son Schmeisser prêt à tirer. Christian regarda les dix hommes se mettre à ramper dans le fossé. Le blessé de la face faisait toujours son bruit de noyade lorsque Christian le laissa derrière lui, mais le son était de plus en plus faible, et de plus en plus irrégulier.

Deux fois, ils s'arrêtèrent, pour regarder des tanks allemands descendre à l'aveuglette, vers les plages, et ce spectacle les rassura. Une autre fois, ils virent une Jeep, occupée par trois Américains, disparaître derrière une ferme, et Christian sentit déferler sur ses hommes le désir tremblant de courir, de se jeter à terre, de pleurer, de mourir, d'en finir une fois pour toutes. Ils dépassèrent deux vaches mortes, éventrées par des obus, qui gisaient, pattes en l'air, dans le coin d'une prairie. Un cheval emballé fonça vers eux, s'arrêta court et redémarra tout aussi follement, dans le martèlement étouffé de ses sabots sur la glaise. Les champs étaient clairsemés, au petit bonheur, de cadavres de soldats allemands et américains, mais il était

impossible de dire, d'après leurs positions, dans quelle direction avaient tiré leurs armes et s'était éloignée la bataille. De temps à autre, des obus passaient en sifflant au-dessus de leurs têtes. Dans un champ, en ligne droite, presque mathématiquement espacés, s'étaient écrasés les corps de cinq Américains dont les parachutes ne s'étaient pas ouverts. Ils avaient frappé le sol avec une telle violence que leurs corps s'y étaient enfoncés, que leurs courroies avaient éclaté et que leur équipement gisait éparpillé autour d'eux.

comme autant de paquets préparés pour l'inspection par des soldats complètement ivres.

Puis, à l'autre bout de la file, Christian vit Stauch lui faire signe d'approcher. Plié en deux, il courut jusqu'à lui. Lorsqu'il parvint à l'extrémité du fossé, Stauch lui montra, dans la haie voisine, une petite ouverture. A vingt mètres, de l'autre côté, Christian aperçut deux parachutistes en train de se faire la courte échelle pour tenter de dégager un de leurs camarades dont le parachute s'était accroché aux branches d'un arbre et qui se balançait, impuissant, à deux mètres au-dessus du sol. Christian tira, deux courtes rafales, et les deux Américains qui étaient sur la terre ferme s'écroulèrent immédiatement. L'un d'eux tenta de se redresser. Christian tira, de nouveau, et l'homme ne bougea plus.

Le pendu tira furieusement sur les cordes de son parachute, mais il lui était impossible de se libérer.

Christian entendit Stauch avaler bruyamment sa salive. Il fit signe à trois hommes de le suivre et tous quatre avancèrent prudemment jusqu'à l'endroit où l'Américain suspendu oscillait doucement au-dessus des cadavres de ses deux camarades.

Christian leva les yeux vers l'Américain.

– Comment trouves-tu la France, Sammy ? demanda-t-il.

– Je t'emmerde, mon pote, répondit le parachutiste.

Il avait un dur visage d'athlète, avec un nez de boxeur et des yeux froids et durs. Il cessa de s'agiter au bout de ses cordes et regarda Christian.

– Je vais te dire une bonne chose, tête de Boche, continua-t-il. Coupe ces ficelles et j'accepte de vous faire tous prisonniers.

Christian lui sourit. « Si seulement j'en avais quelques-uns comme lui avec moi, songea-t-il, au lieu de ces vers de terre... »

Il logea quelques balles dans la tête du parachutiste.

Avant de repartir, il tapota la jambe pendante du mort, d'un geste qu'il ne comprit pas lui-même, et qui contenait de l'admiration, de la pitié, de la raillerie. Puis ils rejoignirent le reste de l'escouade. « Ah,

pensait Christian, s'ils sont tous comme celui-là, nous ne sommes pas de force à lutter avec eux. »

Vers dix heures du matin, ils rencontrèrent un colonel qui se repliait vers l'est avec ce qui restait du quartier général régimentaire. Ils se battirent deux fois, avant midi, mais le colonel connaissait son métier, et ils restèrent groupés et continuèrent leur route. Les hommes de Christian ne se battirent ni mieux ni plus mal que les autres hommes placés sous le commandement du colonel. Lorsque vint le soir, quatre d'entre eux avaient été tués et Stauch s'était tiré une balle dans la tête lorsqu'il avait eu la jambe brisée par une balle de mitrailleuse et qu'il avait compris que, lui aussi, serait laissé en arrière. Mais ils se battirent courageusement, et aucun d'entre eux ne parla plus de se rendre, bien que les occasions ne leur en manquassent point, au cours de ce premier jour de bataille.

QUAND j'étais au collège, à Tulsa, disait Fahnstock entre deux coups de marteau, tout le monde m'appelait l'Étalon. Depuis l'âge de treize ans, mon principal but, dans la vie, a toujours été de baiser les filles. Si je pouvais me trouver une Anglaise dans le patelin, ça me serait même égal de continuer à croupir ici.

Pensif, il arracha un clou du morceau de bois de démolition sur lequel il travaillait et le jeta dans la boîte de conserve posée à ses pieds. Puis il cracha un long jet de salive coloré en brun foncé par la chique qui semblait être collée en permanence à l'intérieur de sa joue.

Michael pris sa fiole de gin dans la poche-revolver de son treillis et s'en accorda une longue gorgée. Il remit la bouteille en place, sans en offrir à Fahnstock. Fahnstock, qui se saoulait régulièrement tous les samedis soir, ne buvait jamais, en semaine, avant le couvre-feu, et il n'était que dix heures du matin. En outre, Michael en avait assez de Fahnstock. Il y avait deux mois qu'ils étaient ensemble au centre de reclassement d'infanterie. Ils travaillaient un jour aux piles de bois de démolition, arrachant et redressant les clous et, le lendemain, faisaient toutes les corvées. Le sergent du mess ne les aimait pas, et, depuis plus d'un mois, leur avait infligé tous les travaux les plus sales de la cuisine, tels que le récurage des immenses marmites graisseuses et le nettoyage des poêles après la cuisine du jour.

Pour autant qu'il était possible à Michael d'en juger, lui et Fahnstock – qui était trop stupide pour faire autre chose – passeraient le reste de la guerre et peut-être le reste de leur vie entre le tas de madriers boueux et les corvées de la cuisine. Lorsque Michael avait pleinement compris la signification de cette découverte, il avait failli désertier, puis, adoptant un compromis, s'était remis au gin. Ce compromis était également dangereux, car le camp marchait comme une colonie pénitentiaire, et des hommes étaient constamment condamnés à des années de prison pour des fautes moins graves que l'« ivrognerie en service commandé ». Mais l'effet anesthésiant, sur le cerveau de Michael, de l'afflux constant de l'alcool, lui avait permis de continuer à vivre, et il acceptait le risque de grand cœur.

Il avait écrit au colonel Pavone, peu après avoir été affecté au redressement des clous, mais le colonel n'avait pas répondu, et Michael était trop fatigué, à présent, pour songer à écrire encore ou à chercher une autre voie d'évasion.

– Les meilleurs moments que j'aie passés dans l'armée, reprit

Fahnstock, remontent au temps de la caserne Jefferson, à Saint Louis. J'avais trouvé trois sœurs, dans un bar. Elles travaillaient dans une brasserie de Saint Louis, dans des équipes différentes, et à des heures différentes. L'une avait seize ans, l'autre, quinze ; la dernière, quatorze. Trois vierges un peu simples, fraîchement sorties des monts Ozark. Elles n'avaient jamais porté de bas de leur vie avant d'avoir travaillé trois mois à la brasserie. Ah ! j'ai fait une drôle de tête, le jour où on a reçu les ordres pour venir en Europe...

– Écoute, dit Michael, en frappant, pour le faire sortir, sur la pointe d'un clou, tu ne pourrais pas essayer de parler d'autre chose ?

– J'essaie juste de faire passer le temps, dit Fahnstock, vexé.

– Tâche de le faire passer d'une autre façon, grogna Michael, tandis que le gin descendait dans son appareil digestif et brûlait la paroi de son estomac.

Ils martelèrent leurs planches en silence.

Un garde s'approcha de deux prisonniers qui poussaient des brouettes pleines de morceaux de bois. Parvenus au tas de planches, ils retournèrent leurs brouettes. Ils se mouvaient avec une lenteur délibérée, comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire jusqu'à la fin de leur existence.

– Maniez-vous le train, dit le gardien d'un ton languide, en s'appuyant sur son fusil.

Les prisonniers ne firent même pas attention à lui.

– Whitacre, envoie la bouteille, dit le gardien.

Michael le regarda avec un profond dégoût. « La police, pensa-t-il, partout la même, vivant de chantages, contre promesse de ne pas révéler à qui de droit les infractions commises sous ses yeux. » Il sortit sa bouteille de sa poche et en essuya le goulot avant de la tendre au gardien. Il le regarda jalousement prélever sur son contenu un honnête pourcentage.

– Je ne bois que les jours de fête, annonça le gardien en lui rendant la bouteille.

Michael la remit dans sa poche.

– Quel jour est-on ? demanda-t-il. Noël ?

– Comment, t'es pas au courant ?

– De quoi ?

– Nous avons débarqué ce matin, mon pote. C'est le jour J. T'es pas content d'être ici ?

– Comment le sais-tu ? demanda Michael, soupçonneux.

– Eisenhower a fait un discours à la radio. Je l'ai entendu, dit le

garde. « Nous sommes en train de libérer les Français », qu'il a dit.

– Je savais qu'il y avait quelque chose de pas clair, intervint l'un des prisonniers, un petit homme à la mine réfléchie, qui avait écopé de trente ans pour avoir mis knock-out son lieutenant dans la salle du rapport. Ils m'ont offert hier de m'amnistier si je voulais retourner dans l'infanterie.

– Et qu'est-ce que tu leur as répondu ? demanda Fahnstock intéressé.

– D'aller se faire f..., dit le prisonnier. Je serais pas plus tôt amnistié que je me retrouverais dans un cimetière militaire.

– Ferme ta gueule, dit le gardien, et pousse-moi cette brouette. Whitacre, encore une gorgée, pour célébrer le jour J.

– Je n'ai rien à célébrer, objecta Michael, tentant de sauver son gin.

– Sois pas ingrat, dit le gardien. Tu es ici bien au sec et en sécurité, au lieu d'être allongé sur une place, avec un shrapnel dans le cul. Tu as des tas de choses à célébrer.

Il tendit la main. Michael lui remit la bouteille.

– Du gin qui me coûte deux livres le cinquième, gémit Michael.

– Tu t'es fait voler, ricana la garde.

Il but longuement. Les deux prisonniers le regardèrent, assoiffés et nostalgiques. Le garde rendit la bouteille à Michael. Michael but. Pour fêter le jour J. Lorsqu'il eut fini de boire, il sentit une vague de neurasthénie le balayer des pieds à la tête. Il avait pitié de lui-même. Il regarda sévèrement les deux prisonniers en remettant sa bouteille dans sa poche.

– Ce vieux Roosevelt doit être content, dit Fahnstock. Y a enfin des tas d'Américains qui sont en train de se faire casser la gueule.

– Je parie qu'il en a sauté de son fauteuil à roulettes, dit le gardien, et qu'il est en train de valser sur les planchers de la Maison Blanche.

– J'ai entendu dire, souligna Fahnstock, que le jour où il a déclaré la guerre à l'Allemagne il a donné un grand banquet à la Maison Blanche, avec des dindes et des vins français, et qu'à la fin du banquet les invités et les invitées se sont tous entre-b... sur les tables et sur les bureaux.

Michael respira profondément.

– C'est l'Allemagne qui a déclaré la guerre aux États-Unis, dit-il. Je m'en fous éperdument, mais c'est comme ça que ça s'est passé.

– Whitacre est un communiste de New York, expliqua Fahnstock au gardien. Il est fou de Roosevelt.

– Je ne suis fou de personne, dit Michael. L'Allemagne et l'Italie

nous ont déclaré la guerre. Deux jours après Pearl Harbor.

– On va mettre ça aux voix, dit Fahnstock.

Il se tourna vers le garde et les deux prisonniers.

– C'est nous qui l'avons déclarée, dit le gardien. Je m'en souviens comme si c'était hier.

– Les gars ? dit Fahnstock aux deux prisonniers.

Tous deux acquiescèrent.

– C'est nous qui l'avons déclarée, dit l'homme qui avait assommé son lieutenant et refusé une amnistie.

– D'ac'! dit l'autre prisonnier.

Il avait été dans l'aviation, jusqu'au jour où on l'avait surpris, dans le Pays de Galles, en train d'encaisser des faux chèques.

– Et voilà, dit Fahnstock. Quatre contre un, Whitacre. La majorité. T'es battu.

À travers le brouillard de l'alcool qu'il avait absorbé, Michael regarda Fahnstock. Et soudain il lui fut impossible de supporter plus longtemps le spectacle de ce visage boutonneux, méprisant et ricanneur. « Pas aujourd'hui, pensa lourdement Michael, pas un jour comme aujourd'hui. »

– Espèce de salaud illettré, dit clairement Michael, Ouvre-la encore et je t'étrangle de mes propres mains.

Les lèvres de Fahnstock remuèrent à peine. Un long jet de salive en jaillit, épais, brun, et malodorant. Le jus de tabac se répandit sur le visage de Michael. Michael bondit sur Fahnstock et le frappa deux fois. Au menton. Fahnstock s'écroula, mais se releva aussitôt. Il tenait un lourd chevron à l'extrémité duquel dépassaient encore trois longs clous de charpentier. Le chevron tournoya et Michael recula vivement. Le gardien et les deux prisonniers s'écartèrent, pour leur laisser la place de combattre et, passionnément intéressés, les observèrent.

Fahnstock, malgré son embonpoint, avait des réflexes prompts. Michael sentit les trois clous s'enfoncer dans son épaule et se dégagea. Il se baissa, ramassa une planche. Avant qu'il ait pu se redresser, Fahnstock le frappa, à la tempe. Michael esquaiva. Les trois clous lui raclèrent la joue. Il frappa à son tour.

Sa planche toucha Fahnstock à la tête, et Fahnstock se mit à marcher bizarrement, de côté, tout autour de Michael ; puis il leva son chevron, fit un moulinet. Mais son coup manquait de précision, et Michael sauta facilement en arrière, bien qu'il lui soit de plus en plus difficile de juger les distances, à cause du sang qui coulait dans ses yeux. Il attendit, sans bouger, et, lorsque Fahnstock brandit de nouveau son chevron, pour frapper, Michael fit un pas en avant et

mania sa planche latéralement, comme une « batte » de baseball. La planche atteignit Fahnstock en travers du cou et de la mâchoire. Il tomba à quatre pattes et ne se releva pas.

– O. K., dit le gardien. Merci pour l'attraction. Vous deux, ajouta-t-il à l'adresse des prisonniers, asseyez-moi cet idiot-là.

Les deux prisonniers installèrent Fahnstock contre une caisse. Fahnstock regardait droit devant lui, d'un œil morne, jambes étendues dans la poussière. Il haletait, mais ne paraissait pas autrement affecté.

Michael jeta sa planche et sortit son mouchoir de sa poche. Il l'appliqua sur son visage et regarda, étonné, le sang qui le souillait lorsqu'il l'éloigna de sa joue.

« Blessé, songea-t-il en souriant, blessé le matin du jour J. »

Le gardien vit apparaître un officier, au coin d'un baraquement et cria vivement aux deux prisonniers.

– Attention, remuez-vous !

Puis, se tournant vers Fahnstock et Michael :

– Remettez-vous au boulot. Voilà Smiling Jack.

Le gardien et les deux prisonniers s'éloignèrent

d'un pas vif, et Michael regarda venir l'officier, que tout le monde appelait « Smiling Jack », parce qu'il ne souriait jamais.

Michael saisit Fahnstock par le col de sa veste et le remit sur ses pieds. Puis il glissa le manche du marteau entre les doigts de Fahnstock, et, automatiquement, Fahnstock se remit à taper sur les clous. Michael ramassa trois ou quatre planches, les rangea ostensiblement parmi celles dont les clous étaient déjà arrachés. Puis il revint à Fahnstock et ramassa son propre marteau. Lorsque Smiling Jack arriva à leur hauteur, tous deux menaient un tapage infernal. « Conseil de guerre, pensait Michael, conseil de guerre, cinq ans, ivrognerie en service commandé, bagarre en service commandé, insubordination, cinq ans, etc. »

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda Smiling Jack.

Michael et Fahnstock cessèrent de jouer du marteau, firent face au lieutenant.

– Rien, mon lieutenant, dit Michael.

Il ouvrait la bouche aussi peu que possible, pour que le lieutenant ne puisse pas sentir son haleine.

– Vous vous êtes battus ?

– Non, mon lieutenant, dit Fahnstock, instantanément rallié à la cause commune.

– Où avez-vous reçu cette blessure ?

Le lieutenant désigna les trois lignes sanglantes, parallèles, sur la joue de Michael.

– J’ai glissé, mon lieutenant, dit Michael.

La bouche de Smiling Jack se crispa, et Michael savait qu’il pensait : « Tous les mêmes, toujours d’accord pour vous raconter des histoires, il n’y a pas un seul mot de vérité dans un seul soldat de toute cette saleté d’armée. »

– Fahnstock, dit Smiling Jack.

– Oui, mon lieutenant ?

– Cet homme dit-il la vérité ?

– Oui, mon lieutenant. Il a glissé.

Furieux, Smiling Jack jeta un coup d’œil alentour.

– Si je découvre que vous m’avez menti...

Il ne termina pas sa phrase.

– Très bien. Whitacre, votre ordre de transfert est arrivé à la salle du rapport. Allez-y immédiatement.

Il jeta aux deux hommes un dernier regard de colère, pivota et s’éloigna.

Michael regarda partir l’officier rageur et frustré.

– Bougre de salaud, dit Fahnstock, si jamais je te retrouve, je te tranche la gorge avec mon rasoir.

– Enchanté d’avoir fait ta connaissance, dit légèrement Michael. Va nettoyer les marmites, à présent.

Il jeta son marteau et se dirigea nonchalamment vers la salle du rapport, palpant sa poche-revolver pour s’assurer que la bouteille était bien invisible.

Avec son ordre de transfert dans sa poche et un joli bandage en travers de la joue, Michael alla préparer ses paquets. Le colonel Pavone avait demandé son transfert, et Michael avait ordre de le rejoindre immédiatement à Londres. Tout en faisant son paquetage, Michael s’accorda une nouvelle gorgée de gin et se jura, à l’avenir, de ne courir aucun risque, de ne jamais se porter volontaire pour quoi que ce soit et de ne rien prendre au sérieux. « Survivre, pensa-t-il, survivre ; c’est la seule leçon que j’aie apprise jusqu’alors. »

Il se rendit à Londres le lendemain matin, dans un camion de l’armée. Les villageois qu’ils croisaient sur les routes les acclamaient et levaient deux doigts en forme de V, car ils s’imaginaient que tous les camions militaires étaient désormais en route pour la France. Michael et les autres leur rendaient cyniquement leurs saluts, en ricanant et plaisantant.

Peu de temps avant d'arriver à Londres, ils dépassèrent un convoi britannique chargé à bloc de fantassins. Sur le dernier camion, l'un d'eux avait écrit, à la craie : « Ne nous acclamez pas, jeunes filles, nous sommes Anglais. »

Les fantassins britanniques ne levèrent même pas les yeux lorsque le camion américain dépassa leur convoi.

UNE bataille existe, dans le temps et dans l'espace, sur de nombreux plans différents. Il y a le plan purement moral, au Grand Quartier Général, à cent kilomètres ou plus du grondement des canons, où les classeurs viennent d'être époussetés, où règne une atmosphère tranquille et compétente, où les membres du haut Commandement – ces soldats qui jamais n'ont tiré un coup de feu, et jamais n'ont essuyé, ni jamais n'essuieront le feu de l'ennemi – siègent dans leurs uniformes fraîchement pressés, et attestent par leurs rapports érudits que rien n'a été négligé, dans la mesure des possibilités humaines, le reste étant laissé au jugement de Dieu, qui, tôt levé ce matin-là, en vue de cette dure journée de travail, examine d'un œil critique et impartial les navires coulés, les hommes noyés dans l'onde amère, la précision des bombardiers, l'habileté des officiers de la Flotte, les corps dispersés dans les airs par l'explosion des mines, le flux et le reflux des marées sur les chevaux de frise entassés sur les plages, l'activité fébrile des servants des canons, et les bâtiments de l'arrière, où, loin du champ de bataille où s'affrontent deux armées, viennent d'être époussetés les classeurs, où, dans d'autres uniformes fraîchement pressés, les généraux ennemis siègent devant des cartes semblables, lisent des rapports similaires et font assaut d'énergie morale et de puissance intellectuelle avec leurs collègues et antagonistes assis derrière leurs bureaux, à deux cents kilomètres de là. En ces lieux, sur les cartes immenses revêtues d'acétate et barrées d'épaisses lignes rouges et noires, la bataille affecte rapidement une forme schématique et scrupuleusement ordonnée. Un plan est toujours en cours de développement, sur les cartes. Si le Plan I échoue, le Plan II lui succède. Si le Plan II ne réussit qu'en partie, est immédiatement instituée une modification depuis longtemps prévue du Plan III. Émoulus de West Point, Sandhurst ou bien Spandau, les généraux ont puisé leur science dans les mêmes ouvrages, beaucoup en ont écrit eux-mêmes et ont lu les ouvrages des autres, et tous savent ce que fit César dans une situation analogue et quelle erreur commit Napoléon en Italie, et comment Ludendorff ne sut pas exploiter une percée en 1915, et tous espèrent, de part et d'autre de la Manche, que la situation n'en viendra jamais à ce point décisif où il leur faudra prononcer le oui ou le non qui pourront décider du sort de la bataille et peut-être de la nation, ce refus ou cet acquiescement qui vident complètement un homme et peuvent, une fois prononcés, ruiner sa vie, détruire sa réputation, réduire à néant la longue liste de ses titres honorifiques. Assis dans leurs bureaux, qui ressemblent à ceux de la

Général Motors ou de l'I. G. Farben de Frankfurt, avec des dactylos et des secrétaires des deux sexes, qui flirtent dans les couloirs, ils regardent les cartes et lisent les rapports et prient que les plans I, II et III obtiennent les résultats escomptés par les gens de Grosvenor Square ou de la Wilhelmstrasse, sans modifications que des détails imprévisibles laissés à l'initiative des hommes présents sur le champ de bataille.

Les hommes présents sur le champ de bataille voient la chose d'un point de vue diamétralement opposé. On ne leur a pas demandé leur avis sur la meilleure manière d'isoler le théâtre des opérations. On ne les a pas consultés sur la longueur et l'intensité du bombardement préliminaire. Les gens de la météo ne leur ont pas expliqué le fonctionnement des marées en juin, ni l'incidence probable des tempêtes. Ils n'ont pas assisté aux conférences au cours desquelles fut discuté le nombre de divisions qu'il serait profitable de sacrifier pour atteindre une ligne déterminée à une heure déterminée. Il n'y a pas de classeurs à bord des péniches de débarquement ni de dactylos à peloter, ni de cartes sur lesquelles, multipliées par deux millions, les actions individuelles deviennent des symboles clairs, intelligents, utilisables par les historiens et le ministère de la Propagande.

Ils voient des casques, des hommes qui vomissent, de l'eau verte, des geysers qui signalent les points de chute des obus ennemis, de la fumée, des avions abattus, du plasma répandu, des obstacles immergés, des armes, des visages blêmes et hagards, une foule d'hommes qui courent, et tombent, et nagent, et se noient, et rien de tout cela ne semble présenter aucun rapport avec ce qu'on leur a enseigné depuis qu'ils ont quitté leurs emplois et leurs femmes pour endosser l'uniforme de leur pays.

Pour le général, assis devant ses cartes, à cent kilomètres de là, l'esprit plein d'échos de César, et de Clausewitz, et de Napoléon, la bataille se déroule, ou presque, selon le plan prévu. Mais, pour l'homme présent sur le champ de bataille, tout, ou presque, marche de travers.

– Oh ! mon Dieu, sanglote l'homme présent sur le champ de bataille, lorsque, deux heures après l'heure H, les obus frappent sa péniche de débarquement, à plus d'un mille du rivage et que les blessés commencent à crier sur le pont glissant, oh ! mon Dieu, on va tous y passer !

Pour les généraux assis devant leurs cartes, à cent kilomètres de là, les rapports sur les pertes subies sont toujours encourageants. Pour l'homme présent sur le champ de bataille, les pertes subies ne sont jamais encourageantes. Lorsqu'il est touché ou lorsque son voisin est touché, lorsque le navire voisin explose ou lorsque, sur le pont,

l'enseigne qui s'y promenait tout à l'heure appelle sa mère d'une voix aiguë de petite fille, parce qu'il ne lui reste plus rien au-dessous de la ceinture, l'homme présent sur le champ de bataille a l'impression d'être la victime d'un terrible accident, et il lui est impossible de croire qu'à une centaine de kilomètres de là se trouve un homme qui a prévu cet accident, qui l'a encouragé, qui l'a provoqué, et qui, l'accident consommé – bien qu'il ne puisse ignorer l'existence des obus, de la péniche de débarquement disloquée, du pont glissant et de l'enseigne tronçonné, – pourra dire dans son rapport que tout se déroule selon le plan prévu.

– Oh ! mon Dieu, sanglote l'homme présent sur le champ de bataille, en regardant les tanks-amphibie sombrer sous les vagues, laissant à la surface un unique survivant, ou peut-être, selon les cas, pas de survivant du tout. Oh ! mon Dieu ! sanglote-t-il en regardant la jambe détachée qui gît près de lui sur le pont et en réalisant, soudain, que lui-même n'en a plus qu'une. Oh ! mon Dieu ! sanglote-t-il lorsque les rampes de débarquement tombent comme des pont-levis sur la plage et que douze hommes se couchent devant lui, dans soixante centimètres d'eau froide, les entrailles truffées de balles de mitrailleuse. Oh ! mon Dieu, sanglote-t-il en cherchant vainement sur la plage les trous que, pour lui permettre de s'abriter, devait y creuser l'aviation, et en demeurant allongé sur le sable nivelé, tandis que les obus de mortiers éclatent partout alentour. Oh ! mon Dieu, sanglote-t-il en voyant l'ami qu'il n'a pas quitté depuis Fort Benning (Georgie), en 1940, sauter sur une mine et retomber sur les fils de fer barbelés, le dos ouvert de la nuque aux hanches. Oh ! mon Dieu, sanglote l'homme présent sur le champ de bataille, oh ! mon Dieu, on va tous y passer !

La péniche de débarquement louvoya au large des côtes jusqu'à quatre heures de l'après-midi. À midi, un chaland emporta les blessés, dûment bandés, transfusés et désinfectés. Noah observa avec envie le transbordement des hommes enveloppés de couvertures, en pensant, vaguement : « Ils retournent, ils retournent ; dans dix heures, ils seront en Angleterre, dans dix jours, ils peuvent être en Amérique. Quels veinards, ils n'ont même pas eu à combattre. »

Mais, alors que le chaland n'était encore qu'à une trentaine de mètres, en route pour l'Angleterre et les États-Unis, un obus l'atteignit de plein fouet. Pendant un instant, rien ne parut vouloir se produire, puis il roula lentement sur lui-même, et les civières, et les bandages, et les couvertures tournoyèrent une minute ou deux dans l'eau verte écumeuse, et ce fut tout. Un éclat de shrapnel dans le crâne, Donnelly avait été parmi les blessés, et Noah chercha Donnelly dans les lourdes vagues nuageuses ; mais le pugiliste des Gants d'Or avait définitivement disparu. « Il n'a même pas eu l'occasion d'utiliser son

lance-flammes, pensa Noah. Après tous ces mois d'entraînement ! »

Colclough était invisible. Toute la journée, il était demeuré dans sa cabine, et les seuls officiers de la compagnie présents sur le pont étaient le lieutenant Green et le lieutenant Sorenson. Le lieutenant Green était un petit homme efféminé et frêle, et tout le monde s'était toujours moqué de sa voix aiguë et de sa façon ridicule de marcher à petits pas. Mais il ne cessait d'évoluer sur le pont, parmi les blessés et les malades et ceux qui étaient sûrs de mourir avant peu ; il était joyeux et compétent et aidait à poser les bandages et à opérer les transfusions, et répétait inlassablement que le navire n'allait pas couler, que la Marine travaillait activement sur les moteurs et qu'ils seraient sur la plage avant un quart d'heure. Il marchait toujours à petits pas ridicules, et sa voix n'était ni plus grave ni plus virile que d'habitude, mais Noah avait le sentiment que si le lieutenant Green – qui, avant la guerre, avait dirigé une grande quincaillerie, dans la Caroline du Sud – n'avait pas été à bord, la moitié de la compagnie aurait sauté à la mer avant deux heures de l'après-midi.

Il était impossible de dire ce qui se passait sur la plage, et cette ignorance inspira une plaisanterie à Burnecker. Toute la matinée, tandis que les obus éclataient autour d'eux, il avait serré convulsivement le bras de Noah et répété d'une voix étrange, méconnaissable : « On va y passer aujourd'hui. On va y passer aujourd'hui. » Vers midi, il s'était repris, il avait cessé de vomir et mangé une ration K, critiquant amèrement la sécheresse du fromage et apparemment résigné à son sort, ou tout au moins plus optimiste. Et lorsque, regardant la plage où pleuvaient les obus, où couraient les hommes, où sautaient les mines, Noah lui avait demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? » Burnecker avait répondu : « Je ne sais pas. Le marchand de journaux ne m'a pas encore apporté le *New York Times*. » La plaisanterie était assez pauvre, mais Noah avait éclaté de rire et, tout heureux de l'effet produit, Burnecker avait fini par suivre son exemple. À partir de ce jour, quiconque, dans la compagnie, demanda ce qui se passait entendit généralement répondre : « Je ne sais pas. Le marchand de journaux ne m'a pas encore apporté le *New York Times*. »

Les heures passaient, pour Noah, dans une sorte de brouillard gris et froid, et beaucoup plus tard, chaque fois qu'il tenta de se remémorer quelles étaient ses impressions, sur le pont gluant de sang et d'embruns, tandis que le bateau tanguait, réduit à l'impuissance, parmi les points de chute épars des obus, il ne retrouva dans sa mémoire que des détails insignifiants et isolés : la plaisanterie de Burnecker, le lieutenant Green tendant son casque à un blessé vomissant, le visage du lieutenant de vaisseau penché sur le bastingage, pour inspecter les dégâts occasionnés à la péniche de

débarquement, rouge, furieux, perplexe, comme un joueur de baseball injustement disqualifié par un arbitre myope ; le visage de Donnelly, son front bandé, ses traits habituellement brutaux et rudes adoucis et sereins dans leur existence figée, comme le visage d'une nonne de Hollywood. Noah se rappelait ces choses, et d'avoir regardé, douze fois par heure, si les charges qu'il portait étaient toujours sèches, et si son fusil était bien au cran de sûreté, et de l'avoir oublié deux minutes plus tard, et d'avoir regardé encore, et de l'avoir encore oublié-

La peur venait en vagues successives, durant lesquelles il ne pouvait que rester immobile contre le bastingage, dents serrées, esprit vacant, puis il y avait des périodes durant lesquelles il se sentait au-dessus de tout cela, comme si rien de tout cela lui était arrivé, comme si rien de tout cela ne pourrait jamais lui arriver, et que – puisque rien de tout cela ne pourrait jamais lui arriver – il ne pourrait jamais être tué ni blessé et n'avait, par conséquent, rien à craindre. Une fois, il ouvrit son portefeuille et regarda longuement la photo de sa femme souriante, avec un gros bébé qui bâillait dans ses bras.

Pendant ces périodes de non-frayeur, son esprit errait de-ci de-là, sans participation consciente de sa part, comme si, vaguement ennuyé par les événements de la journée, il se fût amusé à évoquer des souvenirs, tel un écolier rêvant à son bureau, par un beau jour de juin, tandis que le soleil brille au-dehors et que les insectes somnolents bourdonnent languissamment sous les tables... Le discours du capitaine Colclough, au camp des environs de Southampton, une semaine auparavant (n'y avait-il vraiment qu'une semaine, dans les bois odorants du joli mois de mai, avec les trois bons repas assurés chaque jour, et le tonneau de bière au mess, et les canons couverts de fleurs et le cinéma biquotidien – M^{me} Curie, Greer Garson étudiant le radium avec beaucoup de chic, dans des robes de grands couturiers, les jambes nues de Betty Grable – Dieu seul savait quel effet elles pouvaient produire sur le moral de l'infanterie –, s'agitant sur l'écran qui oscillait à chaque saute de vent, dans la tente insuffisamment assombrie, n'y avait-il vraiment qu'une semaine ?...) « C'est le dénouement, les gars... » (Colclough utilisait cette expression vingt fois dans chacun de ses discours.) « Vous êtes aussi bien entraînés que n'importe quelle armée au monde. Quand vous serez débarqués sur les plages, vous serez mieux équipés, mieux armés, mieux préparés que les salauds répugnants que vous allez être appelés à combattre. Tous les avantages seront de votre côté. Il faudra aussi que votre cran soit supérieur au leur. Il faudra tuer du Boche, les gars. À partir de maintenant, vous ne devez penser à rien d'autre qu'à tuer ces salauds. Certains d'entre vous y laisseront des plumes, les gars, certains d'entre vous y laisseront leurs peaux... Je n'ai pas l'intention de vous

l'envelopper dans du papier de soie, les gars, beaucoup d'entre vous y laisseront leurs peaux... » Il parlait lentement, avec une visible satisfaction. « C'est pour ça que vous êtes dans l'armée, les gars, c'est pour ça que vous êtes ici, c'est pour ça que vous allez être débarqués sur les plages. Si vous ne l'avez pas encore compris, grouillez-vous de le comprendre. Je n'ai pas l'intention de vous envelopper ça dans des discours patriotiques. Certains d'entre vous vont être tués, mais, tous, vous tuerez beaucoup d'Allemands. Si certains... » Son regard trouva Noah et s'attarda froidement sur lui. « Si certains s'imaginent qu'ils pourront rester en arrière ou se planquer d'une façon ou d'une autre pour sauver leurs peaux, qu'ils se rappellent que je serai là et que je veillerai personnellement à ce que tout le monde fasse sa part du boulot. Cette compagnie sera la meilleure compagnie de toute la division, les gars. Quand cette bataille sera finie, je veux être nommé major. Et c'est vous qui allez me gagner ma promotion, les gars. J'ai travaillé pour vous, et, maintenant, c'est vous qui allez travailler pour moi. Tous les gros culs du Spécial Service et du Moral des Armées de Washington n'aimeraient sûrement pas ce discours. Je les emmerde. Je n'ai rien dit quand ils vous ont bourrés de pamphlets et de nobles sentiments et de balles de ping-pong. Je les ai laissés vous dorloter et vous donner des sucreries, et vous poudrer les fesses, et vous faire croire que ça durerait toujours, et que l'Armée serait une mère pour vous. Maintenant, à mon tour. Et voilà ce que j'ai à vous dire. Cette compagnie tuera plus de Boches que n'importe quelle autre compagnie dans toute la division, et je serai fait major le 4 juillet, et si cela signifie que nous aurons plus de tués et de blessés que les autres compagnies, tout ce que je peux vous dire, c'est : « Voyez le chapelain. » Vous n'êtes pas venus en Europe pour visiter les monuments. Sergent, faites rompre les rangs. »

– Garde à vous ! Compagnie... Rompez !

Le capitaine Colclough n'avait pas été vu de toute la journée. Peut-être préparait-il un autre discours, pour saluer le débarquement de sa compagnie sur les côtes de France, ou peut-être était-il mort. Et le lieutenant Green, qui jamais de sa vie n'avait fait un discours, désinfectait et pansait les blessures, et couvrait les morts, et souriait aux vivants et leur rappelait de tenir au sec leurs armes et leurs munitions...

À quatre heures et demie, selon la promesse du lieutenant Green, la Marine avait réparé les moteurs et, un quart d'heure plus tard, la péniche de débarquement glissa sur la plage... Une grande activité régnait sur la plage. Des centaines d'hommes couraient en tous sens, charriant des caisses de munitions et des boîtes de rations, roulant des bobines de fil électrique, évacuant les blessés, creusant des abris pour

la nuit parmi les ruines des péniches et des canons détruits et des bulldozers en pleine action. La rumeur d'une fusillade leur parvenait, atténuée, de l'autre versant de la falaise qui dominait la plage. De temps à autre, une mine sautait, un obus percutait dans le sable, mais il était évident que, pour l'instant du moins, la plage était conquise.

Le capitaine Colclough apparut sur le pont au moment où la péniche de débarquement s'échouait sur le sable. À son côté, dans un étui de cuir ouvragé, pendait un quarante-cinq à crosse garnie de nacre. C'était un cadeau de sa femme, avait-il dit un jour à quelqu'un de la compagnie, et il le portait spectaculairement bas sur la cuisse, comme un sheriff sur la couverture d'un roman du Far-West.

De la plage, un caporal-amphibie avait guidé la manœuvre. Il paraissait épuisé, mais très à l'aise, comme si toute sa vie s'était déroulée sur les côtes de France, parmi les éclatements d'obus et les rafales de mitrailleuse.

L'une des rampes s'abattit. Elle menait jusqu'au sable mou, et, chaque fois que les vagues revenaient du large, disparaissait sous quatre-vingts centimètres d'eau mouvante. L'autre avait été endommagée et ne fonctionnait plus, Colclough descendit vers le sable, s'arrêta au pied de la rampe et revint en arrière.

– Par ici, capitaine ! cria le caporal-amphibie.

– Il y a une mine devant nous, dit Colclough. Appelez ces hommes...

Il désigna une escouade du génie, qui, à l'aide d'un bulldozer, traçait une route à travers les dunes.

– Appelez-les, et dites-leur de venir ici et de nettoyer ce coin-là.

– Il n'y a pas de mine ici, mon capitaine, dit le caporal d'un ton las.

– J'ai dit que j'avais vu une mine ! hurla Colclough.

Le lieutenant de vaisseau se fraya un chemin jusqu'au capitaine.

– Faites évacuer le navire, mon capitaine, dit-il anxieusement. Il faut que je reparte immédiatement. Je ne peux pas me permettre de passer la nuit sur cette plage, et c'est tout juste si mes moteurs ont encore assez de force pour relever de son pot de chambre une putain malade. Si nous restons ici dix minutes de plus, nous ne pourrons jamais déhaler.

– Il y a une mine au pied de la rampe ! cria Colclough.

– Trois compagnies ont déjà débarqué à cet endroit, mon capitaine, expliqua le caporal, et personne n'a encore sauté.

– Je vous ai donné un ordre, répliqua Colclough ; appelez ces hommes et dites-leur de balayer ce coin-là.

– Oui, mon capitaine, dit le caporal en haussant les épaules.

Il se dirigea vers le bulldozer, faisant un léger détour pour éviter un groupe de seize cadavres roulés dans des couvertures, et proprement alignés sur le sable.

– Si vous ne quittez pas immédiatement ce navire, dit le lieutenant de vaisseau, l'armée des États-Unis va perdre une péniche de débarquement de plus.

– Occupez-vous de vos affaires, lieutenant, dit froidement Colclough, et laissez-moi m'occuper des miennes.

– Si vous n'êtes pas descendus dans dix minutes, dit le lieutenant en tournant les talons, je vous remmène tous en mer, vous et votre maudite compagnie, et vous n'aurez plus qu'à vous engager dans la Marine.

– Votre attitude présente sera signalée à qui de droit, lieutenant, dit Colclough.

– Dix minutes ! hurla le lieutenant par-dessus son épaule, en regagnant son pont dévasté.

La voix aiguë du lieutenant Green s'éleva parmi les hommes alignés sur la rampe de débarquement, les yeux fixés sur l'eau verte et sale, clairsemée de caisses vides et de cartons de rations K et de débris de toutes sortes.

– Mon capitaine, dit le lieutenant Green, je serais heureux de passer le premier. Puisque le caporal dit que tout va bien... Les hommes pourront marcher sur mes traces et...

– Je n'ai pas l'intention de perdre aucun de mes hommes sur cette plage, dit Colclough. Restez où vous êtes.

Il posa la paume de sa main sur la crosse nacrée du revolver que sa femme lui avait donné. La partie inférieure de l'étui, constata Noah, était ornée d'une frange de peau brute, comme les étuis des panoplies de cow-boys que le Père Noël apporte aux petits garçons sages.

Le caporal retraversait la plage, en compagnie de son lieutenant. Le lieutenant était un grand type énorme, sans casque et sans fusil. Avec son visage hâlé, congestionné et couvert de sueur, ses mains noires de saleté émergeant des manches retroussées de son treillis, il n'avait pas l'air d'un soldat, mais du contremaître de quelque équipe d'ouvriers manuels revenant de leur travail.

– Descendez, capitaine, dit le lieutenant, descendez à terre.

– Il y a une mine au pied de la rampe, répéta Colclough. Faites venir vos hommes et qu'ils balaient ce coin-là.

– Il n'y a pas de mine, dit le lieutenant.

– J'ai dit que j'avais vu une mine.

Désespérés, les hommes écoutaient cette conversation. Si près du but, il leur semblait intolérable de rester sur ce navire à bord duquel ils avaient tant souffert toute la journée et dont la silhouette constituait encore pour l'ennemi une cible idéale. Avec ses dunes, ses trous et ses piles de matériel, la plage leur paraissait plus sûre, plus solide, plus organisée que rien de ce qui flottait et était régi par la Marine ne l'était et ne le serait jamais. Immobiles derrière Colclough, ils regardaient son dos et sentaient s'accroître leur haine.

Le lieutenant du génie ouvrit la bouche pour parler. Puis il aperçut le revolver à crosse de nacre, sur la cuisse du capitaine. Il referma la bouche, sourit, et, sans un mot, entra dans l'eau, avec ses leggings et ses brodequins, et se mit à piétiner lourdement le sol, autour du pied de la rampe, sans prêter attention aux vagues qui venaient s'écraser sur ses cuisses. Le visage dépourvu de toute expression, il piétina ainsi chaque centimètre de plage que les hommes pourraient avoir à traverser. Puis, sans un mot à l'adresse de Colclough, il ressortit de l'eau, son large dos légèrement courbé, et rejoignit ses hommes qui étaient en train de lancer leur bulldozer contre un gros bloc de béton duquel émergeait un morceau de rail.

Colclough fit soudain volte-face, mais aucun des hommes ne souriait. Il se retourna, et, délicatement, avec dignité, mit le pied sur le sol de France. Un par un, les hommes de la compagnie le suivirent, à travers les vagues glacées et les épaves de ce premier jour de bataille pour la conquête de la forteresse Europe.

La compagnie n'eut pas à combattre, le premier jour. Ils creusèrent des trous et mangèrent leur ration du soir (veau séché, biscuit, chocolat bourré de vitamines, le tout avec un goût étrange de produit manufacturé, le tout plus dense et plus glissant que des aliments naturels), nettoyèrent leurs fusils et regardèrent débarquer les nouvelles compagnies avec une supériorité amusée de vétérans devant leur nervosité et leur crainte absurde des mines ; Colclough était parti à la recherche du quartier général régimentaire, qui devait se trouver quelque part à l'intérieur du littoral, personne ne savait exactement où.

La nuit était sombre, humide et froide. Des avions allemands survolèrent la plage, dans le crépuscule, et les canons des navires ancrés au large et les batteries de D. C. A. déjà débarquées emplirent le ciel de lignes d'acier en fusion. Les éclats pleuvaient et s'enfonçaient dans le sable avec des bruits sourds, tout autour de Noah qui, les yeux levés, impuissant, se demandait si le temps reviendrait où il lui serait possible de ne plus craindre pour sa vie.

Ils furent réveillés à l'aube et découvrirent que le capitaine était

revenu ; Colclough s'était perdu, dans la nuit, et avait cherché la compagnie, sur la plage, jusqu'à ce qu'il se soit fait tirer dessus par une sentinelle du Corps de Signalisation. Il avait décidé, alors, qu'il était trop dangereux de circuler ainsi à l'aveuglette, s'était creusé un trou et avait attendu que le jour soit suffisamment clair pour qu'il ne risque plus de se faire descendre par ses propres hommes. Il paraissait épuisé et hagard, mais il hurla des ordres à cadence rapide et gagna le sommet de la falaise avec sa compagnie déployée derrière lui.

Noah s'était enrhumé au cours de la nuit. Il éternuait sans cesse et ne cessait pas de se moucher. Il portait de longs sous-vêtements de laine, deux paires de chaussettes de laine, une tenue réglementaire, une vareuse de campagne, et, par-dessus tout, les treillis chimiquement traités, raides et imperméables au vent, qui ne l'empêchaient pas, cependant, de sentir ses os glacés grincer dans sa chair, tandis qu'avec les autres il marchait dans le sable lourd, parmi les fortins éventrés et noirs, les Allemands morts, les canons allemands réduits au silence, quoique toujours malicieusement pointés vers la plage.

Tirant derrière eux des remorques chargées de munitions, des camions et des Jeeps dépassaient à chaque instant la compagnie. Puis ce fut un peloton de chars d'assaut nouvellement débarqués, dangereux et apparemment invincibles, qui escaladèrent la montée dans un grand ébranlement de ferraille. Des M. P. canalisèrent la circulation, le Génie construisait des routes, un bulldozer ébauchait un couloir d'atterrissage pour l'aviation, des ambulances se faufilaient sur les routes saccagées, entre les champs de mines délimités par des lignes de piquets, jusqu'aux centres de triage, de l'autre côté de la falaise. Dans un grand champ criblé de trous d'obus, un détachement enterrait des Américains morts. L'ensemble produisait une curieuse impression de confusion dynamique et organisée, qui rappelait à Noah le temps où, étant gosse, à Chicago, il regardait les cirques dresser leurs tentes, monter leurs cages et installer leurs roulottes.

Lorsqu'il parvint au sommet de l'escarpement, Noah se retourna et regarda la plage, s'efforçant d'en fixer les moindres détails dans sa mémoire. « Hope voudra savoir comment c'était, et son père aussi, lorsque je reviendrai », pensait-il. Le simple fait d'imaginer ce qu'il leur dirait, quelque beau jour lointain, après la fin de la guerre, semblait rapprocher cette fin et donnait à Noah la certitude qu'il serait encore vivant pour la célébrer ; et plus tard, en chemise bleue et pantalon de flanelle, un verre de bière à la main, par un beau dimanche après-midi, sous un hêtre, il ennuerait ses parents, pensa-t-il – et il ne put s'empêcher de sourire – avec ses histoires de vétéran de la Grande Guerre.

Jonchée des multiples enfants d'acier de la production américaine, la plage évoquait le cabinet de débarras de quelque ménage de géants. Au-delà des vieux steamers qu'ils coulaient à présent pour former un brise-lames, des destroyers canonnaient, par-dessus leurs têtes, les positions fortifiées situées à l'intérieur des terres.

– Voilà comment je comprends la guerre, disait Burnecker à Noah. Des vrais lits ; le café est servi en bas, mon capitaine, vous pourrez ouvrir le feu dès que vous serez prêt, Gridley. Si nous avons eu deux liards de jugeote, Ackerman, nous nous serions engagés dans la Flotte.

– Allons ! avancez !

C'était la voix de Rickett, toujours aussi hargneuse, la voix de sergent que rien, ni les traversées, ni les obus, ni les tueries, ne parviendrait jamais à changer.

– Ah ! soupira Burnecker, être seul avec lui dans une île déserte !

Ils se retournèrent et marchèrent, laissant la côte derrière eux.

Ils marchèrent ainsi pendant une demi-heure, au bout de laquelle il fut rapidement évident que, pour la seconde fois, le capitaine Colclough s'était égaré. Il arrêta la compagnie à un carrefour où deux M. P., enfoncés jusqu'à mi-poitrine dans des trous qu'ils avaient creusés, dirigeaient la circulation. Noah vit Colclough gesticuler et l'entendit injurier les M. P., qui secouaient la tête en signe d'ignorance. Puis Colclough sortit sa carte de sa poche et la déplia.

– C'est bien notre veine, murmura Burnecker en hochant la tête, on nous a gratifiés d'un capitaine qui ne trouverait pas une charrue dans une salle de bal.

Le lieutenant Green s'approcha du capitaine.

– Arrière ! hurla Colclough. Retournez à votre poste. Je sais ce que je fais.

Il s'engagea dans un sentier flanqué de hautes haies vives, et la compagnie marcha lentement sur ses traces. Il faisait sombre, entre ces deux murs de verdure, et, bien que les canons fussent toujours en pleine activité, il y régnait un calme relatif. Vaguement inquiets, les hommes scrutaient du regard l'épaisseur dense des feuilles entrelacées, parfaite pour une embuscade.

Personne ne parlait. Ils marchaient dans l'herbe de part et d'autre de la route humide, guettant, par-dessus le flic-flac de leurs brodequins, symbole éternel de l'infanterie, le bruissement de feuilles, le claquement d'une culasse, la bribe d'Allemand qui signaleraient la présence de l'ennemi.

Puis la route aboutit à un champ, le soleil triompha des nuages, et tout le monde se sentit mieux. Au centre du champ, une vieille femme

travait résolument ses vaches, avec l'assistance d'une jeune personne aux pieds nus. La vieille était assise sur un tabouret, près de sa carriole délabrée, attelée d'un énorme cheval pelé. Elle tirait méthodiquement, d'un air de défi, sur les pis gonflés de la vache au poitrail luisant et propre. De temps à autre, des obus se croisaient en sifflant au-dessus de leurs têtes. Des mitrailleuses tiraient, à quelque distance. Mais la vieille ne levait même pas les yeux. La jeune fille qui l'accompagnait n'avait pas plus de seize ans et portait un sweater vert, déchiré en plus d'un endroit. Elle avait un ruban rouge dans les cheveux et s'intéressait visiblement aux soldats.

– J'ai bonne envie de m'arrêter ici et de prendre part aux travaux de la ferme, dit Burnecker. Tu me diras comment aura fini la guerre, Ackerman.

– Continue, soldat, répliqua Noah. À la prochaine guerre, on sera tous dans les services du ravitaillement.

– J'en pince pour cette fille, dit Burnecker. Elle me rappelle l'Iowa. Tu connais quelques mots de français, Ackerman ?

– À votre santé, dit Noah. C'est tout ce que je sais.

– À votre santé, cria Burnecker à la jeune fille, en agitant à bout de bras son fusil. À votre santé, Baby.

Puis, en anglais :

– Et la même chose pour ta vieille.

La jeune fille lui rendit son salut, souriante.

– Elle est folle de moi, déclara Burnecker. Qu'est-ce que je lui ai dit ?

– À votre santé.

– C'est trop formel, protesta Burnecker. Je veux lui dire quelque chose de plus intime.

– Je t'adore, retrouva Noah dans un coin de sa mémoire.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Je t'adore, répéta Noah dans leur propre langue.

– Juste ce qu'il me fallait, dit Burnecker.

La compagnie était parvenue à l'autre extrémité du champ. Il se retourna, ôta son casque et exécuta une révérence de grand style.

– Oh! Baby, je t'adore, je t'adore...

La jeune fille sourit, et, pour la seconde fois, lui rendit son salut.

– Je t'adore, mon Américain ! cria-t-elle.

– La France est la plus grande nation du monde, dit Burnecker.

– Eh ! l'Excszité, avansze, dit Rickett en poussant un long doigt

osseux dans les côtes de Burnecker.

– Attends-moi, Baby, hurla Burnecker à travers les champs printaniers, par-dessus les dos des vaches si semblables aux vaches de son Iowa natal. Attends-moi, Baby, je ne sais pas le dire en français, mais attends-moi, je reviendrai...

Sans lever les yeux, la vieille femme assise sur le tabouret ramena sa main droite en arrière et appliqua sur les fesses de la fille une claque énergique, dont le bruit se répercuta jusqu'à l'autre bout du champ. La jeune fille baissa la tête et se mit à pleurer. Elle courut se cacher de l'autre côté de la carriole.

Burnecker soupira. Il remit son casque, et, avec les autres, passa dans le champ suivant.

Trois heures plus tard, Colclough trouva le quartier général régimentaire et une demi-heure après ils étaient en contact avec l'armée allemande.

Six heures plus tard, Colclough trouva le moyen de se faire encercler avec sa compagnie.

La ferme dans laquelle se défendaient les survivants de la compagnie paraissait avoir été bâtie dans le but de soutenir un siège. Elle possédait d'épais murs de pierre, des fenêtres étroites, un toit d'ardoise à l'épreuve du feu, d'énormes poutres de chêne soutenant plancher et plafond, une pompe dans la cuisine et une cave profonde, voûtée, où les blessés pouvaient être mis à l'abri des hasards de la bataille. On pouvait compter sur cette robuste ferme normande pour résister un bon moment, même contre de l'artillerie.

Jusqu'alors, les Allemands n'avaient utilisé contre elle rien de plus lourd que des mortiers, et les trente-cinq hommes qui s'y étaient repliés s'y sentaient provisoirement en sécurité. Ils tiraient des fenêtres, en courtes rafales pressées, sur les silhouettes qui apparaissaient quelquefois et disparaissaient aussitôt, entre les haies et les dépendances de la ferme.

Dans la cave, entre les barriques de cidre, gisaient, sous la lueur macabre d'une bougie, quatre blessés et un mort. La famille française à laquelle appartenait cette ferme, et qui, aux premiers échanges de balles, s'était retirée dans la cave, était installée sur des caisses, regardant silencieusement ces hommes blessés qui étaient venus de si loin pour mourir dans leur sous-sol. Il y avait un homme d'une cinquantaine d'années, qui boitait à cause d'une blessure reçue sur la Marne, au cours de la dernière guerre, son épouse, une femme osseuse du même âge, et leurs deux filles, âgées de douze et seize ans, toutes deux très laides et à demi mortes de peur, accroupies entre les tonneaux.

Ils avaient perdu les médecins plus tôt dans la journée, et le lieutenant Green courait à la cave, chaque fois qu'il en trouvait le temps, pour porter secours aux blessés, dans la mesure des moyens de fortune actuellement à sa disposition.

Le fermier n'était pas en bons termes avec sa femme.

– Oh, non ! répétait-il amèrement, madame n'a pas voulu quitter sa maison, guerre ou pas guerre. « Oh, non ! restons, qu'elle a dit, je ne laisserai pas ma maison à des soldats. » Madame préfère cela, sans doute ?

Madame ne répondait pas. Assise sur sa caisse, impassible, elle buvait une bolée de cidre, en regardant curieusement les faces baignées de sueur froide des quatre blessés.

Lorsqu'une mitrailleuse allemande ouvrit le feu sur la fenêtre de la salle à manger et qu'il y eut, au-dessus d'eux, un fracas de vitres et de vaisselle brisées, elle but son cidre un peu plus rapidement, et ce fut tout.

– Les femmes, confiait le fermier à l'Américain mort étendu là à ses pieds. N'écoute jamais les femmes. Il est impossible de leur faire comprendre que la guerre n'est pas une rigolade.

Au rez-de-chaussée, les hommes avaient empilé tous les meubles derrière les fenêtres et tiraient à travers les interstices et par-dessus les coussins. Le lieutenant Green leur jetait des instructions, de temps à autre, mais personne n'y faisait attention. Dès que quelque chose bougeait, dans les haies ou le bouquet d'arbres situé à deux cents mètres de la maison, tout le monde tirait et se jetait sur le plancher.

Dans la salle à manger, au bout de la lourde table de chêne, était assis le capitaine Colclough, la tête dans ses mains, le revolver à crosse de nacre pendant toujours en travers de sa cuisse. Il était très pâle et semblait dormir. Personne ne lui parlait. Il ne parlait à personne. Une seule fois, lorsque le lieutenant Green pénétra dans la salle à manger pour voir si le capitaine était toujours vivant, Colclough sortit de sa torpeur et l'interpella en ces termes :

– J'aurai besoin de vous pour faire une déposition, dit-il. J'avais dit au lieutenant Sorenson de maintenir le contact, sur notre flanc droit, avec la compagnie L. Vous étiez là lorsque je lui ai donné cet ordre, n'est-ce pas ?

—Oui, mon capitaine, répliqua le lieutenant Green de sa voix aiguë, j'étais là.

– Il faudra que nous mettions cela noir sur blanc le plus tôt possible, dit Colclough en contemplant obstinément la surface brillante et lisse de la table. Le plus tôt possible...

– Mon capitaine, dit le lieutenant Green, dans une heure, il fera nuit noire, et, si nous voulons nous sortir d'ici, ce sera le moment d'essayer...

Mais le capitaine Colclough s'était retiré dans son rêve personnel, et il ne répondit pas ni ne leva les yeux lorsque le lieutenant Green cracha sur le tapis, à ses pieds, et retourna dans le salon, où le caporal Fein venait de recevoir une balle dans le poumon.

Au premier étage, dans la chambre à coucher du maître, et de la maîtresse de céans, Rickett, Burnecker et Noah surveillaient l'espace de terre meuble qui séparait la grange du hangar où étaient remisés la voiture-du fermier et les instruments agricoles. Au mur pendaient un crucifix de bois, et une photo de mariage du fermier et de son épouse, raides et pleins du sentiment de leurs responsabilités réciproques. Au centre d'un autre mur, trônait une affichette encadrée de la Compagnie Générale Transatlantique, représentant le paquebot *Normandie* voguant sur une mer calme d'un bleu étonnant.

Il y avait un couvre-pied brodé sur le grand lit de bois, des petits napperons de dentelle sur le secrétaire et un chat de porcelaine sur la cheminée.

« Quel endroit, pensa Noah en rechargeant son fusil, quel endroit pour livrer ma première bataille ! »

Une fusillade nourrie éclata à l'extérieur. Rickett, qui se tenait près d'une des deux fenêtres, une mitraillette Browning au poing, s'aplatit contre le papier de tenture à grosses fleurs. Le verre qui recouvrait Le *Normandie* éclata en mille morceaux. Le paquebot trembla sur le mur, gravement endommagé au-dessous de la ligne de flottaison. Mais le cadre ne tomba pas.

Noah regarda le grand lit aux couvertures impeccablement tirées. Il avait une envie folle de se glisser sous le sommier. Il fit un pas vers lui, de la fenêtre où il se trouvait. Il tremblait de tous ses membres. Lorsqu'il voulut remuer les mains, elles décrivirent de grands gestes inconscients, renversant un petit vase bleu posé au centre de la pièce, sur le guéridon recouvert d'un tapis brodé.

Si seulement il pouvait se fourrer sous le lit, il serait en sécurité. Il ne mourrait pas. Il pourrait se cacher, dans la poussière, sur le plancher rugueux, hérissé d'échardes. Tout ceci était parfaitement ridicule. À quoi bon se relever pour se faire tuer dans une petite pièce aux murs tapissés de papier à grosses fleurs, au premier étage d'une ferme cernée par la moitié de l'armée allemande. Ce n'était pas sa faute s'il était ici. Il n'avait pas pris le chemin entre les haies, il n'avait pas perdu le contact avec la compagnie L, il n'avait pas négligé de s'arrêter et de creuser un trou où il était supposé le faire, alors, quel

droit avait-on de lui demander d'attendre derrière ces fenêtres, aux côtés de Rickett, que les Allemands rectifient leur tir et lui fassent sauter la cervelle ?...

– Retourne à ta fenêtre ! criait frénétiquement Rickett. Tout de suite ! Szes szalauts-là attaquent...

Rickett s'exposait follement à la fenêtre, tirant de sa hanche, en éventail, de courtes salves meurtrières, bras et épaules rudement secoués par le recul.

« Pendant qu'il ne regarde pas, pensa Noah avec un sourire rusé. Pendant que personne ne regarde, je vais me glisser sous le lit, et personne ne saura où je suis passé. »

À l'autre fenêtre, Burneker tirait sans relâche, en hurlant :

– Noah ! Noah !

Noah jeta au lit un dernier regard nostalgique. Il était frais et propre et lui rappelait le sien, le leur, là-bas, en Amérique. Le crucifix se détacha soudain du mur et tomba sur le couvre-pied : le Fils de Dieu réduit en miettes.

Noah courut à la fenêtre et s'accroupit près de Burnecker. Il tira deux fois, à l'aveuglette, entre la grange et le hangar. Puis il regarda. Les silhouettes grises couraient vers la maison, à une vitesse inconcevable, pliées en deux, en un groupe compact.

« Oh ! pensa Noah, en visant soigneusement (bien aligner le guidon de visée, le point de mire et le centre de la cible. Même un vieillard rhumatisant ne peut manquer son coup), oh ! pensa Noah, en tirant sur les silhouettes courbées, ils ne devraient pas faire ça. Ils ne devraient pas venir tous ensemble, comme ça. Il avait à peine conscience de tirer. Rickett faisait feu sans arrêt, à l'autre fenêtre, et, près de lui, Burnecker retenait son souffle et pressait délibérément la détente. Noah entendit un long cri aigu et se demanda qui pouvait bien brailler ainsi. Il lui fallut un certain temps pour comprendre que c'était lui. Alors, il s'arrêta.

Ils tiraient aussi, du rez-de-chaussée, et les silhouettes grises tombaient et se relevaient, et rampaient, et tombaient encore. Trois d'entre elles s'approchèrent assez près pour lancer des grenades, mais manquèrent les fenêtres, et leurs grenades explosèrent futillement contre les murs. Rickett les cueillit tous les trois d'une rafale.

Les autres silhouettes grises s'arrêtèrent. Une seconde, elles demeurèrent immobiles, silencieuses, debout dans la glaise gluante de la cour. Puis elles tournèrent les talons et s'enfuirent en courant.

Noah les regarda, stupéfait. Il ne lui était jamais venu à l'idée que l'ennemi pourrait ne pas atteindre la maison.

– Allons, allons ! hurlait Rickett en rechargeant fiévreusement son arme. Tuez-moi szes szalauds ! Tuez-les...

Noah s'ébroua, visa soigneusement un homme qui courait d'une façon bizarrement asymétrique. Il avait perdu son fusil, et la boîte de son masque à gaz rebondissait comiquement sur sa hanche. Noah loucha, pressa doucement la détente, à l'instant précis où l'homme allait disparaître derrière la grange. Le métal était chaud sous ses doigts. L'homme s'étala dans la glaise et ne bougea plus.

– Sz'est sza, Ackerman, sz'est sza, jubila Rickett. Sz'est comme sza qu'y faut faire !

L'espace qui séparait le hangar de la grange était désert, à présent, en dehors des silhouettes grises qui ne bougeait plus.

– Ils sont partis, dit bêtement Noah. Ils ne sont plus là.

Il sentit sur sa joue une pression humide. Burnecker l'embrassait. Burnecker pleurait, riait et l'embrassait.

– À terre ! brailla Rickett. Couchez-vous, vite !

Ils s'accroupirent. Une demi-seconde plus tard,

ils entendirent le sifflement, à travers la fenêtre. Les balles s'écrasèrent sur le mur, juste au-dessous du *Normandie*.

« Très gentil de la part de Rickett, pensa Noah. Très gentil, et plutôt surprenant. »

La porte s'ouvrit, et le lieutenant Green entra. Ses yeux étaient granuleux et rouges, et sa mâchoire béait d'épuisement. Il s'assit lentement sur le lit, soupira, et laissa tomber ses bras entre ses jambes. Il oscilla un instant au bord du lit, et Noah craignit, vaguement, de le voir s'effondrer en arrière et s'endormir sur le couvre-pied brodé.

– On les a eus, mon lieutenant, dit Rickett, enchanté. On leur en a injecté une bonne dose.

– Oui, approuva le lieutenant Green de sa voix féminine, on les a bien assaisonnés. Personne de blessé, ici ?

– Pas iszi, crâna Rickett. Y a une drôle d'équipe, iszi !

– Morrison et Seeley ont leur compte, dans l'autre pièce, dit Green avec lassitude. Et, Fein, en bas, a une balle dans le poumon.

Noah revit Fein. Ses épaules énormes, son visage dur, son cou de taureau, l'infirmerie, en Floride, et Fein lui disant : « Après la guerre, tu pourras choisir tes fréquentations, mais pour l'instant... »

– Néanmoins... dit le lieutenant avec une vivacité soudaine, comme s'il se fût apprêté à faire un discours. Néanmoins...

Il s'arrêta, regarda vaguement autour de lui.

– Est-ce que ce n'est pas le *Normandie* ? s'informa-t-il.

– Oui, dit Noah.

Green sourit comme un imbécile.

– Je crois que je vais partir en croisière, dit-il.

Personne ne rit.

– Néanmoins, répéta Green en passant sa main sur ses yeux... quand il fera nuit, on tentera une sortie. Nous n'avons presque plus de munitions, et, s'ils essaient une seconde fois, nous sommes cuits. Cuits au beurre avec de la moutarde, dit-il vaguement. Dès qu'il fera nuit, chacun pour soi. Nous partirons deux par deux ou trois par trois. Deux par deux, trois par trois, fredonna-t-il, la compagnie se divisera en petits groupes de deux ou trois.

– Mon lieutenant, demanda Rickett, de la fenêtre où, obstinément, il guettait toujours l'ennemi. Mon lieutenant, est-ce que c'est un ordre du capitaine Colclough ?

– C'est un ordre du lieutenant Green, répliqua le lieutenant.

Il s'esclaffa, reprit son sérieux et, d'une voix plus ferme :

– J'ai assumé le commandement.

– Le capitaine est mort ? s'informa Rickett.

– Pas exactement, dit Green.

Brusquement, il se renversa sur le couvre-pied et ferma les yeux. Mais il continua de parler :

– Le capitaine s'est retiré pour la saison, dit-il. Il sera prêt pour la prochaine invasion.

Il s'esclaffa, étendu, les yeux clos, sur le gros lit de plumes. Soudain, il bondit sur ses pieds.

– Avez-vous entendu ? demanda-t-il anxieusement.

– Non, dit Rickett.

– Des tanks, expliqua Green. S'ils amènent des tanks avant la tombée de la nuit... Cuits au beurre, avec de la moutarde.

– Nous avons un bazooka (5) et deux obus, dit Rickett.

– Bien sûr.

Green se retourna vers le *Normandie*.

– Un de mes copains a fait une traversée sur ce bateau, dit-il. Un agent d'assurances de New Orléans, Louisiane. Entre Cherbourg et le phare d'Ambrose, trois femmes différentes se sont introduites de force dans son lit... Bien sûr, reprit-il gravement. Servez-vous du bazooka. Il est fait pour ça, pas vrai ?

Il se jeta à quatre pattes sur le plancher, s'approcha de la fenêtre, leva prudemment la tête et regarda au-dehors.

– Je peux distinguer quatorze Fritz morts, dit-il. Que peuvent bien fabriquer les vivants ?

Il secoua tristement la tête, recula. Il dut, pour pouvoir se relever, se cramponner à la jambe de Noah.

– Toute la compagnie, soupira-t-il, toute la compagnie fichue, en un seul jour de bataille. Ça ne paraît pas possible, hein ? Quand il fera nuit, rappelez-vous, chacun pour soi. Essayez de rejoindre nos lignes. Bonne chance.

Il redescendit. Les trois occupants de la chambre à coucher s'entre-regardèrent.

– O. K., dit Rickett de sa voix de sergent, vous êtes pas encore morts. Debout ! À vos fenêtres !

En bas, dans la salle à manger, Jamison se tenait devant le capitaine Colclough et hurlait. Jamison avait été près de Seeley lorsque celui-ci avait reçu une balle dans l'œil. Jamison et Seeley étaient originaires de la même ville du Kentucky. Ils se connaissaient depuis l'enfance et s'étaient engagés ensemble.

– Je te laisserai pas faire, sale croque-mort ! criait Jamison au capitaine, toujours assis devant la table de chêne, la tête entre ses mains.

Jamison venait d'apprendre qu'il leur faudrait laisser Seeley dans la cave, avec le reste des blessés, lorsqu'ils tenteraient de quitter la ferme, une fois la nuit tombée.

– Tu nous as fourrés là-dedans, tu vas nous en sortir. Et tous !

Trois autres soldats observaient la scène d'un œil morne, sans toutefois intervenir.

– Lève-toi ! salaud, cireur de cercueils ! hurlait Jamison. Reste pas assis comme ça. Lève-toi et dis quelque chose. Tu étais plus bavard, en Angleterre. Tu faisais des beaux discours quand y avait personne pour te tirer dessus, hein, espèce de sale embaumeur ! Nommé le 4 juillet, hein ?... Et puis, d'abord, enlève-moi ce jouet de gosse. Je peux pas souffrir la vue de ce pétard !

Avec des gestes de dément, Jamison arracha de son étui le quarante-cinq à crosse nacrée et le jeta violemment dans un coin. Puis il voulut arracher l'étui, n'y parvint pas, tira sa baïonnette et trancha gauchement le cuir, à grands coups maladroits. Il jeta l'étui luisant sur le sol et le piétina. Le capitaine Colclough ne bougea pas. Les autres soldats se tenaient immobiles, adossés au buffet de chêne sculpté.

– On devait tuer plus de Fritz que n'importe quelle autre compagnie, hein, rat de morgue. C'est pour ça qu'on était venus en Europe, hein ? Tu devais veiller personnellement à ce que tout le

monde fasse son boulot, hein ? Combien d'Allemands as-tu tués aujourd'hui, bougre de salaud ? Lève-toi un peu, mais lève-toi donc !

Jamison saisit Colclough par le col de sa veste et le mit sur ses pieds. Colclough continua de regarder, insensible, la surface polie de la longue table. Lorsque Jamison le lâcha, il glissa sur le sol et ne bougea plus.

– Faites-nous un discours, capitaine ! vociféra Jamison en poussant Colclough du bout de son soulier. Faites-nous une conférence sur l'art de perdre une compagnie en vingt-quatre heures et d'abandonner les blessés aux mains des Allemands. Faites-nous un discours sur la lecture des cartes et la politesse militaire ; je crève d'envie de l'entendre. Descendez à la cave et faites un discours à Seeley et dites-lui d'aller voir le CHAPELAIN, pour sa balle dans l'œil. Allez, fais-nous un discours. Dis-nous comment un major protège ses flancs contre l'ennemi, dis-nous encore qu'on est les soldats les mieux entraînés et les mieux équipés du monde !

Le lieutenant Green entra.

– Sortez, Jamison ! dit-il calmement. Retournez tous à vos postes.

– Je veux que le capitaine nous fasse un discours, insista Jamison. Juste pour moi et les copains qui sont dans la cave.

– Jamison !

La voix du lieutenant Green était suraiguë, mais pleine d'autorité.

– Retournez à votre poste. C'est un ordre.

Le silence pesa sur la pièce. À l'extérieur, une mitrailleuse allemande tira plusieurs rafales, et ils entendirent siffler quelques balles. Jamison toucha le cran de sûreté de son fusil.

– Soyez raisonnables, dit Green, comme un instituteur s'adressant à une classe de petits enfants. Sortez d'ici et soyez raisonnables.

Jamison tourna les talons et regagna lentement la pièce voisine. Les trois autres soldats le suivirent. Le lieutenant Green regarda pensivement le capitaine Colclough, qui gisait sur le sol, immobile. Il n'offrit pas au capitaine de l'aider à se relever.

– Ackerman, viens ici, dit Rickett.

Noah bondit à la fenêtre où Rickett l'attendait, bazooka en main.

– On va bien voir, dit Rickett, szi szes szaletés-là valent tout le bien qu'on en dit.

Noah s'accroupit derrière la fenêtre, et Rickett posa le canon du bazooka sur son épaule. Noah était dangereusement exposé, mais il avait soudain l'impression de s'en moquer. La proximité du tank menaçait également tous les occupants de la maison. Il respirait

régulièrement, attendant patiemment que Rickett eût fini de manœuvrer le bazooka sur son épaule.

– Il y a des fantassins derrière le tank, annonça calmement Noah. Une quinzaine, à peu près.

– Y vont avoir une petite szurprise, dit Rickett. Bouge pas.

– Je ne bouge pas, protesta Noah, irrité.

Rickett tripotait soigneusement le mécanisme. Le tank était encore à soixante ou soixante-dix mètres, et Rickett prenait toutes ses précautions.

– Tire pas, dit-il à Burnecker. Faisons mine qu'on est pas là.

Il s'esclaffa. Noah ne songea même pas à s'étonner d'entendre Rickett émettre un son qui rappelait aussi nettement un rire.

Le tank redémarra. Il s'ébranla puissamment, dédaignant de faire usage de ses armes, comme s'il comprenait l'effet paralysant produit par sa simple apparition et préférait conserver ses munitions pour la bonne bouche. Il parcourut quelques mètres, s'arrêta encore. Derrière lui, s'accroupirent les fantassins allemands.

L'une de ses mitrailleuses ouvrit le feu, arrosant au petit bonheur la façade de la ferme.

– Bouge pas, nom de Dieu ! dit Rickett.

Noah s'arc-bouta contre l'encadrement de la fenêtre. Il était sûr d'être touché avant peu. Tout son corps, à partir de la taille, était exposé en plein. Il regardait s'agiter les mitrailleuses du tank, dans l'ombre épaisse qui régnait entre les deux bâtiments.

Rickett fit feu. L'obus du bazooka décrivit une lente trajectoire, puis explosa contre le tank. Fasciné, Noah le regardait, oubliant même de s'accroupir. Une seconde, rien ne parut se produire. Puis, le canon s'inclina lourdement, pointa vers le sol. Il y eut, à l'intérieur du tank, une explosion étouffée. Quelques bouffées de fumée jaillirent à travers les diverses fentes. Puis il y eut d'autres explosions. Le tank vibra et trembla sur place. Il paraissait toujours aussi dangereux et plein de malice qu'auparavant, mais il ne bougeait plus. Noah vit les fantassins se replier en hâte et disparaître à nouveau derrière la grange et le hangar.

– Sza fonzsionne au quart de poil, constata Rickett. Je crois bien qu'on sz'est envoyé un tank !

Il ôta le bazooka de l'épaule de Noah et le reposa contre le mur.

Noah ne bougea pas. C'était comme si rien n'était arrivé, comme si le tank avait toujours fait partie du paysage, depuis des années et des années...

– Pour l’amour de Dieu, Noah, hurlait Burnecker, et Noah réalisa, soudain, qu’il y avait un bon moment que Burnecker l’appelait ainsi, – retire-toi de cette fenêtre.

Sentant soudain qu’il courait un terrible danger – Noah fit un bond en arrière et s’aplatit sur le plancher.

Rickett prit sa place à la fenêtre, son B. A. R. (6) à la main.

– M..., disait-il d’une voix furieuse, on devrait pas s’en aller de szette ferme. On pourrait tenir jusqu’à Noël. Szette vieille tante de Green a pas plus de cran qu’un nouveau-né.

Il lâcha une nouvelle rafale.

– Arrière, murmura-t-il. Laissez mon tank tranquille.

Le lieutenant Green pénétra dans la pièce.

– Descendez, dit-il. Il commence à faire noir. Nous allons partir dans quelques minutes.

– Je vais rester un peu iszi, dit dédaigneusement Rickett, juzste pour veiller à sze que les Fritz gardent leurs disztanszes. Il fit signe à Noah et Burnecker de se retirer.

– Allez-y et, szy y vous repèrent, filez comme des fièvres.

Noah et Burnecker se regardèrent. Ils auraient voulu dire quelque chose au sergent méprisant debout à la fenêtre, le B. A. R. prêt à tirer dans ses grosses pattes, mais ils ne savaient pas que dire. Rickett ne les regarda même pas lorsqu’ils franchirent la porte et suivirent le lieutenant Green dans l’escalier.

Le salon sentait la sueur et la poudre. Le plancher était jonché d’innombrables douilles écrasées par les pieds des défenseurs. Cette pièce rappelait davantage leur état de siège que la pièce de l’étage supérieur. Les meubles étaient empilés contre les fenêtres, toutes les chaises étaient brisées, tous les hommes agenouillés le long des murs. Dans la demi-obscurité du crépuscule, Noah distingua Colclough, sur le plancher. Il était allongé sur le dos, les bras étendus contre ses flancs, les yeux fixés sur le plafond. Son nez coulait. Il reniflait de temps en temps, mais n’émettait pas d’autre son. Ses reniflements rappelèrent à Noah que lui aussi était enrhumé. Il sortit de sa poche un mouchoir kaki trempé de sueur et se moucha énergiquement.

Un calme reposant régnait dans ce salon. Une seule mouche bourdonnait furieusement à travers la pièce et, par deux fois, Riker tenta de l’abattre avec son casque, mais il la manqua.

Noah s’assit sur le plancher, ôta son soulier et son legging droit. Très soigneusement, il lissa sa chaussette sur sa jambe. Rien ne pouvait être plus agréable que de masser doucement son propre pied et de faire disparaître les plis de sa propre chaussette. Les autres

soldats l'observaient attentivement, comme s'il avait été en train d'exécuter un tour immensément intéressant et compliqué. Puis il remit son legging et le laça, en prenant bien soin de faire bouffer la jambe de son pantalon. Il éternua deux fois, très fort, et vit Riker sursauter légèrement.

– À tes souhaits, dit Burnecker.

Il sourit à Noah, et Noah lui sourit. « Quel type épatant », pensa Noah.

– Je ne peux pas vous dire exactement ce que vous devez faire, commença le lieutenant Green.

Il était accroupi près de l'entrée de la salle à manger et parlait comme s'il avait profité du silence pour préparer un long discours, puis y avait renoncé, après coup, surpris d'entendre sa propre voix.

– Je ne peux pas vous dire quelle est la meilleure façon de rejoindre nos lignes. À vous de vous débrouiller. La nuit, vous verrez les déflagrations des canons ; le jour, vous les entendrez, et vous aurez une bonne idée générale de la direction à prendre pour rejoindre les nôtres. Mais les cartes ne vous serviront à rien, et je vous conseille d'éviter les routes. Moins les groupes seront nombreux, et plus vous aurez de chances de vous en tirer. Je regrette que ça ait tourné de cette façon, mais, si nous restons ici, nous finirons tous dans le même sac. De cette manière, certains d'entre nous vont s'en tirer.

Il soupira.

– Beaucoup d'entre nous, sans doute, continua-t-il avec une gaieté transparente, nous tous, peut-être. Les blessés sont aussi bien installés que possible, et les Français font ce qu'ils peuvent, en bas, pour les soigner. Si quelqu'un en doute, conclut-il d'un ton défensif, il peut y aller voir.

Personne ne broncha. D'en haut parvint le son déchirant, précipité, du B. A. R. « Rickett, pensa Noah, toujours debout derrière sa fenêtre. »

– Néanmoins..., murmura le lieutenant Green... Néanmoins... C'est déplorable. Mais il est fatal que des choses comme ça se produisent de temps en temps. Je vais essayer d'emmener le capitaine avec moi... Si quelqu'un veut dire quelque chose, qu'il le fasse maintenant...

Personne ne voulait rien dire. Noah se sentit soudain très triste.

– Il fait noir, dit le lieutenant Green.

Il se leva, s'approcha de la fenêtre.

– Oui, il fait noir...

Il se retourna vers les hommes. La plupart étaient assis à présent sur le plancher, adossés aux murs, la tête enfoncée entre les épaules. Ils

rappelaient à Noah une équipe de football à la mi-temps d'un match perdu d'avance :

– Inutile de reculer plus longtemps, dit le lieutenant Green. Qui veut passer le premier ?

Personne ne bougea. Personne ne regarda les autres.

– Faites attention lorsque vous atteindrez nos lignes, reprit le lieutenant. Ne vous montrez pas avant d'être sûrs qu'ils vous ont reconnus pour des Américains. Vous ne voudriez pas être abattus par nos propres hommes, pas vrai ? Qui passe le premier ?

Personne ne bougea.

– Je vous conseille, dit le lieutenant Green, de sortir par la porte de la cuisine. Il y a une remise, à proximité, qui vous fournira un premier couvert, et la haie n'est pas à plus de vingt-cinq mètres. Comprenons-nous bien : je ne vous donne plus d'ordres. C'est à vous de vous débrouiller. Il vaudrait mieux que le premier groupe parte maintenant...

Personne ne bougea. « C'est intolérable, pensa Noah, toujours assis sur le plancher. Absolument intolérable. »

Il se leva.

– O. K., dit-il.

Il fallait bien que quelqu'un se décide.

– Moi, dit-il.

Il éternua.

Burnecker se leva.

– Je te suis, dit-il.

Ricker se leva.

– Qu'est-ce qu'on risque ? dit-il.

Demuth et Cowley se levèrent. Leurs souliers raclèrent le sol carrelé.

– Où est cette saloperie de cuisine ? demanda Cowley.

« Ricker, Cowley, Demuth », pensa Noah. Ces trois noms lui rappelaient quelque chose. « Ah oui », pensa-t-il.

– Assez, dit Green. Assez pour le premier groupe.

Les cinq hommes gagnèrent la cuisine. Aucun des autres ne les regarda partir, et personne ne parla. La trappe qui conduisait à la cave béait dans le plancher de la cuisine. D'en bas, montait la lueur tremblotante de la bougie et le grognement bouillonnant de Fein agonisant. Noah ne baissa pas les yeux vers la cave. Le lieutenant Green ouvrit la porte de la cuisine, avec d'innombrables précautions. Les gonds émirent un grincement rauque. Tous les hommes se figèrent.

D'en haut descendit le bruit caractéristique du B. A. R. « Rickett, pensa Noah, Rickett, là-haut, combattant sa propre guerre ».

L'air nocturne sentait la ferme et l'humidité. L'odeur douceâtre et lourde de l'étable leur parvenait, à travers l'entrebâillement de la porte.

Noah éternua dans sa main et se retourna, prêt à s'excuser.

– Bonne chance ! dit le lieutenant Green. Qui passe le premier ?

Serrés les uns contre les autres, parmi les casseroles de cuivre et les énormes cruches à lait, les cinq hommes regardèrent la tranche de nuit visible entre la porte et l'huissierie. « C'est intolérable, songea Noah. Absolument intolérable. Nous ne pouvons rester comme ça indéfiniment. » Il poussa Riker, s'approcha de la porte.

« Il ne faut pas que j'éternue, pensait-il ; il ne faut pas que j'éternue. » Puis il se pencha en avant et se glissa au-dehors.

Il se dirigea vers la remise. Il plaçait ses pieds très soigneusement et tenait son fusil à deux mains, pour éviter, dans l'ombre, de heurter quoi que ce soit. Son doigt n'était pas sur la détente, car il lui était impossible de se rappeler s'il avait ou non remis le cran de sûreté. Il souhaita que les autres y aient pensé, de manière à ne pas lui tirer dedans s'ils trébuchaient dans la terre humide.

Ses souliers faisaient un bruit de pompe aspirante, et les courroies de son casque battaient contre ses joues. Si près de ses oreilles, le bruit lui paraissait énorme. Lorsqu'il parvint à l'étable, il s'arrêta dans l'odeur des litières et boucla les courroies sous son menton. Un par un, les quatre autres traversèrent l'espace qui séparait l'étable de la cuisine. De la cave monta un long cri perçant. Le cri rebondit sur le mur de l'étable et Noah se ramassa sur lui-même, nerfs tendus. Mais rien ne se produisit.

Puis il se jeta à plat ventre et se mit à ramper vers la haie, qui se dessinait à quelque distance, contre le fond plus clair du ciel nocturne. Au-delà, loin derrière elle, renaissaient incessamment les éclairs de l'artillerie.

Un fossé courait le long de la haie. Noah s'y glissa et attendit, tentant de se forcer à respirer lentement, silencieusement. Les autres faisaient un bruit énorme, mais il lui était impossible de leur faire signe d'user de plus de discrétion. Un par un, ils se glissèrent auprès de lui. Ainsi groupés, dans l'herbe humide du fossé, le sifflement de leurs respirations conjuguées paraissait signaler leur présence à cinquante mètres à la ronde. Ils ne bougeaient plus. Ils étaient accroupis dans le fossé, tassés les uns contre les autres, et Noah comprit, soudain, qu'ils attendaient tous qu'un autre prenne l'initiative.

« Ils veulent que ce soit moi, pensa Noah avec ressentiment. Pourquoi veulent-ils que ce soit moi ? »

Mais il se maîtrisa, et, à travers la haie, regarda dans la direction des éclairs d'artillerie. Dans le champ, de l'autre côté, il distinguait des silhouettes mouvantes. Hommes ou bétail ? Il était impossible de le dire. De toutes manières, ils n'auraient pas pu traverser la haie sans faire un bruit considérable. Noah toucha la jambe de l'homme qui le suivait pour lui indiquer qu'il allait reprendre sa route et avança dans le fossé, le long de la haie. Derrière lui, les autres s'ébranlèrent.

Noah progressait lentement, baigné de sueur, s'arrêtant tous les cinq mètres pour écouter. La haie était opaque et murmurait au contact de la brise. De temps à autre, un petit animal effrayé filait à travers les feuilles, un oiseau dérangé dans son sommeil battait des ailes au-dessus de leurs têtes. Mais les Allemands ne donnaient toujours aucun signe d'existence.

« On y arrivera peut-être, pensa Noah, en rampant dans l'humus puant qui tapissait le fond du fossé, on y arrivera peut-être. Peut-être qu'on s'en tirera. »

Puis il allongea la main et toucha quelque chose de dur. Il demeura immobile et rigide, déplaçant lentement sa main droite, en un geste d'exploration. « Un objet rond, pensa-t-il, rond et métallique... un casque. » Sa main se posa sur quelque chose d'humide et de gluant, et Noah réalisa qu'il y avait un cadavre dans le fossé, devant eux, et que l'homme avait été ! touché au visage.

Il recula un peu et tourna la tête.

– Burnecker, chuchota-t-il.

– Quoi ?

La voix de Burnecker semblait venir de loin et sortir d'une gorge en cours de strangulation.

– Y a un macchabée, juste devant moi, chuchota Noah.

– Quoi ? Je ne t'entends pas.

– Un macchabée... Un mort, souffla Noah.

– Qui est-ce ?

– Comment diable veux-tu que je le sache ? chuchota Noah.

Il en voulait à Burnecker de se montrer aussi stupide. Puis il faillit éclater de rire, tant la situation lui parut soudainement idiote.

– Passe le mot, chuchota-t-il.

– Quoi ?

Noah se mit à haïr Burnecker. Amèrement. Profondément.

– Passe le mot, dit-il un peu plus fort. Pour les empêcher de faire les

imbéciles.

– O. K O. K dit Burnecker.

Noah entendit, derrière lui, se succéder les chuchotements.

– O. K., dit enfin Burnecker. Ils ont tous pigé.

Lentement, Noah rampa sur le cadavre. Ses mains se posèrent sur les bottes de l'homme, et Noah comprit, soudain, que le cadavre était celui d'un Allemand, car les Américains ne portaient pas de bottes. Il faillit s'arrêter pour communiquer aux autres ce qu'il avait découvert. Il était heureux de savoir qu'il ne s'agissait ! pas d'un des leurs. Puis il se souvint que les parachutistes portaient des bottes, eux aussi, et que ce pouvait être un parachutiste. Il réfléchit en rampant toujours, et cet effort de concentration mentale l'empêcha de sentir sa frayeur et sa fatigue. « Non, conclut-il enfin, les parachutistes américains portent des bottes à lacets, et celles-ci n'étaient pas lacées. » C'était donc bien un Allemand. Un Allemand mort gisant au fond d'un fossé. Il aurait dû le comprendre, d'après la forme de son casque. Mais les casques allemands et américains n'étaient pas tellement différents, surtout au toucher, et il n'avait encore jamais eu l'occasion de toucher un casque allemand.

Il atteignit l'extrémité du champ. Le fossé et la haie tournaient à angle droit, en lisière du champ. Prudemment, Noah tendit la main. Il y avait une petite brèche, dans la haie, et, de l'autre côté, une route étroite. Il faudrait qu'ils traversent la route, tôt ou tard. Autant le faire maintenant.

Noah se retourna vers Burnecker.

– Écoute, chuchota-t-il, je vais franchir la haie, à cet endroit.

– O. K., dit Burnecker.

– Il y a une route, de l'autre côté.

– O. K.,

Ils entendirent un bruit de pas, sur la route, et le cliquetis métallique des équipements. Noah referma sa main sur la bouche de Burnecker. Ils écoutèrent. Trois ou quatre hommes marchaient sur la route, en échangeant de rares paroles. C'était de l'allemand. Noah tendit l'oreille, comme si, bien qu'il ne comprît pas un traître mot d'allemand, tout ce qu'il entendrait puisse lui être un jour d'une grande utilité.

Les Allemands s'éloignèrent d'un pas ferme, régulier, comme celui d'une patrouille faisant une ronde. Leurs voix déclinèrent dans la nuit bruisante, mais ils entendirent longtemps encore le martèlement lourd de leurs bottes.

Riker, Demuth et Cowley rejoignirent Noah, contre le flanc du fossé.

– On va traverser la route, chuchota Noah.

– De la merde !

Noah reconnut la voix de Demuth, tremblante et rauque, à peine identifiable.

– Si vous voulez continuer, allez-y. Moi, je reste ou je suis. Dans ce fossé.

– Ils te ramasseront demain matin. Dès que le jour sera levé..., insista anxieusement Noah.

Parce qu'il les avait conduits jusque-là, il se sentait illogiquement responsable de leur sort à tous.

– Tu ne peux pas rester là.

– Non ? gouailla Demuth. Sans blague ? Que ceux qui veulent recevoir une balle dans le cul continuent. Moi, je reste là.

Alors, Noah comprit que les voix confiantes et à peine étouffées des quatre Allemands marchant d'un pas égal de l'autre côté de la haie avaient donné le coup de grâce à l'énergie – fût-ce celle du désespoir – qui avait permis à Demuth de venir jusqu'ici. Pour Demuth, la guerre était finie. Advienne que pourrait, il ne combattrait plus. « Peut-être a-t-il raison, pensa Noah, peut-être est-ce la meilleure façon d'agir... »

– Noah...

C'était la voix de Burnecker, anxieuse, pleine d'attente.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Moi ? dit Noah.

Et, parce qu'il savait que Burnecker comptait sur lui :

– Je vais traverser la haie, chuchota-t-il. Demuth ne devrait pas rester ici.

Il attendit que les autres se joignent à lui pour tenter de convaincre Demuth. Personne ne dit rien.

– O. K., dit Noah.

Il franchit prudemment la haie. Les branches humides saupoudrèrent son visage de gouttes glacées. La route lui parut soudain très large. Elle était sillonnée de profondes ornières. Ses semelles de caoutchouc glissèrent sur le bord de l'une d'elles et il faillit tomber. Deux pièces métalliques de son équipement se heurtèrent avec un léger cliquetis, tandis qu'il s'efforçait de reprendre son équilibre. Il ne lui restait plus qu'à aller de l'avant. À une quinzaine de mètres plus loin, il distinguait, dans l'autre haie, l'endroit où un tank avait dû passer, fracturant les rameaux enchevêtrés, écrasant les petites feuilles vertes. Il marcha vers la brèche, penché en avant, avec une curieuse impression de nudité.

Derrière lui, il entendait les pas furtifs des autres hommes. Il pensa à Demuth et se demanda quelle impression il devait éprouver à présent, seul dans son fossé, attendant la première lueur de l'aube et le premier Allemand qui aurait l'air d'avoir entendu parler de la Convention de Genève.

Loin, derrière lui, le B. A. R. lâcha de nouvelles rafales. « Rickett, pensa Noah, Rickett », qui jamais ne se rendrait, jurant et tuant toujours à la fenêtre du premier étage.

Puis une mitrailleuse ouvrit le feu. D'après le son, elle ne devait pas être à plus d'une vingtaine de mètres. Il y eut des cris, en allemand, et des fusils ouvrirent le feu. Noah entendit gémir les balles, au-dessus de sa tête, tandis qu'il courait, sans plus chercher à éviter de faire du bruit, vers la brèche pratiquée dans l'autre haie. Il s'y lança, à corps perdu. Il entendait les autres courir sur ses traces, dans la glaise, et foncer à leur tour à travers la haie. L'intensité du feu s'accroissait de seconde en seconde. À une centaine de mètres, des balles traçantes prirent leur essor, mais passèrent très haut au-dessus de leurs têtes. Le simple fait de voir les munitions gâchées se perdre dans les branches des arbres procurait à Noah une sensation paradoxale de bien-être et de sécurité.

Il se rua à travers le champ, en ligne droite, les autres toujours derrière lui. Des balles traçantes se croisaient devant lui, et des Allemands poussaient des cris de surprise, à sa gauche, quelque part, mais aucune balle ne semblait leur être vraiment destinée. La respiration haletante de Noah lui brûlait les poumons, et il avait l'impression de courir avec une lenteur désespérante. « Des mines, pensa-t-il brusquement, il y a des mines dans toute la Normandie. » Puis il vit des silhouettes sombres se mouvoir à quelques pas de lui, dans l'obscurité, et faillit tirer en courant. Mais les silhouettes émirent de légers meuglements, il distingua une paire de cornes et se trouva soudain au milieu d'une demi-douzaine de vaches effrayées, qui couraient avec lui vers l'autre extrémité du champ et le frôlaient de leurs flancs humides. L'une d'elles dut recevoir quelques balles, car elle s'effondra, devant lui ; il trébucha et culbuta par-dessus le corps de la bête blessée. La vache rua convulsivement, tenta de se redresser, n'y parvint pas et roula sur elle-même. Les autres hommes dépassèrent Noah sans le voir, Noah se releva et courut à leur suite.

Il lui semblait que ses poumons allaient éclater et qu'il lui serait impossible de faire un pas de plus. Mais il reprit sa course, très droit, maintenant, malgré les balles, car la douleur aiguë qui lui mordait les entrailles l'empêchait de se courber de nouveau.

Il dépassa un de ses compagnons, puis un autre, puis un autre. Il entendait leurs respirations spasmodiques franchir bruyamment leurs

narines dilatées. Il était stupéfait de pouvoir se déplacer si vite, d'avoir pu rattraper et distancer les autres.

Il s'agissait, avant tout, de parvenir à l'autre haie, à l'autre fossé, avant que les Allemands braquent vers eux un projecteur.

Mais les Allemands n'étaient pas d'humeur à braquer des projecteurs cette nuit-là, et l'intensité de leur feu ne tarda pas à diminuer rapidement. Au trot, Noah parcourut les vingt derniers mètres qui le séparaient de la haie. À intervalles réguliers, un arbre poussait au sein de l'épaisse ligne de feuillages. Noah se jeta sur le sol, y demeura étendu, haletant. L'air sifflait douloureusement dans ses poumons. Bientôt, tous les autres furent étendus près de lui, à plat ventre, incapables de parler, tentant vainement de reprendre haleine. Une nouvelle salve de balles traçantes gémit au-dessus de leurs têtes. Puis le pointillé lumineux descendit vers l'autre coin du champ. Il y eut un concert de meuglements frénétiques, un martèlement de sabots emballés, un cri de colère, en allemand, à quelque distance, et le mitrailleur cessa enfin de massacrer les vaches.

Ce fut le silence, uniquement troublé par les hoquets douloureux des quatre hommes.

Au bout d'un long moment, Noah se dressa sur son séant. (Le premier, une fois de plus, enregistra une portion intacte, calculatrice, de son esprit.) « Riker, Cowley, songea-t-il avec une puérilité lointaine qui n'avait rien de commun avec l'homme haletant et couvert de sueur assis dans un pré de Normandie, Riker, Cowley, Demuth, Rickett et les autres, il faudra qu'ils s'excusent de tout ce qu'ils m'ont fait en Floride... »

– Allons, dit froidement Noah, en route pour le P. X.

Un par un, les trois autres s'assirent. Ils regardèrent autour d'eux. Plus rien ne bougeait ni ne se faisait entendre dans l'obscurité. De la ferme leur parvint un nouveau crépitement du B. A. R. de Rickett, mais il n'évoquait plus, dans leurs esprits, aucune image intelligible. Dans le lointain, un raid aérien faisait rage. Les obus de la D. C. A., qui éclataient dans le ciel noir, et les explosions terrestres qui franchissaient, par instants, la ligne d'horizon, ressemblaient à un feu d'artifice dans un vieux film muet. « Les Allemands bombardent la plage, ce ne peut être que les Allemands, puisque nous ne faisons pas de vols de nuit, par ici », pensa Noah. Il était satisfait de la vivacité et de l'exactitude avec lesquelles son cerveau enregistrait et interprétait les impressions qu'il recevait. « Il ne nous reste plus qu'à marcher dans cette direction, pensa-t-il ; continuer à marcher, c'est tout ce qui nous reste à faire... »

– Burnecker, chuchota-t-il en se levant, tiens-toi d'une main à ma

ceinture ; Cowley, tiens la sienne ; Riker, tiens celle de Cowley, pour que nous ne nous perdions pas dans l'obscurité.

Docilement, les trois hommes obéirent.

Puis, en file indienne, ils marchèrent dans la direction vers laquelle les entraînait Noah.

Ce fut à l'aube qu'ils rencontrèrent les prisonniers. Il faisait assez jour, maintenant, pour qu'il ne leur soit plus nécessaire de se tenir par la ceinture, et ils étaient allongés derrière une haie, prêts à traverser une étroite route goudronnée, lorsqu'ils entendirent le raclement de pieds caractéristique d'une troupe en marche.

Un moment plus tard apparut une colonne d'une soixantaine d'Américains. Ils marchaient lentement, en traînant les pieds, encadrés par six Allemands armés de mitraillettes. Ils passèrent à trois mètres de Noah, qui étudia attentivement leurs visages. Ils portaient un mélange de honte et de soulagement, ainsi qu'une sorte de lassitude anesthésiante, mi-involontaire, mi-délibérée. Les prisonniers ne regardaient pas leurs gardiens, ni ne se regardaient entre eux, ni ne regardaient le paysage. Ils marchaient lentement, dans une sorte de transe. Ils marchaient plus légèrement que les autres soldats, parce qu'ils n'avaient plus ni fusils, ni paquetages, ni équipement. Et, tout en les observant, Noah sentit l'étrangeté de voir soixante Américains marcher ainsi sur une route, dans une sorte de formation, les mains dans les poches, sans armes et sans bagages.

Ils passèrent et disparurent. Le bruit décroissant de leur avance mourut bientôt parmi les haies ruisselantes de rosée.

Noah se retourna vers ses compagnons. Ils regardaient toujours, immobiles, l'extrémité de la route où venaient de disparaître les prisonniers. Les visages de Cowley et de Burnecker n'exprimaient rien, qu'une fascination objective et intéressée. Mais Riker avait l'air bizarre. Noah le regarda fixement et comprit, soudain, que ce qu'il voyait sur le visage de Riker, dans ses yeux gonflés et rouges, sous sa barbe hirsute et boueuse, n'était autre que ce mélange de honte et de soulagement qu'il avait découvert sur tous les visages des prisonniers.

– Je vais vous dire une bonne chose, annonça Riker d'une voix rauque, méconnaissable, sans regarder Noah ni les autres. On s'y prend comme des imbéciles. On n'a pas une chance de s'en tirer, de cette façon, tous les quatre ensemble. La seule façon de s'en tirer est de se disperser. Un par un.

Il s'arrêta. Personne ne répondit.

Riker regarda le bout de la route.

– C'est une simple question de jugeote, reprit-il. Quatre types ensemble font une trop bonne cible. Un type tout seul peut facilement

se cacher. Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire, mais je vais continuer tout seul.

Il attendit que ses compagnons prennent la parole, mais personne ne répondit. Ils étaient allongés dans l'herbe humide, visages inexpressifs.

– Il ne faut jamais rien remettre à plus tard, dit Riker d'une voix cassée.

Il se redressa, hésita un instant, traversa la haie. Il s'arrêta, plié en deux, sur le bord de la route. Il était énorme et pareil à un ours, avec ses gros bras pendants, ses mains puissantes et noires oscillant au niveau de ses genoux. Puis il s'éloigna sur la route, dans la direction prise par la colonne.

Noah et les autres le regardèrent. Graduellement, Riker se redressa. Sa silhouette, pensa Noah, avait quelque chose d'insolite, et il essaya d'en comprendre la raison. Puis, alors que Riker était déjà à une quarantaine de mètres et qu'il accélérât insensiblement l'allure, Noah réalisa ce qui lui avait donné cette impression. Riker n'était pas armé ! Noah baissa les yeux vers l'endroit où s'était allongé Riker. Le Garand gisait dans l'herbe, canon bourré de terre humide.

Noah releva les yeux. Riker courait presque, maintenant, le casque solidement enfoncé sur la tête, ses épaules énormes rythmiquement agitées par la vitesse de sa marche. Lorsqu'il atteignit le premier tournant ses mains montèrent lentement au niveau de ses épaules. Puis elles s'immobilisèrent définitivement, au-dessus de sa tête, Riker disparut au tournant, et Noah ne le revit plus.

– Un fantassin de moins, constata calmement Burnecker.

Machinalement, il ôta le chargeur du Garand, éjecta la cartouche déjà introduite dans le magasin, la ramassa et, avec le chargeur, la fourra dans sa poche.

Noah se leva. Burnecker l'imita. Cowley hésita, soupira et se leva à son tour.

Noah franchit la haie et traversa la route. Burnecker et Cowley le suivirent.

L'artillerie grondait sans arrêt, au loin, vers la côte. À défaut d'autre chose, pensa Noah, elle leur apportait toujours la certitude que l'armée n'avait pas été rejetée de France.

La grange et la maison paraissaient abandonnées. Les pattes en l'air, deux vaches mortes commençaient à gonfler hideusement, dans la cour, mais la maison semblait déserte et infiniment tentante.

Ils étaient complètement épuisés, et, rampants, courbés, accroupis, se mouvaient dans une morne somnolence. S'il leur fallait encore

courir, Noah était certain que lui, au moins, n'y parviendrait pas. Plusieurs fois, ils avaient aperçu des Allemands, et Noah était sûr que deux Allemands à motocyclette les avaient repérés au moment où ils se jetaient à terre, derrière une haie. Mais les Allemands s'étaient contentés de ralentir un peu, avaient regardé dans leur direction et calmement poursuivi leur route. Il était difficile de dire si c'était de la peur ou bien une arrogante indifférence qui les avaient empêchés de les attaquer.

Cowley haletait, très fort, chaque fois qu'il se mouvait. Il était tombé, à deux reprises, en escaladant des palissades et avait voulu jeter son fusil. Noah et Burnecker avaient dû discuter avec lui près de dix minutes pour l'en dissuader. Burnecker s'était chargé, en plus de son propre fusil, de porter celui de Cowley, et Cowley ne lui avait proposé de le reprendre qu'au bout d'une demi-heure.

Ils avaient besoin de repos. Ils n'avaient pas dormi depuis deux jours et rien mangé depuis la veille, et la grange et la maison les attiraient.

– Ôtez vos casques et laissez-les ici, dit Noah. Levez-vous, tenez-vous droit et marchez lentement.

Ils avaient, pour atteindre la grange, une cinquantaine de mètres à parcourir en terrain découvert. S'ils marchaient naturellement, et que quelqu'un les aperçoive, ils pourraient être pris pour des Allemands. À présent, Noah prenait automatiquement les décisions, donnait les ordres nécessaires, et les autres obéissaient sans lui poser de questions.

Ils se levèrent, sortirent rapidement de leur fossé, et, aussi normalement que possible, marchèrent vers la grange. Le grondement lointain de l'artillerie accentuait encore l'impression de silence et de vide qui régnait autour des deux bâtiments. La porte de la grange était ouverte. Ils laissèrent derrière eux l'odeur des deux vaches mortes et entrèrent. Noah jeta un coup d'œil autour de lui. À quelques mètres, une échelle grossière conduisait à un grenier à foin.

– Grimpons, dit Noah.

Cowley passa le premier, se hissa laborieusement. Burnecker le suivit. Noah saisit les barreaux de l'échelle et respira profondément. Il leva la tête. Douze échelons. Il secoua la tête. Douze échelons ! C'était impossible. Il commença à grimper, marquant une pause à chaque échelon. Le bois était vermoulu et riche en échardes. L'odeur de la grange était de plus en plus lourde et poussiéreuse à mesure qu'il s'approchait du sommet. Il éternua et faillit retomber. Parvenu au haut de l'échelle, il attendit un long moment d'avoir assez de force pour se jeter enfin sur le plancher du grenier. Burnecker s'agenouilla près de lui, le saisit sous les aisselles et tira ; Noah, surpris, se sentit soulevé et

s'affala avec reconnaissance sur le plancher grossier, heureux et surpris de constater la solidité de la poigne de Burnecker. Au bout de quelques secondes, il s'assit, rampa jusqu'à la petite fenêtre qui s'ouvrait à l'autre extrémité du grenier. Il regarda au-dehors. De sa position élevée, il découvrait, à cinq cents mètres de là, un essaim de camions et de petites silhouettes agitées, mais tout cela était trop lointain pour être vraiment dangereux. Une ferme brûlait, à sept ou huit cents mètres, mais cela aussi paraissait normal et inoffensif. Il se détourna de la fenêtre, écarquilla les yeux. Burnecker et Cowley le regardaient d'un air interrogateur.

– Nous avons trouvé un foyer dans l'armée, dit Noah.

Il sourit bêtement, satisfait de sa facétie.

– Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire, mais, moi, je vais dormir.

Il posa soigneusement son fusil et s'allongea sur le plancher. Il ferma les yeux, tandis que Burnecker et Cowley s'installaient confortablement. Il s'endormit. Dix secondes plus tard, un brin de paille l'éveilla en se glissant dans son oreille. Il remua la tête, d'un petit geste convulsif et inefficace, comme s'il avait perdu le contrôle de ses muscles. Deux obus atterrirent à proximité, et il se dit, vaguement, que l'un d'entre eux devrait monter la garde pendant le sommeil des deux autres ; puis il se dit, tout aussi vaguement, qu'il allait se relever pour en discuter avec

Burnecker et Cowley et, promptement, se rendormit.

Il faisait presque nuit lorsqu'il s'éveilla de nouveau. Une étrange trépidation secouait la grange des pieds à la tête. Longtemps, Noah demeura immobile. Il faisait bon se reposer sur la paille sèche, dans l'odeur chaude des vieilles moissons et du bétail disparu, sans bouger, sans penser, sans se demander quel était ce bruit, sans se soucier de sa faim et de sa soif et de la distance qui le séparait de son foyer. Il tourna la tête. Burnecker et Cowley dormaient toujours. Cowley ronflait, mais Burnecker dormait paisiblement. Son visage, dans la demi-obscurité du grenier, était enfantin et calme. Noah se surprit à sourire tendrement au spectacle du sommeil confiant de Burnecker. Puis son cerveau parvint enfin à interpréter le sens du bruit que percevaient ses oreilles et de la trépidation qui ébranlait la grange. Il s'agissait de lourds camions défilant sur la route et de lourdes charrettes tirées par de nombreux chevaux.

Noah s'assit sur le plancher du grenier, rampa jusqu'à la fenêtre et regarda. Des camions allemands passaient sur la route, tandis qu'à une courte distance des hommes actifs et silencieux chargeaient des munitions dans d'autres camions et charrettes hippomobiles. Noah

réalisa, soudain, qu'il se trouvait en présence d'un vaste dépôt volant de munitions où, sous le couvert de la nuit tombante, à l'abri désormais des forces aériennes, les unités d'artillerie allemandes venaient chercher leurs munitions du lendemain. Il écarquilla les yeux, pour percer le brouillard et l'obscurité, tandis qu'à portée de fusil les soldats allemands chargeaient dans les camions et les lourdes charrettes les longs paniers d'osier qui contenaient les obus de 88 millimètres. Il était étrange de voir tant de chevaux, comme des visiteurs de guerres oubliées. Ils donnaient à la scène, tous ces gros animaux patients et lourds, dont des soldats tenaient les rênes, un caractère inoffensif et suranné.

« Nom d'un chien ! pensa automatiquement Noah, voilà un dépôt dont ils aimeraient connaître l'existence, au quartier général divisionnaire d'artillerie. » Il retourna ses poches, y dénicha un bout de crayon.

Il l'avait utilisé, sur la péniche de débarquement – il y avait de cela combien de jours ? – pour écrire une lettre à Hope. Le moyen lui avait paru bon d'oublier où il se trouvait, d'oublier les obus qui le cherchaient sur la mer, mais il avait dû bientôt s'interrompre. « Ma chérie, je pense à toi sans cesse. (Quel cliché ! N'eût-il pas dû, en un moment tel que celui-là, écrire quelque chose de plus profond, extérioriser quelque secret intime jamais encore exprimé ?) Nous allons bientôt entrer en action, ou nous sommes déjà en pleine action, si tu préfères, bien qu'il soit difficile d'imaginer une bataille au milieu de laquelle il soit possible d'écrire une lettre à sa femme... » Puis il lui avait fallu s'interrompre, car sa main s'était mise à trembler nerveusement. Il avait remis le crayon et la feuille de papier dans sa poche. Il se fouilla, cherchant la lettre commencée, mais ne la trouva pas. Il sortit de son portefeuille la photo de Hope et de leur bébé, la retourna. Au dos, Hope avait écrit : « Photo d'une mère inquiète et d'un bébé nullement inquiet. »

Noah regarda par la fenêtre. À moins d'un kilomètre, en ligne droite, s'élevait le clocher d'une église. Soigneusement, Noah dessina une petite carte, sur laquelle il marqua l'emplacement du clocher, mentionnant la distance approximative qui le séparait du dépôt de munitions. À cinq cents mètres vers l'ouest, il repéra un groupe de quatre maisons et le porta sur son plan. Puis il examina l'ensemble d'un œil critique. Ça ferait l'affaire. Si jamais ils rejoignaient leurs propres lignes, sa petite carte ferait très bien l'affaire de l'artillerie divisionnaire. Il regarda les hommes charger méthodiquement leurs paniers d'osier, sous la protection des arbres, non loin d'une grande ferme, à sept ou huit cents mètres d'un clocher, à cinq cents mètres d'un groupe de quatre maisons. Au-delà du champ dans lequel se

trouvait le dépôt volant de munitions, il distingua une route goudronnée, en reproduisit fidèlement la courbe sur son plan, et remit la photographie dans son portefeuille. Quelques-uns des camions et des véhicules tirés par des chevaux s'engageaient dans un chemin d'escarbilles qui croisait la route goudronnée, à six cents mètres de là. Ils disparurent derrière un bouquet d'arbres et ne réapparurent point de l'autre côté. Il doit y avoir une batterie dans ce bosquet, pensa Noah. Il se réserva d'aller le vérifier plus tard. Une nouvelle intéressante de plus pour le quartier général divisionnaire.

Il se sentait énergique et impatient d'agir. Il lui semblait intolérable de s'attarder ici, avec tous ces renseignements dans sa poche, pendant qu'à une dizaine de kilomètres, peut-être, les canons de la division bombardaient à l'aveuglette des champs inoccupés. Il quitta la fenêtre, s'approcha de Cowley et de Burnecker. Il se pencha pour éveiller Burnecker, et s'arrêta. Un quart d'heure au moins s'écoulerait encore avant que l'obscurité soit assez intense pour leur permettre de vider les lieux. Autant les laisser dormir encore un peu.

Noah retourna à la fenêtre. Une lourde charrette passait sur la route, juste devant ses yeux. Un soldat conduisait l'attelage, et les têtes des chevaux montaient et redescendaient puissamment, de part et d'autre du brancard unique. Deux autres soldats marchaient près de l'attelage, comme des fermiers pensifs revenant des champs après une dure journée de travail. Le bras levé, l'un d'eux s'appuyait au bord de la charrette. Ni l'un ni l'autre ne levaient les yeux.

La charrette se dirigea en grinçant vers le dépôt de munitions. Noah secoua la tête et alla réveiller Cowley et Burnecker.

Ils étaient au bord d'un canal. Le canal n'était pas très large, mais il était impossible d'en évaluer la profondeur, et sa surface huileuse luisait dangereusement sous la lune. Cachés dans un buisson, ils regardaient pensivement l'eau noire. La marée était basse, le flanc de l'autre rive, humide et sombre au-dessus de la surface de l'eau. Ils n'avaient pas de montre, mais l'aube ne devait plus être très lointaine.

Cowley avait protesté lorsque Noah les avait emmenés près de la batterie camouflée. « Nom de D..., avait-il chuchoté amèrement, tu choisis bien ton temps pour aller à la chasse aux médailles. » Mais Burnecker avait soutenu Noah, et Cowley les avait suivis.

Et maintenant, allongé une fois de plus dans l'herbe humide, à quelques mètres de l'extrême bord du canal, les yeux fixés sur le ruban liquide, Cowley venait de déclarer :

- Je ne sais pas nager.
- Moi non plus, dit Burnecker.

Une mitrailleuse ouvrit le feu, quelque part, de l'autre côté du

canal, et quelques balles traçantes décrivirent une arabesque au-dessus de leurs têtes.

Noah soupira, ferma les yeux. C'était une mitrailleuse américaine, car elle tirait dans leur direction. Elle était si proche, – à peine vingt mètres d'eau – et les deux autres ne savaient pas nager. Il pouvait presque sentir la photographie dans son portefeuille, avec la carte au dos indiquant la position du dépôt volant de munitions, de la batterie, d'un groupe de tanks de réserve qu'ils avaient dû contourner, le tout soigneusement reporté au verso de la photographie, par-dessus l'écriture de Hope. Vingt mètres d'eau. Après une si longue randonnée. Après tout ce qu'ils avaient subi. Après toute l'énergie qu'il avait dû déployer. S'il ne traversait pas maintenant, il n'y parviendrait jamais. Autant déchirer la photographie et se rendre à l'ennemi.

– Ça ne doit pas être très profond, dit Noah. C'est la marée basse.

– Je ne sais pas nager, répéta Cowley avec obstination.

– Burnecker ? dit Noah.

– Je veux bien en courir le risque, dit Burnecker.

– Cowley ?

– Je me noierais, dit Cowley. J'ai fait un rêve, la veille du jour J. J'ai rêvé que je me noyais.

– Je te tiendrai, dit Noah, je sais nager.

– Je me noyais, insista Cowley. Je m'enfonçais dans l'eau et je me noyais.

– Les nôtres sont juste de l'autre côté de ce canal, dit Noah.

– Ils vont nous tirer dessus, objecta Cowley. Les nôtres ou pas les nôtres, ils vont nous tirer dessus sans poser de questions. Ils vont nous repérer dans l'eau et nous arroser. Et puis, d'abord, je ne sais pas nager.

Noah eut envie de hurler. De s'éloigner de Cowley, de Burnecker, du canal, de l'armée américaine et de hurler à gorge déployée.

La mitrailleuse tira une seconde fois. Ils regardèrent les balles traçantes évoluer au-dessus de leurs têtes.

– Ce salaud-là est trop nerveux, dit Cowley, il ne posera pas de questions.

– Déshabille-toi, coupa Noah d'une voix contenue. Complètement. Au cas où ce serait trop profond.

Il se mit à délayer ses brodequins. Burnecker imita son exemple.

– Rien à faire, dit Cowley. J'en ai assez...

– Cowley... commença Noah.

– Je te parle plus. J'en ai marre de tes histoires. Je sais pas ce que tu as l'intention de faire, mais, tout ce qu'il y a de sûr, c'est que j'en suis pas. Je t'ai toujours pris pour un cinglé, en Floride, et je crois que t'es encore plus cinglé, maintenant. Et je sais pas nager, tu m'entends ? Je sais pas nager...

Cowley criait presque, à présent.

– Ta gueule ! gronda Noah.

S'il avait pu le faire silencieusement, il aurait probablement descendu Cowley.

Cowley se tut. Noah l'entendait respirer difficilement, mais il se taisait.

Méthodiquement, Noah ôta ses leggings, ses souliers, sa vareuse, son pantalon, ses longs caleçons de laine. Puis il ôta sa chemise, son maillot de corps de laine, remit sa chemise et la boutonna soigneusement car, dans l'une de ses poches, se trouvait son portefeuille, et, dans son portefeuille, se trouvait la carte.

L'air nocturne s'attaqua sauvagement à son corps dénudé. Il frissonna.

– Cowley, chuchota Noah.

– Foutez le camp ! dit Cowley.

– Je suis prêt, intervint Burnecker, d'une voix ferme.

Noah se leva, descendit la courte pente qui conduisait au bord du canal. Il entendit, derrière lui, le bruit étouffé des pieds nus de Burnecker. Il sauta dans l'eau d'un seul coup, ennuyé du léger « plouf » produit par l'introduction de son corps dans le canal. Il glissa sur le fond, sa tête disparut sous l'eau, et il en avala une bonne gorgée. L'eau salée le suffoqua, monta dans son nez et lui causa une douleur aiguë. Il reprit son équilibre et se tint au rivage. Sa tête dépassait largement le niveau de l'eau.

Il leva les yeux, distingua, au-dessus de lui, la tache claire du visage de Burnecker. Puis Burnecker se glissa dans l'eau, près de lui.

– Tiens mon épaule, dit Noah.

Il sentit, à travers la laine mouillée de sa chemise, la sauvage crispation des doigts de Burnecker.

Ils commencèrent leur traversée du canal. Le fond était vaseux et Noah était terriblement inquiet, au sujet des anguilles et autres serpents aquatiques. Il y avait des moules, aussi, et il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier lorsque ses orteils entraient brusquement en contact avec leurs coquilles acérées. Ils progressaient rapidement, malgré leur appréhension des trous, et l'eau n'arrivait toujours qu'aux épaules de Noah. La marée remontait. Il en sentait la poussée

sournoise, venue de l'océan.

La mitrailleuse ouvrit le feu, et ils s'arrêtèrent. Mais les balles passaient très haut, et loin d'eux, vers la droite, dans la direction générale de l'armée allemande. Pas à pas, ils s'approchèrent de l'autre rive. Noah espérait que Cowley pouvait les voir, qu'il se rendrait compte que c'était possible, même pour lui, même sans savoir nager, car il était inutile de nager. Puis, le lit du canal devint plus profond, et Noah dut nager. Burnecker, qui était plus grand que Noah, avait toujours le nez et la bouche hors de l'eau. Il plaça ses deux mains sous les aisselles de Noah et le soutint. Bientôt, ils parvinrent à proximité de l'autre rive. Elle sentait la boue saline et les mollusques pourris, comme les quais où ils péchaient, jadis. Prudemment, à tâtons, se soutenant l'un à l'autre, ils cherchèrent un endroit qu'il leur serait possible d'escalader rapidement et sans bruit. La rive, devant eux, était glissante et verticale.

– Pas ici, chuchota Noah. Pas ici.

Ils s'appuyèrent un instant contre le flanc du rivage.

– Cet abruti de Cowley... dit Burnecker.

Noah acquiesça, mais il ne pensait pas à Cowley. La poussée de la marée se faisait plus forte et clapotait contre leurs épaules. Noah tapa sur le bras de Burnecker et ils longèrent prudemment la rive, dans le sens de la marée. Noah tremblait de plus en plus violemment. Il serra les dents pour tenter de les empêcher de claquer. « En juin, gouaillait-il intérieurement, je me baigne sur la côte française, sous le clair de lune du mois de juin, au mois de juin, sous le clair de lune... » Il sourit comme un idiot. Il n'avait jamais eu aussi froid de sa vie. La rive était partout abrupte, et gluante d'algues marines. Rien ne leur permettait de supposer qu'ils atteindraient un endroit praticable avant le lever du jour. Calmement, Noah envisagea de lâcher l'épaule de Burnecker, de se laisser emporter par la marée jusqu'au milieu du canal et d'y couler paisiblement, tranquillement, une fois pour toutes...

– Ici, souffla Burnecker.

Noah leva les yeux. Un léger éboulement s'était produit en cet endroit. Il y avait place pour un pied, sous la végétation glissante, et des galets ronds saillaient de place en place du rivage en pente.

Burnecker se pencha, prit dans ses paumes réunies le pied gauche de Noah. Puis il le souleva. Noah resta une seconde, frissonnant, haletant, sur le bord du canal, puis il se retourna et tendit la main à Burnecker. Leur double sortie de l'eau n'avait pas été sans provoquer un certain bruit. Une arme automatique ouvrit le feu, non loin d'eux, et les balles sifflèrent alentour. Ils coururent, glissant et chancelant sur leurs pieds nus, vers un buisson situé à une vingtaine de mètres du

rivage. D'autres fusils se mirent de la partie, et Noah commença à hurler : « Arrêtez ! Cessez le feu ! Nous sommes Américains. Compagnie C ! Compagnie Charley ! »

Ils atteignirent le buisson, plongèrent à l'abri. De l'autre côté du canal, les Allemands s'étaient mis à tirer, eux aussi, et, dans la confusion de l'escarmouche qu'ils avaient provoquée, Noah et Burnecker paraissaient avoir été totalement oubliés.

Cinq minutes plus tard, brusquement, le feu cessa.

– Je vais les appeler, dit Noah. Reste couché.

– O. K., dit Burnecker.

– Ne tirez pas, cria Noah, d'une voix qu'il tentait vainement de rendre ferme. Ne tirez pas. Nous sommes deux Américains. Compagnie C. Compagnie C. Ne tirez pas.

Il s'arrêta. Tous deux écoutèrent, frissonnants, plaqués au sol.

Finalement, une voix répondit :

– Sortez d'là et gardez les mains en l'air et amenez-vous ici. En vitesse, et pas de mouvements brusques !

La voix avait un épais accent géorgien.

Burnecker et Noah se levèrent et marchèrent, les mains au-dessus de la tête, vers cette voix jaillie des profondeurs de la Georgie.

– Doux Jésus ! s'écria la voix. Y sont pas plus habillés qu'un canard plumé.

Alors, Noah comprit que tout irait bien.

Une silhouette surgit d'un trou, fusil braqué.

– Par ici, soldats, dit la silhouette.

Burnecker et Noah obéirent. À deux mètres du soldat vomi par les entrailles de la terre, ils firent halte. Il y avait un autre homme au fond du trou, dont le fusil était également pointé vers eux.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux.

– Nous avons été coupés, expliqua Noah. Compagnie C. Il nous a fallu trois jours pour revenir. On peut baisser les mains, à présent ?

– Regarde leurs plaques d'identité, Vernon, dit l'homme resté au fond du trou.

L'homme à l'accent géorgien posa soigneusement son fusil.

– Restez où vous êtes et lancez-moi vos plaques.

Ils obéirent. Les chaînes cliquetèrent.

– Passe-les-moi, Vernon, dit l'homme accroupi dans le trou. Je vais les regarder.

– On n’y voit rien, gémit Vernon. Il fait noir comme dans le cul d’un nègre.

– Donne-les-moi, insista l’autre en tendant le bras.

Un moment, plus tard, ils l’entendirent allumer son briquet. Il devait abriter la flamme, car Noah ne vit aucune lumière.

Le vent était de plus en plus violent et plaquait la chemise trempée sur le corps gelé de Noah. Il entoura ses épaules de ses bras, pour tenter de se tenir chaud. L’homme prenait son temps, pour examiner les plaques. Enfin, il leva les yeux.

– Ton nom ? dit-il en désignant Noah.

– Ackerman.

– Matricule ?

Noah égrenait son numéro matricule, essayant de ne pas bégayer, bien que ses mâchoires fussent littéralement soudées par le froid.

– Qu’est-ce que c’est que cet H, sur ta plaque ? questionna l’homme avec suspicion.

– Hébreu, dit Noah.

– Hébreu ? s’écria l’homme de Georgie. Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Juif, dit Noah.

– Y peuvent pas le dire tout de suite ? dit le Georgien, profondément vexé.

– Écoutez, dit Noah, est-ce que vous avez l’intention de nous garder comme ça jusqu’à la fin de la guerre ? On gèle !

– Entrez donc, dit l’homme du trou. Faites comme chez vous. Y fera jour dans un quart d’heure et je vous emmènerai au P. C. de la compagnie. Y a un fossé derrière moi. Fourrez-vous-y jusque-là.

Il leur rendit leurs plaques et les regarda curieusement.

– Comment était-ce, là-bas ? demanda-t-il.

– Magnifique, dit Noah.

– Jamais tant ri de ma vie, souligna Burnecker.

– Je veux bien le croire, commenta le Georgien.

– Écoute, dit Noah au grand Burnecker. Prends ça. C’est mon portefeuille. La carte y est, au dos d’une photo de ma femme. Si je ne suis pas revenu dans un quart d’heure, veille à ce qu’elle parvienne au quartier général.

– Où vas-tu ? demanda Burnecker.

– Chercher Cowley, répliqua Noah.

Il fut un peu surpris de s’entendre le dire. Il n’avait pas eu

conscience d'y penser et n'avait nullement raisonné. Mais, au cours des trois derniers jours, il avait contracté l'habitude de prendre automatiquement les décisions et se sentait, à présent, responsable du sort des autres. Et, maintenant qu'il était en sécurité, la vision de Cowley blotti dans son buisson, sur l'autre rive, perdu parce qu'il croyait le canal trop profond, refusait de disparaître de son esprit.

– Où est-il, ce Cowley ? demanda l'homme de Georgie.

– De l'autre côté du canal, répliqua Burnecker.

Le Georgien scruta la nuit pâissante.

– Vous devez avoir rudement de l'affection pour Mr Cowley, dit-il.

– Je l'adore, coupa Noah.

Il souhaitait que les autres l'empêchent d'y aller, mais personne ne dit rien.

– Combien de temps crois-tu que tu vas mettre ? demanda l'habitant du trou.

– Un quart d'heure.

– Tiens, dit l'homme, prends-en pour un quart d'heure de courage.

Il lui tendit une bouteille. Elle avait été posée près de lui, à ses pieds, et le fond était enveloppé d'une couche de la boue glacée dans laquelle ils s'étaient tenus debout toute la nuit. Noah ôta le bouchon et absorba une longue gorgée de l'alcool qu'elle contenait. Les larmes lui vinrent aux yeux, sa gorge et sa poitrine parurent s'enflammer, et il eut l'impression d'avoir avalé une résistance électrique.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ? hoqueta-t-il.

– Une boisson locale, répondit l'homme. De l'eau-de-vie de pomme, je crois. Très bon pour la natation.

Il reprit la bouteille, la remit à Burnecker, qui la porta à sa bouche et but lentement, rudement.

Burnecker reposa la bouteille.

– Tu sais, dit-il à Noah, tu n'es pas obligé de retourner chercher Cowley. Il a eu sa chance. Tu ne dois absolument rien à ce salaud-là. À ta place, je n'irais pas. Si je pensais un instant qu'il le mérite, je t'accompagnerais. Mais il ne mérite pas que tu retournes le chercher, Noah.

– Si je ne suis pas revenu dans un quart d'heure, répéta Noah, admirant la calme logique du raisonnement de Burnecker, n'oublie pas, pour la carte...

– Je vais aller prévenir les autres qu'y te tirent pas dedans quand tu reviendras, dit l'homme de Georgie.

– Merci, dit Noah.

Il reprit le chemin du canal, le corps gelé à l'extérieur, incendié à l'intérieur. Au bord du canal, il s'arrêta. La marée remontait à vue d'œil. L'eau giflait la rive avec un bruit de mauvais augure. S'il retournait maintenant, il serait dans une demi-heure au P. C. de la compagnie, ou bien dans un hôpital, sur une couchette, avec des couvertures, une boisson chaude, et il pourrait dormir, des jours, des nuits, des mois... Il avait fait tout ce qu'il avait pu, et plus encore, personne ne pouvait l'accuser d'avoir manqué à son devoir, il s'en était tiré, il avait sauvé Burnecker, il avait dessiné la carte, il ne s'était pas rendu alors que c'était si facile, il n'avait pas hésité à courir des risques multiples, alors que tout ce que le lieutenant Green leur avait demandé était de rejoindre leurs lignes, et même s'il retrouvait Cowley, à présent, Cowley refuserait peut-être de traverser le canal, et, avec la marée montante, le canal était plus profond que tout à l'heure...

Noah hésita un instant, s'agenouilla au bord du canal, regarda l'eau mouvante. Puis, d'un seul coup, il se laissa glisser

Il avait oublié qu'elle était aussi froide. Il lui sembla que l'eau écrasait sa poitrine. Il emplît ses poumons d'air glacé, et, perdant pied de place en place, se dirigea rapidement vers l'autre rive. Il l'atteignit, et marcha contre la marée, à la recherche de l'endroit où Burnecker et lui étaient entrés dans l'eau, tentant de se souvenir à quoi il ressemblait. Il marchait lentement, subissant l'assaut brutal de la marée, s'arrêtant occasionnellement pour essayer d'entendre quelque chose. Un seul moteur grondait au ciel, quelque part, fuyant devant les coups d'une D. C. A. languissante. Le dernier raid allemand avant l'aube. Mais, dans le voisinage immédiat, tout était silencieux.

Il parvint à un endroit qui lui sembla familier et, péniblement, se hissa sur la rive. Il se releva, s'arrêta à moins de deux mètres d'un buisson proche, et chuchota : « Cowley... Cowley... » Pas de réponse. Et pourtant Noah était sûr d'avoir reconnu le buisson où ils avaient laissé Cowley. Il s'approcha encore.

– Cowley, dit-il à mi-voix, Cowley...

Quelque chose remua, dans le buisson.

– Fous-moi la paix, dit Cowley.

Noah rampa vers la voix. La tête de Cowley apparut, indistincte, parmi les feuilles sombres.

– Je suis revenu te chercher, murmura Noah. Viens.

– Fous-moi la paix, dit Cowley.

– Ce n'est pas profond, insista Noah. Ce n'est pas profond, bougre de crétin. Tu n'as pas besoin de nager.

– Tu te fous pas de moi ?

– Burnecker est déjà de l'autre côté. Viens. Ils nous attendent. Les piquets de garde sont tous alertés. Ils ne nous tireront pas dessus. Viens avant que le jour soit levé.

– Tu en es sûr ? demanda Cowley, soupçonneux.

– Certain.

– De la merde, dit Cowley. Je ne marche pas.

Sans un mot, Noah tourna bride. Puis il entendit bouger les feuilles, derrière lui, et comprit que Cowley le suivait. Au bord du canal, Cowley faillit se raviser une fois de plus. Noah n'insista pas, mais se laissa simplement glisser dans le canal. Chose curieuse, l'eau lui parut beaucoup moins froide. « Je m'engourdis », songea Noah. Cowley tomba bruyamment près de lui. Noah le saisit pour l'empêcher de couler, et le sentit trembler sous ses vêtements trempés.

– Tiens-toi à moi, dit Noah. Et boucle-la.

Ils quittèrent la rive. Tout paraissait très rapide, à présent. Tout paraissait familier, tout n'était plus que routine, et Noah marchait rapidement, avec une sorte d'insouciance.

– Oh ! maman, maman, maman ! murmurait nerveusement Cowley, d'une voix stridente.

Mais il ne lâcha pas Noah, et, même dans la partie la plus profonde, continua résolument d'avancer. Lorsqu'ils atteignirent l'autre rive, Noah ne s'arrêta pas. Il fit un quart de tour et marcha avec la marée, vers l'éboulis où Burnecker et lui avaient déjà pris pied.

Il y parvint beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait.

– Ici, dit-il. Je vais t'aider.

– Oh ! maman, maman ! murmura Cowley.

Poussant de toutes ses forces, Noah réussit à hisser Cowley jusqu'à la base de l'éboulis. Cowley était maladroit et lourd. Il délogea une grosse pierre, qui tomba à l'eau avec un bruit sourd. Mais il parvint à poser l'un de ses genoux sur la rive, et se disposa à tirer après lui son autre jambe.

Quelques coups de fusils éclatèrent soudain, non loin de là. Cowley se leva, agita follement les bras. Il tenta de se jeter en avant, mais manqua son coup et retomba en arrière. Son soulier frappa Noah à la tempe. Cowley cria, une fois. Puis les eaux, se refermèrent sur lui. Il ne remonta pas à la surface. Debout au pied du rivage, Noah regardait, incrédule, l'endroit où Cowley avait disparu. Il fit un pas dans cette direction, ne vit rien, et sentit ses genoux se dérober sous lui. Il recula jusqu'à la rive, rampa, lentement, le long de l'éboulis. « Il avait rêvé qu'il se noierait, pensait stupidement Noah, il avait rêvé... »

Il tremblait de tous ses membres lorsqu'il se hissa enfin sur la rive. Il tremblait toujours lorsque Burnecker et l'homme de Georgie le ramassèrent et s'éloignèrent avec lui, en courant, du canal.

Une demi-heure plus tard, vêtu d'un uniforme beaucoup trop grand pour lui prélevé sur un cadavre, à proximité du P. C. de la compagnie, Noah était debout devant un lieutenant-colonel, dans le P. C. de la Division. Le lieutenant-colonel était un petit homme grassouillet, aux cheveux grisonnants, au visage constellé de taches pourpres. Il avait de l'impétigo et s'efforçait de le soigner, tout en remplissant les divers offices que l'armée attendait de lui.

Le P. C. de la Division se trouvait dans un hangar entouré de sacs de sable, et des hommes dormaient un peu partout, sur le sol. Il ne faisait pas encore assez jour, et le lieutenant-colonel examinait la carte à la lueur d'une simple bougie, car tous les générateurs et tout l'équipement électrique du quartier général avaient été coulés avant d'avoir pu atteindre la plage.

Burnecker se tenait près de Noah, l'air profondément songeur, les yeux mi-clos.

– Bien, disait le lieutenant-colonel en hochant la tête. Bien, très bien !

Mais Noah se souvenait à peine de quoi cet homme voulait parler. Il savait seulement qu'il se sentait très triste, mais il ne savait plus pourquoi il était aussi triste.

– Très bien, les enfants, disait aimablement l'homme au visage pourpre.

Il leur souriait aussi, apparemment...

– Très au-dessus de... Il y a là une médaille pour vous, les enfants. Je vais faire transmettre ce document au P. C. d'artillerie divisionnaire. Revenez cet après-midi, et je vous dirai ce que cela aura donné.

Noah se demanda, vaguement, pourquoi cet homme avait le visage pourpre, et de quoi il pouvait bien parler.

– Rendez-moi ma photographie, dit-il clairement. Ma femme et mon fils.

– Évidemment...

Le sourire de l'homme s'accroissait, découvrant de vieilles dents jaunes, que cernait une barbe grise et pourpre.

– Cet après-midi, lorsque vous reviendrez. Nous sommes en train de reformer la compagnie C. Nous avons déjà récupéré une quarantaine d'hommes, avec vous deux. Evans...

Il appela un soldat qui semblait dormir debout, contre la paroi du

hangar.

– Conduisez ces deux hommes à la compagnie C. Ne vous inquiétez pas, ajouta-t-il à l'adresse de Noah, vous n'aurez pas loin à aller. Ils sont dans le champ voisin.

Il se pencha de nouveau vers la carte, hochant la tête, et répétant :

– Bien. Très bien.

Evans s'approcha et, dans la brume matinale, conduisit Noah et Burnecker jusqu'au champ voisin.

Le premier homme qu'ils aperçurent fut le lieutenant Green. Il leur jeta un bref coup d'œil et dit :

– Il y a des couvertures, dans ce coin. Prenez-en et allez dormir. Je vous interrogerai plus tard.

Sur le chemin des couvertures, ils croisèrent Shields, le vaguemestre de la compagnie. Shields s'était déjà fabriqué un bureau, avec deux caisses de rations, dans un fossé, près de la lisière du champ. Il les appela au passage.

– Hé ! j'ai du courrier pour vous. La première distribution. J'ai bien failli le renvoyer. Je croyais que vous étiez disparus.

Il fouilla dans un sac, en sortit quelques enveloppes. Il y avait une longue enveloppe brune, pour Noah ; c'était l'écriture de Hope. Noah la glissa dans sa chemise et s'empara de trois couvertures. Lui et Burnecker s'arrêtèrent sous un pommier, déroulèrent leurs couvertures, ôtèrent leurs souliers d'emprunt. Noah ouvrit son enveloppe. Un petit magazine en tomba. Il cligna des yeux et lut la lettre de sa femme.

« Chéri, disait-elle, je suppose qu'il vaut mieux que je te parle tout de suite du magazine. Le poème que tu m'avais envoyé, celui que tu as écrit en Angleterre, il m'a semblé tellement joli que je n'ai pas voulu le garder pour moi toute seule. J'ai pris la liberté de l'envoyer à... »

Noah ramassa le magazine. Son nom était mentionné sur la couverture. Il ouvrit le magazine, le feuilleta maladroitement. Il trouva son nom, et les petites lignes en vers libres... « *Crains la révolte du cœur, elle n'est pas faite pour la guerre...* »

– Hé, Burnecker, dit-il.

– Oui !

Burnecker avait essayé de lire son courrier. Puis il y avait renoncé et gisait sur le dos, sous ses couvertures, les yeux au ciel.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai un poème dans un magazine, dit Noah. Tu veux le lire ?

Il y eut un long silence, puis Burnecker se redressa.

– Bien sûr, dit-il. Passe-le moi.

Noah lui tendit le magazine, convenablement plié. Il observa attentivement le visage de Burnecker, tandis que son ami lisait le poème. Burnecker lisait lentement, en remuant les lèvres. Une ou deux fois, il ferma les yeux, et sa tête dodelina, mais il lut le poème jusqu'à la fin.

– C'est beau, dit Burnecker.

Il rendit le magazine à Noah.

– Sans chiqué ? demanda Noah.

– C'est un beau poème, affirma Burnecker avec conviction.

Il hocha emphatiquement la tête. Puis il s'allongea.

Noah regarda son nom imprimé. Ses yeux étaient provisoirement incapables de lire le reste. U remit le magazine dans la chemise du mort et s'allongea à son tour, aux côtés de Burnecker.

Juste avant de sombrer dans le sommeil, il vit Rickett. Rickett était debout près de lui, rasé de frais, dans un uniforme neuf.

– Oh ! Szeigneur, disait Rickett, très haut, très loin, au-dessus de Noah, oh ! Szeigneur, on a toujours le Juif.

Noah ferma les yeux. Il savait que ce que Rickett venait de dire aurait plus tard une grande importance, dans sa vie, mais, pour l'instant, il ne pensait plus qu'à dormir.

LE kilomètre suivant se trouve sous le feu direct de l'artillerie, annonçait un écriteau planté sur le bord de la route. Laissez entre les véhicules un intervalle de soixante-quinze mètres.

Michael jeta un coup d'œil en coin au colonel Pavone. Mais Pavone lisait un roman policier, une « oversea-edition » qu'il avait ramassée au camp, en Angleterre, pendant qu'ils attendaient d'être transportés sur le Continent. Pavone était le seul homme que Michael ait jamais vu réussir à lire dans une Jeep.

Michael appuya sur l'accélérateur, et la Jeep fonça sur la route déserte. Ils laissèrent à droite un aérodrome que les bombardements alliés avaient transformé en cimetière d'avions. Une fumée s'élevait, loin devant eux, et planait sur les champs de blé, dans l'air calme de ce bel après-midi d'été. La Jeep gagna rapidement le couvert d'un bouquet d'arbres, franchit une petite colline et sortit du kilomètre dangereux.

Michael soupira et ralentit légèrement. Des grosses pièces grondaient au loin, vers la ville de Caen, que les Anglais avaient conquise la veille. Michael ignorait ce que Pavone avait l'intention de faire à Caen. En sa qualité d'officier volant des Affaires civiles, Pavone avait des ordres de mission qui lui permettaient de parcourir le front d'une extrémité à l'autre. Avec Michael au volant de sa Jeep, il avait visité toute la Normandie, tel un touriste ensommeillé et débonnaire, observant tout – chaque fois qu'il ne lisait pas, – saluant les combattants, échangeant avec les habitants des propos argotiques et prenant occasionnellement des notes sur des chiffons de papier. Chaque soir, Pavone se retirait dans son antre, non loin de Carentan, et tapait des rapports qu'il envoyait à quelque administration supérieure, mais Michael n'avait jamais lu ces rapports et ignorait où ils allaient.

– Ce bouquin est stupide ! déclara Pavone.

Il le jeta au fond de la Jeep.

– Il faut être idiot pour lire des romans policiers.

Il regarda autour de lui, avec une grimace de clown.

– Nous approchons ? demanda-t-il.

Cachée derrière un groupe de fermes, une batterie ouvrit le feu. Le pare-brise vibra, et Michael ressentit une fois de plus, l'étrange contraction d'estomac qu'il ressentait toujours lorsqu'un canon tirait

trop près de lui.

– On le dirait, répliqua-t-il.

Pavone s'esclaffa.

– Il n'y a que les cent premières blessures qui font vraiment souffrir, dit-il.

« Le salaud, pensa Michael. Un de ces jours, il va me faire tuer. »

Ils croisèrent une ambulance britannique, qui retournait vers l'arrière, rebondissant cruellement sur la route endommagée. Michael pensa un instant aux blessés qu'elle contenait, douloureusement ballottés sur leurs civières...

Ils passèrent devant un tank britannique incendié, béant et noir, duquel émanait une odeur de cadavre. Toutes les localités, toutes les villes qui, sur la carte, et derrière le micro de la B. B. C., représentaient une victoire, avaient la même odeur douceâtre, corrompue, nullement victorieuse. Le nez brûlé par le soleil, les yeux enflammés derrière ses lunettes d'auto poussiéreuses, Michael regretta, vaguement, d'avoir quitté son tas de bois de démolition, en Angleterre.

Ils grimpèrent une nouvelle côte. Devant eux s'étendait la ville de Caen. Il y avait un mois que les Anglais essayaient de la prendre, mais, lorsqu'on la voyait d'assez près, on se demandait quelle avait pu être la raison de leur impatience. Il restait encore de nombreux murs, mais peu de maisons. L'un après l'autre, chaque pâté d'immeubles avait été conquis et abattu et, aussi loin que pouvait porter le regard, le spectacle était le même. Tripes à la mode de Caen, rappela à Michael le souvenir des menus d'un restaurant français de New York. L'Université de Caen lui restitua un cours d'histoire médiévale. Des mortiers lourds de l'armée britannique tiraient par-dessus les livres entassés de la Bibliothèque universitaire, et des mitrailleurs canadiens guettaient l'ennemi, par les fenêtres des cuisines, où les tripes étaient jadis si adroitement préparées.

Ils circulaient à présent dans les faubourgs de la ville, parmi des tas de décombres. Pavone fit signe à Michael de stopper, et Michael rangea la Jeep contre l'épaisse muraille d'un couvent. Dans le fossé qui courait à la base du mur étaient accroupis quelques Canadiens. Ils regardaient les Américains avec une curiosité non dissimulée.

« Nous devrions porter des casques britanniques, pensa nerveusement Michael. Aux yeux des Anglais, ces satanés engins doivent exactement ressembler aux casques allemands. Un de ces jours, ils nous tireront dessus et examineront nos papiers ensuite. »

– Comment ça va, par ici ?

Pavone avait sauté de la Jeep et parlait aux soldats blottis dans le fossé.

– Mal, merci, répliqua l'un des Canadiens, un grand type brun à tête d'Italien.

Il se mit debout dans le fossé et ricana.

– Vous allez en ville, mon colonel ?

– Probablement.

– Vous allez vous faire tirer dessus. Y en a encore de planqués un peu partout, affirma le Canadien.

Un obus siffla, et les Canadiens replongèrent dans leur fossé. Michael se pencha en avant, mais il n'avait pas le temps de sortir de la Jeep et il se contenta de protéger son visage de ses mains légèrement tremblantes. Aucune explosion ne succéda au sifflement, un « blanc », constata machinalement l'esprit de Michael ; les braves ouvriers de Prague et de Varsovie emplissant de sable les obus et glissant parmi les fragments d'acier des messages héroï-comiques. « De la part des ouvriers antifascistes de Skoda, salut ». Ou bien était-ce encore une histoire romantique inventée par les journaux et l'O. W. I., et l'obus n'explodait-il pas, dans six heures, quand tout le monde aurait oublié son existence ?

– Toutes les trois minutes, dit amèrement le Canadien en se relevant. On est ici au repos, et, toutes les trois minutes, y faut se jeter à plat ventre. C'est ce que l'armée britannique appelle mettre des hommes au repos.

Il cracha.

– Y a-t-il des mines ? demanda Pavone.

– Bien sûr qu'il y a des mines, répliqua le Canadien d'un ton agressif. Pourquoi qu'y aurait pas de mines ? Où est-ce que vous vous croyez ? Dans la Cinquième Avenue ?

Il avait un accent qui n'eût pas paru déplacé à Brooklyn.

– D'où êtes-vous, soldat ? lui demanda Pavone.

– De Toronto, dit le soldat. Et le prochain qui essaiera de me faire quitter Toronto recevra un essieu de Ford entre les oreilles.

Il y eut un nouveau sifflement, et, de nouveau, Michael n'eut pas le temps de quitter la Jeep. Comme par enchantement, le Canadien disparut. Pavone ne broncha pas. Il s'appuya simplement au capot de la Jeep. Cette fois, l'obus éclata, mais à cent mètres au moins, car aucun débris n'atterrit dans leur voisinage. De l'autre côté de la muraille du couvent, deux canons donnèrent la réplique.

Le Canadien ressortit de son fossé.

– Au repos ! grogna-t-il avec hargne. J'aurais mieux fait de m'engager dans l'armée américaine. Vous n'avez pas vu d'Anglais par ici, pas vrai ?

Ses yeux nuageux passèrent en revue les maisons détruites et les rues crevées.

– Rien que des Canadiens, affirma-t-il. Dès que ça barde, on appelle les Canadiens. Aucun Anglais n'est allé plus loin que les bordels de Bayeux.

– Allons, allons... commença Pavone amusé par cette monumentale exagération.

– Ne discutez pas avec moi, mon colonel, ne discutez pas avec moi, je vous en prie, s'exclama l'homme de Toronto. Je suis trop nerveux pour discuter avec qui que ce soit.

– O. K., dit Pavone en souriant.

Il repoussa son casque en arrière et, instantanément, le casque devint, sur sa tête, une sorte de pot de chambre nullement militaire, au-dessus des broussailles burlesques de ses sourcils.

– Je ne discute pas. A tout à l'heure.

– Si vous ne vous faites pas descendre, rétorqua le Canadien, et si je n'ai pas déserté d'ici là.

Pavone lui adressa un signe amical.

– Je vais vous conduire, Mike, dit-il. Asseyez-vous à l'arrière et ouvrez l'œil.

Michael s'installa à l'arrière, sur le toit replié de la Jeep, de manière à pouvoir faire feu rapidement dans toutes les directions. Pavone s'assit au volant. Dans des moments comme celui-ci, il prenait toujours la position la plus dangereuse, celle qui comportait les responsabilités réelles.

Pavone fit un nouveau signe au Canadien, qui ne lui rendit pas son salut. La Jeep pénétra dans la ville.

Michael souffla sur la poussière qui souillait la culasse de son fusil et défit le cran de sûreté. Puis il posa le fusil sur ses genoux et regarda autour de lui. Les batteries britanniques dissimulées dans les ruines tiraient à cadence rapide, et Pavone devait faire des prodiges pour se glisser entre les tas de briques et de pierres de taille qui encombraient les rues.

Anxieusement, Michael scrutait les fenêtres des maisons encore intactes. Caen lui parut soudain uniquement composé de fenêtres aux stores baissés, aux volets fermés, derrière lesquelles des Allemands embusqués caressaient leurs fusils, guettant, à travers leurs lunettes de visée, l'approche de la Jeep insouciant. Pourquoi avait-il fallu que

tant de fenêtres survivent aux bombardements, aux batailles de tanks, aux artilleries allemande et britannique ? Michael se sentait ridiculement nu et vulnérable, assis au sommet de la Jeep, parmi toutes ces fenêtres...

« Ça me serait égal d'être tué, pensa Michael en se retournant brusquement, parce qu'il avait cru entendre s'ouvrir une fenêtre, derrière lui, ça me serait égal d'être tué, mais au cours d'une bataille, une bataille dans laquelle j'aurais la possibilité de me défendre, et non de cette façon stupide, en visitant une ville détruite avec un ancien directeur de cirque... » Puis, il comprit, soudain, qu'il se mentait à lui-même. Il ne lui serait jamais égal d'être tué. Il paraissait si bête de se faire tuer ! La guerre suivait son propre cours, sans se préoccuper de qui que ce soit, et qu'il se fasse tuer ou non ne changerait absolument rien à l'issue finale, excepté pour lui, bien sûr, et peut-être pour sa famille. Que Michael Whitacre fût mort ou vivant, les armées s'ébranlèrent exactement au même instant, les machines dans lesquelles se déroulaient les vrais combats s'entre-détruisaient de la même manière, la reddition ne serait pas signée un jour plus tôt... « Survivre, se rappela-t-il désespérément, survivre, survivre, survivre... »

Les batteries grondaient tout autour de lui. Il était difficile d'imaginer l'organisation, les hommes qui téléphonaient, notaient des nombres sur des cartes, rectifiaient des angles de tir, manœuvraient les mécanismes énormes et délicats qui servent à régler un canon et lui permettent de tirer à un nombre déterminé de kilomètres, et tout cela parmi les caves et les fondations de la vieille ville de Caen, derrière les vieux murs des jardins et dans les salons de Français qui avaient été plombiers, bouchers ou instituteurs, et qui, maintenant, étaient morts. Quelle superficie pouvait avoir la ville de Caen ? Combien d'habitants avait-elle possédés ? À quoi pouvait-on la comparer ? Buffalo ? Jersey City ? Pasadena ?

La Jeep continuait lentement sa route, Pavone de plus en plus intéressé, Michael de plus en plus nu sur son toit replié.

Ils prirent un virage et longèrent une rue bordée de maisons de trois étages, dont aucune, ou presque, n'était intacte. Les plâtras s'étendaient des murs postérieurs des immeubles jusqu'au milieu de la chaussée, et parmi les ruines, pliés en deux comme des cueilleurs de fraises, des hommes et des femmes ramassaient ici une harde ; là, une lampe ; plus loin, deux bas noués ensemble, une marmite, une chaise brisée, oubliés des canons anglais qui tiraient autour d'eux, oubliés des canons allemands qui bombardaient toujours la ville, oubliés des soldats ennemis encore embusqués dans les ruines, oubliés de tout, à l'exception de ces torrents de pierres, de bois et de débris qui avaient

été leurs foyers, et dans lesquels étaient enfouis les biens accumulés au cours de leurs vies.

Dans la rue attendaient des brouettes et des voitures d'enfant. De temps à autre, les chercheurs descendaient des tas de décombres et déposaient dans les petits véhicules une brassée pitoyable d'objets poussiéreux. Puis, sans regarder les Américains, sans regarder les Canadiens qui passaient parfois dans la rue, ils escaladaient de nouveau le torrent statique et recommençaient à creuser, au petit bonheur, en quête de quelque autre trésor brisé.

En regardant les tristes moissonneurs, Michael oublia qu'il pouvait, d'un instant à l'autre, recevoir une balle entre les omoplates, à cet endroit qui semblait avoir été conçu pour recevoir des balles, ou dans la partie tendre et mobile qui se trouvait au-dessous de sa cage thoracique et où il avait toujours su qu'il serait touché, si jamais il était touché de face. Il aurait désiré se lever et faire un discours à ces Français qu'il voyait là fouillant les ruines de leurs foyers. « Partez, aurait-il désiré leur dire. Fuyez la ville. Rien de ce que vous pouvez retrouver ne vaut d'y sacrifier votre vie. Ce que vous entendez là, au-dessus de vos têtes, ce sont des obus qui éclatent. Et lorsqu'un obus éclate, l'acier ne fait aucune distinction entre les uniformes et la chair, les militaires et les civils. Revenez, lorsque la guerre se sera éloignée. Vos trésors sont en sécurité, parce que personne n'en veut et parce qu'ils ne peuvent être utiles à personne. »

Mais il ne dit rien, et la Jeep descendit lentement la rue dans laquelle, en proie à la fièvre de la possession, les habitants fouillaient les ruines à la recherche de cadres d'argent ayant contenu des photos de grand-mères, d'ustensiles de cuisine et de menus objets d'art, de couvre-lits brodés qui avaient été blancs avant que s'abatte la catastrophe.

Ils parvinrent à une vaste place, déserte à présent, et complètement ouverte d'un côté, où toutes les maisons avaient été entièrement rasées. À l'autre extrémité de cette place coulait l'Orne. Et au-delà, Michael le savait, se trouvaient les lignes allemandes. Il savait également qu'en ce moment même des yeux ennemis devaient guetter le lent progrès de la Jeep. Il savait que Pavone le savait, et pourtant Pavone n'accélérait nullement l'allure. « Qu'est-ce que ce salaud-là veut prouver ? pensa Michael, et pourquoi diable ne le prouve-t-il pas tout seul ? »

Mais personne ne leur tira dessus, et ils continuèrent.

Tout paraissait tranquille, bien que les canons fussent toujours en train de tirer. Le bruit du moteur de la Jeep, si familier après tant de jours passés en sa compagnie, dans la poussière des routes et parmi les convois et les explosions des obus, ne produisait plus aucune

impression sur les tympanes de Michael. Ce qu'il guettait, c'était la chute d'une pierre, le grincement d'une clenche de porte, le claquement d'une culasse, n'importe où alentour, dans les rues mortes de la vieille ville, et il était sûr qu'il entendrait un tel bruit, s'il se produisait, même si tout un régiment d'artillerie ouvrait le feu au même instant dans un rayon d'une centaine de mètres.

La Jeep entra et ressortait sans cesse du pesant soleil d'été et des ombres pourpres de France, que les peintures de Cézanne, de Renoir et de Pissarro avaient fait connaître à Michael longtemps avant qu'il eût posé le pied sur la terre française. Pavone stoppa la Jeep pour consulter un poteau indicateur, dont les plaques, avec une touchante fierté municipale, nommaient deux routes qui n'existaient plus. Pavone conduisait lentement, regardant autour de lui d'un air intéressé, et Michael divisait son temps entre des contemplations moroses de la nuque brune et grasse de son supérieur et des murs gris lésardés desquels, à chaque instant, pouvait jaillir sa propre mort.

Puis Pavone accéléra et lança la Jeep sur ce qui, autrefois, avait été une artère principale.

– Je suis venu ici en 1938, dit Pavone, passer un week-end avec un de mes amis, qui était producteur de films, et deux belles filles de sa dernière production.

Il secoua tristement la tête.

– Nous avons passé un week-end délicieux. Mon ami, qui s'appelait Jules, a été tué en 1940.

Il regarda les vitrines massacrées :

– Je suis incapable de reconnaître une seule rue.

« Fantastique, pensa Michael. Il risque ma vie pour le souvenir d'un week-end passé en 1938 avec deux figurantes et un producteur mort. »

Ils tournèrent dans une rue où régnait une activité considérable. Plusieurs camions étaient rangés le long d'une église ; trois ou quatre jeunes Français, portant un brassard des F. F. I., montaient la garde devant une grille, et quelques soldats canadiens aidaient des civils blessés à monter dans l'un des camions. Pavone stoppa la Jeep sur une petite place, devant l'église. Le trottoir était encombré de valises, de paniers d'osier, de sacs de voyage, de filets à provisions bourrés de linge, de draps et de couvertures noués aux quatre coins et garnis d'ustensiles de ménage.

Passa une jeune fille à bicyclette, dans une robe bleue ciel, impeccablement repassée. Elle était très jolie, avec de longs cheveux noirs étalés sur la robe claire. Michael la regarda curieusement. « Elle m'accuse, pensa Michael, des bombardements, de la destruction de son foyer, de la mort de son père, du départ de son amoureux. » La

jeune fille s'éloigna, dans le flottement de sa jolie robe. Michael aurait aimé la suivre, lui parler, la convaincre... La convaincre de quoi ? Qu'il n'était pas seulement un soldat au cœur de pierre, que la mort de toute une ville ne pouvait empêcher de s'exciter au spectacle d'une paire de jolies jambes, qu'il comprenait sa tragédie, qu'elle ne devait pas le juger ainsi, au premier regard, qu'elle devait le comprendre et avoir pitié de lui, tout comme il la comprenait et avait pitié d'elle...

La jeune fille disparut.

– Entrons, dit Pavone.

L'intérieur de l'église était très sombre, après le soleil du dehors. Michael le sentit avant de le voir. Mêlée à l'odeur généreuse des vieux cierges et de l'encens consumés en plusieurs siècles de dévotion régnait une odeur de ferme, de vieillesse, de médicaments et de mort.

Il écarquilla les yeux, écouta les pas des enfants sur l'immense espace dallé, à présent recouvert de paille. Très haut, sur sa tête, béait un seul trou d'obus. Le soleil s'y engouffrait, comme le faisceau d'une puissante lampe électrique, perçant en un endroit les épaisses ténèbres religieuses.

Puis, lorsque ses yeux se furent habitués à l'obscurité, il vit que l'église était bondée. Ceux des habitants de la ville qui n'avaient pas encore fui et n'étaient pas encore morts s'étaient rassemblés en ce lieu, attendant, sous la protection de Dieu, le moment d'être transportés derrière les lignes. Il eut, tout d'abord, l'impression de se trouver dans un gigantesque asile de vieillards. Allongés à même le sol, sur des paillasses, des couvertures ou des bottes de paille, gisaient des douzaines et des douzaines d'octogénaires fragiles, ridés, émaciés. Ils portaient à leurs gorges leurs mains translucides ; ils tiraient faiblement sur leurs couvertures ; ils émettaient de brefs sons animaux ; ils regardaient les hommes qui se tenaient debout parmi eux ; ils mouillaient le plancher, parce qu'ils étaient trop vieux pour se mouvoir et trop près de la mort pour s'en soucier ; ils tentaient de réajuster les bandages crasseux qui couvraient les blessures reçues au cours de la guerre des jeunes hommes, dont, pendant un mois, la marée avait déferlé sur leur ville ; ils mouraient du cancer, de la tuberculose, de la gangrène, du durcissement de leurs artères, de néphrite, de sénilité, de sous-alimentation ; et l'odeur composée de leurs maladies, de leur vieillesse, de leur impuissance, jointe à celle de l'église bombardée, frappait Michael à la face, tandis qu'il regardait, à la lueur du rayon de soleil saturé de poussière, leurs visages ravagés, effrayés et haineux. Parmi eux, entre les paillasses et les litières souillées, entre les cas de cancer et les vieillards aux hanches fracturées que l'arrivée des Britanniques avait chassés de leurs lits de souffrance, entre les vieilles femmes dont les arrière-petits-enfants

avaient déjà été tués à Sedan, à Oran ou près du lac Tchad, parmi eux couraient, jouaient, vivaient les enfants, qui traversaient gaiement le rayon de soleil de l'obus allemand, voltigeaient comme des libellules sur les riches étangs d'ombre pourpre, et leurs rires sonnaient clair au-dessus des vieillards destinés à la tombe, allongés sur les larges dalles.

« C'était la guerre, pensa Michael, c'était enfin la guerre. » Sans capitaine hurlant parmi les canons, sans héros exaltés se jetant sur les baïonnettes pour défendre une grande cause, sans promotions ni communiqués. C'était la guerre, dans toute sa splendeur, ces très vieux vieillards aux os friables, sourds, exsangues, édentés, asexués, recueillis parmi les ruines empuanties et insouciamment déposés sur un sol de pierre, où ils se mouillaient, où ils se mouraient, parmi les pieds ailés des enfants jouant à la marelle, tandis que les canons parlaient à l'extérieur, répétant les slogans d'une rhétorique gonflée de vent qui, à cinq mille kilomètres de là, paraissait déborder de vérités premières. Hors d'atteinte de tous slogans gisaient les très vieux vieillards, parmi les pieds dansants des gosses, attendant qu'un capitaine veuille bien distraire du transport des munitions trois camions de plus pendant un jour ou deux, pour les conduire, eux et les souffrances accumulées, jusqu'à une autre ville martyre, où ils pourraient être oubliés et cesseraient de gêner le déroulement des combats.

– Eh bien, mon colonel, dit Michael, qu'en disent les Affaires civiles ?

Pavone sourit, et toucha doucement le bras de Michael, comme si, en raison de son plus grand âge et de sa plus longue expérience, il comprenait que Michael se sentait coupable et qu'il fallait, à cause de cela, lui pardonner son accès d'humeur.

– Sortons, dit-il. Les Anglais se sont flanqués ce gâchis sur les bras ; à eux de le résoudre.

Deux enfants vinrent se planter devant Pavone. L'un était une frêle petite fille de quatre ans, aux grands yeux timides. Elle tenait par la main son frère, plus âgé de deux ou trois ans, mais apparemment encore plus timide.

– S'y vous plaît, dit la petite fille, en français, est-ce qu'on peut avoir des sardines ?

– Non ! non !

Le petit garçon ôta sa main de celle de sa sœur et lui administra un petit coup sec, sur le poignet.

– Pas des sardines. Pas à ceux-là. C'est des biscuits, ceux-là. C'est les autres qu'avaient des sardines.

Pavone sourit à Michael et caressa la tête du petit garçon pour

lequel toute la différence entre le Fascisme et la Démocratie était une question de sardines ou de biscuits. La petite fille avait les yeux pleins de larmes. Pavone se pencha et la serra contre lui. « Bien sûr, dit-il en français, bien sûr. » Puis, se tournant vers Michael :

– Mike, allez chercher une ration K.

Michael sortit, heureux de retrouver le soleil et l'air frais, et prit une ration K dans la Jeep. De retour à l'église, il chercha Pavone. Tandis qu'il se tenait immobile, la boîte de carton à la main, un petit garçon de sept ans, aux cheveux ébouriffés, au sourire impudent, parvint jusqu'à lui d'une glissade et jeta : « Cigarettes ? cigarettes pour papa ? » Sa voix implorait et exigeait à la fois.

Michael plongea la main dans sa poche. Mais une femme un peu forte, d'une soixantaine d'années, courut jusqu'au petit garçon et le saisit par les épaules.

– Non, dit-elle à Michael, ne lui en donnez pas.

Elle se tourna vers le garnement avec une indignation grand-maternelle.

– Non ! dit-elle fermement. Tu veux donc t'empêcher de grandir ?

Un obus atterrit dans la rue voisine, et Michael n'entendit pas la réponse du petit garçon. Il se dégagea des mains de sa grand-mère et s'éloigna à cloche-pied.

La grand-mère secoua la tête.

– Ils sont impossibles, ces jours-ci, dit-elle à Michael. Absolument impossibles !

Elle esquissa une révérence et s'en alla.

Michael aperçut Pavone, dans un coin, accroupi, bavardant avec la petite fille et son frère. En souriant un peu, Michael les rejoignit. Pavone remit le carton K à la petite fille et l'embrassa gentiment sur le front. Les deux enfants se retirèrent gravement dans une sorte de niche, de l'autre côté de l'église, pour ouvrir et déguster en paix leur trésor.

Michael et Pavone sortirent. À la porte de l'église, Michael ne put s'empêcher de se retourner et de jeter un dernier coup d'œil dans la nef encombrée, malodorante et ténébreuse. Près de la porte, un vieillard agitait faiblement la main, mais personne ne faisait attention à lui ; et très loin, dans leur niche, infiniment petits et frêles, les deux enfants, le garçon et la fille, accroupis au-dessus de la ration K, grignotaient alternativement la longue tablette de chocolat qu'ils y avaient trouvée.

En silence, ils réintégrèrent la Jeep, et Pavone reprit le volant. Un vieux Français trapu, d'une soixantaine d'années, se tenait près de la

voiture, vêtu d'une veste de toile bleue et d'un pantalon déchiré, informe, vingt fois rapiécé. Il adressa à Michael et à Pavone un salut militaire français, plutôt tremblant. Pavone salua le vieil homme, qui avait une grosse moustache et ressemblait un peu à Clemenceau.

Le Français s'approcha de Pavone, lui serra la main, puis serra la main de Michael.

– Américains, dit-il en un anglais laborieux ! liberté, égalité, fraternité.

« Oh, Seigneur ! pensa amèrement Michael, un patriote ! Après l'église, il ne leur manquait plus qu'un patriote. »

– Je suis allé sept fois en Amérique, dit le vieillard, en français. Je parlais bien l'anglais, mais j'ai tout oublié.

Un nouvel obus atterrit dans la rue voisine, et Michael souhaite que Pavone veuille bien se décider à repartir. Mais, appuyé sur son volant, Pavone écoutait les paroles du vieillard.

– J'étais matelot, dit le Français. Dans la marine marchande. J'ai visité les villes de New York, Brooklyn, New Orléans, Baltimore, San Francisco, Seattle, la Caroline du Nord. Je lis encore l'anglais couramment.

Il se balançait d'une jambe sur l'autre, en parlant, et Michael conclut qu'il devait être légèrement ivre. Il avait un étrange regard jaune, et sa bouche tremblait sous sa moustache humide et tombante.

– Pendant la première guerre, continua le Français, j'ai été torpillé au large de Bordeaux. Je suis resté six heures dans les eaux de l'océan Atlantique.

Il hocha énergiquement la tête, et parut immédiatement plus ivre que jamais.

Michael traîna les pieds avec impatience, espérant inciter Pavone à démarrer. Mais Pavone ne broncha pas. Il écoutait attentivement le vieux Français qui caressait la Jeep comme s'il se fût agi d'un fier coursier.

– Pendant la dernière guerre, reprit le Français, je me suis porté volontaire à nouveau, dans la marine marchande.

Ce n'était pas la première fois que Michael entendait des Français désigner les batailles de 1940, la chute de la France, sous le nom de « dernière guerre ». « Cette invasion est donc la troisième, calcula-t-il automatiquement. C'est trop, même pour des Européens. »

– Ils m'ont dit que j'étais trop vieux, au bureau de la place, reprit le Français, en frappant furieusement le capot de la Jeep et qu'ils m'appelleraient si la situation devenait désespérée. Il éclata d'un rire sardonique. « La situation n'a sans doute jamais semblé désespérée, aux

yeux des jeunes gens du bureau de la place ! Ils ne m'ont jamais appelé. » Il regarda vaguement, autour de lui, l'église ensoleillée, les piles de bagages hétéroclites, la place jonchée de débris, les maisons écroulées.

– Mon fils était dans la flotte. Il a été tué, à Oran, par les Anglais. Oran, en Afrique. Mais je ne leur en veux pas. C'est la guerre...

Pavone exprima sa sympathie en touchant délicatement le bras du vieillard.

– C'était mon seul enfant, continua calmement le Français. Je lui décrivais les villes de New York et San Francisco, quand il était petit.

Brusquement, il retroussa sa manche gauche.

– Regardez, dit-il.

Michael se pencha en avant. Sur les muscles puissants du vieil avant-bras était tatouée une reproduction du « Wolworth Building », au sommet environné de nuages romantiques.

– Le Wolworth Building, dans la ville de New York, dit fièrement l'ancien matelot. Il m'avait beaucoup impressionné.

Michael se rassit correctement et tapa du pied, pour faire démarrer Pavone. Pavone ne bougea pas.

– Une belle reproduction, dit chaleureusement Pavone.

Le Français acquiesça et déroula sa manche.

– Je suis heureux que vous soyez enfin venus, dit-il. Vous, les Américains.

– Merci, dit Pavone.

– Quand les premiers avions américains sont venus, ils avaient beau nous bombarder, je montais sur mon toit et je leur faisais signe. Et maintenant que vous êtes là, en personne, ajouta-t-il délicatement, je comprends aussi pourquoi vous avez mis si longtemps à venir.

– Merci, répéta Pavone.

– Une guerre n'est pas une affaire de minutes, quoique les gens disent. Et chaque guerre est plus longue que la précédente. C'est l'arithmétique de l'histoire.

Il hocha la tête avec emphase.

– Je ne nie pas qu'il ait été terrible d'attendre. Vous n'avez aucune idée de ce que c'est que de vivre tous les jours avec les Allemands.

Il tira de sa poche un vieux portefeuille dépenaillé, qu'il ouvrit.

– Depuis le premier jour de l'occupation, j'ai toujours porté ça sur moi.

Il montra le portefeuille à Pavone, et Michael se pencha une

seconde fois pour regarder de quoi il s'agissait. C'était un drapeau miniature, étalé sous le celluloïd transparent d'une des cases du portefeuille,

– S'ils l'avaient trouvé sur moi, dit le Français en regardant la mousseline tricolore, ils m'auraient fusillé. Mais je l'ai toujours porté, depuis quatre ans.

Il soupira et rangea son portefeuille.

– Je viens de revenir du front, annonça-t-il. Quelqu'un m'avait dit qu'au milieu du pont, entre les Anglais et les Allemands, était étendue une vieille femme. « Vous devriez aller voir si ce n'est pas votre femme », qu'il m'avait dit. J'y suis allé.

Il s'arrêta, regarda le clocher mutilé.

– C'était ma femme...

Il se tut un instant, caressant toujours la Jeep. Ni Michael, ni Pavone ne répondirent.

– Quarante ans, expliqua le Français. Il y avait quarante ans qu'on était mariés. On avait eu nos hauts et nos bas. On habitait sur l'autre rive du fleuve. Je suppose qu'elle avait oublié un serin ou une perruche et qu'elle a voulu retourner les chercher, et les Allemands l'ont mitraillée. Mitraillée ! une femme de soixante ans. Ils sont inconcevables, les Allemands. Elle est au milieu du pont, avec sa robe retroussée, et la tête en bas. Les Canadiens n'ont pas voulu me laisser y aller la chercher. Il faudra que j'attende que la bataille soit finie. Ils me l'ont dit. Elle avait mis sa plus belle robe.

Il se mit à pleurer. Ses larmes coulèrent sur sa moustache, et il les avala, distraitement.

– Quarante ans de mariage. Je l'ai vue il y a une demi-heure.

Il ressortit son portefeuille de sa poche, en pleurant.

– Mais, même après ça, dit-il sauvagement. Même après ça...

Il ouvrit le portefeuille et embrassa le chiffon tricolore, sous son enveloppe de celluloïd, l'embrassa passionnément, avec une ardeur démentielle.

– Même après ça...

Il secoua la tête, remit le portefeuille dans sa poche. Il caressa la Jeep une dernière fois et s'éloigna, d'un pas incertain, entre les vitrines éventrées, les tas de briques et les trous de bombes ; s'éloigna sans saluer et sans dire au revoir.

Michael le regarda partir, le visage brûlant et rigide.

Pavone soupira, démarra lentement, ils se dirigèrent vers la sortie de la ville. Michael observait toujours les fenêtres, mais sans crainte,

persuadé qu'elles ne recelaient plus aucun ennemi en embuscade.

Ils dépassèrent le mur du couvent, mais l'homme de Toronto avait quitté son fossé. Pavone appuya sur l'accélérateur, et la Jeep bondit sur la route. Ils avaient été bien inspirés de ne pas s'arrêter devant le mur du couvent, car ils avaient à peine fait trois cents mètres qu'ils entendirent une violente explosion. Michael se retourna. À l'endroit où ils venaient de passer s'élevait un tourbillon de fumée et de poussière.

Pavone regarda, lui aussi. Puis ses yeux croisèrent ceux de Michael. Ils ne sourirent ni ne parlèrent. Pavone se retourna vers la route et se courba sur son volant.

Ils parcoururent sans encombre le kilomètre de route qui se trouvait sous le feu direct de l'artillerie. Pavone stoppa et céda le volant à Michael.

Avant de s'asseoir au volant, Michael regarda en arrière. Rien à l'horizon ne permettait de soupçonner la proximité d'une ville, détruite ou non.

Il démarra. Il se sentait mieux de tenir le volant. Sans mot dire, ils continuèrent leur voyage de retour, en direction des lignes américaines.

Un kilomètre plus loin, ils virent des troupes venir à leur rencontre, en une double file indienne, de chaque côté de la route, et entendirent un son bizarre. Un instant plus tard, ils constatèrent qu'il s'agissait d'un bataillon d'infanterie ; des Écossais-Canadiens, chaque compagnie précédée d'un joueur de cornemuse, marchant lentement vers une route qui conduisait, à gauche, à travers les champs de blé. Par-dessus les champs de blé, on apercevait les têtes et les armes d'autres soldats. Tous se dirigeaient vers le fleuve.

Le bruit des cornemuses paraissait martial, comique et pathétique à la fois, dans la campagne déserte. Michael ralentit, en approchant des troupes en marche. Ils marchaient pesamment, suant sous leur lourd équipement de combat, chargés de grenades et de caisses de bandes de mitrailleuse. En tête de la première compagnie, juste derrière le joueur de cornemuse, s'avancait l'officier auquel avait été confié le commandement du bataillon. C'était un jeune capitaine au visage rubicond, à la moustache rousse. Il portait une petite badine de jonc et marchait d'un pas martial en tête de ses hommes, comme si la petite musique criarde des cornemuses eût constitué pour lui la plus entraînante des marches militaires.

L'officier sourit lorsqu'il l'aperçut la Jeep et agita sa badine. Michael regarda les hommes. Leurs traits étaient tirés et couverts de transpiration. Aucun ne souriait. Leurs uniformes et leurs équipements étaient propres et nets, et Michael savait que ces hommes marchaient

vers leur première bataille. Ils marchaient silencieusement, déjà las, déjà trop chargés, visages tendus et inexpressifs, comme s'ils écoutaient non les cornemuses et le bruit lointain des canons, mais une voix qui parlait au plus profond d'eux-mêmes et qu'ils devaient écouter avec une attention soutenue s'ils désiraient comprendre ce qu'elle leur disait.

Mais, lorsque la Jeep parvint à la hauteur de l'officier, il sourit largement, un sourire sain d'athlète de vingt ans, un sourire meublé de dents blanches, sous la moustache charmante et ridicule, et, bien que la Jeep ne fût qu'à deux mètres de lui, il rugit d'une voix qui dut être entendue à cent mètres à la ronde :

– Belle journée, n'est-ce pas ?

– Bonne chance, répondit Pavone, du ton simple, modéré, bien modulé, de l'homme qui revient de la bataille et peut à présent contrôler sa voix. Bonne chance à vous tous, capitaine.

Le capitaine agita de nouveau sa badine, d'un geste amical, légèrement nerveux, et la Jeep croisa lentement le reste de la compagnie, en queue de laquelle marchait le médecin, avec son casque à croix rouge et ses boîtes à pansement à la main.

La musique des cornemuses décrut en échos fragiles. La compagnie s'engagea dans le champ de blé et s'y enfonça toujours plus profondément, troupe armée marchant à regret dans une mer ondulante et dorée.

Michael s'éveilla, écouta le grondement croissant de la canonnade. Il était déprimé. Il renifla l'odeur humide et moisie du trou dans lequel il dormait, la puanteur acide et poussiéreuse de la toile de tente dressée au-dessus de sa tête. Allongé dans l'obscurité, bien au chaud sous les couvertures, trop fatigué pour remuer, il écouta le grondement de la canonnade, qui se rapprochait de seconde en seconde. « Le raid habituel, pensa-t-il, toutes les nuits que le Bon Dieu fait ! » Jamais il n'avait autant détesté les Allemands.

Le son des canons était très proche, à présent, et il y avait, alentour, la pluie meurtrière et sifflante des shrapnels, et les sons précis, assourdis, de l'acier entrant dans la terre. Michael leva le bras, saisit son casque et le posa sur son sexe. Puis il attira à lui son paquetage, bourré de caleçons, de pantalons et de chemises de rechange, et le roula par-dessus lui, sur son ventre et sa poitrine. Enfin, il croisa ses bras sur son visage, sentant l'odeur chaude de sa propre chair, et l'odeur de transpiration des manches de son maillot de corps. « Voilà, pensa-t-il lorsque cette routine nocturne qu'il avait mise au point au cours des semaines passées en Normandie fut totalement accomplie, voilà ; maintenant, ils peuvent me toucher. » Il avait soigneusement

déterminé les parties de lui-même qui étaient les plus vulnérables et les plus précieuses, et toutes étaient protégées. S'il était touché aux jambes ou aux bras, ce ne serait jamais bien sérieux.

Allongé dans l'obscurité, il écouta le bourdonnement des avions et les sifflements mortels des shrapnels. Il commença à se sentir bien à l'aise et bien protégé, au fond du trou dans lequel il dormait. L'intérieur du trou était tapissé de toile raide prélevée sur un planeur fracassé, et son tapis de sol était un morceau de panneau de signalisation phosphorescent, qui conférait à l'établissement souterrain un cachet de luxe oriental.

Michael se demanda quelle heure il était, mais il était trop fatigué pour chercher sa lampe électrique et consulter son bracelet-montre. Il était de garde de trois à cinq, et il se demanda si ça Valait le coup de se rendormir.

Le raid suivait son cours. « Les avions doivent voler très bas, pensa-t-il ; ils leur tirent dessus à la mitrailleuse. » Il écouta les mitrailleuses et le bourdonnement patient des avions. Combien de raids aériens avait-il déjà subis ? Vingt ? Trente ? La Luftwaffe avait déjà essayé de le tuer trente fois, d'une façon générale et impersonnelle, et trente fois elle avait échoué.

Il fit Joujou avec l'idée d'une blessure. Une jolie petite fente de dix ou douze centimètres dans le gras de la cuisse. Avec une bonne fracture du fémur, très radio photogénique, par-dessus le marché. Michael se vit descendre bravement le plan incliné de la Grand Central Station, à New York, avec armes, bagages, béquilles, décorations et papiers de démobilisation dans sa poche.

Il bougea, sous ses couvertures, et son sac se déplaça, sur lui, avec un mouvement insolite, presque vivant. Il eut la vague impression d'avoir une femme couchée sur lui. Et soudain il désira impérieusement une femme. Il évoqua toutes celles avec lesquelles il avait fait l'amour, et les endroits où c'était arrivé. Sa première maîtresse, Louise, âgée de seize ans, mais sachant exactement ce qu'elle voulait et comment l'obtenir. Un samedi soir, pendant que ses parents bridgeaient à trois pâtés d'immeubles de distance. Ses livres d'école posés sur une table, près du lit, l'oreille anxieusement tendue vers la serrure de la porte d'entrée. Toutes les autres Louises qu'il avait possédées. Il avait connu une quantité de Louises. La starlette de chez Warner Brothers, à Hollywood, qui habitait dans la Vallée, avec trois autres jeunes femmes ; la caissière du restaurant de la Soixantième Avenue, à New York ; Louise, à Londres, pendant les raids aériens, avec le radiateur électrique qui éclairait la chambre d'une chaude lueur rouge. Il aimait toutes les Louises, à présent, et toutes les Marys, et toutes les Margarets, et il remuait

douloureusement, sur le sol dur, pensant à leur façon de rire et à la douce peau de leurs jambes et de leurs épaules, et aux choses qu'elles disaient quand il faisait l'amour avec elles.

Il pensa à toutes les femmes qu'il aurait pu avoir mais que, pour une raison ou pour une autre, il avait refusées. Helen, dix ans auparavant, Helen, grande et blonde, qui avait appliqué sa cuisse contre celle de Michael, dans un restaurant, et lui avait chuchoté quelque chose à l'oreille, pendant que son mari était parti acheter des cigares. Mais son mari avait été, au collège, le meilleur ami de Michael, et, mi-choqué, mi-plein de noblesse, Michael avait repoussé ses avances. Il revit le grand corps souple aux formes pleines de la femme de son ami, et bougea, torturé, dans l'obscurité. Florence, qui était venue le voir avec une lettre de la mère de Michael, parce qu'elle voulait faire du théâtre. Florence avait été très jeune et maladroitement provocatrice. Il lui aurait été facile de la séduire. Mais Michael avait découvert qu'elle était vierge et, sentimental, il avait pensé qu'il n'était pas juste qu'une vierge se donne ainsi, en passant, à un homme qui ne l'aimait pas et qui ne l'aimerait jamais. Il revit la svelte jeune fille de sa ville natale et se tordit avec désespoir, sous son sac.

Et puis la danseuse moderne, dont le mari était pianiste et qui, feignant d'être complètement ivre, lui était tombée dans les bras, à cette surprise-party, dans la 23^e Rue, mais Michael couchait alors avec une institutrice de New Rochelle. Et la jeune fille originaire de la Louisiane, qui s'était offerte à lui, mais avait trois frères énormes, dont Michael avait franchement peur ; et la femme qui l'avait calmement invité, du regard, dans la 11^e Rue ; et l'infirmière aux larges hanches, le jour où son frère s'était cassé la jambe, et...

Michael revoyait désespérément tous ces corps féminins offerts et refusés, et serrait les dents sous sa toile de tente et se lamentait sur sa délicatesse idiote des jours passés. « Ignorant, pensait-il, ô, pompeux ignorant ! »

Et les femmes avec lesquelles il avait couché, et ensuite négligées – Katherine, Rachel, Faith, Elizabeth – toutes les chères heures de plaisir perdues, impossibles à redécouvrir. Il gémit et secoua son sac avec une fureur homicide.

Après tout, finit-il par se faire observer, il y en avait un certain nombre qu'il n'avait pas refusées. En fait, lorsqu'il regardait en arrière, il était vaguement honteux que celles-ci fussent aussi nombreuses, mais il était content de n'avoir pas eu honte, alors, et de ne pas avoir reculé.

Et pourtant, lorsqu'il reviendrait – s'il revenait, – il était décidé à changer. Cette partie de sa vie était révolue. À présent, il voulait une vie décente, ordonnée, bien organisée, fidèle, digne d'être vécue.

Margaret !... Il y avait longtemps qu'il évitait de penser à Margaret. Et maintenant, au fond du trou humide, sous la pluie d'acier qui s'abattait alentour, il ne pouvait plus s'empêcher de penser à elle. « Demain, pensa-t-il, je lui écrirai demain. Je me fous de ce qu'elle fait actuellement. Quand je reviendrai, nous nous marierons. » Il se convainquit rapidement que Margaret retrouverait aussitôt son vieil amour pour lui, qu'il l'épouserait, qu'ils loueraient un appartement ensoleillé, qu'il aurait des enfants et qu'il travaillerait dur. Qu'il cesserait de gâcher sa vie. Abandonner le théâtre, peut-être. S'il n'avait encore rien fait de formidable dans le théâtre, il ne ferait sans doute jamais rien. La politique, peut-être ? Il était peut-être doué pour la politique. Faire quelque chose d'utile, enfin pour lui-même, pour les pauvres diables qui mouraient ce soir sur le front, pour les vieillards qui gisaient sur la paille, dans l'église de Caen, pour le Canadien dégoûté de l'armée, pour le capitaine moustachu qui avait rugi, derrière son joueur de cornemuse : « Belle journée, n'est-ce pas ? », pour la petite fille qui avait demandé des sardines... Pour un monde où le plus grand commun dénominateur ne serait pas la mort, un monde dans lequel on ne vivrait pas parmi les cimetières envahissants, un monde qui ne serait pas gouverné, en fin de compte, par le sergent enregistreur des décès.

Et cependant, s'il voulait être écouté plus tard, il fallait qu'il en gagne le droit. Il ne fallait pas qu'il passe toute la guerre au volant de la Jeep d'un colonel des Affaires civiles. Seuls auraient le droit de parler les hommes qui seraient revenus du front, du vrai front, avec la certitude d'avoir payé pour leurs opinions et de les posséder, irrévocablement, une fois pour toutes...

« Il faut que je demande à Pavone, pensa Michael dans une demi-somnolence, il faut que je lui demande de me faire transférer. Demain. Et prévenir Margaret, pour qu'elle sache, pour qu'elle se prépare... »

Les canons cessèrent de tirer, et les avions regagnèrent les lignes allemandes. Michael repoussa son sac et son casque. « Mon Dieu ! pensait-il, mon Dieu ! combien de temps tout cela va-t-il durer ? »

Puis l'homme de garde qu'il devait relever fourra sa tête sous la toile de tente et tira Michael par les pieds.

– Debout, Whitacre, dit l'homme de garde. À ton tour de te balader.

– O. K., O. K., dit Michael en repoussant ses couvertures.

Il frissonna, enfila rapidement ses souliers. Il endossa sa capote, ramassa son fusil et, tremblant, sortit de sous sa tente. Il pleuvait. Une petite pluie fine, pénétrante. Michael s'empara de son imperméable, l'endossa. Puis il rejoignit l'homme de garde qui, accoudé au capot d'une Jeep, bavardait avec une autre sentinelle et dit :

– O. K., va dormir.

Il s'appuya contre la Jeep, près de l'autre sentinelle. La pluie s'infiltrait sous son col et roulait sur son visage. Il se remémorait toutes les femmes auxquelles il avait pensé pendant le raid ; il se remémorait Margaret et tentait de composer, mentalement, une lettre si émouvante, si aimante et vraie qu'elle comprendrait à quel point ils avaient besoin l'un de l'autre, et l'attendrait jusqu'à son retour au triste monde chaotique de l'Amérique d'après guerre.

– Eh ! Whitacre. – C'était l'autre sentinelle, le soldat Leroy Keane, qui montait la garde depuis déjà une heure. – T'as rien à boire ?

– Non, dit Michael.

Il n'aimait pas Keane. C'était un bavard et un tapeur incorrigible, qui avait, en outre, la réputation de porter malheur à ceux qui l'accompagnaient, parce que la première fois où il avait quitté le camp, en Normandie, sa Jeep avait été mitraillée. Deux des occupants avaient été gravement blessés, un autre tué, et Keane s'en était tiré sans une seule égratignure.

– T'as pas de l'aspirine ? demanda Keane. J'ai une migraine terrible.

– Attends...

Michael retourna à son trou, en ramena une petite boîte d'aspirine qu'il remit à Keane. Keane compta six comprimés et les mit dans sa bouche. Michael le regardait faire, profondément dégoûté.

– Tu ne les prends pas avec de l'eau ? s'informa-t-il.

– Pourquoi faire ? répondit Keane.

C'était un grand type osseux, d'une trentaine d'années, dont le frère aîné avait gagné la médaille d'honneur du Congrès au cours de la dernière guerre. Keane essayait de se montrer à la hauteur de la gloire familiale et se faisait volontiers passer pour un dur.

Keane rendit l'aspirine à Michael.

– Tu parles d'une migraine, dit-il. C'est la constipation. Y a cinq jours que j'ai pas encore pu évacuer.

« C'est la première fois depuis Fort Dix que j'entends quelqu'un utiliser cette expression », pensa Michael. Il marcha doucement à la lisière du champ, espérant que Keane renoncerait à le suivre. Mais il l'entendit s'ébranler derrière lui et comprit qu'il n'avait pas la moindre chance de lui échapper.

– J'avais une digestion parfaite avant, dit tristement Keane. Et puis je me suis marié.

Ils marchèrent en silence jusqu'au bout du champ et tournèrent les talons juste avant d'arriver aux latrines des officiers.

– C'est ma femme qui m'a contracté, dit Keane. Et elle a voulu avoir trois enfants tout de suite. Tu ne croiras peut-être pas qu'une femme qui voulait des enfants aussi vite puisse être frigide, mais elle l'est. Elle ne peut pas supporter que je la touche. Six semaines après mon mariage, j'ai commencé à être constipé, et, depuis, j'ai jamais pu fonctionner normalement. T'es marié, toi, Whitacre ?

– Divorcé.

– Si je pouvais me le permettre, dit Keane, je divorcerais. Elle m'a gâché ma vie. Je voulais être écrivain. Tu connais des écrivains ?

– Quelques-uns.

– Pas avec trois enfants, en tout cas, ça, c'est sûr.

La voix de Keane était de plus en plus amère.

– Elle a tout gâché, dès le début. Et, quand la guerre a commencé, tu ne peux pas imaginer tout ce qu'il a fallu que je fasse pour qu'elle me laisse m'engager. Un homme d'une famille comme la mienne, après tout ce qu'avait fait mon frère ! Je t'ai déjà raconté comment il avait gagné sa médaille ?

– Oui, dit Michael.

– Il a tué onze Allemands en une seule matinée. Onze Allemands, dit Keane, la voix pleine d'admiration et de regret. Je voulais m'engager dans les parachutistes, mais ma femme a piqué une crise. Tout se tient : frigidité, manque de respect, peur, hystérie. Et regarde ce que je fais, maintenant. Pavone me déteste. Il m'emmène jamais avec lui dans sa Jeep. Vous êtes allés sur le front aujourd'hui, pas vrai ?

– Oui.

– Et tu sais ce que j'étais en train de faire, pendant ce temps-là ? demanda amèrement le frère du récipiendaire de la médaille d'honneur. Je tapais des rapports. En cinq exemplaires. Promotions, rapports médicaux, tableau des soldes. Je suis content que mon frère n'ait pas vécu pour voir ça. Je suis vraiment content.

Ils marchaient lentement, sous la pluie qui ruisselait sur leurs casques, les canons de leurs fusils pointés vers le sol, pour éviter que l'humidité y pénètre.

– Je vais te dire une bonne chose, dit Keane. Il y a quinze jours, quand les Allemands ont failli enfoncer le front et qu'on a parlé de nous incorporer à la ligne de défense, eh bien, je peux te le dire, à toi, j'ai prié pour qu'ils enfoncent le front. Au moins, comme ça, on se serait battus.

– Tu es un imbécile, dit Michael.

Keane rota.

– Je pourrais être un grand soldat, dit-il d’une voix brisée. Un grand soldat. Je le sais. Regarde mon frère. On était frère de père et de mère, même s’il avait vingt ans de plus que moi. Pavone le sait. C’est pourquoi il prend un plaisir pervers à me laisser ici, derrière une machine à écrire, pendant qu’il en emmène d’autres avec lui.

– Tout ce que tu mériterais, c’est de recevoir une balle dans la tête, dit Michael.

– Ça me serait absolument égal, affirma Keane. Si ça m’arrive, ne donne mes amitiés à personne.

Michael tenta de voir le visage de Keane, mais l’obscurité l’en empêcha. Il ressentait soudain une sorte de pitié envers cet époux constipé d’une femme frigide, hanté par le passé glorieux de son frère.

– J’aurais dû aller à l’école des élèves officiers, continua Keane. J’aurais fait un grand officier. J’aurais ma compagnie, à présent, et je te garantis que j’aurais aussi l’Etoile d’argent...

Sa voix montait, rageuse, râpeuse, écœurée, vers les arbres dégoutants de pluie.

– Je me connais. J’aurais fait un galant officier.

Michael ne put s’empêcher de sourire. « Galant officier » était une expression qu’on n’employait plus depuis deux ou trois guerres, sauf dans la rhétorique des citations et des communiqués. Seul un homme tel que Keane pouvait l’utiliser avec autant de chaleur, croyant en ce mot, croyant en sa réalité, en la plénitude de sa signification.

– Un galant officier, répéta fermement Keane. Je lui montrerais, à ma femme ! Je retournerais à Londres avec toutes sortes de rubans, et toutes les femmes me tomberaient dans les bras. J’ai jamais eu de chance avec les Anglaises, parce que j’étais simple soldat.

Michael sourit, pensant à tous les succès remportés par de simples soldats auprès des femmes anglaises. Keane pourrait porter tous les rubans du monde et revenir avec les épaules étoilées. Il ne continuerait pas moins, dans les bars et les chambres à coucher, à ne trouver que des femmes frigides.

– Ma femme le savait, gémit Keane. C’est pourquoi elle m’a persuadé de ne pas devenir officier. Elle avait combiné tout cela, et, quand j’ai compris son jeu, il était trop tard : j’étais déjà embarqué.

Michael commençait à s’amuser et à ressentir une cruelle gratitude envers l’homme qui lui permettait d’oublier un instant ses propres problèmes.

– Comment est-elle, ta femme ? demanda-t-il malicieusement.

– Je te montrerai sa photo demain... Jolie. Bien faite. Elle a l’air de la femme la plus aimante du monde, toujours vive et souriante devant

les étrangers ; mais, dès qu'on se retrouve seuls, c'est plus une femme : c'est un glacier. Elles nous ont, se lamenta Keane dans l'obscurité, elles nous possèdent avant qu'on l'ait réalisé... Et puis elle me prend tout mon argent. Et c'est terrible, ici, parce que je n'ai rien à faire, et je me remémore tout ce qu'elle m'a fait, et je me sens devenir gâteaux. Si on se battait, je pourrais oublier... Écoute, Whitacre, dit Keane avec passion, t'es bien avec Pavone, il t'aime bien, parle-lui pour moi, tu veux ?

– Qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

– Demande-lui de me transférer dans l'infanterie, dit Keane.

Et l'esprit de Michael nota : « Lui aussi, Seigneur, et pour quelles raisons ! »

– Oui, continua Keane, demande-lui de me prendre avec lui quand il quitte le camp. Je suis l'homme qu'il lui faut. J'ai pas peur d'être tué, et j'ai des nerfs d'acier. Quand la Jeep a été mitraillée et que tous les autres ont été touchés autour de moi, j'ai pris ça aussi froidement que si je voyais la scène sur l'écran d'un cinéma. Voilà quelle sorte d'homme il faut à Pavone...

« Je me le demande », pensa Michael.

– Tu lui parleras, hein ? supplia Keane. Chaque fois que je veux lui parler moi-même, il me dit : « Ces listes sont-elles tapées, soldat Keane ? » Et il me rit au nez. Je le vois me rire au nez, gronda sauvagement Keane. Il prend plaisir à penser qu'il retient le frère de Gordon Keane derrière une machine à écrire, dans la zone des Communications. Il faut que tu parles pour moi, Whitacre. La guerre va se terminer, et j'aurai même pas vu une seule bataille, si personne me pistonne un peu.

– O. K., dit Michael, je vais lui parler.

Puis, cruellement, parce qu'il était impossible de ne pas être cruel avec un type tel que Leroy Keane.

– Et, si jamais tu participes à une bataille, j'espère que tu ne seras plus avec moi.

– Merci, vieux, merci mille fois, dit cordialement Keane. C'est chic de ta part de parler pour moi à Pavone. Je l'oublierai pas, vieux, sincèrement, je l'oublierai pas.

Michael prit quelques mètres d'avance, et Keane dut comprendre l'allusion, car il resta en arrière et s'abstint de parler. Mais, peu de temps avant la fin de son tour de garde, il rattrapa Michael et dit d'un ton pénétré, comme s'il venait d'y réfléchir longuement :

– Je crois que je vais me faire porter malade, demain, et me faire administrer des sels d'Epsom. Juste une bonne évacuation, et ça peut

changer bien des choses.

– Tous mes souhaits de réussite, commenta gravement Michael.

– Tu n'oublieras pas de parler à Pavone, hein ?

– Je n'oublierai pas, dit Michael. Je lui suggérerai même de te faire parachuter sur le quartier général du général Rommel.

– Ça peut te sembler marrant, dit Keane, offensé, mais, si tu descendais d'une famille comme la mienne, avec un frère qui...

– Je parlerai à Pavone, dit Michael. Réveille Stellevato et va te coucher. Je te verrai demain matin.

– Ça m'a fait du bien, dit Keane de parler à cœur ouvert avec quelqu'un de compréhensif. Merci, vieux.

Michael regarda le frère du médaillé d'honneur marcher lourdement vers l'autre extrémité du champ, où dormait le jeune Stellevato.

Stellevato était un petit Italien aux os frêles, âgé de dix-neuf ans, au visage brun et doux comme un coussin de velours. Il était originaire de Boston, où il exerçait la profession de glacier, et son accent était un mélange de sons liquides purement italiens et des longs sons rauques des rues riveraines de la rivière Charles. Lorsqu'il était de garde, il se plantait solidement contre le capot d'une Jeep, et rien ne pouvait l'en faire bouger. Il avait été dans l'infanterie, aux États-Unis, et il avait contracté une telle haine de la marche qu'il prenait sa Jeep, à présent, pour se rendre aux latrines. Une fois en Angleterre, il avait affronté tout le corps médical, en une lutte habile et obstinée, destinée à convaincre l'armée que ses pieds plats le rendaient totalement impropre à servir dans l'infanterie. Son grand triomphe, dont il se souvenait avec plus d'émotion que d'aucun événement advenu depuis Pearl Harbor, était d'avoir enfin réussi à se faire assigner comme conducteur auprès de Pavone. Michael l'aimait beaucoup, et, lorsque leurs tours de garde coïncidaient, ils s'adossaient côte à côte au capot d'une Jeep, fumaient en cachette, échangeaient des confidences. Michael extrayait de sa mémoire toutes ses rencontres fortuites avec des artistes de cinéma, que Stellevato admirait sans mesure ; Stellevato décrivait en détail la tournée de la glace et du charbon, à Boston, et la vie de sa propre famille, papa, maman et trois fils logés à la diable dans un appartement de Salem Street.

– J'étais en train de rêver, dit Stellevato, enveloppé dans son imperméable aux boutons arrachés, le fusil pendant à l'épaule, l'apparence aussi peu militaire que possible. J'étais en train de rêver aux États-Unis, quand ce salaud de Keane m'a réveillé. Y doit avoir une case de vide, ce type-là. Il m'a cogné sur les tibias comme un flic chassant un loqueteux en train de roupiller sur le banc d'un parc, et en gueulant assez fort pour réveiller toute l'armée : « Debout, fiston, il

pleut sur la route et t'as une petite balade à faire. Debout, fiston, va marcher sous la bonne petite pluie bien froide ! » Est-ce que c'est des trucs à dire, ça ! Je l'ai bien vu, qu'y pleuvait. Il aime rendre les gens malheureux, ce type-là. Et j'aurais pas voulu qu'y me réveille avant d'avoir fini mon rêve...

La voix de Stellevato s'adoucit, se fit lointaine.

– J'étais dans le camion avec mon vieux. Y faisait beau. C'était un jour d'été, et mon vieux était assis à côté de moi. Y roupillait un peu en fumant un de ces petits cigares noirs tout tordus, les Italo Balbo, tu les connais, peut-être ?

– Oui, dit gravement Michael. Cinq pour dix cents.

– Italo Balbo, dit Stellevato avec révérence, c'est celui qui s'est enfui d'Italie. C'était un grand héros italien d'y a des années et des années, et y-z-ont donné son nom à un cigare.

– J'ai entendu parler de lui, dit Michael. Il s'est fait tuer en Afrique.

– Ah oui ? Y faudra que je l'écrive à mon vieux. Y sait pas lire, mais y a mon Angelina qui vient lui lire mes lettres, à ma mère et à lui. Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! il fumait un Italo Balbo...

La voix de Stellevato sombra à nouveau dans le doux été bostonien de son rêve.

– On allait pas vite, parce qu'il fallait qu'on s'arrête à peu près une maison sur deux, et voilà qu'y se réveille et qu'y me dit : « Nikki, monte un pain de vingt-cinq cents à M^{me} Schwartz aujourd'hui, mais dis-lui qu'y faut qu'elle te paye comptant. » Je l'ai entendu comme si j'étais vraiment derrière mon volant, murmura Stellevato. Je suis descendu du camion et j'ai pris la glace et je suis parti pour monter chez M^{me} Schwartz, et mon père m'a crié après : « Nikki, redescends tout de suite. Reste pas là-haut avec cette M^{me} Schwartz. » Y me criait toujours des choses comme ça, mais y se rendormait aussitôt et y savait jamais si j'étais resté là-haut cinq minutes ou une heure. M^{me} Schwartz m'a ouvert la porte. On avait toutes sortes de clients, dans ce coin-là. Italiens, Irlandais, Juifs, Polonais, et j'étais bien vu partout, et tu serais surpris si je te disais tout le whisky et les gâteaux et les nouilles que j'absorbais chaque jour, dans cette tournée. M^{me} Schwartz m'a ouvert la porte, une belle femme blonde bien balancée ; elle m'a caressé la joue et elle m'a dit : « Nikki, il fait chaud aujourd'hui. Entre un moment, je vais te donner un verre de bière », mais je lui ai dit : « Je peux pas mon père est en bas, et il est bien éveillé. » Alors, elle m'a dit : « Reviens à quatre heures », et elle m'a donné les vingt-cinq cents et je suis redescendu. Mon père avait l'air fâché, et il m'a dit : « Nikki, faut te décider. T'es un homme d'affaires ou le taureau du fermier ? » Et puis il a rigolé, et il m'a dit. « Du

moment que t'as ramené les vingt-cinq cents, O. K. » Et puis, tout d'un coup, on s'est retrouvés tous dans le camion, toute la famille ; ça devait être un dimanche, et je tenais la main d'Angelina. Elle me laisse jamais faire autre chose parce qu'on va se marier et que sa vieille est pas commode. Et puis, on s'est retrouvés à table, et tout le monde était là, mes deux frères, celui qu'est à Guadalcanal et celui qu'est en Islande, et mon vieux nous versait du vin, et ma vieille s'amenait avec un grand plat de spaghetti... Et c'est juste à ce moment-là que ce salaud de Keane m'a réveillé à coups de botte dans les tibias...

Stellevato demeura un instant silencieux.

– J'aurais bien voulu finir mon rêve, dit-il doucement.

Et Michael comprit qu'il pleurait. Délicatement, il s'abstint de tout commentaire.

– On avait deux camions de la General Motors. Peints en jaune, dit Stellevato, la voix pleine de la nostalgie des camions jaunes, de son père, des rues de Boston, du printemps en Massachusetts, du corps de M^{me} Schwartz, de la main de sa fiancée, du vin paternel et des clameurs de ses deux frères à l'arrivée du plat de spaghetti dominical. On commençait à s'agrandir. Mon père avait commencé avec un cheval de dix-huit ans et une carriole d'occasion, en arrivant d'Italie, et, quand la guerre a commencé, on avait deux camions et on allait en acheter un autre et engager un homme pour le conduire. Et puis, mes frères et moi, on a été mobilisés, et il a fallu qu'on vende les camions, et mon vieux a repris un cheval, parce qu'y sait pas lire ni écrire et qu'y sait pas conduire un camion. MOn Angelina m'écrit qu'il aime beaucoup le cheval. C'est un pommelé. Tout jeune. Sept ans. Mais y vaut pas un bon camion de la General Motors. On se défendait drôlement, tous ensemble. Rien que dans ma tournée, j'avais quatorze femmes chez lesquelles je pouvais monter à n'importe quelle heure, entre neuf heures du matin et quatre heures de l'après-midi. Je te parie, Mike, dit Stellevato avec une fierté juvénile, que t'as jamais eu ça, même à Hollywood.

– Jamais, Nikki, dit gravement Michael. Je n'ai jamais eu ça à Hollywood.

– Mais quand je reviendrai, dit sobrement Stellevato, fini, tout ça. Je vais épouser Angelina, ou quelqu'un d'autre, si Angelina a changé d'avis, et j'aurai des enfants, et ce sera une seule femme pour moi, et, si jamais je la surprends à me tromper, je lui flanque mon pic à glace en plein dans la nuque...

« Il faut que j'écrive ça à Margaret, pensa Michael. Les quatorze femmes répudiées et l'unique amour fermement enraciné dans un cœur las de la guerre et des batailles. »

Michael entendit un bruit et vit s'approcher une silhouette sombre.

– Qui va là ? demanda-t-il.

– Pavone, dit une voix dans l'obscurité.

Puis vivement :

– Colonel Pavone.

Pavone rejoignit les deux factionnaires.

– Qui est de garde ? demanda-t-il.

– Stellevato et Whitacre, dit Michael.

– Hello, Nikki, dit Pavone. Tu t'amuses bien ?

– Beaucoup, mon colonel.

La voix de Stellevato était chaleureuse et ravie. Il aimait beaucoup Pavone, qui le traitait davantage comme une mascotte que comme un soldat, et, de temps à autre, échangeait avec lui des histoires cochonnes en italien.

– Ça va, Whitacre ? dit Pavone.

– Au poil, dit Michael.

Dans l'obscurité pluvieuse s'établissait entre eux un sentiment de détente amicale qui ne pourrait jamais exister, en plein jour, entre colonel et simples soldats.

– Bien, dit Pavone.

Sa voix était lasse et songeuse. Il s'adossa à la Jeep, près des deux factionnaires, alluma une cigarette, sans prendre la peine d'abriter la flamme, et ses sourcils broussailleux se matérialisèrent un instant dans la flamme éphémère de l'allumette.

– Vous venez me relever, mon colonel ? demanda Stellevato.

– Pas exactement, Nikki. Tu dors trop, de toute façon. Tu ne feras jamais rien de bien si tu dors tout le temps.

– Je ne veux rien faire de bien, dit Stellevato. Je veux retourner à ma tournée de glace.

– Si j'avais une tournée comme la sienne, plaisanta Michael, je voudrais y retourner aussi.

– Vous a-t-il raconté ses mensonges, au sujet des quatorze femmes ? s'informa Pavone.

– C'est la pure vérité, protesta Stellevato.

– Je n'ai jamais connu d'Italien qui dise la vérité au sujet des femmes, dit Pavone. Si vous voulez mon avis, Whitacre, Nikki est un puceau.

– Je vous montrerai les lettres qu'elles m'ont écrites, dit Stellevato,

ulcéré.

– Mon colonel, dit Michael, enhardi par l’obscurité et les plaisanteries, j’aimerais vous parler une minute. C’est-à-dire... si vous ne désirez pas aller vous recoucher.

– Je ne peux pas dormir, dit Pavone. Bien sûr. Venez, nous allons marcher un peu.

Lui et Michael firent quelques pas. Pavone s’arrêta, se retourna.

– Attention aux maris et aux parachutistes, Nikki ! cria-t-il.

Il prit le bras de Michael, et tous deux s’éloignèrent de la Jeep.

– Vous savez, dit doucement Pavone, je suis persuadé que Nikki est absolument sincère, au sujet de sa tournée de glace.

Il s’esclaffa. Puis sa voix redevint sérieuse.

– Qu’est-ce qui vous tracasse, Michael ?

– Je voulais vous demander une faveur.

Michael hésita. « Toujours cette éternelle nécessité de prendre des décisions », pensa-t-il avec ressentiment.

– Je voudrais que vous me fassiez transférer dans une unité combattante.

Pavone ne répondit pas, tout d’abord.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-il enfin. Cafardeux ?

– Peut-être, dit Michael, peut-être. L’église, aujourd’hui, les Canadiens... Je ne sais pas. Je me suis mis à me rappeler pourquoi j’étais dans cette guerre, et...

– Vous savez pourquoi vous êtes dans cette guerre ?

Pavone rit. Un rire sec, sans gaieté.

– Veinard !

Ils firent quelques pas en silence.

– Quand j’avais l’âge de Nikki, dit-il soudain, une femme m’a fait passer les plus mauvais quarts d’heure de mon existence.

Michael se mordit les lèvres, ennuyé par cette façon indirecte d’éluder sa demande.

– Je me le suis rappelé cette nuit, allongé sous ma tente, pendant le raid, dit lentement Pavone. C’est pourquoi je ne peux pas dormir. J’avais dix-neuf ans et je gérais un « Burlesque », à New York. Je me faisais trois cents dollars par semaine, et j’entretenais une maîtresse dans un appartement de South Central Park. Une belle fille...

Douce et pleine d’un désir nostalgique, la voix de Pavone célébrait la beauté de la maîtresse qu’il avait entretenue, tant d’années

auparavant, dans un appartement de Central Park.

– J'étais fou d'elle. Je dépensais tout mon argent pour elle et je pensais à elle toute la journée. Quand on a dix-neuf ans et une bobine aussi comique que la mienne, la gratitude peut vous déranger l'esprit. On ne voit pas ce que voient n'importe quel liftier ou n'importe quelle bonniche noire dès qu'ils vous aperçoivent en compagnie de la fille. Elle avait une amie. Une fille de Minneapolis, qui travaillait dans la même boîte de nuit. Je les emmenais dîner toutes les deux, presque tous les soirs. Elles me donnaient l'impression d'être un grand type, riaient à mes plaisanteries, m'offraient des petits cadeaux qu'elles avaient achetés pour moi, secouaient leurs têtes et s'inquiétaient de me voir trop boire et trop fumer. Avec deux femmes comme ça, on se sent plus important que le président des États-Unis. A dix-neuf ans, je me considérais comme le spécimen le plus rare et le plus prometteur qui se soit jamais manifesté dans l'île de Manhattan. Et puis, un après-midi, je suis rentré trop tôt, et je les ai trouvées couchées ensemble.

Pavone s'arrêta, tira pensivement sur le coin de la bâche d'un camion transporteur de munitions stationné sous un arbre.

– Je n'oublierai jamais leurs regards, quand je suis entré dans la chambre. Froids, haineux, méprisants... Et puis, ma maîtresse s'est esclaffée. Je me rappelle la première chose qui me soit passée par la tête : « Elles rient de moi parce que je suis un macaroni. » Je les ai corrigées. Je les ai frappées jusqu'à ce que je ne puisse plus lever les bras. Elles ont essayé de m'échapper, mais elles n'ont pas ouvert la bouche. Elles n'ont pas crié, ni supplié, ni répondu quoi que ce soit. Elles ont couru dans l'appartement, toutes nues, tombant et se relevant et sans jamais dire un mot, jusqu'à ce que j'en aie assez et que je m'en aille. Quand je me suis retrouvé dans la rue, j'étais persuadé que tout le monde le savait, que tous les habitants de la ville savaient que j'étais un imbécile, que je n'étais pas un homme... Je n'ai pas pu le supporter. Je suis allé au bureau de la Compagnie Générale Transatlantique, et je me suis embarqué, le lendemain, sur le *Champlain*. Je n'ai pas dessoulé de toute la traversée, et je suis arrivé à Paris avec quarante dollars en poche... Depuis, je n'ai jamais cessé de fuir cette chambre à coucher... Bon Dieu ! conclut-il en levant les yeux vers le ciel couvert, vingt ans après, dans un trou, au milieu d'un raid aérien, je me suis réveillé avec la même impression que ce jour-là, en rougissant des pieds à la tête. Merci de m'avoir écouté, dit-il brusquement. S'il fait assez noir, ou si je suis assez ivre, je peux raconter cette histoire. Et ça me soulage énormément. Bonsoir. Je vais me coucher.

– Mon colonel, commença Michael. Je voulais vous demander une faveur.

– Quoi ?

Pavone s'arrêta et revint vers Michael.

– Je voulais vous demander de me faire transférer dans une unité combattante, dit Michael, furieux de ne pouvoir le dire sans paraître bêtement héroïque.

Pavone ricana amèrement.

– Quelle chambre à coucher fuyez-vous ? demanda-t-il.

– Ce n'est pas ça, mon colonel, dit Michael, encouragé par l'obscurité. C'est juste que je voudrais sentir... que je sers à quelque chose... je...

– Quel égotisme ! coupa Pavone, et sa voix haineuse surprit Michael. Seigneur, que je déteste les soldats intellectuels ! Vous vous imaginez que l'armée n'a rien d'autre à faire que de vous mettre en position de consentir le petit sacrifice nécessaire au repos de vos obscures petites consciences ! Vous n'êtes pas content de votre place ? s'informa-t-il d'une voix rauque. Conduire une Jeep ne vous paraît pas assez honorifique pour un ancien universitaire. Vous ne serez heureux que quand vous aurez reçu une balle dans le c... ? Vos scrupules n'intéressent pas l'armée, monsieur Whitacre. L'armée se servira de vous quand elle aura besoin de vous, ne vous inquiétez pas. Peut-être une seule minute en quatre ans, mais elle se servira de vous. Et peut-être vous faudra-t-il mourir au cours de cette malheureuse minute, mais, en attendant, ne venez pas me casser les pieds avec votre satanée conscience de cocktail-party, ni me demander de vous donner une croix pour vous y crucifier. J'ai du travail pardessus la tête, et je n'ai pas le temps de dresser des croix pour vous autres soldats de première classe mal dégrossis de Harvard.

– Je ne suis pas allé à Harvard, dit bêtement Michael.

– Ne me parlez jamais de ce transfert, soldat Whitacre, dit Pavone. Bonne nuit.

– Bien, mon colonel. Merci, mon colonel, dit Michael.

Pavone tourna les talons et disparut en traînant les pieds dans l'obscurité saturée de pluie.

« Le salaud, pensa Michael, profondément blessé. Et ça prouve, une fois de plus, qu'il ne faut jamais faire confiance à un officier. » Lentement, il longea la ligne de tentes individuelles, ombres noires dans l'obscurité. Il était vexé et embarrassé. Jusque dans les moindres détails, la guerre ne se passait jamais comme il s'y était attendu. Il plongea la main sous sa propre toile de tente, y cueillit sa bouteille de calvados. Il en but une longue gorgée. L'alcool brut incendia sa poitrine. « Je mourrai probablement d'un ulcère du duodénum, pensa

Michael, près de Cherbourg, dans un hôpital de campagne. Je serai enterré dans le même cimetière que ceux de la première et de la vingt-neuvième division, morts en prenant des fortins et des cités pittoresques, et les Français viendront fleurir ma tombe, le dimanche, en témoignage de leur gratitude. » Il but une seconde gorgée, vidant la fiole, qu'il replaça soigneusement sous son tapis de sol.

Puis il reprit sa route. « Tout le monde est en fuite devant quelque chose, pensa-t-il, à travers les brumes du calvados, en fuite devant des Lesbiennes, devant des parents juifs ou italiens, devant des épouses frigides et des frères médaillés, devant l'infanterie et ses propres regrets, devant sa conscience et devant sa vie gâchée. Il serait intéressant de savoir devant quoi fuient les Allemands, à dix kilomètres de là. Deux armées en fuite, l'une vers l'autre, devant les souvenirs épouvantables de la paix.

« Oh, Dieu, pensa Michael, regardant le premier rayon de l'aube naître au-dessus de l'armée allemande, oh, Dieu ! comme il ferait bon mourir aujourd'hui. »

CE fut à neuf heures que l'aviation commença à les survoler. B-17, B-24, Mitchells, Maraudeurs. Noah n'avait jamais vu autant d'avions de sa vie. On eût dit les escadrilles des affiches de recrutement, implacables, ordonnées, brillant dans un ciel miraculeusement bleu, hommage palpable à l'infatigable énergie des usines américaines. Noah se mit debout dans le trou au fond duquel il vivait depuis une semaine avec Burnecker, observant les impeccables formations avec un grand intérêt.

– Il est bien temps, dit amèrement Burnecker. Ces salopards d'aviateurs. Il y a trois jours qu'ils auraient dû arriver.

Noah regardait, sans mot dire, tandis que la D. C. A. allemande commençait à fleurir dans le ciel en corolles noires, parmi les silhouettes scintillantes des appareils. Ça et là, un avion touché quittait sa formation. Quelques-uns des avions atteints viraient de bord, et, traînant après eux de longues arabesques de fumée noire, planaient en direction de champs amis, derrière les lignes. D'autres explosaient silencieusement, dans le ciel aveuglant, et retombaient en boules de flammes et de fumée. Des parachutes s'ouvraient, ça et là, et se balançaient mollement au-dessus du champ de bataille, parasols de soie blanche déployés par ce beau matin ensoleillé d'un été français.

Burnecker avait raison. L'attaque devait avoir lieu trois jours auparavant. Mais les conditions atmosphériques ne s'y étaient pas prêtées. La veille, quelques appareils avaient effectué une première sortie, mais le plafond s'était abaissé, et, après un bombardement préliminaire, les avions avaient rejoint leurs bases, l'infanterie avait rejoint ses trous. Mais aujourd'hui, aucun doute possible, c'était l'offensive.

– Il fait assez beau, aujourd'hui, dit Burnecker, pour exterminer de dix mille mètres toute l'armée allemande.

À onze heures, lorsque l'aviation aurait théoriquement détruit ou démoralisé toute opposition ennemie, l'infanterie devait attaquer, ouvrir une brèche pour les éléments blindés, et la maintenir ouverte pour permettre aux divisions fraîches motorisées de s'enfoncer profondément à l'intérieur des lignes ennemies. Le lieutenant Green, qui commandait maintenant la compagnie, le leur avait fort clairement expliqué. Et tandis que, sur le moment, les hommes avaient feint un scepticisme absolu, il leur était impossible, à présent, en observant la terrible précision de cette énorme force aérienne, de

douter que toute l'offensive ne se déroulerait pas selon le plan prévu.

« Bien, pensa Noah, l'attaque de l'infanterie ne sera rien de plus qu'une simple parade. » Depuis son retour des jours passés derrière les lignes ennemies, il s'était farouchement enfermé dans sa solitude, essayant, pendant toute la durée du repos qui lui avait été accordé, de se fabriquer une nouvelle attitude, une philosophie de complet détachement, pour se protéger une fois pour toutes contre la haine de Rickett et de quiconque pouvait encore penser comme lui à l'intérieur de la compagnie. Sur un certain plan, tandis qu'il observait le passage des avions et entendait, devant lui, le tonnerre de leurs bombes, sur un certain plan, il était reconnaissant à Rickett. Rickett l'avait absous de la nécessité de faire ses preuves en démontrant que, quels que puissent être les mérites de Noah, même s'il prenait Paris à lui tout seul ou tuait chaque jour une brigade de S. S., jamais Rickett ne l'accepterait.

« À présent, s'était dit Noah, je ne bouge plus. Je suis la foule. Ni plus vite ni plus lentement, et je ne ferai ni mieux ni pire. S'ils avancent, j'avance ; s'ils veulent battre en retraite, je bats en retraite. » Debout dans le trou boueux, derrière la haie obstinément verte, avec le sifflement des bombes et la clameur de l'artillerie au-dessus de sa tête, il se sentait étrangement paisible. C'était une paix ténébreuse et désespérée, jaillie des plus amers effondrements de ses plus chers espoirs, mais c'était une paix tout de même, et qui, dans son amertume, contenait la promesse de la survie.

Il observait les avions avec intérêt, et, baissant les yeux de temps à autre pour regarder, à travers la haie, dans la direction des lignes ennemies, secouant la tête pour libérer ses tympans de la percussion des bombes, il était navré pour les Allemands massacrés, derrière la ligne imaginaire des points de chute des projectiles de l'aviation américaine. Fantassin lui-même, armé d'un engin qui projetait un projectile de soixante grammes à un pitoyable kilomètre, il ressentait une haine commune envers les tueurs impersonnels, une immense compassion envers les hommes impuissants accroupis dans leurs trous, réduits en miettes par le siècle du progrès, à l'aide de bombes de cinq cents kilos lâchées d'une distance imprenable de huit kilomètres.

Il regarda Burnecker, et d'après l'expression torturée de son jeune et maigre visage, comprit que des pensées semblables habitaient le cerveau de son ami.

– Mon Dieu ! chuchota Burnecker, pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ? Ça suffit, ça suffit. Qu'est-ce qu'ils veulent en faire ? De la chair à pâté ?

La D. C. A. allemande se taisait, à présent, et les avions manœuvraient calmement au-dessus de leurs têtes, aussi calmement

que s'ils s'étaient trouvés au-dessus du terrain d'atterrissage de Wright.

Puis il y eut un sifflement, non loin d'eux, un grondement, un tremblement de terre. Burnecker se précipita sur Noah et l'attira avec lui au fond du trou.

Ils s'accroupirent, jambes emmêlées, et leurs casques se heurtèrent violemment, tandis qu'autour d'eux s'abattait une pluie de bombes qui tes couvrait de terre, de pierres et de branches fracassées.

– Oh, les salauds, disait Burnecker. Oh, les salauds, tes assassins !

Des cris, des hurlements, retentissaient autour d'eux. Mais il leur serait impossible de quitter leur trou tant que durerait l'averse meurtrière. Noah entendait, au-dessus de sa tête, le bourdonnement constant, confiant, implacable, des avions, intouchés, intouchables, faisant calmement leur travail, tandis qu'à l'intérieur de leurs carlingues, persuadés de leur adresse, les aviateurs étaient probablement en train de se féliciter du travail qu'ils s'imaginaient accomplir,

– Oh ! les misérables assassins, disait Burnecker, et c'est ça qui touche des paies formidables ! Poux nous casser la gueule !

« C'est la dernière chose que me fera jamais l'armée, pensait Noah, elle va me tuer elle-même. Elle n'a pas confiance en l'armée allemande. Elle veut s'assurer que je n'en réchapperai pas. Il ne faut pas qu'ils disent à Hope comment je suis mort. Il ne faut pas qu'elle sache que ce sont des Américains qui m'ont tué... »

– Tous sergents, tous colonels ! criait Burnecker entre les explosions, avec une haine sauvage. Le guidon de visée Norden ! La merveille de la science moderne ! On aurait dû s'y attendre ! Seigneur ! ils ont même bombardé la Suisse, il n'y a pas si longtemps. Bombardements de précision ! Ils ne distinguent même pas un pays d'un autre ! Comment diable veux-tu qu'ils ne se trompent pas d'armée !

Burnecker hurlait à dix centimètres de Noah, lui aspergeant le visage de salive, dans l'intensité de sa rage. Noah savait que Burnecker hurlait et se conduisait ainsi pour préserver leurs raisons et leurs existences, pour les obliger tous les deux à rester tapis au fond du trou, cramponnés à leur dernier espoir de survie.

– Ils s'en foutent ! hurlait Burnecker. Ils se foutent où tombent leurs saletés. Ils ont ordre de lâcher cent tonnes de bombes par jour. Ils se foutent de les lâcher sur leurs propres mères ! Ils se sont probablement saoulés hier soir, et ils sont pressés de revenir pour se porter malades, et ils poussent leurs boutons deux minutes trop tôt. Qu'est-ce que ça peut leur foutre ? C'est une mission de plus d'accomplie ! Encore cinq, et ils seront renvoyés dans leurs foyers, les salauds !... Je jure que le

premier que je coince avec des ailes sur la poitrine, je l'étrangle de mes propres mains. Je jure que...

Et puis, miraculeusement, le bombardement cessa. Les avions grondaient toujours au-dessus d'eux, mais, d'une façon ou d'une autre, ils avaient dû se rendre compte de leur erreur et se dirigeaient vers d'autres objectifs.

Lentement, Burnecker se leva et regarda autour de lui.

– Oh, mon Dieu ! dit-il d'une voix brisée.

Blême, tremblant, plein d'appréhension, Noah tenta de se relever. Mais Burnecker le repoussa brutalement.

– Ne regarde pas, commanda-t-il. Laisse les toubibs les déblayer. C'étaient presque tous des remplacements. Reste où tu es.

Il posa ses deux mains sur les épaules de Noah, appuya de toutes ses forces.

– Ces salauds-là sont capables de revenir et de nous relâcher leurs saletés dessus. Noah...

Il s'accroupit près de Noah et lui serra fiévreusement les mains.

– Noah, il faut qu'on reste ensemble, toi et moi. Tous les deux. On s'entre-porte bonheur. Rien ne nous arrivera tant qu'on restera ensemble. Toute la compagnie y passera, mais pas nous. On s'en tirera... On s'en tirera...

Il secoua violemment Noah. Ses yeux étaient hagards, sa bouche tremblait, sa voix était méconnaissable dans l'intensité de sa foi si souvent éprouvée, sur les eaux de la Manche, dans la ferme assiégée, au sein de la marée salée du canal, la nuit où Cowley s'y était noyé.

– Il faut que tu me le promettes, Noah, chuchota Burnecker. On les laissera pas nous séparer. Jamais. Quoi qu'ils puissent faire ! Promets-le-moi !

Noah se mit à pleurer, et les larmes roulèrent doucement sur ses joues, devant la foi mystique de son ami.

– Bien sûr, Johnny, dit-il. Tu penses, Johnny !

Et pendant un instant il crut, comme Burnecker, qu'il s'agissait là d'un signe de la providence et qu'ils survivraient à tout ce qui les attendait encore, si d'une façon ou d'une autre, ils parvenaient à demeurer toujours ensemble.

Vingt minutes plus tard, ce qui restait de la compagnie quitta la ligne de trous et s'avança vers les positions qu'ils avaient abandonnées pour laisser à l'aviation une marge d'erreur. Puis ils franchirent la haie et traversèrent le champ constellé d'entonnoirs, en direction de l'endroit où les Allemands étaient, en théorie, tous morts ou

démoralisés.

Les hommes marchaient lentement dans l'herbe rase, fusils et mitraillettes au niveau de la hanche. « Est-ce là tout ce qui reste de la compagnie ? » pensa Noah avec une morne stupéfaction. Tous les soldats de remplacement, qui étaient arrivés la semaine précédente, et n'avaient pas encore tiré un seul coup de feu, étaient-ils déjà tous disparus ?

Dans le champ voisin, Noah pouvait apercevoir une autre mince ligne d'hommes marchant avec la même lassitude vers un talus au pied duquel se trouvait un fossé, et qui barrait en diagonale le paysage uniformément vert. L'artillerie tirait toujours au-dessus de leurs têtes, mais on n'entendait aucune arme de petit calibre. Les avions étaient repartis pour l'Angleterre, laissant le sol jonché d'étroites bandes d'aluminium qu'ils avaient lâchées derrière eux pour brouiller les appareils de radar allemands. Le soleil se reflétait sur les minces fragments de métal, qui resplendissaient un peu partout, sur le riche tapis vert, et attiraient incessamment le regard de Noah.

La longue ligne parut mettre un temps infini pour parvenir à l'abri du talus, mais l'atteignit en fin de compte. Automatiquement, sans se concerter, et bien qu'aucun coup de feu n'eût encore été tiré, les hommes se jetèrent dans le fossé, contre la pente herbeuse du talus protecteur et y demeurèrent allongés, comme si ce talus avait été leur objectif et qu'il leur eût fallu durement combattre pour y parvenir.

– Maniez-vous le train !

C'était la voix de Rickett, le même ton, le même vocabulaire, que la voix commandât, en Floride, de nettoyer une latrine, ou de prendre, en Normandie, une batterie de mitrailleuse.

– La guerre est pas finie. Szortez de ze fosszé !

Noah et Burnecker gisaient côte à côte, têtes baissées, contre l'herbe grasse du talus, feignant d'ignorer la présence de Rickett, feignant d'ignorer l'existence de Rickett.

Trois ou quatre des nouveaux se levèrent dans le cliquetis de leurs équipements et escaladèrent lourdement le talus. Rickett les suivit et se tint au sommet du talus, hurlant à l'adresse de tous les autres : « En avant ! maniez-vous le train ! maniez-vous le train ! »

À contre cœur, Burnecker et Noah se levèrent et grimpèrent le long de la courte pente glissante. Autour d'eux, le reste de la compagnie imitait lentement leur exemple. Parvenu le premier au sommet du talus, Burnecker aida Noah. Ils s'y tinrent un instant, immobiles, regardant le paysage. Un long champ clairsemé de vaches éventrées s'étendait sous leurs yeux, barré, au loin, par une rangée d'arbres et de haies vives. Tout paraissait tranquille. Les trois ou quatre reclassés qui

avaient grimpé les premiers marchaient à pas lents entre les vaches mortes, et Rickett gueulait toujours.

Tout en suivant machinalement les nouveaux, à travers le champ silencieux, Noah se mit à détester Rickett plus sauvagement encore.

Puis, sans crier gare, les mitrailleuses se mirent à tirer. Il y eut, autour d'eux, les cris aigus des balles, et plusieurs hommes tombèrent avant que leur parvienne, étouffé par la distance, le crépitement mécanique des mitrailleuses elles-mêmes.

La ligne hésita. Les hommes regardaient, affolés, les haies énigmatiques desquelles jaillissait la mort.

– En avant ! en avant ! hurlait la voix de Rickett, par-dessus le vacarme des mitrailleuses. En avant ! continuez !

Mais la moitié des hommes gisaient à présent sur le sol. Noah saisit le bras de Burnecker ; ils tournèrent bride et, plies en deux, coururent vers le talus. Ils plongèrent, plutôt qu'ils ne sautèrent, dans la sécurité verte du fossé. Un par un, les autres franchirent le talus, en sens inverse, et s'écroulèrent, épuisés, hors d'haleine, dans le fossé. Rickett apparut au sommet du talus, chancelant, agitant convulsivement les bras, tentant de crier quelque chose à travers un amas sanglant qui avait remplacé sa gorge. Il fut touché une seconde fois et tomba, sur Noah, la tête la première. Noah sentit sur son visage l'humidité brûlante du sang de Rickett. Il tenta de repousser le sergent, mais Rickett se cramponnait aux épaules de Noah, les mains crispées aux courroies de soutien de son paquetage.

– Oh, les szalauds ! grogna distinctement Rickett. Oh, les szalauds !

Puis il lâcha Noah et glissa à ses pieds, dans le fossé.

– Mort, dit Burnecker. L'enfant de salaud est tout de même mort !

Burnecker repoussa le corps de Rickett, tandis que Noah essuyait son visage.

Le feu cessa, et le silence retomba, en dehors des cris que poussaient les blessés, de l'autre côté du talus. Dès qu'un homme tentait de regarder dans le champ, pour voir ce qu'il était possible de faire, une rafale de mitrailleuse fauchait l'herbe, au sommet du talus. Bientôt, personne ne bougea plus. Les derniers survivants de la compagnie demeurèrent immobiles, vidés au fond du fossé.

– L'aviation, dit froidement Burnecker. Toute opposition anéantie. Détruits ou démoralisés t Hein ? tu as vu s'ils sont démoralisés ? Le prochain que je rencontre avec des ailes sur son uniforme, je te jure que...

Silencieux, hébétés, la respiration plus normale, les hommes attendaient que quelqu'un d'autre s'occupe de la guerre.

Au bout d'un instant apparut le lieutenant Green.

Noah entendit le long du fossé croître sa voix aiguë, féminine, qui suppliait les hommes de reprendre l'attaque.

– Impossible, criait le lieutenant Green. Levez-vous. Il faut continuer. Continuer ! Vous ne pouvez pas rester ici. Le deuxième peloton va attaquer ces mitrailleuses sur leur flanc gauche, mais il faut que nous les occupions par ici. Debout ! En avant ! en avant !...

Il y avait une note de désespoir dans la voix du lieutenant Green, mais aucun des hommes ne le regardait. Tous les visages étaient posés sur l'herbe tendre de la pente. Le lieutenant criait dans un désert.

Soudain, le lieutenant Green escalada le talus. Il s'y dressa, pleinement exposé, appelant, implorant, mais personne ne bougea. Noah regarda le lieutenant Green avec intérêt, attendant de le voir mourir. Les mitrailleuses ouvrirent le feu, mais Green continua de sauter comme un dément, le long du talus, vociférant des paroles incohérentes :

– C'est facile. Il n'y a pas de danger. En avant !...

Finalement, Green redescendit dans le champ et s'éloigna du fossé, vers le point de départ de leur attaque. Les mitrailleuses se turent : et tout le monde fut heureux que Green eût abandonné la partie.

« Voilà ce qu'il faut faire, pensa Noah, et je vivrai toujours. Faire ce que tous les autres font, rien de plus. Que peut-il m'arriver si je reste ici ? »

De part et d'autre, la bataille faisait rage, mais ils ne voyaient rien et n'avaient aucun moyen de savoir ce qui se passait. Mais le fossé était sûr et tranquille. Les Allemands ne pouvaient les atteindre, dans ce fossé, et les hommes du fossé n'avaient aucun désir d'atteindre les Allemands. Le tout possédait un caractère d'agréable permanence. Plus tard, les Allemands pourraient se replier, ou être encerclés par quelqu'un d'autre, et il serait temps, alors, de penser à se relever et à reprendre l'attaque. Mais pas avant.

Burnecker sortit sa ration K et l'ouvrit.

– Du veau séché, dit-il en mangeant des morceaux de viande, à l'aide de son couteau. Qui diable a bien pu inventer le veau séché ?

Il jeta le petit sachet de citronnade synthétique.

– Même si je mourrais de soif... dit-il elliptiquement.

Noah n'avait pas faim. De temps à autre, il regardait Rickett, étendu au fond du fossé, à un mètre de lui. Les yeux de Rickett étaient grands ouverts, et son visage portait toujours la même grimace de fureur et de commandement. Les balles l'avaient proprement égorgé. Noah essaya de se persuader qu'il était heureux de la mort de son ennemi,

mais n'y parvint pas. La mort avait changé le sergent brutal, le tueur à la bouche toujours pleine d'injures et de menaces, en un Américain tombé au champ d'honneur, un ami perdu, un allié disparu...

Noah secoua la tête et se détourna.

Le lieutenant Green revenait, à travers champ, avec un homme de haute taille, qui marchait lentement, contemplant pensivement les hommes obstinés tapis dans le fossé. Lorsque Green et son compagnon parvinrent à proximité du fossé, Burnecker s'écria ;

– Grand Dieu, un étoilé !

Noah se redressa, regarda. C'était la première fois qu'il voyait d'aussi près un major général.

– Le général Emerson, chuchota nerveusement Burnecker. Qu'est-ce qu'il fout ici ? Pourquoi ne retourne-t-il pas chez lui ?

Soudain, avec une agilité surprenante, le général sauta au sommet du talus, sous le feu des Allemands. Il marcha lentement de long en large, parlant aux hommes du fossé, qui le regardaient d'un œil morne. Il avait un pistolet à la ceinture, et portait une badine sous le bras.

« C'est impossible, pensa Noah. Ce doit être quelqu'un d'autre, déguisé en général. Green est en train de nous jouer un sale tour. »

Les mitrailleuses tiraient de nouveau, mais le général n'accéléra pas l'allure. Il marchait lentement, sagement, comme un athlète bien entraîné, et parlait aux hommes à mesure qu'il passait devant eux.

– Allons, les enfants, l'entendit déclarer Noah, lorsqu'il parvint à sa hauteur, et sa voix était calme, nullement autoritaire. Debout, les enfants ! On ne peut pas rester ici toute la journée. Debout ! nous tenons toute la ligne et il faut que nous avançons. Jusqu'à la prochaine rangée de haies, les enfants, je ne vous en demande pas davantage...

Noah vit soudain la main gauche du général exécuter un mouvement convulsif. Du sang se mit à couler, le long de son poignet. La bouche du général se tordit imperceptiblement et il continua de parler, sur le même ton calme, en serrant sa badine un peu plus fort. Il s'arrêta juste en face de Noah et de Burnecker.

– Allons, les enfants, disait-il avec bonté, montez ici avec moi.

Noah le regarda. Le visage du général était maigre, triste et beau, un visage de savant ou de médecin, osseux, intellectuel et grave. Ce visage troublait Noah, lui donnait l'impression, depuis le début, d'avoir toujours été dupé par l'armée. Et, tout en contemplant ce visage triste et courageux, il se dit qu'il était intolérable que lui, Noah, puisse refuser quoi que ce soit à un tel homme.

Il escalada le talus et sentit, près de lui, démarier Burnecker. Un petit sourire complice détendit un instant la physionomie du général.

– C'est ça, les enfants, dit-il.

Il frappa sur l'épaule de Noah. Burnecker et Noah parcoururent au galop une quinzaine de mètres et sautèrent dans un trou. Noah se retourna. Le général était toujours debout sur le talus, bien que le feu fût particulièrement nourri, dans ce secteur, et, sur toute la surface du champ, des hommes couraient et avançaient par bonds successifs.

« Les généraux », pensa-t-il vaguement, en se retournant vers l'ennemi. Il n'avait jamais su à quoi servaient les généraux, jusqu'à ce jour...

Burnecker et lui sautèrent de leur trou au moment où deux autres y plongeaient à leur tour. La compagnie chargeait enfin. Ce qui restait de la compagnie-

Vingt minutes plus tard, ils avaient atteint la haie à travers laquelle avaient tiré les mitrailleuses ennemies. Les mortiers avaient détruit l'un des nids situés dans un coin du champ, et les autres mitrailleurs avaient vidé les lieux avant l'arrivée de Noah et de la compagnie.

Pesamment, Noah s'agenouilla près des sacs de sable qui encadraient la position habilement camouflée. Les cadavres de trois Allemands entouraient la mitrailleuse détruite. L'un des Allemands était encore accroupi derrière elle. Burnecker le poussa du bout de son brodequin. L'Allemand oscilla et tomba sur le côté.

Noah regarda ailleurs et but une gorgée de l'eau de son bidon. La soif mettait un goût de cuivre dans sa gorge desséchée. Il ne s'était pas servi de son fusil, mais il avait mal aux bras et aux jambes, comme s'il avait dû en subir le recul des douzaines et des douzaines de fois.

Il regarda à travers la haie. Trois cents mètres plus loin, au-delà des vaches mortes et des trous de bombes habituels, s'élevait une autre haie, à travers laquelle tiraient d'autres mitrailleuses. Il soupira en voyant le lieutenant Green se diriger vers lui, criant aux hommes de continuer, de courir, de mourir encore. Il se demanda vaguement ce qu'était devenu le général. Puis Burnecker et lui sortirent de leur abri et foncèrent.

Noah fut touché dès les premiers pas, et Burnecker le ramena à l'abri de la haie.

Un infirmier arriva, étonnamment vite. Noah avait déjà perdu une grande quantité de sang. Il se sentait froid et lointain et le visage de l'infirmier flottait nébuleusement au-dessus de lui. L'infirmier était un petit Grec affligé d'un net strabisme et d'une moustache incroyable. Les yeux bruns au regard convergent, et la longue et fine moustache paraissaient animés d'une vie indépendante et voltigeaient

bizarrement alentour, tandis qu'avec l'aide de Burnecker, l'infirmier lui faisait une transfusion. « La commotion », se rappela Noah. Pendant la dernière guerre, un homme pouvait être touché, se sentir parfaitement bien, et – il avait lu ça dans un magazine – trépasser dix minutes plus tard. Cette guerre-ci était différente. C'était une guerre à la page, une guerre dernier cri, avec du sang de rechange. Le Grec bigle lui fit également une injection de morphine, ce qui était très gentil de sa part et sans appel du corps médical... Bizarre d'aimer autant un Grec bigle qui avait été cuisinier, jadis, dans un « plats préparés », de Scranton, Pennsylvanie. Œufs et jambon, saucisses chaudes, légumes en conserve. C'était du sang en conserve, maintenant. Il s'appelait Markos Ackerman, d'Odessa, et Markos, d'Athènes, réunis par un tube de sang conservé, quelque part en Normandie, non loin des ruines de Saint-Lô... par un jour d'été... sous les yeux d'un fermier d'Iowa, nommé Burnecker, et qui pleurait, pleurait...

– Noah, Noah, sanglotait l'enfant d'Iowa, comment vas-tu, Noah ? Comment te sens-tu ?

Noah crut qu'il souriait à Johnny Burnecker, mais, au bout d'un instant, il s'aperçut qu'il était incapable, malgré tous ses efforts, de faire se mouvoir les traits de son visage. Et il faisait terriblement froid, trop froid pour la saison, trop froid pour le début de l'après-midi, trop froid pour cette région de la France, trop froid pour juillet, trop froid pour son âge...

– Johnny, parvint-il à chuchoter. T'inquiète pas, Johnny. Fais bien attention à toi. Je reviendrai, Johnny, je te jure que je reviendrai...

La guerre avait pris une tournure bizarre. Plus de jurons ni de menaces. Plus de Rickett, parce que Rickett était mort dans ses bras, en le couvrant de sang de sergent. À présent, c'était le petit cuisinier bigle, aux mains et à la voix douces, aussi doux que Jésus-Christ, un Christ bigle et moustachu, avec un étrange nom grec, et c'était le visage triste et maigre du général, qui gagnait sa solde en se promenant sous le feu de l'ennemi, avec un petit bâton à la main, un général au visage tragique et impérieux, dont la voix n'était pas impérieuse, pourtant, et auquel il était impossible de refuser quoi que ce soit ; et c'était le chagrin de son frère Johnny Burnecker, qu'il avait promis de ne pas abandonner, parce qu'ils s'entre-portaient bonheur et qu'ils vivraient, tous les deux, même si toute la compagnie mourait, comme elle mourrait évidemment, parce qu'ils avaient encore devant eux tant de champs à traverser, tant de haies à franchir. L'armée se transformait, s'était transformée, graduellement, brusquement, en un tourbillon rugissant de tubes et de garrots, de morphine et de larmes.

Ils déposèrent Noah sur une civière et s'éloignèrent avec lui. Noah

leva la tête. Assis sur le sol, sans son casque, perdu dans son chagrin, Johnny Burnecker pleurait sur son ami blessé. Noah essaya de l'appeler, pour lui dire que tout irait bien, qu'ils se retrouveraient bientôt, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Il laissa retomber sa tête et ferma les yeux, parce qu'il ne pouvait plus supporter la vision de son ami abandonné.

LES chevaux morts commençaient à se putréfier sous le soleil d'été et dégageaient une odeur épouvantable, qui se mêlait à la senteur âcre, médicinale, du convoi d'ambulances détruit, amas sans nom de véhicules retournés, d'antiseptiques répandus, de papiers épars, de croix rouges inutiles. Les blessés et les morts avaient été évacués, mais le convoi était demeuré, sur la colline, tel que les mitrailleuses et les attaques en piqué des avions américains l'avaient laissé.

Christian le dépassa lentement, à pied, son Schmeisser toujours sur l'épaule, avec un groupe d'une vingtaine d'hommes dont aucun ne lui était connu. Il les avait ramassés dans la matinée, après que le peloton hâtivement organisé auquel on l'avait affecté trois jours plus tôt l'eut abandonné au cours de la nuit. Il était sûr qu'ils avaient tous déserté pour aller se rendre aux Américains et ressentait une sorte de soulagement à la pensée qu'il n'était plus responsable d'eux ni de leurs actes.

En regardant le convoi massacré, tristement marqué de croix rouges qui n'avaient servi absolument à rien, il se sentit envahi par un curieux mélange de colère et de désespoir. Colère envers les jeunes Américains qui étaient arrivés, à sept ou huit cents kilomètres à l'heure, au-dessus des lentes charrettes chargées de blessés et de moribonds et, dans leur sadisme destructeur, les avaient arrosées d'obus et de balles de mitrailleuses.

Les hommes qui l'entouraient, il était facile de s'en rendre compte, ne partageaient nullement sa colère. Il ne leur restait que leur désespoir. Et tandis que, les yeux injectés de sang, l'échine courbée sous de lourdes charges, souvent sans armes, ils marchaient parmi les ruines du convoi, dans la puanteur croissante des chevaux morts, ils avaient dépassé le stade de la colère. Ils se traînaient vers l'est, leurs yeux mornes fixés sur le ciel dangereux et clair, marchant comme des bêtes mourantes, sans raison, sans espoir, vers l'abri ultime où ils pourraient se coucher et mourir. Quelques-uns d'entre eux, avec une folle avarice, à travers le chaos de la défaite et de la mort, transportaient encore du butin dans leurs sacs. Un homme tenait un violon, dérobé dans le salon de quel mélomane ? Une paire de chandeliers d'argent sortait à demi du sac d'un autre soldat, preuve muette qu'au fond même de son agonie l'homme croyait encore en un avenir de dîners, de nappes blanches et de lumières douces. Un type énorme, aux yeux rouges, aux cheveux blonds agglomérés par la poussière et la sueur, transportait dans son sac une douzaine de

camemberts. C'était un homme puissant, qui marchait d'un pas régulier et ferme, et, lorsqu'il dépassa Christian, la senteur mûre des fromages en tram de fermenter fit un écœurant mariage avec l'odeur violente du convoi.

À la tête du convoi se trouvait une grosse charrette, sur laquelle avait été monté un canon antiaérien de quatre-vingt-huit millimètres. Les chevaux étaient morts attelés, dans des attitudes effrayantes de galop et de terreur. Le canon et son affût étaient recouverts de leur sang, mêlé, peut-être, à du sang d'homme. L'armée allemande, pensa machinalement Christian, des chevaux contre des avions ! En Afrique, quand il avait battu en retraite, il l'avait au moins fait avec l'aide de moteurs. Il se remémora la motocyclette de Hardenburg, la voiture d'état-major italienne, l'avion sanitaire qui, par-dessus la Méditerranée, l'avait transporté en Italie. Le destin de l'armée allemande, à mesure que se déroulait la guerre, semblait être de retourner à des méthodes de plus en plus primitives de combat. À des ersatz. Ersatz de carburant, ersatz de café, ersatz de sang, ersatz de soldats...

Il l'avait l'impression d'avoir battu en retraite toute sa vie. Il ne se souvenait plus d'avoir jamais avancé nulle part. La retraite était sa condition, le climat général de son existence. Reculer, reculer, toujours au prix des mêmes souffrances, toujours épuisé, toujours avec l'odeur des Allemands morts dans les narines, toujours sous la menace des avions ennemis, dont les canons et les mitrailleuses viraient, infatigables, dans l'épaisseur des ailes, dont les pilotes souriaient, sans doute, parce qu'ils étaient en sécurité et qu'ils tuaient des centaines d'hommes par minute.

Un klaxon résonna derrière lui, impérieux, et Christian se rangea sur le bas-côté de la route. Une petite voiture fermée passa en trombe, le saupoudrant d'un fin nuage de poussière. Christian aperçut, au passage, deux ou trois faces glabres, un énorme cigare...

Et puis, quelqu'un hurla, un grondement de moteurs naquit au-dessus de sa tête. Christian quitta la route et plongea dans l'un des trous soigneusement espacés, creusés par l'armée allemande le long de nombreuses routes françaises, en prévision de telles éventualités. Il s'accroupit dans la terre humide, protégea sa tête de ses bras, n'osant pas regarder, écoutant le gémissement des moteurs, la sauvage déchirure des mitrailleuses. Après un aller, un retour, les avions s'éloignèrent. Christian se releva, sortit de son trou. Aucun des hommes en compagnie desquels il avait marché n'avait été blessé, mais la petite voiture gisait, retournée, contre un arbre, et flambait. Deux de ses occupants avaient été projetés à travers une portière et gisaient, immobiles, au centre de la route. Les deux autres brûlaient,

dans un brasier puant d'essence répandue, de caoutchouc et de tapisserie lacérée.

Christian avançait lentement jusqu'à l'endroit où les deux hommes gisaient sur la route. Il n'eut pas besoin de les toucher pour constater qu'ils étaient morts.

– Des officiers ! dit une voix derrière lui. Ils voulaient aller plus vite que les autres.

L'homme qui venait de parler cracha.

Tous les autres passèrent tranquillement entre les deux cadavres et l'auto incendiée. Christian faillit ordonner à quelques-uns d'entre eux de l'aider à déplacer les cadavres, mais il lui eût certainement fallu discuter, et il n'était pas très important, au fond, que deux corps de plus ou de moins fussent ou non déposés sur le bord de la route.

Christian repartit lentement vers l'est. Sa jambe blessée en Afrique tremblait fortement sous lui. Il se moucha et cracha plusieurs fois, pour tenter de chasser de son nez et de sa bouche l'odeur et le goût des chevaux morts et des ambulances éventrées.

Le lendemain matin, il eut un coup de chance. Il s'était détaché des autres hommes, au cours de la nuit, et s'était arrêté à la lisière d'un village qui s'étendait, sombre et apparemment désert devant lui, sous le clair de lune. Il avait décidé de ne pas le traverser seul, en pleine nuit, car il n'était que trop possible que, voyant un soldat errer seul dans l'obscurité, les habitants fussent tentés de l'abattre, de lui voler son fusil, ses bottes, son uniforme et de laisser pourrir son cadavre derrière une haie. Il avait donc campé sous un arbre, mangé un peu de sa ration de secours et dormi jusqu'à l'aube.

Puis il s'était hâté à travers la petite ville, trottant presque dans les rues grossièrement pavées, laissant derrière lui l'église, l'inévitable statue de la victoire, en face de la Mairie, avec ses palmes et ses baïonnettes, les boutiques aux stores baissés. Rien ne bougeait. Les Français semblaient avoir disparu de la surface de cette terre où les Allemands battaient en retraite. Même les chats et les chiens paraissaient avoir compris qu'il était plus sage de se cacher pendant que l'amère marée des soldats vaincus déferlait sur la ville.

Ce fut de l'autre côté de la ville que sa chance tourna. Il se hâtait toujours, car il était encore en vue des murs de la dernière rangée de maisons, et sa respiration sifflait douloureusement dans sa gorge, lorsque droit devant lui, débouchant d'un chemin de traverse, surgit la silhouette d'un cycliste.

Christian s'arrêta. Quelle que puisse être son identité, le cycliste avait l'air pressé. Il pédalait de toutes ses forces, tête basse, dans la direction de Christian.

Christian se plaça au milieu de la route et attendit. Il vit qu'il s'agissait d'un jeune garçon de quinze à seize ans, vêtu d'une chemise bleue et d'un vieux pantalon de l'armée française, fonçant dans l'aube fraîche et brumeuse, entre les deux rangées de peupliers, à la poursuite de son ombre.

Le jeune garçon n'aperçut Christian que lorsqu'ils ne furent plus séparés que par une trentaine de mètres. Il freina brusquement et stoppa.

– Viens ici, lui jeta Christian d'une voix rauque, en allemand, oubliant soudain son français. Approche !

Il marcha vers le jeune garçon. Un instant, tous deux se regardèrent. Le jeune garçon était très pâle, avec des cheveux noirs frisés et des yeux bruns remplis d'effroi. Puis, avec une souplesse animale, le jeune garçon souleva sa roue avant et retourna sa bicyclette. Il courait sur la route, poussant la bicyclette, avant que Christian eût le temps de saisir son fusil. Le jeune garçon enjamba sa selle, en voltige. Courbé sur son guidon, la chemise pleine de vent, il pédalait furieusement sur la route lisse, s'éloignant de Christian à vue d'œil.

Sans réfléchir, Christian ouvrit le feu. La seconde rafale toucha le jeune garçon. La bicyclette roula jusqu'au fossé. Le cycliste tomba sur la route et ne bougea plus.

Christian courut sur la route. Le martèlement de ses bottes éveillait des échos insolites, dans l'air calme du matin. Il ramassa la bicyclette, la fit rouler en avant, en arrière. Elle n'était pas endommagée. Puis il regarda le jeune garçon, dont la tête était tournée vers lui, pâle et juvénile sous ses cheveux frisés. Un duvet blond poussait sur sa lèvre supérieure. Une tache rouge s'élargissait lentement, sur le bleu « passé » du dos de sa chemise. Christian fit un pas vers lui, puis se ravisa. Ils avaient dû entendre les détonations, du village, et, s'ils le trouvaient penché sur le corps d'un enfant blessé, ils le réduiraient en charpie.

Christian monta sur la bicyclette et repartit vers l'est. Après les marches harassantes des jours passés, le sol semblait fuir sous ses roues avec une facilité dérisoire. Ses jambes étaient légères, la brise matinale, douce et fraîche contre ses joues, la verdure humide qui encadrait la route était bien agréable à regarder, « Voilà, pensa-t-il, il n'y a pas besoin d'être officier pour aller vite. »

Les routes de France paraissaient avoir été faites pour les cyclistes, bien nivelées, bien entretenues, sans trop de pavés, sans trop de côtes abruptes. Il devait être facile de faire deux cents kilomètres par jour, sur de telles routes, très facile...

Il se sentait jeune et fort et, pour la première fois depuis que le

premier planeur avait glissé du ciel maritime – il y avait de cela bien, bien longtemps, – il commençait à espérer de nouveau. Au bout d'une demi-heure, alors qu'il dévalait une pente située entre deux champs de blé jaune pâle, non encore parvenu à sa pleine maturité, il se surprit à siffler gaiement, sans contrainte, un air de soulagement et de vacances insouciantes.

Toute la journée, il pédala vers l'est, sur la route de Paris. Il dépassa des groupes d'hommes marchant ou roulant doucement dans des charrettes paysannes obstinément chargées de tableaux, de meubles et de barriques de cidres. Il avait déjà vu des réfugiés en France, autrefois, mais le spectacle avait semblé, alors, beaucoup plus naturel, car il s'agissait surtout de femmes, d'enfants et de vieillards, qui – parce qu'ils espéraient tôt ou tard reconstituer ailleurs leurs foyers en péril – avaient des raisons de se cramponner à leurs matelas, leurs effets, leurs batteries de cuisine. Mais il était étrange de voir marcher, dans les mêmes conditions, une armée allemande en armes et en uniformes, dont le seul espoir était d'être reformée – par quel miracle ? – sur quelque ligne de repli, ou de tomber aux mains des Américains qui, disait-on, les cernaient de toutes parts. Quel bien leur feraient, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, les peintures et les lampes rustiques qu'ils avaient jugé bon d'emporter avec eux ? Esprits et visages fermés, les soldats en déroute refluaient vers Paris, sans officiers, sans ordre ni discipline, abandonnés aux tanks et aux avions américains qui les suivaient. De temps à autre passait un autobus français à gazogène, chargé de soldats crasseux, qui devaient descendre dans les côtes pour pousser le véhicule. Parfois, apparaissait un officier, mais il avait l'air aussi perdu et abandonné que les autres et se taisait.

Et autour d'eux, dans sa pleine floraison d'été s'étendait la France, brillante et douce au long des longues et belles journées.

Lorsque vint le soir, Christian était complètement épuisé. Il y avait des années qu'il n'avait pas fait de bicyclette, et il était allé beaucoup trop vite, au cours des deux premières heures. En outre, il s'était fait tirer dessus, à deux reprises, dans le courant de l'après-midi. Il avait entendu, chaque fois, les balles siffler à quelques centimètres de ses oreilles et avait forcé l'allure pour échapper au danger qui le menaçait. Et lorsqu'il déboucha, au coucher du soleil, sur la place d'une ville de moyenne importance, la bicyclette tressautait sous lui d'une manière presque incontrôlable. Il éprouva une morne satisfaction en constatant que la place était pleine de soldats, assis aux terrasses des cafés, dormant épuisés sur les bancs de pierre, devant la mairie, tentant vainement de tirer d'automobiles ferraillantes – Citroën 1925 – quelques kilomètres de plus. Ici, pour quelques

minutes au moins, il serait en sécurité.

Il mit pied à terre. La bicyclette était à présent une sorte d'ennemi glissant, dur et malicieux, une machine française douée d'une sournoise intelligence, qui puisait avec une ténacité meurtrière dans sa dernière réserve d'énergie et avait déjà tenté de le désarçonner dans des virages riches en graviers ou sur des « cassis » imprévisibles.

Il marcha près de la bicyclette, les jambes faibles et rigides. Les autres hommes allongés ou assis sur la place le regardèrent approcher sans intérêt ni surprise d'aucune sorte et retombèrent dans leur torpeur indifférente. Il se cramponna à la bicyclette, sentant que n'importe lequel de ces étrangers au regard froid, vêtus en soldats allemands, l'assassinerait volontiers pour les deux roues et la selle usée qu'il traînait avec lui.

Il aurait aimé s'allonger et dormir quelques heures. Mais, depuis les coups de feu essuyés sur la route, il se refusait à courir le risque de s'arrêter seul en un endroit quelconque, si paisible et lointain fût-il. Les seuls moyens d'échapper aux francs-tireurs embusqués dans les bois étaient à présent la vitesse ou la supériorité numérique. Et il ne pouvait dormir ici, en ville, au milieu des autres, parce qu'il savait que, lorsqu'il se réveillerait, la bicyclette serait partie. Il savait qu'il n'aurait pas hésité lui-même à voler la bicyclette de n'importe quel donneur, fût-il le général Rommel en personne, et rien ne lui permettait de supposer que les soldats aux pieds douloureux et à l'esprit anesthésié qui gisaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville se montreraient plus scrupuleux.

« Un verre d'alcool, pensa-t-il, un verre d'alcool me remontera et me donnera la force de continuer. »

Il entra dans le café en poussant toujours la bicyclette. Quelques soldats étaient assis au fond de la salle, mais eux aussi le regardèrent sans surprise, comme s'il était parfaitement naturel de voir des sergents allemands entrer dans les cafés avec des bicyclettes, des chevaux ou des chars d'assaut. Christian posa soigneusement sa bicyclette contre le mur, plaça une chaise contre la roue arrière et s'assit lentement sur la chaise. Puis il fit signe au vieil homme qui se tenait derrière le bar.

– Cognac, dit-il.

Christian inspecta la salle obscure. Il y avait les écriteaux habituels, en français et en allemand, avec les règles sur la vente de l'alcool et l'indication que seuls les apéritifs pouvaient être vendus le mardi et le jeudi. C'était un jeudi, se rappela Christian, mais la nature spéciale de ce jeudi pouvait être considérée suffisante pour annuler les prescriptions édictées par un ministre français du Gouvernement de

Vichy. Leur auteur, du reste, devait être lui-même en train de détaier aussi vite que possible et ne repousserait pas un verre de cognac, s'il lui était offert. La seule loi universellement observée, à l'issue de ce beau jour d'été, était la loi de la fuite, la seule autorité, celle des canons de la 1^{ère} et de la 3^e armée américaine, non encore entendus dans cette partie du territoire, mais exerçant déjà, à la ronde, leur épouvantable souveraineté.

Le vieillard déposa devant lui un petit verre de cognac. Il avait une barbe de prophète juif et ses dents cariées empestaient son haleine. Christian eut un mouvement d'humeur. Était-il donc impossible, même en cet endroit frais et sombre, d'échapper aux odeurs de la mortalité, à l'horrible parfum des os et de la chair en cours de décomposition ?

– Cinquante francs, dit le vieillard en se penchant vers Christian sans lâcher le petit verre.

Christian fut tenté un instant, pour le principe, de discuter avec le vieux filou. Les Français, pensa-t-il, toujours prêts à tirer quelque chose de la victoire comme de la défaite, de l'avance comme de la retraite, des amis comme des ennemis. « Seigneur, pensa-t-il amèrement, que les Américains se débrouillent un peu avec eux, et l'on verra s'ils seront tellement heureux de les avoir. » Il jeta sur la table les cinquante francs de monnaie imprimée par l'armée allemande. Il n'aurait bientôt plus besoin de ces chiffons de papier, et sourit, intérieurement, à l'idée du vieillard tentant de faire valider auprès des nouveaux conquérants la fallacieuse monnaie d'occupation.

Méthodiquement, le vieillard ramassa les morceaux de papier et, par-dessus les jambes étendues des autres soldats, se traîna jusqu'à sa position habituelle, derrière son bar. Christian joua avec son verre, nullement pressé d'en boire le contenu, satisfait d'être assis, de pouvoir détendre ses jambes douloureuses, de pouvoir s'appuyer, de tout son poids, au dossier de sa chaise. Il regarda les autres occupants du café. Il faisait trop sombre, dans la salle, pour qu'il puisse distinguer leurs traits, mais aucun d'entre eux ne parlait. Ils étaient assis, simplement, dans des attitudes d'épuisement et de contemplation, dégustant lentement leurs verres, comme s'ils sentaient qu'ils n'auraient plus de sitôt le loisir de s'arrêter pour boire et souhaitaient retenir longtemps, sur leurs langues et contre leurs palais, la brûlure bienfaisante de l'alcool.

Vaguement, Christian se souvint de l'autre bai, à Rennes, des années auparavant, et du groupe de soldats débraillés, exubérants et riches, qui buvaient du mauvais Champagne.

Personne ne buvait de Champagne, à présent ; personne n'était exubérant, et, lorsqu'ils parlaient, c'était pour poser de courtes questions, toujours les mêmes, auxquelles les autres répondaient par

monosyllabes. Oui. Non. Allons-nous mourir demain ? Que nous feront les Américains ? La route de Rennes est-elle encore praticable ? Sais-tu ce qui est arrivé à la Panzer Lehr Division ? Que dit la B. B. C. ? N'est-ce pas encore fini ? Est-ce fini ? Vaguement, Christian se demanda ce qui était arrivé, au cours des ans, aux pionniers et aux simples soldats qu'il avait signalés pour insubordination ou mauvaise conduite. Consignés dans leurs quartiers pendant un mois. Christian sourit faiblement, en s'appuyant contre sa bicyclette. Ce serait merveilleux d'être consigné dans ses quartiers pendant un mois. Pourquoi ne consignerait-on pas la 1^{ère} armée américaine pendant un mois ? La 8^e armée de l'Air ? Les Autrichiens de l'armée allemande ? Pour insubordination et mauvaise conduite...

Il goûta au cognac. L'alcool était brut et sec, et ce n'était certainement pas du cognac. Fabriqué trois jours avant, sans doute, et mêlé d'alcool à brûler. Les Français, les misérables Français ! Il regarda le vieillard et se mit à le haïr. Il savait qu'il avait été tiré de sa chambre ou de son fauteuil à bascule pour cette semaine de travail. L'établissement appartenait sans doute à quelque gros marchand et à sa grasse épouse. Et, lorsqu'ils avaient compris ce qui se passait, lorsqu'ils avaient vu la première vague de la marée allemande rouler à travers la ville, ils avaient ressuscité ce vieil homme pour le mettre derrière leur comptoir, sentant que les Allemands eux-mêmes n'assouviraient pas leur colère sur un aussi piètre spécimen d'humanité. Probablement calfeutrés dans quelque mansarde, à l'abri des coups, le propriétaire et sa femme s'empiffraient d'escalopes de veau, buvaient du bon vin, ou grimpaient dans leur lit pour une étreinte suante et parfumée à l'ail. (Corinne, à Rennes, sa chair bovine et ses mains de laitière, et ses nattes raides de cheveux teints). Probablement enlacés dans quelque chaud lit de plume, le propriétaire et sa femme ricanaient en pensant aux soldats défaits qui, dans leur estaminet sordide, payaient à papa des prix fantastiques, aux Allemands morts le long des routes, aux Américains qui bientôt entreraient dans la ville et paieraient encore plus cher leurs parcimonieux centilitres de mauvais alcool.

Il regarda le vieux, et le vieux soutint son regard ; ses petits yeux étaient insolents et durs dans son visage antique et croulant. Des yeux de vieillard aux poches bourrées d'inutiles francs papier, à la mâchoire plantée de chicots déchaussés, mais qui survivrait, et le savait, à la plupart des jeunes hommes assis dans l'établissement de sa fille, et riait, au-dedans de lui-même, des souffrances qui attendaient encore ces étrangers à demi morts, à demi capturés, accoudés dans le crépuscule aux vieilles tables tachées.

– Monsieur désire ?... s'informa le vieil homme, d'un ton aigu et

chevrotant, qui semblait contenir l'écho de son rire intérieur.

– Monsieur ne désire rien, répliqua Christian.

Ils avaient été trop doux avec les Français. Il y avait des ennemis, il y avait des amis, et entre les deux, il n'y avait rien. Il fallait aimer ou détruire, et, entre les deux, tout n'était que politique, corruption et faiblesse, qu'il fallait payer tôt ou tard. Hardenburg, le lieutenant sans visage dans la chambre de l'horloger sans jambes ni bras, avait parfaitement compris cette vérité, mais les politiciens, eux, n'en savaient rien.

Le vieillard ferma les yeux. Vieilles paupières jaunes et plissées, comme du vieux papier sale, baissées sur les billes noires et moqueuses de ses pupilles. Il se détourna, et Christian eut l'impression confuse que le vieillard venait de remporter sur lui une sanglante victoire.

Il but son cognac. L'alcool commençait à produire son effet. Il se sentait à la fois invincible et somnolent, comme un géant dans un rêve, capable de se mouvoir avec une lenteur impavide et de frapper inconsciemment des coups d'une terrible violence.

– Finissez votre verre, sergent.

La voix était grave et vaguement familière. Christian leva les yeux et loucha, à travers l'obscurité croissante, vers la silhouette qui se tenait devant lui.

– Quoi ? dit-il stupidement.

– Je voudrais vous parler, sergent.

L'homme souriait.

Christian secoua la tête, écarquilla les yeux. Puis il reconnut le nouveau venu : Brandt. En uniforme d'officier, sans casque ni casquette, poussiéreux, amaigri, mais Brandt. Brandt souriant.

– Brandt !

– Chut !

Brandt posa sa main sur le bras de Christian.

– Finissez votre verre et suivez-moi.

Brandt sortit. Christian le vit s'arrêter sur le trottoir, s'adosser à la vitre du café, tandis qu'une colonne de fantassins dépenaillés traînait ses bottes sur la route. Christian avala le reste de son cognac, se leva. Le vieillard l'observait de nouveau. Christian poussa la chaise, s'empara soigneusement des poignées du guidon et retourna sa bicyclette vers la porte. Au moment de sortir, il ne put résister au désir de se retourner pour rencontrer, une fois encore, le regard fixe, moqueur, français, le regard de Verdun, le regard de la Marne, du

barman ancestral Le vieillard se tenait devant une affiche, imprimée en français, mais inspirée par les Allemands, représentant un escargot dont les cornes servaient de hampes à deux petits drapeaux, l'un américain, l'autre britannique, et qui remontait lentement la péninsule italienne. La légende rappelait ironiquement que même un escargot aurait atteint Rome, à présent... « L'insolence finale », devina Christian. Le vieillard avait dû coller cette affiche au début de la débâcle, pour que tous les Allemands en fuite puissent la voir en passant et souffrir.

– J'espère, dit l'homme, de cette voix qui sonnait comme un rire entendu parmi les rocking-chairs d'un asile de vieillards, j'espère que monsieur a trouvé bon son cognac.

« Les Français, pensa furieusement Christian, ils nous battront tous encore. »

Il sortit et rejoignit Brandt.

– Suivez-moi, répéta doucement Brandt. Faisons le tour de la place. Je veux que personne n'entende ce que j'ai à vous dire.

Ils marchèrent tous les deux sur le trottoir étroit, devant les boutiques closes. Brandt, remarqua Christian, surpris, paraissait beaucoup plus vieux que lors de leur dernière rencontre ; ses tempes étaient grises, son visage las, son corps amaigri.

– Je vous ai vu entrer, dit Brandt, et je n'ai pu en croire mes yeux. Je vous ai regardé cinq minutes avant d'être sûr que c'était bien vous. Au nom du ciel, que vous ont-ils fait ?

Christian haussa les épaules, un peu vexé et furieux contre Brandt. (Lequel, après tout, ne paraissait pas non plus dans une forme étincelante.)

– Ils m'ont fait pas mal voyager, dit Christian. Et que faites-vous ici vous-même ?

– Ils m'ont affecté en Normandie, expliqua Brandt. Photos de l'invasion, photos de prisonniers américains, photos des atrocités américaines, femmes et enfants français morts sous les bombes yankees, etc. Toujours la même chose, quoi. Continuez à marcher. Ne vous arrêtez pas. Si vous séjournez en un endroit quelconque, vous risquez de vous faire demander vos papiers par quelque officier et d'être réaffecté à une unité. Il y a tout juste assez de ces imbéciles alentour pour qu'il vaille mieux n'en pas courir le risque.

Ils marchèrent méthodiquement le long de la place, comme des soldats ayant un but précis et des ordres de mission dans la poche. Les façades grises des bâtiments étaient devenues pourpres dans le soleil couchant, les silhouettes des soldats, fantomatiques et indécises.

– Écoutez, dit Brandt. Qu'avez-vous l'intention de faire ?

Christian s'esclaffa, tout surpris de le pouvoir encore. Pour une raison quelconque, après tous ces jours de fuite devant les Américains, la pensée qu'il puisse avoir des intentions personnelles lui avait paru amusante.

– Pourquoi riez-vous ?

Brandt le regarda d'un air soupçonneux, et Christian se composa un visage plus sérieux, car il sentait que, s'il se mettait Brandt à dos, le photographe garderait pour lui toutes sortes de renseignements précieux.

– Pour rien, dit Christian. Pour rien, vraiment. Je suis juste un peu fatigué. Je viens de gagner le Grand Cross cyclo-pédestre international, et je ne suis pas tout à fait dans mon assiette. Mais ça ira.

– Alors ? dit Brandt.

Il était évident, d'après le timbre de sa voix, que lui-même n'était pas loin de l'effondrement final.

– Alors, qu'avez-vous l'intention de faire ?

– Retourner à bicyclette à Berlin, dit Christian. J'espère battre le record actuel.

– Ne plaisantez pas, pour l'amour de Dieu, dit Brandt.

– J'aime pédaler sur les routes historiques françaises, continua bêtement Christian, bavardant au passage avec les habitants historiques, dans leurs costumes régionaux composés de grenades à main et de fusils Sten ; mais, si autre chose se présente, je ne dis pas que je ne changerai pas d'avis...

– Écoutez, dit Brandt. J'ai une voiture anglaise à deux places cachée dans une grange, à un kilomètre et demi d'ici...

Christian perdit brusquement toute envie de s'esclaffer.

– Marchez ! gronda Brandt, entre ses dents. Je vous ai dit de ne pas vous arrêter. Je veux retourner à Paris. Mon idiot de conducteur m'a quitté hier soir. Nous avons été mitraillés, sur la route, et il a perdu son sang-froid. Il est parti vers minuit pour se rendre aux Américains.

– Et alors ? s'informa Christian, essayant de paraître calme et compréhensif. Pourquoi êtes-vous resté ici depuis ?

– Je ne sais pas conduire, dit amèrement Brandt.

Ça peut paraître idiot, mais je ne sais pas conduire !

Cette fois, Christian ne put s'empêcher de rire.

– Oh, mon Dieu ! dit-il, ces hommes à l'esprit moderne !

– Ce n'est pas si drôle que ça, coupa Brandt. Je suis trop nerveux. J'ai essayé d'apprendre, en 1935, et j'ai failli me tuer.

« Quel siècle ! » pensa délicieusement Christian, heureux de posséder cet avantage sur un homme qui, sous bien des rapports, avait su tirer un excellent parti de la guerre, « quel siècle pour être trop nerveux ! »

– Pourquoi n'avez-vous pas choisi un de ces types ?

Christian désigna les soldats allongés sur les marches de la mairie.

– Je n'ai pas confiance en eux, dit Brandt, en jetant autour de lui un regard effrayé. Si je vous racontais les histoires d'hommes de troupe tuant leurs officiers que j'ai entendues depuis quelques jours !... Il y a près de vingt-quatre heures que je suis dans cette saleté de petite ville et que j'essaie de trouver quelqu'un en qui j'aie l'impression de pouvoir avoir confiance. Mais ils voyagent tous en groupes, ils ont tous des camarades avec eux, et je n'ai que deux places dans ma voiture. Et qui sait ? Demain, les Américains seront peut-être ici, ou la route de Paris sera peut-être fermée... Christian, je vais vous avouer quelque chose : quand je vous ai vu entrer dans ce café, j'ai dû me retenir pour ne pas pleurer... – Anxieusement, il saisit le bras de Christian. – Il n'y a personne avec vous ? Vous êtes seul, n'est-ce pas ?

– Ne vous inquiétez pas, dit Christian. Je suis seul. Soudain, Brandt s'arrêta, s'essuya nerveusement le visage.

– Je viens seulement d'y penser, bégaya-t-il. Savez-vous conduire ?

L'angoisse peinte sur le visage de Brandt, au moment où il posa la simple question qui, au sein de l'écroulement d'une armée, était devenue le centre et le drame de sa vie, fit naître en Christian une envie confuse et vaguement grotesque de protéger l'ex-artiste.

– Ne vous inquiétez pas, mon vieux.

Christian frappa sur l'épaule de Brandt.

– Je sais conduire.

– Dieu merci ! – Brandt soupira. – Vous venez avec moi ?

Christian se sentait étourdi, chancelant, hébété. Ce que Brandt lui offrait là, c'était la vitesse, la sécurité, la vie...

– Essayez de m'en empêcher, dit-il.

Ils se sourirent faiblement, comme deux hommes sur le point de se noyer qui, en s'aidant mutuellement sont parvenus à atteindre la rive.

– Partons, dit Brandt.

– Attendez, dit Christian. Je veux donner cette bicyclette à quelqu'un d'autre. Que quelqu'un d'autre ait une chance de s'en tirer...

Son regard fit le tour de la place, tandis que son esprit cherchait un moyen équitable d'élire l'heureux bénéficiaire.

– Non.

D'un geste, Brandt arrêta Christian.

– Nous pouvons nous servir de la bicyclette. Le fermier nous donnera des vivres, en échange de cette bicyclette.

Christian hésita une seconde.

– Évidemment, dit-il. Où avais-je la tête ?

Brandt se retournant nerveusement, à chaque instant, pour voir s'ils n'étaient pas suivis, et Christian poussant près de lui sa bicyclette, reprirent la route que Christian avait parcourue une demi-heure auparavant. Au premier croisement, ils s'engagèrent dans un chemin pierreux encadré de talus fleuris qui conduisait à la ferme confortable et ornée de géraniums et à la vaste grange dans laquelle, sous un énorme tas de foin, Brandt avait caché son automobile.

Brandt avait eu raison, au sujet de la bicyclette. Lorsque, sous le regard des premières étoiles, la voiture démarra entre les talus fleuris, ils emportaient avec eux deux jambons, un bidon de lait, la moitié d'un énorme fromage, un litre de calvados, deux litres de cidre, du pain bis et un panier d'œufs, que la femme du fermier avait fait cuire durs pendant qu'ils dégageaient la petite voiture de sa carapace de foin. La bicyclette leur avait été fort utile.

L'estomac plein, calme et détendu au volant de la petite voiture magnifiquement entretenue, roulant à vive allure sous le pâle clair de lune, Christian rêvait et souriait aux anges. Sa rencontre matinale avec le cycliste à la chemise bleue s'était avérée plus profitable qu'il s'y était attendu.

Ils traversèrent la ville sans s'arrêter. Quelqu'un cria, au moment où ils débouchèrent sur la place. Était-ce un ordre de stopper ? Une supplication d'être pris à bord ? Un juron causé par leur bonne fortune ou parce que leur vitesse mettait en danger les piétons ? Ils ne le surent jamais, car Christian accéléra sans chercher à comprendre et laissa bientôt la ville derrière lui. Un instant plus tard, ils roulaient sur la route encombrée, sous la lumière blafarde de la lune, vers la capitale française.

– L'Allemagne est fichue, disait Brandt.

Sa voix était faible et lasse, et pourtant il devait crier pour que le vent de leur vitesse n'emporte pas ses paroles, car leur voiture était entièrement découverte, et Christian la poussait au maximum.

– Il n'y a qu'un fou pour ne pas s'en rendre compte. Regardez ce qui est en train de se passer. Effondrement général. Tout le monde s'en

fout. Un million d'hommes abandonnés à leur propre initiative. Un million d'hommes, presque sans officiers, sans nourriture, sans plans, sans munitions, abandonnés à la merci des Américains, qui les ramasseront lorsqu'ils en auront le loisir, ou les massacreront, s'ils ont la stupidité de vouloir résister. L'Allemagne n'a plus les moyens d'entretenir une armée. Peut-être vont-ils encore réunir quelques troupes et établir une ligne de défense, mais ce ne sera qu'un geste. Un geste éphémère et sanglant. Une sorte d'enterrement romantique. Clausewitz, Wagner, Siegfried et le Haut Commandement réunis pour un dernier effet théâtral. Je suis aussi patriote que n'importe lequel. J'ai servi l'Allemagne de mon mieux, en Italie, en Russie, en France...

Mais je suis trop civilisé pour ce qu'ils s'apprêtent à faire. Je ne crois pas aux Vikings. Je n'ai aucune envie de brûler sur le bûcher de Goebbels. La différence entre une bête fauve et un homme civilisé est qu'un homme civilisé peut prévoir le moment de sa perte et prendre des mesures pour se sauver... Écoutez : Lorsque la guerre a été sur le point de se décider, j'avais fait ma demande de naturalisation comme citoyen de la République Française, mais j'y ai renoncé. L'Allemagne avait besoin de moi, disait Brandt, – moins pour convaincre son compagnon que pour se convaincre lui-même de sa rectitude, de son honnêteté, de son bon sens, – l'Allemagne avait besoin de moi, je suis venu. J'ai fait ce que j'ai pu. Dieu ! les photos que j'ai prises ! Et ce que j'ai subi pour pouvoir les prendre ! Mais il n'y a plus de photos à prendre. Il n'y a plus personne pour les développer, plus personne pour croire en elles, ou pour être ému par elles, au cas où elles seraient développées. J'ai échangé ma caméra avec le fermier, là-bas, pour dix litres d'essence. La guerre n'est plus pour les photographes, parce qu'il n'y a plus de guerre à photographier. La guerre n'est plus qu'une question de nettoyage, et mieux vaut laisser cela aux photographes américains. Il serait ridicule, de la part des gens qu'on « nettoie », d'enregistrer sur la pellicule les opérations de nettoyage. Personne n'a le droit de l'exiger d'eux. Écoutez. Quand un soldat s'engage dans une armée, n'importe quelle armée, cette armée signe avec lui une sorte de contrat implicite. Ce contrat est tel que, si l'armée a parfaitement le droit de lui demander de mourir, elle n'a pas le droit d'exiger de lui, consciemment, le sacrifice inutile de sa vie. À moins que le gouvernement ne soit, en ce moment même, en train de demander la paix, et rien ne peut nous le faire croire, il viole le contrat qu'il m'a signé, le mien, et celui de tous les autres soldats actuellement en France. Nous ne leur devons donc plus rien. Absolument plus rien.

– Pourquoi me dites-vous tout cela ? demanda Christian, sans quitter des yeux le ruban pâle de la route et pensant avec lassitude : il a un plan, mais je ne me déclarerai pas d'accord avant de savoir en

quoi il consiste.

– Parce qu’une fois arrivé à Paris, dit lentement Brandt, je vais désert.

Ils roulèrent en silence, pendant une longue minute.

– Ce n’est pas tout à fait exact, rectifia Brandt. Je ne vais pas désert. C’est l’armée qui me déserte. Je me contenterai de rendre cette désertion officielle.

Désert. Le mot trembla dans les oreilles de Christian. Les Américains l’avaient déjà submergé d’une avalanche de tracts et de sauf-conduits, l’engageant à désert, lui prouvant, bien avant la débâcle, que la guerre était perdue, lui promettant qu’il serait bien traité... On racontait que des soldats surpris en train de désert avaient été pendus par l’armée, en brochettes de six, et leurs familles fusillées... Brandt n’avait pas de famille et pouvait agir à sa guise. Évidemment, dans l’état actuel des choses, qui pourrait savoir qui avait déserté, qui était mort, qui avait été capturé après une défense héroïque ? Plus tard, en 1960, peut-être, quelque bruit pourrait transpirer, remonter à la surface, mais il était impossible de penser pour l’instant à ce qui passerait en 1960.

– Pourquoi retournez-vous à Paris pour désert ? demanda Christian, se souvenant des tracts. Pourquoi n’allez-vous pas dans l’autre sens, à la rencontre des Américains, et ne vous rendez-vous pas à la première unité venue ?

– J’y ai pensé, dit Brandt. Mais c’est trop dangereux. On ne peut se fier aux soldats en guerre. Ils peuvent avoir le sang chaud ; leur meilleur ami peut avoir été tué vingt minutes plus tôt, ils peuvent être pressés, ils peuvent être juifs, et avoir des parents à Buchenwald ; comment pouvez-vous le savoir ? Et puis, dans la campagne, vous auriez peu de chance d’atteindre les Américains. Tous les Français entre ici et Cherbourg ont des fusils, à présent, et tous meurent d’envie de tuer au moins un Allemand, ne serait-ce que pour faire comme les autres, avant qu’il soit trop tard. Oh, non ! Je veux désert, mon vieux, pas mourir.

« Quel homme réfléchi, pensa Christian, avec une admiration sincère, il a tout calculé, tout pesé d’avance. Pas étonnant qu’il ait fait une telle carrière dans l’Armée, qu’il ait toujours pris les photos désirées par le ministère de la Propagande, qu’il ait obtenu l’emploi tant brigué de correspondant du magazine de l’Armée, qu’il ait été longtemps affecté à Paris, dans son appartement de luxe, qu’il ait si bien mangé, qu’il se soit si bien habillé, qu’il ait trouvé tant de lits féminins prêts à l’accueillir. »

– Écoutez, dit Brandt. Vous connaissez mon amie Simone...

– Êtes-vous toujours en rapport avec elle ? demanda Christian, surpris.

Brandt vivait avec Simone en 1940. Christian l'avait rencontrée avec Brandt, au cours de sa première permission à Paris. Ils étaient sortis ensemble, et Simone avait amené une amie – comment s'appelait-elle ? Françoise, mais Françoise avait été de glace et n'avait pas caché qu'elle n'aimait pas les Allemands. Brandt avait eu de la chance, au cours de cette guerre. Portant l'uniforme de l'armée conquérante, mais presque citoyen français, parlant le français mieux qu'un Parisien, il avait choisi le meilleur de deux mondes.

– Bien sûr que je suis toujours en rapport avec elle, dit Brandt. Pourquoi pas ?

– Je ne sais pas, dit Christian, amusé. Ne vous fâchez pas. C'est juste parce qu'il y a si longtemps... quatre ans... quatre ans de guerre, vous savez.

En dépit de la beauté de Simone, Christian avait toujours imaginé Brandt saisissant toutes les occasions qui s'offraient à lui et passant incessamment, tout au long de ces quatre ans, d'une femme éblouissante à une autre femme éblouissante.

– Nous comptons nous marier, dit Brandt fermement, dès que cette saleté de guerre sera finie.

– Bien sûr, dit Christian.

Il ralentit en dépassant une colonne de soldats qui marchaient à la file indienne, sur le bord de la route, dans le scintillement des rayons de lune sur l'acier de leurs armes. Bien sûr. « Pourquoi pas ? » Brandt, pensa-t-il avec envie. Brandt, le type même de l'homme intelligent, veinard, prévoyant. Brandt sortant sans une égratignure d'une guerre confortable, avec un joli petit avenir tout tracé devant lui.

– Je vais aller tout droit chez elle, dit Brandt, enlever cet uniforme et mettre un complet civil. J'y resterai jusqu'à l'arrivée des Américains. Une fois la première fièvre passée, Simone ira à la police militaire américaine et leur dira que je suis un officier allemand qui désire se rendre. Les Américains sont très corrects. Ils traitent les prisonniers comme des gentlemen. La guerre finira bientôt, ils me libéreront, j'épouserai Simone et retournerai à ma peinture...

« Admirable Brandt », pensa Christian. « Tout était arrangé, tout était prévu : femme, carrière, tout... »

– Écoutez, Christian, dit sérieusement Brandt. Ça peut marcher également pour vous.

– Quoi ? gouailla Christian. Simone veut-elle également m'épouser ?

– Ne plaisantez pas, dit Brandt. Elle a un grand appartement. Deux

chambres. Vous pouvez y rester, aussi. Vous êtes un garçon d'une trop grande valeur pour vous laisser enfoncer dans la boue de cette saleté de guerre...

Brandt, d'un geste de la main, désigna les hommes qui chancelaient sur la route, la mort latente, les États croulants.

– Vous en avez assez fait. Vous avez fait votre devoir. Plus que votre devoir. Le temps est venu où tous ceux qui ne sont pas des imbéciles ne doivent plus penser qu'à eux-mêmes.

Brandt posa sa main sur le bras de Christian. Doucement. Amicalement.

– Je vais vous dire quelque chose, Christian. Depuis le premier jour, sur la route de Paris, vous savez, je vous ai cherché, j'ai pensé à vous, je me suis inquiété à votre sujet. Et je me disais que, si j'étais un jour en position d'aider quelqu'un à se sortir de cette aventure, j'aimerais que ce soit vous. Nous aurons besoin d'hommes comme vous, après la guerre. Vous le devez à votre pays, même si vous n'avez pas le sentiment de vous le devoir à vous-même. Christian... Viendrez-vous avec moi ?

– Peut-être, dit lentement Christian. Peut-être...

Il secoua la tête, pour chasser le sommeil de ses yeux, et contourna un petit véhicule blindé, immobilisé en travers de la route, que trois hommes tentaient fiévreusement de dépanner, à la lueur frêle de lampes électriques camouflées.

– Peut-être. Mais il nous faut d'abord atteindre Paris. Et, lorsque nous y serons, nous pourrons commencer à nous demander ce que nous allons faire par la suite...

– Nous y parviendrons, dit Brandt, calmement. J'en suis certain. À présent, j'en suis absolument certain.

Il y avait peu de circulation dans les rues de Paris. Elles étaient aussi sombres que de coutume, mais ne paraissaient pas différentes de ce qu'elles avaient été les autres fois où Christian les avait parcourues, avant le débarquement. Des voitures d'état-major allemandes filaient toujours dans les rues ; les portes des cafés s'ouvraient de temps en temps, illuminant brièvement le trottoir ; des soldats en bordée riaient avec des filles, et faisaient Dieu seul savait quoi, dans l'épaisse obscurité des portes cochères. Quant aux filles elles-mêmes, elles étaient toujours aussi actives, remarqua Christian, lorsqu'ils traversèrent la place de l'Opéra. Elles appelaient toujours, au passage, les silhouettes en uniforme. « Les affaires sont les affaires, pensa cyniquement Christian. Que l'ennemi soit à mille kilomètres ou bien sous les murs de la Ville. Que les Américains soient à Casablanca ou bien à Alençon... » Brandt était manifestement à deux doigts de la

crise nerveuse. Assis sur le bord de son siège, la respiration haletante, il guidait Christian à travers un labyrinthe de petites rues que le black-out achevait de rendre inextricable. Christian se souvint de la dernière fois où il avait roulé en compagnie de Brandt dans les rues de Paris, avec le sergent Himmler, qui désignait les curiosités de toute nature, et Hardenburg sur le siège de devant. Himmler, bouillonnant de bonne humeur, et dont il ne restait peut-être même plus un seul os, là-bas, en plein désert, au flanc de la colline ; Hardenburg, gueule cassée, suicidé en Italie... Mais Brandt et lui étaient toujours vivants et roulaient doucement sur les mêmes pavés, respiraient la même odeur fétide de la vieille cité, apercevaient les mêmes monuments, non loin des vieux quais du fleuve éternel...

– Ici, chuchota Brandt. Arrêtez-vous ici.

Christian freina, coupa le contact. Il se sentait très fatigué. Ils étaient devant un garage, avec une rampe de ciment, que fermait à demi une porte à glissières.

– Attendez-moi, dit Brandt.

Il sauta de la voiture, frappa à une petite porte, sur la gauche du plan incliné. Au bout d'un moment, la porte s'ouvrit et Brandt disparut. (Himmler disparaissant à l'intérieur du bordel, et les tentures mauresques, et le Champagne glacé, et le sourire de la fille brune. « Un goût bizarre, avait dit sa bouche rouge, un goût bizarre, n'est-ce pas ? » Et la brève réplique de Brandt : « Nous sommes un peuple bizarre. Vous-vous en apercevez. Faites votre boulot. » Et la robe de soie verte, sur le bras d'Himmler, et le 1918, griffonné à la craie sur le mur de l'église.) « Les Français, répéta une voix morne au fond du cerveau de Christian, les Français, ils nous battront tous encore. »

Il y eut un long grincement, et la porte du garage s'écarta. Une lampe s'alluma au sommet de la rampe, tache de lumière dans les profondeurs ténébreuses de l'immeuble. Brandt sortit précipitamment, jeta un coup d'œil dans la rue déserte.

– Rentrez la voiture, souffla-t-il à Christian. Vite !

Christian lança le moteur et monta rapidement le plan incliné, en direction de la lumière. Derrière lui, se referma la porte du garage. Au sommet du plan incliné, Christian s'arrêta. Il regarda autour de lui, distingua dans l'ombre trois ou quatre voitures recouvertes de bâches.

– Très bien. – C'était la voix de Brandt. – Descendez, maintenant.

Christian coupa le contact et sauta sur le sol. Brandt se dirigeait vers lui, en compagnie d'un autre homme. L'autre homme était petit et gras et portait un chapeau cloche, mi-sinistre, mi-saugrenu, dans cette atmosphère mélodramatique.

L'homme au chapeau cloche fit deux fois le tour de la voiture,

l'examinant, la palpant comme un maquignon. « Ça colle », dit-il. Il tourna les talons et disparut dans un petit bureau, duquel émanait une faible lueur.

– J'ai vendu la voiture, dit Brandt. Soixante-quinze mille francs. Ils nous seront utiles au cours des semaines à venir. Prenons notre matériel. Nous allons continuer à pied.

« Soixante-quinze mille francs, pensa Christian, admiratif en aidant l'ex-photographe à décharger les jambons, le pain, le fromage, le calvados. Cet homme ne s'avoue jamais vaincu ! Il a des amis et des relations d'affaires dans tous les milliers et rien, jamais, ne l'embarrasse ! »

L'homme au chapeau cloche leur fournit en outre deux sacs de toile dans lesquels il entassèrent leurs possessions. Le Français n'offrit pas de les aider, mais se tint en dehors de la lumière, les observant sans mot dire, avec un visage absolument inexpressif. Lorsqu'ils eurent fini de préparer leurs bagages, il les conduisit à la petite porte, qu'il ouvrit. « Au revoir, monsieur Brandt, dit-il. Amusez-vous bien à Paris. » Il y avait dans la voix du Français une nuance subtile d'avertissement et de raillerie. Christian eut envie de le traîner jusqu'au sommet du plan incliné, sous la lumière, pour bien regarder son visage. Il hésita. Brandt le saisit par le bras, nerveusement. Il le suivit jusqu'à la rue. La porte se referma derrière eux. Ils entendirent claquer la serrure.

– Par ici, dit Brandt en l'entraînant, le sac sur l'épaule. Nous n'avons pas loin à aller.

Christian se laissa guider, pour la seconde fois, à travers les rues parisiennes. Plus tard, il questionnerait Brandt au sujet de l'homme au chapeau cloche. Mais, pour l'instant, il était trop fatigué, et Brandt marchait d'un bon pas, devant lui, pressé d'arriver enfin à la maison de sa maîtresse.

Au bout de trois ou quatre minutes, Brandt s'arrêta devant l'entrée d'un immeuble de quatre étages, aux fenêtres soigneusement camouflées. Brandt sonna. Ils n'avaient rencontré personne.

Un long moment se passa avant que la porte s'ouvrit de quelques centimètres. Brandt chuchota dans l'entrebâillement, et Christian entendit une voix de vieille femme, hargneuse d'abord, puis aimable et chaleureuse lorsque Brandt eut établi son identité. Une chaîne cliqueta, et la porte s'ouvrit. Christian suivit Brandt dans l'escalier, jetant un coup d'œil, au passage, sur la silhouette emmitouflée de la concierge. « Brandt, pensa Christian, l'homme qui sait à quelles portes frapper et ce qu'il faut dire pour en obtenir l'ouverture. » Quelqu'un pressa un bouton, et la lumière s'alluma dans l'escalier. Christian vit

qu'il s'agissait d'une maison bourgeoise, respectable, avec des marches de marbre bien entretenues ; un endroit probablement habité par des vice-présidents et de hauts fonctionnaires du gouvernement.

Au bout de vingt secondes, les lumières s'éteignirent. Ils montèrent un étage dans l'obscurité. Le Schmeisser de Christian heurta la rampe avec un son métallique. « Attention ! chuchota vivement Brandt. Pas de bruit ! » Il pressa le bouton du palier suivant, et la lumière se ralluma pour vingt secondes, selon le sage principe de l'économie française.

Ils parvinrent au dernier étage, et Brandt frappa doucement à l'une des portes. Elle s'ouvrit aussitôt, comme si les gens qui habitaient cet appartement n'avaient attendu que ce signal. Un rayon de lumière envahit le palier, et Christian distingua la silhouette d'une femme drapée dans une longue robe de chambre. Puis la femme se jeta dans les bras de Brandt et se mit à sangloter, doucement, en disant : « Tu es là, chéri, chéri, tu es là... »

Christian se tenait à l'écart, la main sur le canon de son fusil, pour l'empêcher de heurter le mur. L'étreinte de ces deux êtres était une étreinte conjugale, plus soulagée que passionnée, simple, touchante, larmoyante, sans réticence et sans beauté, et profondément intime. Christian souhaitait sincèrement être ailleurs.

Finalement, riant et pleurant à la fois, Simone se dégagea et repoussa d'une main ses longs cheveux sombres, l'autre toujours posée sur le bras de Brandt, comme pour s'assurer de sa réalité.

– Et maintenant, dit-elle – et Christian reconnut, brusquement, sa voix douce – et, maintenant, nous avons le temps d'être polis.

Elle se tourna vers Christian.

– Tu te souviens de Diestl, n'est-ce pas ? dit Brandt.

– Bien sûr.

Impulsivement, elle tendit la main. Christian serra.

– Je suis tellement contente de vous voir. Nous avons si souvent parlé de vous... Entrez... entrez donc... Vous n'allez pas rester toute la nuit sur le palier.

Ils pénétrèrent dans l'appartement, et Simone referma, derrière eux, la porte à double tour. Brandt et Christian la suivirent dans le salon. Près de la fenêtre, devant les rideaux tirés, se tenait une femme vêtue d'un peignoir de « piqué ». Son visage était dans l'obscurité, en dehors des rayons de l'unique lampe allumée près du canapé, sur une petite table.

– Posez vos paquets... et vous devez mourir de faim... et vous voulez sans doute vous laver la figure, babillait familièrement Simone.

Nous avons du vin. Nous allons en déboucher une bouteille pour fêter votre retour... Oh ! Françoise, regarde qui est là, n'est-ce pas merveilleux ?

« Françoise, pensa Christian, Françoise la germanophobe ! » Il la regardait quitter sa place et serrer la main de Brandt.

– Je suis si heureuse de vous voir, dit-elle.

Elle était encore plus jolie que dans la mémoire de Christian, grande, mince, avec de beaux cheveux châains, un long nez aristocratique, une bouche impassible. Elle se tourna vers Christian, souriante, et lui tendit la main.

– Soyez le bienvenu, sergent Diestl, dit Françoise.

Elle lui serra cordialement la main.

– Oh ! dit prudemment Christian. Vous vous souvenez de moi ?

– Bien sûr, dit Françoise en le regardant dans les yeux. J'ai souvent pensé à vous.

« Des yeux gris, illisibles, pensa Christian, vaguement troublé. Pourquoi sourit-elle ? Que veut-elle dire en affirmant qu'elle a souvent pensé à moi ? »

– Françoise a emménagé ici le mois dernier, chéri, dit Simone à Brandt. Son appartement a été réquisitionné. Par ton armée.

Elle fit une charmante petite grimace à l'adresse de Brandt. Brandt s'esclaffa, l'embrassa sur la bouche. Les mains de Simone s'attardèrent un instant sur les épaules de Brandt. Puis elle se dégagea. Elle avait vieilli, remarqua Christian. Elle était toujours coquette et séduisante, mais il y avait des plis anxieux, autour de ses yeux, et son teint était terne et sans vie.

– Avez-vous l'intention de rester longtemps ? demanda Françoise.

Il y eut un moment de pénible tension. Puis Christian déclara, fermement :

– Nous n'en savons rien encore, nous...

Il entendit le rire de Brandt et s'arrêta. C'était un rire nerveux, suraigu, hystérique, un mélange d'amertume et de soulagement.

– Christian, dit Brandt, cessez d'être aussi correct. Nous avons l'intention de rester jusqu'à la fin de la guerre.

Alors les nerfs de Simone lâchèrent prise. Elle s'assit sur le bord du canapé, et Brandt dut la consoler. Christian intercepta le regard de Françoise et crut y lire une franche gaieté. Puis Françoise se détourna poliment et recula jusqu'à la fenêtre.

– Va donc, ce n'est rien, disait Simone. C'est ridicule. Je ne sais pas pourquoi je pleure. Je deviens comme ma mère. Elle pleure quand elle

est heureuse, elle pleure quand elle est triste, elle pleure quand il fait soleil ou qu'il commence à pleuvoir. Va donc. Va te laver. Allez-vous laver tous les deux. Et, quand vous reviendrez, je serai calmée, et je vous aurai préparé un bon petit souper. Va. Ne me regarde pas avec mes propres yeux. Va te laver.

Brandt souriait. Un sourire enfantin et bête, le sourire du « retour au bercail », légèrement déplacé sur son visage intelligent et maigre, souillé par la poussière normande de leur longue randonnée.

– Venez, Christian, dit Brandt. Allons faire un brin de toilette.

Ensemble, ils pénétrèrent dans la salle de bains.

Françoise, observa Christian, ne les regarda pas sortir.

Une fois dans la salle de bains, par-dessus la rumeur de l'eau courante (froide aux deux robinets, en raison du mazout rationné), Brandt reprit la parole, à travers le savon qui couvrait son visage, tandis que Christian passait un peigne dans ses cheveux trempés.

– Cette femme a quelque chose, dit Brandt, que je n'ai jamais trouvé chez personne d'autre. Je... je l'accepte en bloc, sans aucune restriction. C'est curieux, avec les autres femmes, j'étais trop critique. Elles étaient trop maigres, trop sottes ou trop vaniteuses... Deux ou trois semaines, et je ne pouvais plus les supporter. Mais avec Simone... Je sais qu'elle est un peu sentimentale et qu'elle vieillit un peu, et qu'elle commence à avoir quelques petites rides... mais... – il esquissa un sourire savonneux – Ça me plaît. Elle n'est pas tellement spirituelle. Ça me plaît. Elle a une tendance à pleurer. Ça me plaît.

Puis il parla sérieusement :

– C'est la seule bonne chose que m'ait apportée la guerre.

Probablement honteux d'avoir parlé aussi franchement, il ouvrit tout grand le robinet et se rinça vigoureusement le cou et la physionomie. Il était nu jusqu'à la ceinture, et Christian remarqua, avec une pitié amusée, à quel point les os de son ami paraissaient sur le point de lui crever la peau, à quel point ses bras étaient frêles. « Quel amant, pensa Christian, quel soldat ! comment diable est-il parvenu à survivre à quatre ans de guerre ? »

Brandt se redressa, s'essuya le visage.

– Christian, dit-il sérieusement, d'une voix qu'étouffait la serviette, vous allez rester avec moi, n'est-ce pas ?

– Avant tout, répliqua Christian, parlant plus bas que l'eau courante, avant tout, que pensez-vous de l'autre jeune femme ?

– Françoise. – Brandt fit un geste d'insouciance.

– Ne vous inquiétez pas à son sujet. Il y a de la place. Vous pourrez dormir sur le canapé. Ou... – il sourit – étendez-vous avec elle, et vous

n'aurez pas besoin de dormir sur le canapé.

– Ce n'est pas la place qui m'inquiète, dit Christian.

Brandt leva la main vers le robinet.

– Laissez-le, ordonna Christian, en lui repoussant le bras.

– Quelle mouche vous pique ? demanda Brandt, intrigué.

– Elle n'aime pas les Allemands, n'est-ce pas ? dit Christian. Elle peut nous créer de gros ennuis.

– Ridicule !

D'un mouvement rapide, Brandt ferma le robinet.

– Je la connais. Et je réponds d'elle. Elle vous aimera beaucoup. Écoutez-moi, maintenant. Promettez-moi que vous resterez...

– D'accord, dit lentement Christian. Je resterai.

Il vit briller les yeux de Brandt, la main que Brandt posa sur l'épaule de Christian tremblait un peu.

– Nous sommes sauvés, Christian, chuchota Brandt. Nous sommes en sécurité...

Gauchement, il remit sa chemise et sortit de la salle de bains. Christian boutonna soigneusement la sienne et, dans le miroir, étudia l'expression hagarde de ses yeux, les lignes profondes qui barraient ses joues, toute la topographie de la terreur, de la douleur et de la lassitude, obscurément et invinciblement imprimée sur son visage. Il se pencha vers le miroir et regarda ses cheveux. Il y avait, près des tempes, de nombreux fils d'argent... « Mon Dieu ! pensa-t-il, je n'avais encore jamais vu ça. Je vieillis, je vieillis... » Il se raidit, se haïssant lui-même pour la vague d'auto-compassion par laquelle il avait failli se laisser emporter. Il jeta un dernier coup d'œil au miroir et, vivement, retourna dans le salon.

L'abat-jour rose de l'unique lampe répandait une lumière intime, tamisée, sur les meubles modernes de bois blond, sur le tapis rouge, les tentures de cretonne et la longue silhouette de Françoise, allongée sur le canapé.

La main dans la main, comme de vieux époux, Brandt et Simone étaient allés se coucher. Après le souper, Brandt avait marmotté un récit inexact et vague des derniers événements, s'était presque endormi sur sa chaise, et Simone l'avait amoureusement entraîné vers leur chambre, dédiant un sourire quasi maternel à Françoise et à Christian demeurés seuls dans la pièce pleine d'ombres.

– La guerre est finie, avait murmuré Brandt en guise d'au revoir, la guerre est finie, les enfants, et je vais me coucher. Adieu, lieutenant Brandt, de l'armée du troisième Reich, avait-il déclamé ensuite avec

une éloquence ensommeillée. Adieu soldat. Demain, le peintre décadent de peinture non objective se réveillera dans son lit civil, aux côtés de sa femme. Soyez gentille avec mon ami, avait-il ajouté à l'adresse de Françoise. Aimez-le. Il est le meilleur parmi les meilleurs. Fort, délicat, éprouvé au feu, l'espoir de la Nouvelle Europe, s'il doit y avoir une Nouvelle Europe, et s'il y a de l'espoir pour elle. Aimez-le, Françoise.

– Le vin lui est monté à la tête, avait dit Simone en le poussant gentiment vers leur chambre.

– Bonne nuit, avait encore murmuré Brandt, dans le couloir. Bonne nuit, mes bons amis...

Puis, la porte s'était refermée, le silence était retombé dans la pièce féminine, avec ses meubles pâles et ses sombres miroirs nocturnes, ses coussins moelleux et la photo de Brandt prise avant la guerre, en béret et chemise basques.

Christian regarda Françoise. Enfoncée parmi les coussins, les deux mains derrière la nuque, le visage partiellement dans l'ombre, elle contemplait le plafond. Sous son ample peignoir de piqué, son corps était absolument immobile. Parfois, en un petit geste de bien-être paresseux, elle cambrait l'un de ses pieds chaussés de mules de satin, pointait ses orteils vers le bout du canapé et laissait nonchalamment son pied reprendre sa position primitive. Vaguement, Christian se souvint d'un autre peignoir de piqué. Rouge, rouge sombre : Gretchen Hardenburg, la première fois où il l'avait vue, à la porte de son massif appartement de Berlin. Il se demanda ce qu'elle pouvait bien faire, à présent, si l'immeuble était encore debout, si elle vivait encore, si elle était toujours avec la Française aux cheveux gris...

– Un soldat fatigué, notre lieutenant Brandt, murmura Françoise des profondeurs du canapé. Un soldat très, très fatigué...

– Oui, dit Christian, sans la quitter des yeux.

– Il en a vu de dures, n'est-ce pas ? – Françoise cambra son pied. – Ça n'a pas été drôle, au cours des dernières semaines, n'est-ce pas ?

– Non, en effet.

– Les Américains, dit Françoise d'une voix blanche, innocente. Ils sont très forts, très frais, n'est-ce pas ?

– C'est possible.

– Les journaux d'ici affirment que tout se passe selon le plan prévu.

Françoise bougea, et les longues lignes souples de sa silhouette se réajustèrent d'elles-mêmes, sous la robe de chambre.

– Les Américains sont contenus, on prépare la contre-attaque.

Le scepticisme amusé de Françoise ne faisait aucun doute.

– Les journaux sont très rassurants. M. Brandt devrait les lire plus souvent.

Elle s'esclaffa. Son rire eût été sensuel et encourageant, constata Christian, s'ils avaient parlé d'un tout autre sujet.

– M. Brandt, reprit doucement Françoise, ne croit pas que les Américains vont être contenus. Et une contre-attaque le surprendrait beaucoup, n'est-ce pas ?

– Je le suppose, dit Christian, évasif, en pensant à la même seconde : « Quel but poursuit cette femme ? Où veut-elle en venir ? »

– Et vous ?

Elle parlait en général, sans s'adresser directement à Christian, posant ses questions à l'air chaud et vide.

– Il est possible que je partage l'opinion de Brandt, dit Christian.

– Vous êtes très fatigué, n'est-ce pas ?

Françoise s'assit sur le canapé, lèvres entrouvertes, pleine de compassion, mais il sembla à Christian que ses yeux verts aux lourdes paupières mi-closes contenaient un sourire caché.

– Vous voulez probablement aller vous coucher vous aussi ?

– Pas maintenant, dit Christian.

Il ne pouvait supporter, soudain, la pensée de voir cette femme moqueuse aux yeux verts, aux longues jambes, se retirer et le laisser seul.

– J'ai déjà été beaucoup plus fatigué que cela, depuis le début de la guerre.

– Oh, dit Françoise en s'allongeant de nouveau, oh, quel excellent soldat. Stoïque, inépuisable. Comment une armée peut-elle perdre une guerre lorsqu'il lui reste des troupes de cette qualité ?

Christian se mit à la haïr. Elle tourna la tête sur les coussins, d'un mouvement ensommeillé, et le regarda. Les muscles longs qui jouaient sous la peau de sa gorge formaient un motif délicat d'ombres et de chair voilée. Christian comprit qu'il lui faudrait, tôt au tard, poser ses lèvres sur cette surface tremblante de peau nacrée, qui s'étendait entre la base du cou de Françoise et son épaule à demi dénudée.

– J'ai connu un garçon tel que vous, autrefois, dit Françoise en cessant de sourire et lui faisant face. Un Français. Fort et jamais fatigué. Un patriote résolu. Je dois dire que je l'aimais beaucoup... Il est mort en 1940. Au cours d'une autre retraite. Vous attendez-vous à mourir sergent ?

– Non, dit lentement Christian. Je ne m'attends pas à mourir.

– Très bien.

Les lèvres appétissantes de Françoise esquissèrent un léger sourire.

– Le meilleur parmi les meilleurs, selon le mot de votre ami. L'espoir de la Nouvelle Europe. Vous considérez-vous comme l'espoir de la Nouvelle Europe, sergent ?

– Brandt était ivre.

– Vous croyez ? Peut-être. Vous êtes sûr de ne pas vouloir dormir ?

– J'en suis sûr.

– Vous avez l'air très fatigué, vous savez.

– Je n'ai pas envie de dormir.

Françoise acquiesça gentiment.

– Le sergent toujours éveillé. Il ne désire pas dormir. Il préfère se sacrifier et tenir la conversation à une Française essemblée, qui, comme toutes les autres, attend l'arrivée des Américains... Demain, je proposerai votre nom pour la Légion d'honneur, deuxième classe, services rendus à la nation française.

– Assez ! dit Christian sans bouger de sa chaise. Cessez de vous moquer de moi.

– Loin de moi une telle pensée, affirma sérieusement Françoise. Dites-moi, sergent, en votre qualité de soldat, combien de temps mettront les Américains pour parvenir à Paris ?

– Quinze jours, un mois, dit Christian.

– Ça promet d'être intéressant, n'est-ce pas ? dit Françoise.

– Oui.

– Puis-je vous dire quelque chose, sergent ?

– Quoi donc ?

– Je me suis souvent rappelé notre dîner. Était-ce en 1940 ? 1941 ?

– 1940.

– Je portais une robe blanche. Vous étiez très beau. Grand, fort, intelligent, conquérant, splendide dans votre uniforme. Le jeune dieu de la guerre mécanisée.

Elle s'esclaffa.

– Vous recommencez à vous moquer de moi, dit Christian. C'est très désagréable.

– Vous m'aviez beaucoup impressionnée.

Elle leva la main, comme pour repousser une contradiction que Christian ne pensait nullement à lui opposer.

– Beaucoup, sincèrement. Et j'avais été très froide avec vous, n'est-ce pas ?

De nouveau, le petit rire de femme plongée dans ses souvenirs.

– Ne vous imaginez pas que cela m’ait été facile.

Je suis loin d’être insensible au charme des jeunes hommes. Et vous étiez si beau, sergent !...

La voix hypnotique, musicale, qui murmurait nonchalamment dans la pièce civilisée, assombrie, paraissait étrangement irréelle et lointaine.

– Si empli de votre conquête, si arrogant, si beau. Il m’a fallu toute mon énorme maîtrise de moi-même... Vous êtes moins arrogant, aujourd’hui, n’est-ce pas sergent ?

– Oui, dit Christian, oscillant lui-même entre le sommeil et l’état de veille, à la dérive sur une douce marée parfumée et subtilement dangereuse. Beaucoup moins arrogant.

– Vous êtes très fatigué, murmura-t-elle. Un peu de gris aux tempes. Et j’ai remarqué que vous boitez un peu. En 1940, il semblait impossible que vous puissiez un jour être fatigué. Vous pouviez mourir, alors, dans une flamme glorieuse, mais jamais être fatigué, jamais... Vous êtes très différent, aujourd’hui sergent. Sans doute ne vous trouverait-on plus très beau, aujourd’hui, avec votre claudication, vos tempes grisonnantes et votre visage amaigri... Mais je vais vous dire quelque chose, sergent. Je suis une femme aux goûts bizarres. Votre uniforme ne brille plus. Votre visage est las. Personne ne croirait jamais que vous ayez pu évoquer un jour le jeune dieu de la guerre mécanisée...

Le dernier écho d’un rire intérieur trembla une seconde dans sa voix, et elle conclut :

– Mais je vous trouve beaucoup plus attirant, ce soir, sergent, infiniment plus attirant...

Elle se tut. L’opium de sa voix s’évanouit parmi les coussins et les ombres du canapé.

Christian se leva, s’approcha d’elle et la regarda un long moment. Elle le regardait, les yeux grands ouverts, avec un sourire candide.

Vivement, il s’agenouilla et la prit dans ses bras.

Il était allongé près d’elle, dans le grand lit sombre. Les rideaux de la fenêtre étaient ouverts et tremblaient lentement au gré de la brise estivale. Les rayons argentés d’une lune discrète se jouaient sur le secrétaire, la coiffeuse et la chaise sur laquelle ses vêtements gisaient en désordre.

Cela avait été une expérience inoubliable, passionnée, savante, submergeante, une étape sensuelle dans son voyage parmi les femmes, un afflux de désir sans réticence qui avait balayé les longues heures de

fuite, le souvenir des odeurs affreuses du convoi massacré, le jeune Français mourant, la bicyclette haineuse, la retraite tâtonnante, sur les routes encombrées, dans la petite voiture anglaise. Tout avait disparu, ici, dans ce lit magique sous la clarté blême de la lune. Pour la première fois depuis son arrivée en France tant d'années auparavant, pensa Christian, pour la première fois, et alors qu'il était presque trop tard, la promesse en laquelle il avait cru, et qu'il avait finalement oubliée, la promesse de femmes magnifiques et magnifiquement accomplies s'était enfin réalisée.

La germanophobe... Il sourit, tourna la tête. Allongée près de lui, cheveux répandus sur l'oreiller en une masse vivante et sombre, les yeux de nouveau mystérieux dans la lumière incertaine, Françoise toucha doucement le corps de Christian, du bout des doigts, et sourit.

– Tu vois, souffla-t-elle. Tu n'étais pas tellement fatigué, après tout.

Ensemble, ils s'esclaffèrent. Christian l'enlaça, promena ses lèvres sur le riche espace de peau satinée, entre ses seins et ses épaules, noyé dans le double parfum vivant de ses cheveux et de sa chair.

– Il y a quelque chose à dire sur toutes les retraites, chuchota Françoise.

Par la fenêtre ouverte montait un bruit de soldats en marche, un bruit lointain, rythmiquement militaire, agréable et sans signification, parce qu'il l'entendait d'une chambre secrète, à travers les cheveux emmêlés de sa maîtresse nue.

– Je le savais, dès que je t'ai vu, dit Françoise. La première fois, il y a longtemps, je savais que cela pourrait être ainsi. Formidable.

– Pourquoi as-tu attendu si longtemps ?

Christian recula un peu, regardant, au plafond, les jeux, réfléchis par un miroir, des rayons de lune.

– Dieu, le temps que nous avons perdu. Pourquoi n'as-tu pas parlé, alors ?

– Je ne faisais pas l'amour avec des Allemands, en ce temps-là, répliqua Françoise. Je ne pensais pas qu'il soit admirable de tout abandonner aux conquérants. Tu ne me croiras peut-être pas, et je me moque que tu me croies ou non, mais tu es le premier Allemand auquel j'aie jamais permis de porter la main sur moi.

– Je te crois, dit Christian.

Et il la croyait. Quelles que puissent être ses fautes, la déshonnêteté n'était pas du nombre.

– Ne crois pas que cela m'ait été facile, dit Françoise. Je ne suis pas une sainte.

– Oh, non ! approuva gravement Christian. Je viens de m'en apercevoir.

Françoise ne rit pas.

– Tu as été le seul, dit-elle. Tant de garçons magnifiques, un si grand choix de jeunes guerriers séduisants... Mais pas un seul, tu m'entends, pas un seul... Je n'ai jamais rien donné aux conquérants... Jusqu'à ce soir...

Christian hésita, vaguement troublé.

– Et pourquoi, ce soir, as-tu changé ? demanda-t-il.

– Oh ! ce n'est pas pareil, à présent.

Françoise rit. Un rire ensommeillé de femme satisfaite.

– Tu n'es plus un conquérant, chéri, tu es un réfugié...

Elle se tourna vers lui, l'embrassa.

– Il faut dormir, à présent, dit-elle.

Elle recula jusqu'à l'autre bord du lit. Allongée sur le dos, les bras chastement posés contre ses hanches, les contours de son long corps svelte clairement dessinés sous le drap qui la couvrait, elle s'endormit.

Christian ne dormit point. Rigide et mal à l'aise, il écoutait, près de lui, la respiration régulière et saine de Françoise et regardait, au plafond, palpiter les reflets du miroir. Dehors, sur le trottoir, crut et décrut de nouveau le pas clouté de la patrouille. Et le bruit n'était plus ni lointain, ni agréable, ni dépourvu de signification.

« Un réfugié », se remémora Christian, retrouvant, à la même seconde, le son moqueur du rire qui avait accompagné ces deux mots. Il tourna la tête, regarda Françoise. Même dans son sommeil, il s'imagina distinguer, au coin de sa jolie bouche passionnée, un petit sourire narquois et victorieux. Christian Diestl, le réfugié, admis enfin dans le lit de la Parisienne. « Les Français, pensa-t-il, ils nous battront tous encore. Et, pis encore, ils le savent parfaitement. »

Et, contemplant, la rage au cœur, le beau visage posé près de lui sur l'oreiller, il se sentit séduit, capturé, et pour quelles fins ironiquement supérieures ! Et Brandt, ivre, épuisé, plein d'espoir, dans la chambre voisine, pris à un piège semblable qui portait, lui aussi, l'étiquette « Made in France ».

Il en voulut à Brandt d'avoir été une proie aussi volontiers consentante. Christian pensa à tous les hommes qu'il avait approchés et qui étaient morts. Hardenburg, Kraus, Behr, le brave petit Français, sur la route de Paris, le jeune cycliste, le fermier, dans la cave de la mairie, debout près du cercueil ouvert, les hommes de son peloton, en Normandie, l'Américain à demi nu et follement courageux, en Italie, à l'entrée du pont miné. « Il est injuste, pensa-t-il, que les couards

survivent où sont morts les hommes d'élite. Brandt, avec sa rouerie de civil, sain et sauf dans le lit parisien... Il y avait trop de Brandt, qui savaient à quelles portes frapper, et ce qu'il fallait dire pour en obtenir l'ouverture. Les forts n'étaient-ils tombés que pour permettre aux faibles de survivre ? Seule, la mort était capable de rétablir la justice. De meilleurs amis que Brandt étaient morts à ses côtés, depuis quatre ans : Brandt resterait-il seul vivant, sur les os de Hardenburg et des autres ? La fin justifie les moyens, et, après le massacre universel, la fin serait-elle le civil Brandt, revenant, après trois ou quatre mois de facile captivité, à sa tendre épouse française et recommençant à peindre ses sottes peintures abstraites, s'excusant auprès des vainqueurs du courage des héros morts qu'il aurait trahis ? La mort, depuis le début, avait fauché, impitoyable, tout autour de Christian. Épargnerait-il maintenant, pour une vague conception sentimentale de l'amitié, celui qui méritait le moins d'être épargné ? Était-ce tout ce que lui avaient appris quatre années de tueries ?

Soudain, il lui fut intolérable de penser à Brandt ronflant doucement dans la chambre voisine, intolérable de rester dans ce lit près de la belle femme qui l'avait si confortablement et impitoyablement vaincu. Il se glissa doucement sur la descente de lit et, pieds nus, nu lui-même, gagna la fenêtre. Il regarda les toits de la cité endormie, les cheminées brillantes sous la lune, les rues pâles serpentant entre les immeubles, avec leurs souvenirs de siècles révolus, le fleuve coulant au loin sous ses ponts historiques. Il réentendit la patrouille, furtive et brave dans l'air calme, et la vit un instant, alors qu'elle traversait un carrefour. Cinq hommes marchant prudemment et audacieusement à la fois, dans les rues nocturnes de l'ennemi, vulnérables, résolus, pathétiques, ses amis...

Rapidement, silencieusement, Christian s'habilla. Françoise remua dans le lit, jeta languissamment son bras nu en travers de la place chaude et vide laissée près d'elle par son amant. Mais elle ne s'éveilla pas.

Ses bottes à la main, Christian se dirigea vers la porte. Il l'ouvrit doucement, sans bruit. Au moment de sortir, il se retourna. Françoise était toujours allongée comme il l'avait laissée, le bras tendu vers son amant conquis en un geste de volupté rassasiée et de troublante invitation. Christian crut voir, sur son visage, un nouveau sourire sensuel et victorieux.

Christian se glissa hors de la chambre et referma la porte derrière lui.

Un quart d'heure plus tard, il se tenait au garde-à-vous devant le bureau d'un colonel de S. S. Dans la cité endormie, les S. S. ne dormaient pas. Leurs locaux étaient brillamment éclairés, des hommes

circulaient en tous sens, les machines à écrire et à télétyper cliquetaient, inlassables, et l'ensemble donnait l'impression irréaliste d'une usine tournant à plein rendement, entre les mains compétentes d'une équipe de nuit.

Le colonel était bien éveillé. Il était petit, trapu, et portait de grosses lunettes à monture de corne, mais il n'avait nullement l'allure d'un employé de bureau. Il avait une bouche sans lèvres, et ses yeux grossis par l'épaisseur de ses verres étaient froidement investigateurs. Il se tenait comme une arme toujours prête à frapper.

– Très bien, sergent, disait-il. Vous allez retourner avec le lieutenant von Schlain, lui montrer la maison et identifier le déserteur et les deux femmes qui l'abritent.

– Oui, mon colonel, dit Christian.

– Vous avez eu raison de supposer que votre organisation n'existait plus en tant qu'unité militaire, poursuivit le colonel. Elle a été débordée et complètement anéantie. Vous vous êtes sauvé vous-même avec beaucoup de courage et d'ingéniosité...

Christian eût été incapable de dire si le colonel parlait ou non avec ironie, et il se sentait plutôt mal à l'aise. La technique du colonel, pensa-t-il, consistait à mettre les gens mal à l'aise, mais il y avait tout de même une chance qu'il soit sincère.

– Je vais vous faire renvoyer en Allemagne pour une courte permission, continua le colonel, les yeux brillants derrière ses lunettes, et affecter sur place à une nouvelle unité. Bientôt, sergent, conclut-il d'une voix inexpressive, nous aurons besoin d'hommes comme vous sur le territoire de la mère patrie. C'est tout. Heil Hitler !

Christian salua et sortit en compagnie du lieutenant von Schlain, qui, lui aussi, portait des lunettes.

Seul avec le lieutenant von Schlain, dans la petite voiture qui précédait le camion des soldats, Christian s'informa à voix basse :

– Que va-t-il lui arriver ?

Von Schlain bâilla, ôta ses lunettes.

– Oh ! lui, nous le fusillerons demain. Nous fusillons chaque jour une douzaine de déserteurs, et maintenant, avec la retraite, nous ne sommes pas près de manquer d'hommes à fusiller.

Il remit ses lunettes, regarda autour de lui.

– Est-ce cette rue-là ?

– Oui, dit Christian. Arrêtez-vous ici.

La petite voiture s'arrêta devant la porte. Le camion stoppa derrière elle et les soldats sautèrent sur le trottoir.

– Inutile de monter avec nous, dit von Schlain à Christian. Ça ne pourrait que rendre les choses plus désagréables encore. Indiquez-moi simplement l'étage et la porte, et ce sera fait en un tournemain.

– Dernier étage, dit Christian. Première porte à droite en montant.

– Bien, dit von Schlain.

Il parlait avec un dédain seigneurial, comme s'il sentait que l'Armée n'utilisait pas ses talents à leur juste valeur, et désirait immédiatement le faire comprendre. Il fit signe aux quatre soldats qui venaient de sauter du camion et poussa à fond le bouton de la sonnette.

Adossé à la voiture dans laquelle il était venu du quartier général des S. S., Christian entendait vibrer la sonnette, dans la loge de la concierge, quelque part au fond de l'immeuble. Le pouce de Schlain ne quittait pas le bouton d'appel, et la sonnerie persistait, agaçante, en un sinistre crescendo. Christian alluma une cigarette et en tira nerveusement une longue bouffée. « Ils vont l'entendre, de là-haut, pensait-il. Ce von Schlain est un idiot. »

Finalement, la chaîne de sûreté cliqueta, derrière la porte, et Christian entendit la voix somnolente, exaspérée, de la concierge. Von Schlain aboya quelques paroles rapides, en français. La porte s'ouvrit. Von Schlain et les quatre soldats pénétrèrent dans le corridor.

Christian se mit à marcher de long en large, en tirant sur sa cigarette. L'aube commençait à renaître. Une lumière perlée, nuancée de bleus insolites et de violets inconcevables, s'étendait lentement sur les rues et les immeubles de Paris. C'était magnifique, et Christian le haïssait. Bientôt, aujourd'hui, peut-être, il quitterait Paris et ne le reverrait jamais plus. Il était heureux de l'abandonner aux Français, aux Français rasés, insinuants, éternellement victorieux. Bon débarras ! On eût dit une plaine fertile, et ce n'était qu'un marais puant. On eût dit un havre de beauté et (l'espoir, et ce n'était qu'un piège sordide, bien appâté et fatal à la dignité et à l'honneur d'un homme. Sa douceur factice émoussait les armes qui l'attaquaient. Sa gaieté factice plongeait ses conquérants dans une irrémédiable mélancolie. Le corps médical avait eu raison, autrefois. Les cyniques hommes de science avaient doté l'armée du seul équipement convenable pour la conquête de Paris... trois tubes de Salvarsan...

La porte se rouvrit, et, un manteau civil jeté sur les épaules, par-dessus son pyjama, Brandt sortit entre deux soldats. Suivaient les deux femmes, en pantoufles et robes de chambre. Simone sanglotait, à gros sanglots enfantins, étranglés, déchirants, mais Françoise regardait les soldats avec une calme dérision.

Christian regarda Brandt, et Brandt le regarda dans la demi-obscurité du trottoir. Il n'y avait rien sur le visage de Brandt, arraché à

la sécurité de son sommeil civil. Rien qu'un morne épuisement. Christian détestait ce visage las, délicat, ce visage de vaincu. « Seigneur, pensa-t-il, stupéfait, il n'a même pas l'air d'un Allemand ! »

– C'est lui, dit Christian à von Schlain, et ce sont bien les deux femmes.

Les soldats poussèrent Brandt dans le camion et soulevèrent doucement Simone, à présent perdue dans un abîme de pleurs. Dès qu'elle fut assise dans le camion, Simone tendit la main vers Brandt, et Christian méprisa Brandt pour sa manière éhontée et tragique de porter à ses lèvres, devant les camarades qu'il voulait désertre, la main tremblante de sa maîtresse.

Françoise refusa l'aide des soldats pour monter dans le camion. Elle regarda Christian un instant, avec une dure intensité, puis secoua doucement la tête, en un geste de morne incompréhension, et se hissa lourdement dans le camion.

« Là, pensa Christian, là, tu vois, pensa-t-il désespérément, tu vois que tout n'est pas encore fini. Même à présent, il est encore possible de remporter quelques victoires. »

Le camion démarra. Christian remonta dans la petite voiture avec le lieutenant von Schlain, et tous deux suivirent les prisonniers, à travers l'aube parisienne, en direction du quartier général des S. S.

L'ASPECT de la ville avait quelque chose d'anormal. Il n'y avait pas un seul drapeau aux fenêtres, comme dans toutes les villes depuis Coutances. Il n'y avait pas une seule bannière improvisée, souhaitant la bienvenue aux Américains, et deux Français qui virent arriver la Jeep se hâtèrent de disparaître à son approche.

– Stop ! dit Michael à Stellevato. Il y a quelque chose qui ne va pas ici.

Ils s'arrêtèrent aux abords de la ville, au milieu d'un large carrefour. Les routes s'étendaient autour d'eux, froides et vides dans le matin gris. Rien ne bougeait nulle part. On ne voyait rien, alentour, que les volets clos des maisons de pierre et les routes vacantes de tout véhicule. Après les mois encombrés, durant lesquels toutes les routes de France avaient paru embouteillées de tanks et de chenillettes, de camions-citernes et de pièces d'artillerie et de colonnes en mouvement ; durant lesquels toutes les villes avaient regorgé de Français et de Françaises sur leur trente et un, agitant des drapeaux cachés depuis 1940 et chantant *la Marseillaise* et acclamant les Américains, le silence absolu qui régnait dans cette petite localité avait quelque chose de sinistre et de menaçant.

– Qu'est-ce qui se passe, frangin ? dit Keane, sur le siège arrière. T'as raté ton train ?

– Je ne sais pas, répliqua Michael.

Keane l'ennuyait. Pavone avait dit à Michael, trois jours auparavant, de prendre Keane avec lui, et, pendant ces trois jours, Keane n'avait cessé de se plaindre de la modération avec laquelle était conduite cette guerre et des difficultés éprouvées par sa femme – et soigneusement exposées dans chacune des lettres qu'elle lui écrivait – pour nourrir trois enfants avec l'indemnité versée par l'armée et la hausse continue des prix. Grâce à Keane, les prix de la viande hachée, du beurre, du pain et des souliers d'enfants étaient ineffaçablement gravés dans l'esprit de Michael. « Si quelqu'un me demande en 1970, pensait-il avec irritation, combien coûtaient les saucisses pendant l'été de 1944, je répondrai : « Soixante-cinq cents la livre, sans hésiter un seul instant. »

Il sortit sa carte et l'ouvrit sur ses genoux. Derrière lui, il entendit Keane débloquer le cran de sûreté de son fusil. « Un cow-boy, pensa Michael en étudiant la carte, un cow-boy sans cervelle et assoiffé de sang... »

Avachi sur le siège de devant, cigarette aux lèvres et casque rejeté en arrière, Stellevato s'écria :

– Savez-vous ce que je voudrais, en ce moment ? Une bouteille de vin et une petite poule française.

Stellevato était, ou trop jeune, ou trop brave, ou stupide, pour être affecté par le dangereux matin automnal et l'aspect inhabituel, l'aspect non libéré, de la petite localité.

– C'est bien ici, dit Michael, mais il y a certainement quelque chose qui ne va pas.

Quatre jours auparavant, Pavone l'avait envoyé au douzième Corps d'Armée avec une pile de rapports sur une douzaine de villes qu'ils avaient inspectées, rapports concernant la réorganisation de la vie civile, les réserves alimentaires, le nombre des accusations de collaboration faites contre les municipalités en exercice par les habitants des communes libérées. Ensuite, il avait ordonné à Michael de venir le retrouver au quartier général divisionnaire d'infanterie, mais, lorsque Michael s'y était présenté, il s'était entendu répondre que le colonel Pavone était reparti depuis la veille, en laissant à l'adresse de Michael instructions de le rejoindre dans la petite ville devant laquelle ils se trouvaient à présent. Une unité de travail devait arriver en ville à dix heures précises, et Pavone serait avec eux.

Il était onze heures à présent, et, en dehors d'un petit écriteau portant la mention « point d'eau » en anglais, soulignée d'une flèche, rien n'indiquait que des Américains fussent, jamais passés en ces lieux depuis 1919.

– En avant, frangin, dit Keane. Qu'est-ce qu'on attend ? Je veux voir Paris, moi.

– Nous ne l'avons pas encore libéré, dit Michael en rangeant sa carte et cherchant à comprendre la signification de toutes ces rues désertes et non pavées.

– J'ai entendu ce matin, à la B. B. C., dit Keane, que les Allemands ont demandé un armistice à Paris.

– Ce n'est pas à moi qu'ils l'ont demandé, commenta Michael.

Il regrettait que Pavone ne soit pas avec eux pour endosser le fardeau des responsabilités. Il avait été très heureux, pendant trois jours, de rouler dans la France en liesse, libre de ses propres mouvements, sans personne pour le rappeler à l'ordre. Mais ce village particulier n'était pas en liesse, et il avait l'impression confuse que, s'il commettait quelque erreur au cours des quinze minutes à venir, ils pourraient bien être tous morts avant que sonnât midi.

– Oh, merde !

Michael poussa Stellevato de la pointe de son coude.

– Allons voir ce qui se passe autour du point d'eau.

Stellevato démarra, et la Jeep roula lentement dans la direction d'un pont qui enjambait une rivière, à quelque distance. Ils parvinrent à un second écriteau, à deux mètres duquel ils découvrirent une pompe. Michael crut un instant que le point d'eau était aussi désert que le reste de la ville ; puis il vit un casque émerger prudemment d'un trou recouvert de branchages.

– On a entendu le moteur, dit l'occupant du casque.

Il était pâle et défait, très jeune, et, pour autant qu'il soit possible d'en juger, également très effrayé. Un second soldat sortit du trou et se dirigea vers la Jeep.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Michael.

– On allait vous le demander, répliqua le premier soldat.

– Vous n'avez pas vu passer une compagnie de travail, vers dix heures ?

– On n'a vu passer personne, répondit le second soldat.

C'était un petit homme un peu gras, d'une quarantaine d'années, avec une barbe de plusieurs jours, et il parlait avec un accent chantonnant, probablement suédois.

– On nous a déposés ici cette nuit et, depuis, on a vu personne. Y a eu quelques coups de feu en ville, ce matin, et...

– De quoi s'agissait-il ? s'informa Michael.

– C'est pas à moi qu'y faut demander ça, dit le petit homme. On m'a mis ici pour pomper de l'eau, pas pour servir d'agent de renseignements. Ces bois sont pleins de Fritz, et ils tirent sur les gens de la ville, et les gens de la ville leur tirent dessus. Quant à moi, je bouge pas. J'attends du renfort.

– Poussons jusqu'au milieu de la ville et voyons de quoi y retourne, proposa Keane.

– Tu veux la fermer ?

Michael interpella Keane aussi sèchement qu'il le put, et Keane sourit tristement, derrière ses épaisses lunettes.

– Moi et mon copain, dit le petit homme, on était en train de se demander si on ferait pas mieux de mettre les voiles. Pour ce qu'on fait ici à rester planqués comme deux canards dans un trou ! Un Français est venu nous voir, ce matin. Il parlait un peu l'anglais et y nous a dit qu'y avait huit cents Fritz de l'autre côté de la ville, avec trois tanks, et qu'y-z-allaient revenir et prendre la ville dans la matinée.

- Ça va, j'ai compris, dit Michael.
- Voilà pourquoi ils n'avaient pas vu de drapeaux nulle part.
- Huit cents Fritz, dit Stellevato. Fichons le camp.
- Vous croyez qu'on est en sécurité ici ? dit anxieusement le jeune homme blême.
- Comme chez soi, gouailla Michael. Comment veux-tu que je le sache ?
- Moi, ce que j'en dis... marmotta le jeune soldat, vexé.
- J'aime pas ça, dit l'homme à l'accent suédois, en regardant nerveusement autour de lui. J'aime pas ça du tout. Ils avaient pas le droit de nous laisser ici tout seuls, avec cette vacherie de pompe.
- Nikki, dit Michael. Tourne la Jeep et laisse-la sur la route, au cas où il faudrait filer en vitesse.
- Qu'est-ce qui se passe, frangin ? dit Keane en se penchant vers Michael. T'as les jetons ?
- Écoute, général Patton, coupa Michael d'un ton volontairement égal, dès qu'on aura besoin d'un héros, on pensera à toi. Nikki, tourne la Jeep.
- Je donnerais cher pour être chez moi, dit Stellevato.
- Mais il réintégra la Jeep et vira sur place. Puis il décrocha sa mitraillette de sous le pare-brise et souffla dessus. Elle était pleine de poussière.
- Qu'est-ce qu'on va faire, frangin ? demanda Keane.
- Ses grandes mains nouvelles se refermèrent sur sa carabine. Michael le regarda avec un profond dégoût. « Est-il possible, pensa-t-il, que son frère ait gagné sa Médaille d'honneur par simple stupidité ? »
- Nous allons nous asseoir ici un instant, dit Michael, et attendre.
- Attendre quoi ? demanda Keane.
- Le colonel Pavone.
- Et si y vient pas ? insista Keane.
- Alors, nous prendrons une autre décision. C'est mon jour de veine, dit Michael. Je parie que je suis bon pour prendre au moins trois décisions avant ce soir.
- Je crois qu'on ferait mieux de laisser tomber Pavone et de continuer tout droit sur Paris, dit Keane. La B. B. C. a dit...
- Je sais ce qu'a dit la B. B. C., coupa Michael, et je sais ce que tu dis, et, moi, je dis qu'on va s'asseoir ici et attendre Pavone.
- ... Il s'éloigna de Keane et s'assit dans l'herbe, le dos appuyé à un petit mur de pierre qui courait le long de la rivière. Les deux soldats

abandonnés le regardèrent un instant d'un air dubitatif, puis retournèrent à leur trou et rabattirent les branchages au-dessus de leurs têtes. Stellevato posa sa mitrailleuse contre le mur, s'allongea dans l'herbe et s'endormit presque aussitôt, les deux mains sur les yeux. Il semblait mort.

Keane s'assit sur une pierre, sortit un bloc de papier à lettres, un crayon et se mit à écrire à sa femme. Il lui envoyait chaque jour un rapport détaillé sur tout ce qu'il faisait, y compris des descriptions horribles des morts et des blessés.

– Je veux qu'elle comprenne ce que le monde est en train de subir, disait-il gravement. Si elle comprend ce qu'on est en train de subir, ça améliorera peut-être sa conception de la vie.

Michael regarda, par-dessus la tête de l'homme qui essayait, à distance, d'améliorer la conception de la vie de sa frigide épouse, les vieux murs intacts et les volets fermés de la ville, se demandant quel secret mortel ils pouvaient bien receler.

Michael ferma les yeux. « Quelqu'un, pensa-t-il, devrait m'écrire une lettre pour me faire comprendre ce que je suis en train de subir. » Le mois dernier avait été si fertile en expériences de toutes sortes qu'il sentait qu'il lui faudrait des années pour les passer au crible, les classer, les comprendre. Quelque part, dans la confusion des bombes et des rafales de mitrailleuse et des convois roulant à travers l'été français, quelque part, entre les serremments de mains des hommes et les baisers des jeunes filles, et les incendies, et les balles des tireurs embusqués, quelque part, il le sentait, devait exister une explication permanente et précise. Il n'était pas possible qu'un homme émergeât de ce long mois de jubilation, de catastrophes et de mort, sans posséder la clef des guerres et de l'oppression, la clef du sens éternel de l'Europe et de l'Amérique.

Depuis que Pavone l'avait si sauvagement remis à sa place, en Normandie, Michael avait presque perdu tout espoir d'être jamais utile au cours de cette guerre. « Mais au moins, pensait-il fréquemment, je devrais pouvoir la comprendre... »

Mais rien ne s'ordonnait en généralités dans son esprit. Il se sentait toujours incapable de dire : « Les Américains sont ainsi et pas autrement et c'est pourquoi ils gagneront la guerre », ou : « Vous n'empêcherez jamais un Français d'agir de cette façon ; c'est sa nature, et personne n'y peut rien », ou : L'ennuyeux, avec les Allemands, c'est qu'ils sont trop ainsi et pas assez autrement... »

Toute la violence, tous les cris des semaines passées s'entrechoquaient dans son cerveau, en un drame confus, innombrable et incohérent, au drame qui se répétait éternellement dans sa tête, et,

même dans ces jours de chaleur et d'épuisement, l'empêchait de dormir, un drame qui l'obsédait et dont il ne parvenait pas à se défaire, même à présent, alors que l'énigme silencieuse de ce petit village gris et calme s'appêtait peut-être à se résoudre au prix de sa propre existence.

Le clapotis infime de la rivière contre ses rives se mêlait, dans sa tête, au grincement affairé du crayon de Keane. Les yeux fermés, adossé au petit mur de pierre, sentant sur ses épaules le poids d'heures innombrables de sommeil en retard, mais ne cédant pas, malgré tout, au sommeil, Michael passa en revue les furieux événements des quatre dernières semaines,

Les noms, d'abord... Les noms des villes ensoleillées, sortis tout droit des œuvres de Proust : Marigny, Coutances, Saint-Jean-le-Thomas, Avranches, Pontorson, alanguies sous le soleil d'été, dans le paysage magique où la Normandie et la Bretagne se fondent dans un brouillard vert et argent de légendes et de plaisirs. Qu'eût dit le Français maladif de ses bien-aimées provinces maritimes durant l'août brillant et mortel de 1944 ? Quelles observations lui eussent inspirées les changements opérés par les 105 et les bombardiers en piqués dans l'architecture des églises du XIV^e siècle ? Quelles eussent été ses réactions devant les chevaux morts dans les fossés fleuris et les tanks incendiés à l'odeur si curieuse de métal et de chair torturés ? Quels propos élégants, subtils et désespérés, eussent tenus M. de Charlus et M^{me} de Guermantes au spectacle des voyageurs nouveaux qui hantaient les vieilles routes d'au-delà du Mont-Saint-Michel ?

– Y a cinq jours que je marche, avait dit la jeune voix du Midwest, en passant près de la jeep, et j'ai pas encore tiré un seul coup de feu. Mais ne vous y trompez pas. Je suis loin de m'en plaindre. Je veux bien que ça continue comme ça jusqu'à la fin de la guerre...

Et le capitaine d'un certain âge, grimaçant et amer, appuyé contre un tank Sherman en face de la cathédrale de Chartres, et qui disait : « Je ne vois pas ce qu'ils avaient tous à s'exciter sur ce pays depuis je ne sais plus combien d'années. Seigneur Dieu, mais il n'y a rien ici qu'on ne ferait pas mieux en Californie... »

Et le nain couleur de chocolat dansant coiffé d'un fez parmi les détecteurs de mines, et distrayant à un carrefour les hommes des chars d'assaut qui l'en avaient récompensé en l'acclamant et en le saoulant avec le calvados dont leur avaient fait cadeau les gens du pays le matin même.

Et les deux vieux ivrognes qui étaient venus en chancelant, et la rue était à peine assez large pour eux, offrir des bouquets de géraniums et de marguerites à Pavone et à Michael, et avaient cordialement souhaité la bienvenue à l'armée américaine, mais auraient aimé savoir

pourquoi, le 4 juillet, alors qu'il ne restait plus un Allemand dans le village.

L'armée américaine avait jugé utile de bombarder l'endroit et de le raser en moins de trente minutes.

Et le lieutenant allemand, fait prisonnier par la première division, et qui, en échange d'une paire de chaussettes propres, avait montré au réfugié juif de Dresde, à présent sergent de M. P., l'emplacement exact de sa batterie de 88.

Et le fermier français qui avait travaillé toute une matinée pour inscrire dans sa haie, le long de la route, avec des roses, un énorme « Welcome U. S. A. » ; et les autres fermiers qui, avec leurs femmes, avaient recouvert des fleurs de leurs jardins un Américain mort sur le bord de la route, rendant un instant la mort charmante et gaie aux yeux des colonnes d'infanterie qui faisaient un léger écart pour ne pas piétiner l'énorme monticule de phlox, de dahlias, d'iris et de roses.

Et les milliers de prisonniers allemands et l'impression terrible que rien sur leurs visages n'indiquait qu'il s'agissait là du peuple qui avait ébranlé l'Europe sur ses bases, assassiné trente millions de personnes, brûlé des populations dans ses fours crématoires, pendu, écrasé, torturé tout au long d'un territoire de cinq mille kilomètres. Il n'y avait rien sur leurs visages que de la lassitude et de la peur, et, si l'on voulait être parfaitement franc avec soi-même, on savait très bien qu'en uniforme américain ils auraient tous eu l'air de sortir de Cincinnati.

Et l'enterrement du F. F. I., dans la petite ville – comment s'appelait-elle ? – des environs de Saint-Malo, avec l'artillerie qui tirait alentour et la procession qui s'allongeait derrière les chevaux coiffés de plumes noires et le corbillard dégingué et le village endimanché traînant ses pieds dans la poussière, pour venir serrer la main des parents du disparu, alignés en un rigide comité de réception, près de la porte du cimetière. Et le jeune prêtre, qui avait servi la messe funéraire et répondu à la question posée par Michael au sujet de l'identité du défunt :

– Je ne sais pas, mon ami, je ne suis pas d'ici.

Et le charpentier de Granville, né au Canada, qui avait travaillé aux fortifications côtières allemandes et avait dit en secouant la tête.

– Il est trop tard, maintenant. En 1942, en 1943, je vous aurais volontiers serré la main, mais maintenant...

Il avait haussé les épaules.

– Il est trop tard, trop tard...

Et l'écolier de quinze ans, à Cherbourg, qui en voulait tant aux

Américains.

– C'est des tordus, avait-il affirmé. Ils couchent exactement avec les mêmes poules que les Allemands ! Des démocrates ! Tu parles ! Moi, à moi tout seul, j'ai rasé les cheveux de cinq putains à Boches, dans le voisinage. Et je l'ai fait quand c'était dangereux, avant l'arrivée des Américains. Et je le referais encore, oh oui ! je le referais encore...

Et le bordel avec les filles en robes courtes, et Madame Mère encaissant au comptoir et tendant à chaque soldat une serviette et un bout de savon minuscule. « Soyez gentils avec mes petites mignonnes, mes chéris, soyez bien gentils. » Et les soldats qui montaient dans les chambres, avec leurs mitraillettes ou leurs fusils...

Stellevato ronflait, et le crayon de Keane grattait toujours le papier. Le village gris était silencieux autour d'eux. Michael se leva, marcha jusqu'au petit pont et contempla un instant l'eau brune de la rivière. Si les huit cents Allemands avaient l'intention de contre-attaquer, qu'ils le fassent maintenant, pensait-il. Ou mieux, si la compagnie de travail et Pavone pouvaient avoir la bonne idée de se montrer enfin... Une guerre était plus supportable lorsqu'on était entouré de centaines d'autres soldats et que les responsabilités reposaient sur d'autres épaules, et que des esprits entraînés à ce genre d'exercice s'occupaient quelque part de résoudre vos problèmes. Ici, sur le vieux pont moussu, au-dessus de la petite rivière anonyme, dans une ville silencieuse et oubliée, on avait le sentiment d'avoir été abandonnés, et que personne ne broncherait si les huit cents Allemands se décidaient à revenir et vous abattaient sur place, et que tout le monde se moquait que vous les combattiez, que vous vous rendiez sans combattre, ou que vous preniez la fuite à leur approche... « C'est presque comme dans la vie civile, pensa Michael en souriant, tout le monde se fout de votre vie comme de votre mort...

« Je donne à Pavone et à sa compagnie de travail trente minutes encore pour arriver, songea-t-il. Si, dans une demi-heure, ils ne sont pas là, je file, et je rejoins la première unité américaine qui me tombe sous la main. »

Il leva les yeux vers le ciel. Juste aujourd'hui, il fallait qu'il soit gris et couvert, et les nuages bas et lourds avaient quelque chose de menaçant. Et le temps avait été si beau, jusqu'alors. Le soleil lui portait chance. Il était normal qu'on le rate. Et quand la Jeep avait été mitraillée et qu'il avait plongé dans le fossé, par-dessus le caporal de la division blindée (mort à présent) qui était alors avec eux, il avait toujours su qu'ils le rateraient, et ils l'avaient raté... Et quand le P. C. régimentaire avait été bombardé par l'artillerie, dans les environs de Saint-Malo, et que le général en visite s'était mis à hurler, dans la pièce pleine de téléphonistes frénétiques : « Que diable fabrique ce

salaud, dans le « Mouchard ? » Pourquoi n'a-t-il pas encore signalé cette batterie ? Dites-lui de la repérer immédiatement ! » même alors, tandis que la maison tremblait sous les obus, et que les hommes s'enfonçaient dans leurs trous, à l'extérieur, il avait toujours su qu'il s'en tirerait indemne...

Mais, aujourd'hui, c'était différent. Il n'y avait pas de soleil, et il ne se sentait pas en veine.

Finis, l'avance ensoleillée, la petite fille chantant *la Marseillaise* dans un bar, la parade spontanée des habitants de la petite ville de Miniac, quand le premier fantassin l'avait traversée ; les bouteilles de cognac gratuites, à Rennes ; les nonnes et les petits enfants alignés le long d'un mur, près du Mans ; la troupe de boy-scouts aux visages sérieux, rencontrée le dimanche, non loin d'Alençon ; les familles qui se baignaient obstinément sur les rives de la Vilaine ; les signes V, les bannières, les F. F. I. imbus de leur importance, avec leurs prisonniers. Tout cela n'était plus que souvenirs d'une autre époque. Aujourd'hui commençait une époque nouvelle, grise, sans soleil et sans chance...

– Oh, et puis, après ?... grogna Michael en se tournant vers Keane. On va pousser une pointe en ville et voir ce qui s'y passe.

Keane arbora un sourire radieux.

– O. K., frangin, dit-il, en rangeant son bloc. Tu me connais. J'irais n'importe où.

« Le salaud, pensa Michael, je parierais qu'il est sincère. »

Michael s'approcha de Stellevato et frappa sur son casque. Stellevato gémit doucement, perdu dans quelque songe immoral de glacier en tournée.

– Laissez-moi dormir, marmotta Stellevato.

– Allons ! allons ! insista Michael. Viens, on s'en va gagner la guerre.

Les deux soldats sortirent de leur trou.

– Vous nous laissez seuls ici ? les accusa le petit homme.

– Deux des soldats les mieux nourris, les mieux entraînés, les mieux équipés du monde, dit Michael, doivent pouvoir tenir tête à huit cents misérables Fritz.

– Comme c'est malin, protesta le petit homme. Nous laisser seuls ici comme ça.

Michael monta dans la Jeep.

– Ne vous inquiétez pas, dit-il. Nous allons juste faire un tour en ville. Si vous manquez quoi que ce soit d'intéressant, nous reviendrons vous chercher.

– Comme c’est malin, répéta le petit homme en regardant la Jeep s’engager lentement sur le pont.

Lorsque, prêts à tirer, ils entrèrent prudemment sur la place du village, elle était complètement déserte. Les stores métalliques étaient abaissés devant toutes les vitrines, les portes de l’église étaient closes, celles de l’hôtel avaient l’air de n’avoir laissé entrer ni sortir personne depuis de nombreuses semaines. Michael sentit un muscle tressauter légèrement sur sa joue. Keane lui-même se tenait coi.

– Alors ? murmura Stellevato. Qu’est-ce qu’on tait ?

– Arrête-toi ici, dit Michael.

Stellevato freina, et la Jeep s’arrêta au centre de la place.

Il y eut un bruit, derrière eux. Michael se retourna, le doigt sur la détente de son arme. Les portes de l’hôtel venaient de s’ouvrir, et une foule de gens se déversa sur les pavés inégaux de la place. La plupart étaient armés de fusils Sten ou de grenades à main, et il y avait des femmes avec eux, dont les fichus colorés faisaient taches parmi les casquettes et les faces brunes des hommes.

– Des Français, annonça Keane, avec les clefs de la cité.

En une seconde, ils cernèrent la Jeep, mais leur groupe n’était pas joyeux. Ils avaient l’air sérieux et effrayés. L’un d’eux, un homme en knickerbockers, avec un brassard de la Croix-Rouge, avait un bandage sanglant autour de la tête.

– Qu’est-ce qui se passe, ici ? demanda Michael, en français.

– Nous attendions les Allemands, dit une femme.

C’était une petite créature d’un certain âge, grasse,

informe, dans un sweater d’homme, avec des brodequins d’homme aux pieds. Elle parlait anglais avec un accent irlandais, et Michael eut un instant l’impression qu’ils étaient tous en train de lui jouer une farce compliquée et d’un fort mauvais goût.

– Comment êtes-vous arrivés jusqu’ici ?

– Nous sommes juste entrés, comme ça, dit Michael, irrité par la couardise de tous ces gens. Qu’est-ce qui se passe, ici ?

– Il y a huit cents Allemands de l’autre côté de la ville, dit l’homme à la croix rouge.

– Et trois tanks, dit Michael. Oui, nous savons cela. Avez-vous vu passer un convoi américain, dans la matinée ?

– Nous avons vu passer un camion allemand, dit la femme d’un ton acerbe. Ils ont blessé André Fouret. A sept heures et demie, ce matin. Et depuis, rien.

– Vous allez à Paris ? demanda l’homme à la croix rouge.

Il n'avait pas de chapeau, et ses longs cheveux blonds jaillissaient, ébouriffés, de son bandage taché de sang. Il portait des socquettes et ses jambes sortaient, nues, des knickerbockers. Michael l'observa, pensant : « Cet homme est déguisé, il n'est pas possible que ce soient de vrais vêtements. »

– Dites-moi, répéta l'homme en s'accoudant à la Jeep, est-ce que vous allez à Paris ?

– Nous irons, dit Michael.

– Suivez-moi, dit l'homme à la croix rouge. J'ai une motocyclette, et j'en viens. Ce n'est qu'à une heure d'ici.

– Et que faites-vous des huit cents Allemands et de leurs trois tanks ? dit Michael, certain que l'homme essayait de l'attirer dans un piège.

– Je prends des chemins de traverse, dit l'homme à la croix rouge. Ils ne m'ont tiré dessus que deux fois. Je connais les champs de mines. Vous avez trois armes automatiques. Nous avons besoin, à Paris, de tous les fusils disponibles. Il y a trois jours que nous combattons, et nous avons besoin d'aide...

Les autres assistants approuvèrent et se mirent à parler trop rapidement pour que Michael puisse suivre leur conversation.

– Une minute, dit Michael. – Il saisit le bras de la femme qui parlait anglais. – Madame...

– Je m'appelle Dumoulin. Je suis une citoyenne irlandaise, coupa la femme d'un ton agressif, mais il y a trente ans que j'habite cette ville. Et maintenant, dites-moi, jeune homme, avez-vous l'intention de nous protéger ?

Michael secoua la tête.

– Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir, madame, dit-il, pensant à part soi : « Cette guerre devient de plus en plus ridicule ».

– Vous avez aussi des munitions dit l'homme au brassard de la Croix-Rouge en regardant avidement l'arrière de la Jeep, où étaient empilés pêle-mêle des caisses de munitions et des rouleaux de couvertures. Excellent, excellent ! Suivez-moi et vous n'aurez aucune difficulté. Vous n'avez qu'à mettre un brassard, comme celui-ci, et je serais étonné qu'ils vous tirent dessus.

– Paris n'a qu'à s'occuper de lui-même, coupa M^{me} Dumoulin. Nous avons assez de nos huit cents Allemands.

– Chacun son tour, je vous en prie, protesta Michael, étourdi. – Il pensait : « Voilà une situation dont ils ne nous ont jamais parlé à Fort Benning. » – J'aimerais savoir, en premier lieu, si quelqu'un a réellement vu les Allemands.

– Jacqueline ! cria M^{me} Dumoulin. Explique au jeune homme.

– Parlez lentement, je vous prie, dit Michael. Mon français laisse beaucoup à désirer.

– J'habite à un kilomètre en dehors de la ville, dit Jacqueline, une grosse fille aux incisives presque toutes absentes. Hier soir, un tank boche s'est arrêté devant chez nous, et un lieutenant est venu nous demander du beurre, du fromage et du pain. Il a dit qu'il nous conseillait de ne pas acclamer les Américains, parce qu'ils ne feraient que passer et que les Allemands reviendraient et que tous ceux qui auraient acclamé les Américains seraient fusillés, et qu'il avait huit cents hommes avec lui. Et il avait raison, conclut Jacqueline, très excitée, parce que les Américains sont venus et qu'une heure plus tard, ils étaient repartis, et nous aurons de la chance s'ils ne brûlent pas la ville avant ce soir. Je veux dire : les Allemands...

– C'est honteux, souligna fermement M^{me} Dumoulin. L'armée américaine devrait avoir honte d'elle-même. Il fallait venir et demeurer ou ne pas venir du tout. J'exige votre protection.

– Il est criminel, insista l'homme au brassard, de laisser les ouvriers de Paris se faire abattre comme des chiens faute de munitions, pendant qu'ils traînent ici avec trois fusils et des centaines de cartouches.

– Mesdames et messieurs...

Michaël se leva, et prit la parole, d'une voix forte.

– Je tiens à vous déclarer que...

– Attention ! attention ! cria une femme, au dernier rang de la foule.

Michael pivota. Une auto découverte venait de déboucher sur la place. Elle approchait à vive allure. Deux hommes s'y tenaient debout, les bras levés au-dessus de la tête. Stupéfaite, la foule demeura un instant figée autour de la Jeep.

– Des Boches, cria quelqu'un. Ils veulent se rendre.

Et soudain, les deux hommes aux bras levés s'accroupirent, la voiture bondit en avant, une troisième silhouette surgit sur le siège arrière. Il y eut le son aigu d'une mitraillette, les cris des personnes touchées. Michael ramassa son fusil au fond de la Jeep et chercha le cran de sûreté-

Derrière lui, retentirent les détonations rythmiques d'un fusil à répétition. Le chauffeur de l'auto allemande leva les bras, la voiture heurta le trottoir, vira et s'écrasa contre la vitrine de l'épicerie du coin. Le store métallique tomba avec un bruit de cymbale, et les vitres volèrent en éclats. L'auto se coucha lentement sur le côté. Deux silhouettes en dégringolèrent et s'allongèrent mollement dans le

ruisseau.

Michael débloqua enfin le cran de sûreté de son fusil. Stellevato avait toujours les mains sur son volant, pétrifié par la surprise.

– Qu'est-il arrivé ? chuchota-t-il. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Michael se retourna. Keane était debout derrière lui, son fusil à la main, et souriant en regardant les Allemands immobiles.

– Ça leur apprendra, dit-il, ses longues dents jaunes dénudées par un ricanement de plaisir.

Michael soupira, regarda autour de lui. Les Français se relevaient, pesamment, les yeux fixés sur l'automobile renversée. Deux silhouettes gisaient, dans des attitudes bizarrement contrefaites, sur les mauvais pavés. L'une d'elles, remarqua Michael, n'était autre que Jacqueline. Sa jupe retroussée laissait voir ses cuisses épaisses et jaunâtres. M^{me} Dumoulin se penchait vers elle. Une femme pleurait quelque part.

Michael sauta à terre. Keane le suivit. Fusils braqués, ils traversèrent la place, en direction de la voiture retournée.

« Keane, pensa amèrement Michael, sans quitter des yeux les silhouettes grises étendues sur la chaussée. Il fallait que ce fût Keane. Plus rapide que moi, plus digne de confiance, alors que j'en étais encore à débloquer le cran de sûreté. Il avait son arme à la main, bien sûr, alors que la mienne était sur le siège, mais... Les Allemands auraient eu le temps de regagner Paris avant que j'aie pu tirer un seul coup de feu... »

Il y avait eu quatre hommes dans la voiture, constata Michael, dont trois officiers. Le conducteur, un simple soldat, était encore vivant. Du sang bouillonnait entre ses lèvres, et il essayait de ramper avec une opiniâtre persévérance lorsque Michael le rejoignit. Il vit les pieds de Michael et cessa d'essayer de ramper. Keane regarda les trois officiers.

– Morts, rapporta-t-il avec un de ses sourires sans gaieté. Tous les trois. Ça nous vaudra au moins une Étoile de bronze. Tu diras à Pavone de la demander pour nous. Qu'est-ce qu'on fait de celui-là ?

– Il n'a pas l'air en très bonne santé, dit Michael.

Il se pencha et toucha doucement l'épaule de l'homme.

– Parlez-vous français ? demanda-t-il.

L'homme leva les yeux. Il était très jeune : dix-huit ou dix-neuf ans, et l'écume qui souillait son menton, et la souffrance clairement lisible dans son regard lui donnaient une expression pathétiquement animale. Il fit oui, de la tête, et l'effort parut redoubler ses souffrances. Un caillot de sang tomba sur les souliers de Michael.

– Ne bougez pas, murmura Michael à l'oreille du jeune homme. Nous allons essayer de vous aider.

Le jeune homme se laissa retomber contre terre, roula lentement sur lui-même et resta immobile, sur le dos, levant vers Michael un regard supplicé.

Les Français étaient réunis autour de la voiture inutilisable. L'homme au brassard de la Croix Rouge s'était emparé des deux mitraillettes allemandes.

– Magnifique, jubilait-il. Magnifique. Ils seront bien contents à Paris.

Il s'approcha du blessé et empocha le pistolet qu'il portait à la ceinture.

– Magnifique, répéta-t-il. Nous avons des munitions de 38 pour ce revolver.

Le blessé ne vit qu'une chose : la croix rouge qui bougeait sur le bras du Français.

– Docteur, dit-il péniblement. Docteur... Aidez-moi.

– Oh ? dit gaiement le Français en désignant son brassard. Ce n'est qu'un déguisement pour échapper à tes petits amis, sur la route. Je ne suis pas médecin. Il faudra trouver quelqu'un d'autre pour te soigner, mon vieux.

Il se retira avec ses trésors, qu'il examina soigneusement, pour voir s'ils n'avaient subi aucun dommage.

– Ne perdez pas votre temps avec ce cochon-là.

C'était la voix froide et résolue, la voix de

M^{me} Dumoulin.

– Donnez-lui le coup de grâce.

Michael la regarda, incrédule. Elle était debout près de la tête du jeune homme, les bras croisés sur son ample poitrine, parlant – il suffisait de regarder leurs visages – non seulement en son nom, mais au nom de tous les assistants, groupés derrière elle.

– Une minute, dit Michael. Cet homme est notre prisonnier, et l'armée américaine n'achève pas ses prisonniers.

– Docteur, souffla le jeune homme étendu sur le pavé.

– Tuez-le, dit quelqu'un, derrière M^{me} Dumoulin.

– S'il ne veut pas gâcher ses munitions, je le ferai avec un caillou, renchérit une autre voix.

– Qu'est-ce qui vous prend, à tous ? hurla Michael. Qu'êtes-vous donc ? Des bêtes féroces ?

Il parlait français, pour que tous puissent comprendre, et son accent universitaire traduisait assez infidèlement sa colère et son dégoût. Il

regardait M^{me} Dumoulin. « Inconcevable, pensait-il, une petite ménagère adipeuse, une Irlandaise, égarée dans cette guerre française, assoiffée de sang, insensible à la pitié. »

– Il est blessé. Il ne peut plus faire de mal, continua Michael, furieux de devoir parler aussi lentement, en cherchant ses mots. A quoi bon tout cela ?

– Allez un peu voir Jacqueline, dit froidement M^{me} Dumoulin. Et M. Alexandre... C'est l'autre, là-bas, avec une balle dans le poumon... Vous comprendrez peut-être mieux, après...

– Trois d'entre eux sont morts, plaida Michael. Ça ne vous suffit pas ?

– Ça ne nous suffit pas ?

Le visage de la femme était blême de rage. Ses yeux sombres, presque pourpres, contenaient une haine sans borne, confinant à la folie.

– Ça vous suffit peut-être à vous, jeune homme. Vous n'avez pas vécu sous leur règne pendant quatre ans ! Vous ne les avez pas vus déporter et assassiner vos enfants ! Jacqueline n'était pas votre voisine ! Vous êtes Américain. Il vous est facile de vous montrer humain. Mais, pour nous, c'est beaucoup plus difficile.

Elle hurlait à présent, en brandissant ses deux poings sous le nez de Michael.

– Nous ne sommes pas Américains, et nous ne voulons pas être humains. Nous voulons le tuer. Tournez le dos si vous n'en avez pas le courage. Nous le ferons. Et vous garderez bien blanche votre petite conscience américaine...

– Docteur, gémit le jeune blessé.

– Écoutez... dit Michael.

Mais les visages de tous ceux qui entouraient M^{me} Dumoulin étaient aussi hostiles que celui de l'Irlandaise, et il se sentait coupable, lui, un étranger, qui les aimait, qui aimait leur pays, pour son courage, pour les souffrances qu'il avait subies, il se sentait coupable d'oser leur tenir tête sur un sujet aussi profond, dans les rues de leur propre ville.

– Écoutez... dit Michael, sentant confusément qu'elle avait peut-être raison, que c'était peut-être sa faiblesse, son indécision coutumière qui le poussaient à discuter ainsi. Écoutez... il est impossible d'achever un blessé dans ces conditions, quelles que soient...

Un coup de feu retentit, Michael se retourna. Keane se tenait au-dessus de l'Allemand, le doigt sur la détente de son fusil, la bouche tordue par son triste sourire habituel. L'Allemand ne bougeait plus. Les villageois regardaient à présent les deux Américains avec une sorte

de tranquille satisfaction.

– Après tout... ricana Keane. Il gueulait, de toute façon. Autant faire plaisir à la dame.

Il rejeta son fusil sur son épaule.

– Bien, dit froidement M^{me} Dumoulin. Très bien. Merci beaucoup.

Elle tourna les talons, et le petit groupe de villageois se partagea pour la laisser passer. Michael regarda s'éloigner la courte silhouette adipeuse, déhanchée et presque comique, marquée par de nombreuses maternités, d'innombrables lessives, et les longues heures passées dans sa cuisine, vers l'endroit où gisait, jupe relevée, la laide fille de ferme, à présent délivrée de sa laideur et de ses durs travaux.

Un par un, les Français évacuèrent le centre de la place, laissant poliment les deux Américains avec le corps du jeune homme mort. Michael les regarda transporter à l'intérieur de l'hôtel l'homme qui avait une balle dans le poumon. Lorsqu'il se retourna, Keane était en train d'examiner les poches du mort. De l'une d'elles, il tira un portefeuille, qu'il ouvrit.

– Son livre de prêt, annonça-t-il. Il s'appelle Joachim Ritter. Âgé de dix-neuf ans. Il n'a pas été payé depuis trois mois. – Keane sourit. – Juste comme dans l'armée américaine. – Il fouilla dans le portefeuille, découvrit une photographie. – Joachim et sa fiancée... – Il tendit la photo à Michael. – Regarde-moi ça. Pas mal, la fille.

Machinalement, Michael regarda la photographie. Un garçon vivant et mince, dans un Luna-park, en compagnie d'une petite blonde potelée, coiffée du calot de son fiancé. Il y avait une dédicace en travers de la photographie.

– Toujours dans tes bras, Eisa, traduisit Keane. C'est de l'allemand. Je vais l'envoyer à ma femme pour qu'elle me la mette de côté. Ça me fera un souvenir intéressant.

Les mains de Michael tremblaient sur la photographie. Il dut résister à la tentation folle de la déchirer. Il détestait Keane, il détestait le plaisir que prendrait Keane, plus tard, aux États-Unis, à exhiber cette photo et à se remémorer cette matinée, en souriant fièrement de toutes ses longues dents jaunes. Mais il savait qu'il n'avait pas le droit de déchirer la photographie. Il avait beau le haïr, Keane n'en avait pas moins gagné le droit de conserver ce souvenir. Tandis que Michael hésitait, Keane s'était conduit comme un vrai soldat. Sans hésitation ni crainte d'aucune sorte, il avait dominé la situation et massacré l'ennemi alors que tout le monde autour de lui était encore paralysé par la surprise. Quant à l'exécution du blessé, pensa Michael, Keane avait probablement fait ce qu'il fallait faire. Qu'eussent-ils pu faire pour l'Allemand ? Il leur aurait fallu le laisser derrière eux, et les

habitants de la ville l'auraient lynché dès que Michael aurait eu le dos tourné. À sa manière cruelle et sadique, Keane avait réalisé la volonté du peuple qu'ils étaient venus en Europe pour servir. À l'aide d'une seule balle, Keane avait donné aux habitants endeuillés et menacés de la petite ville le sentiment que justice avait été faite et que tout ce qu'ils avaient souffert commençait à trouver enfin un juste châtement. « Je devrais être heureux, pensa amèrement Michael, que Keane se soit trouvé parmi nous. Je n'aurais jamais pu le faire, et il fallait probablement que ce soit fait... »

Michael rejoignit Stellevato, debout près de la Jeep. Il se sentait las, écoeuré. « C'est pour cela que nous sommes ici, pensa-t-il. Pour tuer des Allemands. Je devrais être joyeux, triomphant... »

Il ne se sentait pas triomphant. Inadapté, inadaptable, pensa-t-il. Michael Whitacre, l'homme inadapté, le civil hésitant, le soldat qui ne tuait pas. Le cognac gratuit, les baisers de filles, sur la route, les fleurs dans la haie n'avaient pas été pour lui, parce qu'il était incapable de les gagner... Keane, qui pouvait sourire en logeant une balle dans la tête d'un garçon de dix-neuf ans en train de mourir à ses pieds, qui rangeait soigneusement la photographie du mort dans son portefeuille, en guise de souvenir, était l'homme que ces Européens avaient réellement acclamé, sur les routes ensoleillées... Keane, l'Américain victorieux, compétent, libérateur, parfaitement adapté aux circonstances particulières de ce mois de vengeance...

L'homme au brassard de la Croix-Rouge fila non loin d'eux, sur sa moto. Il leur adressa un salut enthousiaste. Il était heureux, car il rapportait deux mitraillettes et un petit stock de munitions à ses amis postés derrière les barricades improvisées de Paris. Michael ne se retourna pas lorsque les jambes nues, les absurdes knickerbockers, le bandage sanglant dépassèrent la voiture retournée et disparurent dans la direction des huit cents Allemands, des carrefours minés, de la capitale française.

– Quelle journée ! dit Stellevato, sa douce voix italienne encore rauque d'émotion. Ça va ?

– Ça va, répliqua brièvement Michael.

– Nikki, proposa Keane, tu veux pas aller jeter un coup d'œil aux Fritz ?

– Non, dit Stellevato, je les laisse aux pompes funèbres.

– Tu pourrais ramasser un beau souvenir, insista Keane, pour envoyer de France à tes vieux.

– Mes vieux ne veulent pas de souvenirs, dit Stellevato. Le seul souvenir qu'ils veulent recevoir de France, c'est moi.

– Regarde ça, dit Keane.

Il ressortit sa photo et la fourra sous les yeux de Stellevato.

– Il s'appelait Joachim Ritter.

Stellevato prit lentement la photographie, l'examina.

– Pauvre fille, dit-il enfin. Pauvre petite blonde.

Michael aurait aimé prendre Stellevato dans ses bras et l'embrasser comme un jeune frère.

Stellevato rendit la photo à Keane.

– Je crois que nous devrions retourner au point d'eau, dit-il, pour expliquer la situation aux deux orphelins. Ils doivent avoir entendu la fusillade et sont sans doute à demi morts de peur.

Michael se disposa à s'asseoir dans la Jeep. Une jambe encore sur la chaussée, il s'arrêta. Une autre Jeep s'avancait lentement vers eux, au centre de la grand-rue. Il entendit Keane glisser un nouveau chargeur dans son magasin.

– Ne te réjouis pas d'avance, lui jeta-t-il sèchement. Ce sont des nôtres.

La Jeep s'arrêta devant eux, et Michael reconnut Kramer et Morrison, qui, trois jours auparavant, avaient été avec Pavone. Les villageois groupés sur les marches de l'hôtel regardaient les nouveaux arrivants avec une froide curiosité.

– Ohé ! les enfants ! dit Morrison. Vous vous amusez ?

– Au poil, frangin, dit cordialement Keane.

– Qu'est-il arrivé ici ? – D'un geste incrédule, Kramer désigna les Allemands morts, la voiture retournée. – Un accident de la circulation ?

– Je les ai descendus, ricana Keane. Tous les quatre.

– Il se fout de moi ? demanda Kramer à Michael.

– Pas le moins du monde, répliqua Michael. Ils sont à lui. Tous les quatre.

– Jésus ! s'exclama Kramer.

Il leva les yeux, avec une soudaine révérence, vers le visage de Keane, qui, depuis leur arrivée en Normandie, avait toujours été la cinquième roue de la charrette.

– Il était donc capable de faire autre chose qu'ouvrir grand sa gueule !... Ce vieux Keane !

– Tu parles d'une histoire, pour un détachement des Affaires civiles, dit Morrison.

– Où est Pavone ? coupa Michael. Viendra-t-il ici ce matin ?

Morrison et Kramer ne quittaient pas les cadavres des yeux. Comme

la majeure partie de leur unité, ils n'avaient jamais combattu depuis leur arrivée en France, et ils étaient franchement impressionnés.

– Il y a eu un changement dans les plans, annonça Kramer. La compagnie de travail ne passera pas par ici. Pavone nous a envoyés vous chercher. Il est dans une ville qui s'appelle Rambouillet. Ce n'est qu'à une heure d'ici. Tout le monde attend une division française pour prendre la tête de la parade et entrer dans Paris. On connaît la route. Nikki, tu n'as qu'à nous suivre.

Stellevato regarda Michael. Michael se sentait soulagé de voir le souci de prendre les décisions ressortir enfin de ses mains.

– O. K., Nikki, dit-il. Allons-y.

– Ça a l'air d'un petit bled sympathique, dit Kramer. Ces gens-là nous feraient peut-être bien cuire quelque chose en vitesse ?

– Je meurs d'envie de manger un beefsteak, souligna Kramer. Avec des pommes de terre frites à la française.

Soudain, la pensée de demeurer plus longtemps dans cette petite ville, sous les yeux calculateurs des villageois, avec les Allemands morts étalés devant l'épicerie, fut intolérable à Michael.

– Allons rejoindre Pavone, dit-il. Il peut avoir besoin de nous.

– S'il y a une chose que je ne peux pas souffrir, dit Morrison, c'est bien les soldats de première classe. Whitacre, tu te laisses griser par ton grade.

Mais il n'insista pas et retourna la Jeep.

Stellevato vira à son tour et suivit lentement Morrison. Michael était assis, très raide, sur le siège de devant. Il ne regarda pas les marches de l'hôtel où, devant tous ses voisins et amis, se tenait M^{me} Dumoulin.

– Monsieur !

C'était, une fois de plus, la voix de M^{me} Dumoulin forte et impérieuse.

– Monsieur !

Michael soupira.

– Une minute, dit-il à Stellevato.

Stellevato stoppa la Jeep, klaxonna pour averti Morrison. Morrison s'arrêta.

M^{me} Dumoulin et ses compagnons quittèrent une seconde fois les marches de l'hôtel. M^{me} Dumoulin se planta devant Michael, au milieu des fermiers et des marchands usés par le travail, rigides et gauches dans leurs vêtements rapiécés.

– Monsieur, répéta M^{me} Dumoulin, en croisant à nouveau les bras sur sa poitrine informe, en travers de son sweater masculin. Monsieur,

avez-vous l'intention de partir ?

– Oui, madame, dit calmement Michael. Nous avons des ordres.

– Et les huit cents Allemands ? demanda M^{me} Dumoulin, d'une voix sauvagement contrôlée.

– Je doute fort qu'ils reviennent, dit Michael.

– Vous doutez fort qu'ils reviennent, le singea M^{me} Dumoulin. Et si, par hasard, ils n'avaient pas entendu parler de vos doutes, monsieur ? Et si par hasard ils revenaient ?

– Je regrette, madame, dit Michael, excédé. Nous devons partir. Et, s'ils revenaient, quel bien vous ferait la présence de cinq Américains ?

– Vous nous abandonnez ! cria M^{me} Dumoulin. Ils vont revenir et voir les quatre morts, sur la place et tuer tous les habitants de la ville. Vous n'avez pas le droit de faire ça ! Il faut que vous restiez ici pour nous protéger !

Michael regarda les cinq soldats américains – Stellevato, Keane, Morrison, Kramer et lui-même – retardés au centre de la petite place par la volonté de M^{me} Dumoulin. Keane était le seul qui eût jamais tiré un coup de feu sur l'ennemi, et il pouvait être considéré comme en ayant assez fait pour aujourd'hui. « Seigneur, pensa-t-il en se retournant à regret vers M^{me} Dumoulin, sauvage et grasse incarnation de quels devoirs complexes ? Seigneur, quelle protection pourraient vous apporter ces cinq guerriers contre ce bataillon allemand fantôme ! »

– Madame, dit-il, nous n'y pouvons rien. Nous ne sommes pas l'Armée américaine. Nous faisons ce qu'on nous dit de faire et nous allons où on nous dit d'aller.

Il regarda, au-delà de M^{me} Dumoulin, les visages anxieux, accusateurs, des villageois, cherchant à les convaincre de sa sympathie, de ses bonnes intentions, de son impuissance. Mais il ne lut aucune compréhension sur ces visages d'hommes et de femmes effrayés, persuadés qu'on allait les laisser mourir, aujourd'hui, dans les ruines de leurs foyers dévastés.

– Excusez-moi, madame, dit Michael, à deux doigts des larmes. Je n'y peux rien...

– Vous n'aviez pas le droit de venir, gronda M^{me} Dumoulin, soudain calmée, si vous n'aviez pas l'intention de rester. Hier soir, les tanks ; vous, aujourd'hui. Guerre ou pas guerre, Américains ou pas Américains, vous n'avez pas le droit de traiter ainsi des êtres humains...

– Nikki, gémit Michael. Fichons le camp d'ici ! Vite !

– C'est dégoûtant ! proclamait M^{me} Dumoulin à l'adresse des

hommes et des femmes réunis autour d'elle, tandis que Stellevato démarrait. C'est dégoûtant. Ce n'est pas civilisé...

Michael n'entendit pas la fin de sa phrase et résista à la tentation de se retourner. L'une suivant l'autre les deux Jeeps foncèrent sur la route, dans la direction du colonel Pavone.

La table était couverte de bouteilles de Champagne, qui se renvoyaient les reflets des centaines de bougies allumées dans la boîte de nuit. La salle était très encombrée. Les uniformes d'une douzaine de nations voisinaient avec les couleurs éclatantes de robes imprimées, les bras nus, les hautes coiffures brillantes. Tout le monde parlait à la fois. La Libération de Paris, la veille, et la parade, cet après-midi, avec les derniers tireurs embusqués sur les toits, avaient libéré avant tout un flot énorme de paroles, qu'il fallait hurler à pleine voix pour dominer le vacarme du jazz. Il ne se composait que de trois musiciens, mais ils faisaient du bruit pour dix et jouaient, de tout leur cœur, des airs américains.

Assis en face de Michael, le cigare aux dents, le bras autour d'une blonde oxygénée aux longs cils artificiels, Pavone souriait à la ronde. De temps à autre, il adressait à Michael un petit salut amicalement protecteur. Près de Michael étaient assis Ahearn, le correspondant de guerre qui faisait une étude sur la peur, pour le *Collier's*, et un pilote français d'un certain âge, vêtu d'un uniforme flambant neuf.

Deux autres correspondants américains occupaient également leur table. Ils étaient légèrement ivres et s'interpellaient gravement en phrases laconiques, et de haut grade.

– Général, disait le premier correspondant, je viens d'atteindre la rivière. Quels sont mes ordres ?

– Traversez cette satanée rivière !

– Impossible, mon général. Il y a huit divisions blindées sur l'autre rive.

– Vous êtes relevé. Si vous ne pouvez pas la traverser, je vais chercher quelqu'un d'autre.

– D'où es-tu, collègue ? dit le premier correspondant.

– East Saint Louis.

– Serrons-nous la main.

Ils se serrèrent la main.

– Vous êtes relevé, dit le second correspondant.

Ils vidèrent leurs verres et observèrent gravement la foule agitée des danseurs.

– Ah ! dit le pilote français. – Il venait d'effectuer trois raids avec la

R. A. F. et d'arriver à Paris avec la 2^e D. B. française. – Ah ! ça, c'était le bon temps !

Il parlait de 1928, à New York City, époque où il avait été attaché – mais pas très sérieusement – à une firme de Wall Street.

– J'avais un appartement dans Park Avenue, soupirait le pilote, et, tous les jeudis, j'organisais une cocktail-party, avec mes amis. Il n'y avait qu'une seule règle : chacun devait amener avec lui une fille qui n'était encore jamais venue. Bon Dieu ! s'exclama le pilote, les centaines de filles que nous avons connues de cette façon !

Il secoua la tête au souvenir des beaux jours de sa jeunesse, à l'époque du boom.

– Et, le soir, nous allions à Haarlem. Ah ! ces négresses, et cette musique ! Ça vous fait vibrer l'âme, rien que d'y penser.

Il but sa neuvième coupe de Champagne et sourit à Michael.

– Je connaissais la 135^e Rue mieux que la place Vendôme. Et j'y retournerai après la guerre. Et je me louerai peut-être, conclut-il d'un ton pensif, un appartement dans la 135^e Rue.

Une brune coiffée de dentelle noire surgit aux côtés du pilote et l'embrassa.

– Mon cher lieutenant, dit-elle. Je suis si heureuse de voir un officier français.

Le pilote se leva, s'inclina gracieusement et lui demanda si elle voulait danser. La dame lui fondit dans les bras, et ils s'éloignèrent, enlacés, sur la piste de danse déjà surpeuplée. Le jazz jouait une rumba, et le pilote, élégant dans son uniforme bleu, dansait comme un Cubain avec un visage sérieux et exalté,

– Whitacre, appela Pavone par-dessus la table, si vous quittez jamais cette ville, vous êtes complètement idiot.

– Je suis d'accord avec vous, mon colonel, répliqua Michael. Dès la fin de la guerre, je demanderai à être démobilisé sur les Champs-Élysées.

Et, pour l'instant, il le pensait. Depuis la première seconde où il avait aperçu la Tour Eiffel, svelte et jamais vue et pourtant familière au-dessus des toits de Paris, il avait senti qu'il avait enfin découvert son véritable domaine. Dans la confusion inextricable des baisers et des serrements de mains et de la reconnaissance populaire, dévorant des yeux les plaques des rues célèbres qui avaient toujours hanté son esprit « Rue de Rivoli », « Place de l'Opéra », « Boulevard des Capucines », il s'était senti lavé de toute culpabilité, de tout désespoir. Même les escarmouches occasionnelles, parmi les monuments et les jardins, où les derniers Allemands avaient brûlé leurs dernières

cartouches avant de se rendre, avaient fait figure d'agréable introduction à la grande cité. Et le sang répandu dans les rues, les blessés et les mourants évacués sur des civières de fortune par les auxiliaires féminines des F. F. I. avaient ajouté la note indispensable de souffrance et de tragédie au grand acte de la Libération.

Il ne se souviendrait jamais exactement de ce que cela avait été. Il se souviendrait seulement du nuage de baisers, du rouge à lèvres sur ses joues et sa chemise, des larmes, des étreintes convulsives et de s'être senti énorme, invulnérable et universellement aimé.

– Vous, là-bas ! dit le premier correspondant.

– Oui, mon général, dit le second correspondant.

– Où est le Quartier Général de la 2^e division blindée ?

– Je l'ignore, mon général. Je viens juste d'arriver du camp Shanks.

– Vous êtes relevé.

– Bien, mon général.

Ils burent, solennels,

– Je me souviens, dit Ahearn, que, lors de notre dernière rencontre, je vous ai interrogé au sujet de la peur.

– Oui, dit Michael, les yeux fixés sur le visage rubicond et hâlé, sur les yeux gris et graves du correspondant. Qu'en ont pensé vos rédacteurs en chef ?

– J'ai décidé de ne pas écrire cet article, dit sérieusement Ahearn. L'importance de la peur est nettement surfaite. C'est le résultat de la littérature d'après guerre et de la mode psychanalyste. La peur est devenue respectable et a fini par disparaître de la circulation. C'est un concept essentiellement civil. Les soldats ne s'en soucient pas autant que les romanciers veulent bien nous le dire. En fait, leur façon de représenter la guerre comme une expérience insupportable est parfaitement fausse. J'ai observé soigneusement, autour de moi, en me gardant de toute idée préconçue. Et j'en suis arrivé à la conclusion que la plupart des hommes qui y participaient jouissaient de la guerre, en quelque sorte. C'est une expérience normale et satisfaisante. Quelle est la chose qui vous a le plus frappé, en France, au cours de ce dernier mois ?

– Eh bien, commença Michael, je crois que...

– C'est l'hilarité, affirma Ahearn. Une curieuse sensation de vacances. Le rire. Nous avons fait cinq cents kilomètres à travers une armée ennemie, portés par une marée de rires ! J'ai l'intention d'écrire quelque chose là-dessus pour le *Collier's*.

– J'en guetterai la publication, dit poliment Michael.

– Le seul homme qui ait jamais écrit quelque chose d'intelligent sur la guerre, continua Ahearn, à quinze centimètres du visage de Michael, s'appelait Stendhal. En fait, les trois auteurs qui vaillent la peine d'être relus deux fois, dans toute l'histoire de la littérature, sont Stendhal, Villon et Flaubert.

– La guerre sera finie dans un mois, disait un beau correspondant britannique, à la table voisine. Elle sera finie dans un mois, et je le regrette. Il y a une quantité d'Allemands qui doivent être tués, et, si la guerre se poursuit assez longtemps, nous les tuerons.

Si la guerre se termine trop vite, ils devront toujours être tués, mais il nous faudra les exécuter de plein sang-froid, et j'ai bien peur que nous autres, Anglais et Américains, n'ayons pas le cran de le faire. Et nous laisserons subsister au centre de l'Europe une puissante génération ennemie ! Personnellement, je prie pour que nous ayons un terrible revers de fortune...

– *Oh, jolie, jolie, jolie clame,* chantait le trompette en un anglais approximatif. *Soyez tendre et bonne avec moi...*

– Stendhal a su capturer l'aspect inattendu, humoristique et fou de toute guerre, insista Ahearn. Vous souvenez-vous de son journal, de sa description du colonel ralliant ses hommes pendant la campagne de Russie ?

– J'ai bien peur que non, dit Michael.

– Quelle est la situation ? demandait le premier correspondant.

– Nous sommes cernés par deux divisions.

– Vous êtes relevé, dit le premier correspondant. Si vous ne pouvez pas traverser cette rivière, je vais me chercher quelqu'un d'autre.

Ils burent.

– Vous êtes seul, beau soldat ?

C'était une grande jeune femme brune, avec laquelle Michael avait échangé des sourires, quelques minutes auparavant. Elle était penchée vers la table, les mains posées sur celles de Michael. Sa robe était très décolletée, et Michael remarqua, très proche de ses yeux, la ferme fuite ivoirine de ses seins.

– Aimeriez-vous danser avec une Française reconnaissante ?

Michael lui sourit.

– Dans cinq minutes, dit-il, dès que j'y verrai un peu plus clair.

– Entendu.

Elle hocha la tête, avec un sourire de franche invitation.

– Vous savez où je suis assise...

– Oh, oui ! dit Michael.

Il la regarda se glisser, ondulante et fleurie, entre les couples de danseurs. « Parfait, pensait-il, parfait, pour

un peu plus tard. Je me dois de faire l'amour ce soir avec une Parisienne, pour rendre officielle notre entrée à Paris. »

– Il y a des volumes à écrire, déclara Ahearn, sur la question des hommes et des femmes en temps de guerre.

– J'en suis persuadé, dit Michael.

Assise à sa table, la jeune femme lui souriait pardessus la piste.

– Les relations sont saines et libres, avec une nuance de hâte et de tragédie, exposa Ahearn. Tenez, moi qui vous parle, j'ai une femme et deux enfants à Détroit. Franchement, j'admire beaucoup ma femme, mais l'idée d'aller la retrouver m'ennuie terriblement. C'est une petite femme ordinaire et qui perd ses cheveux. À Londres, j'ai vécu avec une belle fille de dix-neuf ans, voluptueuse et intelligente, qui travaille au ministère du Ravitaillement. Elle a vu ce qu'était la guerre, elle sait ce que j'ai subi, et je suis très heureux avec elle. Comment voulez-vous que j'envisage avec joie de retourner à Détroit ?

– Nous avons tous nos problèmes privés à résoudre, dit poliment Michael.

Des cris éclatèrent à l'autre extrémité de la salle, et quatre jeunes gens armés de fusils et portant des brassards F. F. I. se frayèrent un chemin parmi les danseurs, traînant entre eux un cinquième jeune homme dont l'arcade sourcilière fendue ensanglantait toute la physionomie.

– menteurs ! hurlait le blessé, vous êtes tous des menteurs ! Je ne suis pas plus collaborateur que n'importe qui dans cette salle !

L'un des F. F. I. le frappa à la base du cou. La tête du prisonnier tomba sur sa poitrine, et il se tut. Les quatre F. F. I. le traînèrent au-dehors, laissant derrière eux une piste de minces gouttelettes brunes. L'orchestre joua un peu plus fort.

– Barbares !

C'était une voix de femme, parlant anglais. Elle venait de s'asseoir auprès de Michael, sur la chaise abandonnée par le pilote français. Elle avait des ongles rouge sombre et une simple robe noire très élégante.

Elle devait avoir une quarantaine d'années et était encore très bien faite.

– On devrait tous les arrêter, dit-elle. Toujours à guetter l'occasion de créer du désordre. Je vais suggérer à l'armée américaine de tous les désarmer.

Son accent était indubitablement américain, et Ahearn et Michael la regardèrent avec une surprise mal dissimulée. Elle salua cordialement

Ahearn, et plus fraîchement Michael, après avoir remarqué qu'il n'était pas officier.

– Je m'appelle Mabel Kasper, dit-elle, et n'ayez pas l'air aussi stupéfaits. Je suis originaire de Shenectady.

– Nous sommes enchantés, Mabel, dit galamment Ahearn, en s'inclinant sans se lever.

– Je parle en connaissance de cause, dit la dame de Shenectady.

Elle n'était évidemment pas tout à fait dans son état normal.

– Il y a douze ans que je vis à Paris. Si vous saviez tout ce que j'ai pu souffrir ! Je vois que vous êtes correspondant. Ah, toutes les histoires que je pourrais vous raconter !

– Je serais ravi de les entendre, dit Ahearn.

– Le ravitaillement, les restrictions, dit Mabel Kasper en se versant un grand verre de Champagne, dont elle but la moitié d'un seul trait. Les Allemands ont réquisitionné mon appartement, et ils ne m'ont donné que quinze jours pour déménager. Heureusement, j'en ai trouvé un autre, celui d'un couple juif. Le mari est mort, à présent, mais figurez-vous qu'aujourd'hui, le deuxième jour de la Libération, la femme a eu le front de venir me le réclamer ! Et il n'y avait pas un meuble dedans lorsque j'ai emménagé. Vous pensez que j'ai eu soin de faire faire des constats ; je savais que quelque chose de ce genre se produirait tôt ou tard. J'en ai déjà parlé au colonel Harvey, de notre armée, et il m'a rassurée. Vous connaissez le colonel Harvey ?

– J'ai bien peur que non, dit Ahearn.

– De mauvais jours nous attendent, en France.

Mabel Kasper but d'un trait la seconde moitié de son Champagne.

– La canaille occupe le haut de l'échelle. Des va-nu-pieds qui se promènent en brandissant fièrement leurs fusils...

– Voulez-vous parlez des F. F. I. ? questionna Michael.

– Je veux parler des F. F. I., dit Mabel Kasper.

– Mais ils ont combattu dans le maquis, protesta Michael, se demandant où cette femme voulait en venir.

– Le maquis ! – Mabel Kasper émit un petit ricanement distingué. – Je suis fatiguée du maquis. Tous les fainéants, les agitateurs, les bons-à-rien qui n'avaient pas de familles à nourrir, pas d'emplois réguliers, rien à perdre. Les gens respectables étaient trop occupés, et nous allons le payer à présent, à moins que vous ne nous aidiez.

Elle se versa un autre verre de Champagne et se pencha vers Michael.

– Vous nous avez libérés des Allemands. Vous devez nous libérer

des Français et des Russes.

Elle vida son verre, se leva.

– À bon entendeur, salut ! dit-elle gravement.

Michael la regarda s'éloigner entre les tables, dans sa simple robe élégante.

– Seigneur ! dit-il doucement. Et elle est de Shenectady.

– Comme je vous le disais, déclara sobrement Ahearn, toute guerre renferme une foule d'éléments contradictoires.

– Quelle est la situation ? demanda le premier correspondant.

– Mon aile gauche a été contournée, dit le second correspondant. Mon aile droite est complètement débordée, et mon centre a été contraint au repli. Il faut que j'attaque.

– Vous êtes relevé, dit le premier correspondant.

– Après la guerre, disait le beau correspondant britannique, j'achèterai une maison en dehors de Biarritz. Je ne peux pas supporter la cuisine anglaise. Lorsque je serai obligé d'aller à Londres, je voyagerai en avion, avec un panier de pique-nique, et je mangerai dans ma chambre d'hôtel...

– Ce vin, dit à l'autre bout de la table un officier des Relations publiques, ce vin me paraît bien jeune.

Michael entendit Pavone haranguer, près de lui, deux jeunes officiers d'infanterie américains en permission irrégulière.

– S'il reste encore quelque espoir en l'avenir, disait Pavone, c'est en France qu'il se réalisera. Les Américains ne doivent pas se contenter de combattre pour la France. Ils doivent la comprendre, la stabiliser, être très patients avec elle. Ce n'est pas facile, parce que les Français sont les gens les plus ennuyeux de la terre. Ils sont ennuyeux parce qu'ils sont chauvins, méprisants, raisonnables, indépendants et grands. Si j'étais le président des États-Unis, j'enverrais tous les jeunes Américains des deux sexes passer deux ans en France, au lieu de les passer à l'Université. Les garçons apprendraient tout ce qu'il faut savoir sur l'art et la nourriture, les filles s'y instruiraient sur les questions sexuelles, et, dans cinquante ans, nous aurions l'Utopie sur les rives du Mississipi...

La jeune femme à la robe fleurie, qui n'avait pas cessé d'observer attentivement Michael, parvint à intercepter son regard et lui dédia un sourire charmeur.

– Aucune littérature n'a jamais tenu compte de l'élément irrationnel de toute guerre, reprit Ahearn. Laissez-moi vous citer une fois de plus le colonel de Stendhal...

– Qu’a fait le colonel de Stendhal ? s’informa rêveusement Michael, en se laissant doucement glisser dans le brouillard du Champagne, de la fumée, du parfum, des bougies, de la sensualité universelle.

– Ses hommes étaient démoralisés, dit Ahearn d’un ton martial. Ils étaient sur le point de s’enfuir devant la poussée des Russes. Le colonel jura, agita son sabre et s’écria : « Le trou de mon cul est rond comme une pomme. Suivez-moi ! » Ils le suivirent et battirent les Russes à plate couture. Irrationnel, triompha Ahearn, doctrinal. Aucune relation de cause à effet ! Mais parfaitement efficace...

– Il n’existe plus de colonels de ce genre, soupira Michael.

– Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried, hurlait un capitaine britannique, complètement ivre.

Sa voix montait, rugissante, et noyait la musique de l’orchestre. D’autres voix reprirent le refrain. L’orchestre s’avoua vaincu, abandonna l’air de danse qu’il était en train d’interpréter, et se mit à accompagner les chanteurs. Le capitaine ivre, un grand gaillard rougeaud aux dents éblouissantes, saisit une jeune fille par la taille et se mit à la pousser devant lui entre les tables. D’autres couples se joignirent à la chaîne, qui ondula follement entre les nappes de papier et les bouteilles débouchées. Bientôt, la chaîne compta une vingtaine de couples chantant, têtes rejetées en arrière, les mains sur les hanches du danseur précédent. La chanson, à présent, était assourdissante.

– Très agréable, commenta Ahearn, mais trop normal pour être intéressant, d’un point de vue littéraire. Après une victoire comme celle-ci, il est parfaitement légitime de voir chanter et danser les libérateurs. Mais j’aurais aimé, par exemple, être à Sébastopol, dans le palais du Tzar, lorsque les jeunes cadets ont empli la piscine avec le Champagne du Tzar et ont jeté des douzaines de ballerines nues dans la mousse capiteuse, en attendant l’arrivée de l’armée rouge qui les exécuterait tous ! Excusez-moi, conclut-il gravement en quittant son siège. Il faut que je me joigne à cette farandole...

Il gagna la piste et prit dans ses mains la taille de Mabel Kasper (née à Shenectady) qui balançait ses hanches de taffetas et chantait de tout son cœur à l’extrémité de la chaîne.

La jeune femme à la robe fleurie apparut devant Michael, souriante au sein du vacarme.

– Maintenant ? demanda-t-elle doucement, en lui tendant la main.

– Maintenant, acquiesça Michael.

Il se leva, lui prit la main. Ils se joignirent à la chaîne, et Michael sentit bouger et vivre les hanches sveltes de la jeune femme, sous la soie frêle de sa robe.

Tout le monde était à présent dans la longue chaîne d'uniformes et de robes aux teintes vives, et tout le monde traînait les pieds dans la poussière, sur la piste de danse, devant l'orchestre déchaîné.

Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried...

Michael chantait aussi fort que les autres, les mains solidement refermées sur la taille svelte et désirable de celle qui l'avait choisi parmi tous les jeunes gens victorieux, dans la capitale en liesse. Et, tout en hurlant avec les autres les mots puérils et triomphants, Michael se souvenait de la sauvage ironie avec laquelle les Allemands les avaient rejetés aux visages des Anglais, qui les avaient chantés pour la première fois en 1939. Mais, cette nuit, tous les hommes étaient ses amis ; toutes les femmes, ses maîtresses ; toutes les cités lui appartenaient ; toutes les victoires étaient méritées ; toutes les vies impérissables.

Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried, chantaient à la lueur des chandelles toutes les voix emmêlées. Nous irons faire sécher notre linge sur la ligne Siegfried. Si on la trouve encore là...

Et Michael comprit qu'il avait vécu, traversé l'océan, porté un fusil, échappé à la mort, pour ce moment inoubliable.

La chanson se termina. La jeune femme à la robe fleurie se retourna, lui donna ses lèvres, se fondit en lui, l'enlaça, acheva de le griser, tandis qu'autour d'eux naissaient dans la foule soudain recueillie les paroles poignantes et sentimentales de : *Ce n'est qu'un au revoir*.

Le pilote de Park Avenue, qui, en 1928, organisait d'ingénieuses cocktail-parties, qui avait exécuté trois raids avec l'escadrille Lorraine, dont les amis étaient morts au cours des années, et qui venait enfin de retrouver Paris, pleurait en chantant, sans chercher à cacher les larmes qui coulaient sur son beau visage vieilli. « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères, chantait-il, le bras autour des épaules de Pavone, le regard nostalgique et triste au cœur de cette grande nuit fugitive de bonheur et d'espoir. Ce n'est qu'un au revoir, mes frères. Ce n'est qu'un au revoir... »

La jeune femme embrassa Michael avec une ardeur décuplée. Michael ferma les yeux et se laissa bercer par les oscillations de la foule, les bras joints autour du cadeau encore anonyme de la ville libérée...

Un quart d'heure plus tard, tandis que Michael, fusil sur l'épaule, la jeune femme à la robe fleurie, Pavone et sa compagne oxygénée marchaient lentement sur les Champs-Élysées, dans la direction de l'Arc de Triomphe, non loin duquel habitait la future maîtresse de Michael, les Allemands vinrent bombarder la ville. Michael et Pavone décidèrent d'attendre la fin du raid, assis sur le pare-chocs d'un

camion en station, sous la protection morale des feuillages qui bruissaient au-dessus de leurs têtes.

Deux minutes plus tard, Pavone était mort, et Michael gisait sur le pavé odorant, pleinement conscient, mais curieusement incapable de remuer les jambes.

Très loin résonnèrent des voix. Michael se demanda ce qu'était devenue la jeune femme à la robe fleurie et tenta de comprendre ce qui était arrivé, puisque toute la canonnade avait paru se dérouler sur l'autre rive et qu'il n'avait pas entendu de bombes tomber.

Puis il se souvint de la forme noire soudain surgie dans l'obscurité du carrefour. Un accident de la circulation ! Il ricana intérieurement. Attention aux chauffeurs français ! Tous ses amis qui étaient venus en France le lui avaient recommandé.

Il était incapable de remuer les jambes, et la lumière de la torche électrique rendait étrangement pâle le visage de Pavone, comme s'il avait toujours été mort...

– Hé, regarde ça, dit une voix américaine. C'est un Américain, et il est mort. Hé, regarde, c'est un colonel. Tu te rends compte ? On dirait un G. I.

Michael voulut dire quelque chose de très clair, au sujet du colonel Pavone, son ami, mais les mots ne sortirent jamais de sa pensée. Lorsqu'ils le ramassèrent – ils le firent très gentiment étant donné le désordre et l'obscurité, et les femmes qui pleuraient – Michael sombra, d'un seul coup, dans l'inconscience.

AU centre d'une vaste plaine détrempée, dans les environs de Paris, le dépôt de reclassement était un ensemble hétéroclite de tentes américaines et de vieilles baraques allemandes ornées de peintures hautes en couleur, représentant, sous les aigles et les croix gammées, de jeunes athlètes allemands en pleine action, des vieillards buvant de la bière dans des chopes et des filles de ferme aux jambes nues, massives comme des percherons. Beaucoup d'Américains avaient laissé sur les murs trace de leur passage, et des légendes telles que « sergent Joe Zachary, Kansas City, Missouri » et « Meyer Greenberg, soldat de première classe, Brooklyn, U. S. A. » étaient partout en évidence.

En attendant au camp d'être renvoyés dans les divisions compenser les pertes subies, les hommes erraient dans la boue de novembre d'une manière paisible et renfermée, qui était très différente, pensa Michael, des habitudes communicatives et bruyamment rechignardes de tous les soldats américains qu'il lui ait été donné de connaître. « Ce camp, pensa Michael, en regardant, de l'entrée de sa tente, les hommes qui se mouvaient sans but dans l'obscurité saturée de crachin, ce camp n'est pas réellement humain. La seule chose à laquelle il puisse être comparé est l'ensemble des entrepôts de Chicago, où, vaguement conscientes de leur mort prochaine, les bêtes enfermées dans les étables reniflent l'odeur de l'abattoir qui les attend. »

– L'infanterie ! disait amèrement le jeune Speer, à l'intérieur de la tente. Ils m'ont envoyé deux ans à Harvard, d'où j'étais supposé ressortir officier, et, quand je suis ressorti, ils avaient changé d'avis ! Simple soldat dans l'infanterie, voilà ce que je suis, après deux ans de Harvard ! Quelle armée !

– C'est moche, approuva Krenek, de la couchette voisine. Ça ne fait aucun doute, il y a une pagaille terrible dans cette armée. Tout dépend des gens que tu connais.

– Je connais des tas de gens, coupa sèchement Speer. Comment crois-tu que je sois entré à Harvard ? Mais ils n'ont pas pu empêcher mon transfert. Ma mère en est presque morte de chagrin.

– Je comprends, dit gentiment Krenek. Ç'a dû être une déception pour tout le monde.

Michael sourit cruellement et se retourna pour voir si Krenek se payait la tête du jeune homme de Harvard. Krenek était un mitrailleur de la 1^{ère} division, qui avait été blessé une première fois, en Sicile, une

seconde fois lors du débarquement sur les plages normandes, et attendait ici sa troisième affectation. Mais le garçon frêle et brun des bas-fonds de Chicago était sincèrement navré pour le jeune seigneur de Boston.

– Bah ! dit Michael, la guerre sera peut-être finie demain matin.

– Tu as des tuyaux particuliers ? s'informa Krenek.

– Non, dit Michael. Mais, dans le *Stars and Stripes*, ils disent que les Russes avancent de quatre-vingts kilomètres par jour...

– Oh, les Russes !...

Krenk secoua la tête.

– Je préfère ne pas trop compter sur les Russes pour gagner la guerre à notre place. Il faudra encore la 1^{ère} division pour entrer à Berlin et porter le coup final.

– Tu essaies de te faire renvoyer dans la 1^{ère} division ? demanda Michael.

– Bon Dieu ! non, dit Krenek en levant les yeux du fusil qu'il était en train de nettoyer. Je veux sortir vivant de cette guerre. La 1^{ère} division est trop bonne, et tout le monde le sait. Elle est trop célèbre. C'est l'inconvénient de la publicité. Dès qu'il y a une colline à prendre, un sale coin à occuper, une attaque à mener, ils font appel à la vieille division rouge. Autant te flanquer directement une balle entre les deux yeux que de rejoindre la 1^{ère} division. Je veux être envoyé dans une petite division médiocre, dont personne n'a jamais entendu parler et qui n'a pris aucune ville depuis Pearl Harbor. Dans la 1^{ère} division, le mieux que tu puisses espérer, c'est une bonne blessure. J'ai eu deux « Purple Hearts » et, chaque fois, tous les gars du peloton m'ont félicité. Ils donnent toujours les meilleurs généraux à la 1^{ère} division. Toujours la bagarre, toujours sur la brèche, des hommes qui n'ont peur de rien, et c'est midi sonné pour le pauvre type de simple soldat. J'ai eu la veine de m'en tirer par deux fois ; maintenant, je laisse la gloire aux autres.

Il se pencha assidûment sur les pièces huilées de son fusil.

– Comment ça se passe ? demanda nerveusement Speer.

C'était un joli blond avec des cheveux ondulés et de grands yeux bleus, et l'on imaginait aisément, derrière lui, toute une équipe de gouvernantes et de vieilles tantes et de parentes éloignées qui devaient venir le chercher tous les dimanches après-midi pour l'emmener entendre Koussevitsky.

– Comment ça se passe, dans l'infanterie, chantonna Krenek. Ils te font marcher, marcher, marcher...,

– Non, sérieusement ? dit Speer. Qu'est-ce qu'ils font ? Est-ce qu'ils

t'emmènent directement au casse-pipes ?

– Si tu veux dire : est-ce qu'ils le font graduellement, répondit Krenek, eh bien, non, ils le font pas graduellement. Du moins, pas dans la vieille division rouge.

– Et toi ? dit Speer à Michael. Dans quelle division étais-tu ? Michael gagna sa couchette et s'assit lourdement.

– Je n'étais dans aucune division, dit-il. J'étais dans les Affaires civiles.

– Les Affaires civiles ! s'exclama Krenek, surpris. Comment diable as-tu récolté un « Purple Heart » dans les Affaires civiles ?

– Je me suis fait casser la jambe gauche à Paris, dit Michael, par un chauffeur de taxi français,

– Tu n'aurais jamais été décoré pour un truc comme ça, dans la 1^{ère} division, dit fièrement Krenek.

– J'étais dans une salle avec vingt autres types amochés, expliqua Michael, et puis un colonel est entré, un beau jour, et s'est mis à décorer tout le monde.

– Cinq points vers la montée en grade, dit Krenek. Un jour, tu seras rudement content d'avoir eu la patte cassée.

– Seigneur, gémit Speer, quel système de classification ! Ils versent dans l'infanterie un homme avec une jambe cassée.

– Elle n'est plus cassée, dit doucement Michael. Elle fonctionne. Encore imparfaitement ressoudée, selon les docteurs, mais garantie tous terrains, surtout par temps sec.

– Même dans ces conditions, insista Speer, pourquoi n'es-tu pas retourné dans ton ancienne unité ?

– Jusqu'au grade de sergent, chantonna Krenek, ils ne s'esquintent pas à te renvoyer dans ton ancienne unité. Jusqu'au grade de sergent, tu n'es qu'une pièce interchangeable.

– Merci, Krenek, dit Michael. C'est-ce qu'on a dit de plus aimable à mon sujet depuis des mois.

– Quel est le numéro de ta spécialité, dans l'armée ? demanda Krenek.

– 745, dit Michael.

– 745. Homme de troupe. Ça, c'est une spécialité. Une pièce interchangeable. Nous sommes tous des pièces interchangeables.

Michael vit se crispner nerveusement les lèvres finement modelées de Speer. Il déplaisait évidemment à Speer d'être considéré comme une pièce interchangeable. Cela n'entraînait nullement dans le cadre des années roses passées parmi les gouvernantes et dans les classes de

Harvard.

– Il doit y avoir des divisions dans lesquelles il vaut mieux être reclassé que dans d'autres, persista-t-il, cherchant toujours une porte de sortie.

– On peut être tué, dit sagement Krenek, dans toutes les divisions de l'armée américaine.

– Je veux dire, précisa Speer, une division où ils te donnent le temps de t'accoutumer, avant de te coller en ligne.

– Papuga !

Speer se tourna vers le quatrième occupant de la tente qui, allongé sur sa couchette, les yeux ouverts, regardait sans les voir les motifs de crasse du plafond de toile.

– Papuga, dans quelle division étais-tu ?

Papuga ne tourna pas la tête. Ses yeux vides ne quittèrent pas le plafond.

– J'étais dans la D. C. A., dit-il d'une voix monocorde.

Papuga était un gros homme d'environ trente-cinq ans, au visage affaîssi marqué de petite vérole. Il passait ses journées allongé sur sa couchette, et Michael avait remarqué qu'il boudait fréquemment les repas. Tous les vêtements de Papuga portaient des marques de galons arrachés. Il ne prenait jamais part aux conversations, et, avec ses journées de méditations morbides, son habitude de ne pas manger, et sur ses manches les signes de sa dégradation, Papuga était un mystère pour les autres hommes.

– La D. C. A., commenta judicieusement Krenek. Ça, c'est une bonne planque.

– Et qu'est-ce que tu fais ici ? s'informa Speer.

Visiblement, il cherchait des motifs de consolation,

et, dans cette plaine de novembre, avec l'odeur de l'abattoir imprégnant ses narines, il cherchait à les puiser dans l'expérience des vétérans qui l'entouraient.

– Pourquoi n'es-tu pas resté dans la D. C. A. ?

– Un jour, dit Papuga sans regarder Speer, j'ai abattu trois P. 47.

Le silence s'appesantit à l'intérieur de la tente. Michael souhaite, ardemment, que Papuga n'en dise pas davantage.

– J'étais sur une pièce de 40 millimètres, reprit

Papuga au bout de quelques secondes, d'une voix dépourvue de toute intonation. Il faisait presque nuit, et les Allemands avaient pris l'habitude de venir nous mitrailler tous les soirs, à cette heure-là. Je n'avais pas eu de permission de la nuit depuis deux mois, je n'ai

jamais en un bon sommeil, de toute manière, et je venais de recevoir une lettre de ma femme me disant qu'elle allait avoir un bébé, alors que je n'étais pas allé chez moi depuis deux ans...

Michael ferma les yeux, espérant que Papuga s'arrêterait là. Mais il y avait trop longtemps que Papuga se taisait. Ce soir, il fallait que ça sorte. Les questions de Speer avaient brisé sa coquille de silence. À présent qu'il avait commencé à raconter son histoire, personne ne pourrait l'empêcher de la raconter jusqu'au bout.

– Je n'étais pas en forme, dit Papuga, et un de mes copains m'avait donné une demi-bouteille de marc, pour me remonter. C'est un alcool français que préparent les fermiers ; on dirait de l'alcool pur ; ça vous racle la gorge, et ça vous brûle tout l'intérieur. J'avais tout bu, à moi tout seul, et quand les avions se sont mis à nous survoler, et que quelqu'un a crié, derrière moi, j'ai dû perdre la tête. Il faisait presque nuit, vous comprenez, et les Allemands avaient pris l'habitude de... – il s'arrêta, passa lentement sa main sur ses yeux – je me suis mis à tirer... Je suis un bon canonnier... Et les autres se sont mis à tirer, aussi. Et je vais vous dire quelque chose, le troisième, j'ai vu ses couleurs, sous les ailes, et l'étoile, mais je n'ai pas pu m'arrêter. Il volait en rase-mottes, juste au-dessus de moi, pour atterrir, mais je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas pu m'arrêter... Deux sont tombés en flammes, et le troisième s'est écrasé au sol. Dix minutes plus tard, le colonel est venu me chercher. C'était un jeune type. Vous savez ce que sont ces colonels d'aviation. Il avait eu la médaille du Congrès, pour je ne sais quoi, alors que nous étions encore en Angleterre. Il a reniflé mon haleine et j'ai cru qu'il allait m'abattre sur place. Et je ne l'en blâme pas, à vrai dire, je ne lui en aurais pas voulu s'il l'avait fait...

Krenek repoussa la culasse de son fusil, avec un bruit sec.

– Mais il ne m'a pas abattu, dit Papuga. Il m'a emmené auprès des appareils détruits, et il m'a montré les deux types qui avaient brûlé et m'a obligé à porter la civière du troisième, celui qui s'était écrasé au sol, jusqu'à la tente du médecin, mais il est mort avant qu'on y arrive.

Speer s'agitait nerveusement, et Michael regretta qu'il ait eu à entendre ce pitoyable récit. Ce n'était pas cela qui l'aiderait à tenir le choc, lorsque, très bientôt, ils l'enverraient sur le front, sans crier gare, devant les fortins de la ligne Siegfried.

– Ils m'ont traduit devant la cour martiale, et le colonel m'a promis de veiller personnellement à ce qu'ils me pendent, reprit Papuga, et, je vous répète, je ne lui en ai pas voulu du tout. C'était un jeune type, de toute manière. Et puis, au bout de quelques jours, ils sont venus me trouver, en disant : « Papuga, nous allons te donner une chance. Nous te faisons grâce de la cour martiale, et nous te versons dans l'infanterie », et j'ai dit : « Tout ce que vous voudrez, » Ils m'ont

arraché mes galons de sergent-chef, et, la veille du jour où je suis venu ici, le colonel est venu me dire : « J'espère qu'ils te casseront la gueule le premier jour où tu monteras au feu. »

Papuga s'arrêta et se remit à contempler, au-dessus de lui, la toile de tente.

– J'espère, dit Krenek, qu'ils vont pas te fourrer dans la 1^{ère} division.

– Ils peuvent me fourrer où ils veulent, dit Papuga. Ça m'est absolument égal.

Un coup de sifflet retentit au-dehors. Ils se levèrent, enfilèrent leurs imperméables et sortirent pour le rassemblement du soir.

Il y avait eu un nouvel arrivage des États-Unis. Ils étaient tous là, sous la pluie, dans la boue, répondant à l'appel de leurs noms, et le sergent dit : « Tout le monde présent dans la compagnie L. » et le capitaine salua et s'en alla souper.

Le sergent ne renvoya pas la compagnie. Il se mit à marcher de long en large, devant la première rangée d'hommes ruisselants, immobiles dans la boue. Le bruit courait que le sergent avait été boy de revue, avant la guerre. C'était un homme athlétique et svelte, au visage pâle, au profil acéré. Il portait le ruban de bonne conduite, et le ruban de la défense américaine, et le ruban du théâtre d'opérations européen, sans étoiles.

– J'ai deux ou trois petites choses à vous dire, avant que vous alliez vous emplir la panse, commença-t-il.

Un soupir presque imperceptible courut parmi les rangs. A ce stade de la guerre, tout le monde savait que rien n'est entendu avec plaisir de ce qui sort de la bouche des sergents.

– Nous avons eu quelques ennuis, ces derniers jours, dit méchamment le sergent. Nous sommes très près de Paris, et quelques bougres s'étaient mis dans la tête qu'il serait fort agréable d'y aller faire un tour, histoire de tirer un petit coup. Au cas où certains d'entre vous auraient la même idée, laissez-moi vous dire qu'ils ne sont jamais arrivés à Paris, qu'ils n'ont pas tiré leur coup, qu'ils sont déjà en route pour les premières lignes et qu'il y a peu de chance pour que nous ayons la joie de les revoir.

Le sergent se remit à faire les cent pas, tête baissée, les mains dans les poches. « Il marche tout à fait comme un danseur, pensa Michael, et il porte ses vêtements comme un soldat modèle... »

– Pour votre gouverne, reprit jovialement le sergent, laissez-moi vous dire que Paris est interdit à tous les G. I. de ce camp et que toutes les routes d'alentour sont infestées de M. P., et qu'ils vérifient soigneusement les papiers de tous ceux qui sortent du camp. Très, très

soigneusement...

Michael se souvint des deux hommes tournant en rond à Fort Dix devant la salle du rapport, avec tout leur paquetage sur le dos, en expiation de quelques verres de bière bus à Trenton, en dehors des limites. La lutte continuelle de l'armée, les risques obstinément courus par les animaux en cage pour un jour, une heure de liberté, un verre de bière, une fille, et les dures sanctions infligées en retour.

– L'armée est très indulgente, ici, dit le sergent. On ne passe pas au conseil de guerre pour avoir sauté le mur, comme aux États-Unis. Rien n'est mentionné sur votre livret militaire. Rien ne vous empêche d'être honorablement démobilisés... si vous vivez assez longtemps. Ici, nous nous contentons de vous mettre la main dessus, nous consultons les demandes de remplacement et nous disons : « Tiens, tiens. La 29^e division a subi de grosses pertes, ce mois-ci », et je vous y fais personnellement affecter.

– Et dire que ce salaud-là est un Péruvien, chuchota une voix derrière Michael. J'ai entendu parler de lui. C'est un Péruvien, et c'est lui qui nous parle comme ça !

Intéressé Michael regarda le sergent. Il était très brun et avait effectivement l'allure d'un étranger. C'était la première fois que Michael voyait un Péruvien ; et l'idée l'amusa un instant de s'entendre haranguer sous la pluie française par un sergent péruvien qui, avant la guerre, avait été boy de revue. « Les voies de la démocratie sont insondables », pensa-t-il avec un sinistre humour...

– Il y a longtemps que je m'occupe des troupes de remplacement, continuait le sergent. Cinquante ou soixante, peut-être soixante-dix mille G. I. sont passés entre mes mains, dans ce camp, et je sais ce que vous pensez. Vous avez lu les journaux et vous avez écouté les discours, où tout le monde parle de « nos braves combattants, les héros en kaki », et vous vous dites que, puisque vous êtes des héros, vous pouvez fort bien sauter le mur, aller vous saouler à Paris, vous faire racoler, pour cinq cents francs, par une putain française devant le Club de la Croix-Rouge. Je vais vous dire quelque chose, les enfants. Oubliez ce que vous avez lu dans les journaux. C'est pour les civils. Pas pour vous. C'est pour les types qui se font quatre dollars de l'heure dans les usines d'aviation, pour les types de la défense passive, qui attendent la fin de leur tour de veille avec une bouteille sous la main, et la fidèle épouse d'un poilu sous l'autre. Vous n'êtes pas des héros, les enfants. Vous êtes des laissés-pour-compte. Des laissés-pour-compte. Voilà ce que vous êtes. Vous êtes des types dont personne n'a voulu. Vous êtes ces types qui ne savent pas taper à la machine, ni réparer une radio, ni totaliser une colonne de chiffres. Vous êtes les types dont personne n'a voulu dans les bureaux, et que personne n'a

pu utiliser aux États-Unis. Vous êtes les bouche-trous de l'armée, et, moi, je suis le gars qui sait ce que vous êtes. Je ne lis pas les journaux. Mais je sais que tout le monde, à Washington et ailleurs, se fout que vous reveniez ou que vous ne reveniez pas. Vous êtes des reclassés, des troupes de remplacement. Et il n'y a rien de plus bas, dans l'armée, que l'échelon des reclassés. Tous les jours, on en enterre un millier, comme vous, et les types comme moi consultent leurs listes et en envoient un autre millier. Voilà comment ça se passe ici, les enfants, et je vous le dis pour votre bien, pour que vous connaissiez votre position. Il y a beaucoup de nouveaux ici, ce soir, qui n'ont peut-être pas encore digéré la bière du P. X. de Kilmer. Alors, ne vous excitez pas sur la proximité de Paris, les enfants. Retournez dans vos tentes, et nettoyez vos armes, et écrivez vos dernières instructions à vos parents. Pour Paris, vous repasserez en 1950. Ce ne sera peut-être plus « hors-limites » pour les G. I., d'ici là.

Rigides et silencieux, les hommes ne bronchaient pas. Le sergent s'arrêta, sourit, les joues plissées de plaisir, sous son képi de garnison recouvert de cellophane imperméable, comme celui d'un officier.

– Merci de m'avoir écouté, les enfants, dit le sergent. À présent, nous savons à quoi nous en tenir... Rompez !

Le sergent s'éloigna d'un pas sautillant, et les hommes rompirent les rangs.

– Je vais écrire à ma mère, dit Speer, furieux. Elle connaît le sénateur du Massachusetts.

– Bien sûr, dit poliment Michael. Rien ne t'empêche d'essayer.

– Whitacre...

Michael se retourna, se trouva nez à nez avec une silhouette vaguement familière, perdue dans un vaste imperméable. Il distingua un visage abîmé, une arcade sourcilière fendue, une grande bouche charnue, souriante.

– Ackerman ! s'exclama Michael. – Ils se serrèrent la main.

– Je me demandais si tu te souviendrais de moi, dit Noah.

Sa voix était grave et possédait, à présent, des intonations plus âgées que dans la mémoire de Michael. Son visage était très maigre, avec une expression nouvelle de maturité.

– Bon Dieu ! dit Michael, enchanté, dans cette masse anonyme d'êtres humains, de retrouver un homme qu'il avait connu, un garçon qui avait été son ami, un allié dans une multitude d'antagonistes. Bon Dieu ! Ackerman, je suis content de te revoir !

– Tu vas à la croûte ? demanda Ackerman. – Il avait sa gamelle à la main.

– Oui.

Michael saisit le bras d’Ackerman, qui lui parut étonnamment osseux et fragile sous le tissu glissant de son imperméable.

– Le temps d’aller chercher ma gamelle. Reste avec moi.

– Bien sûr, dit Noah.

Il sourit, et tous deux se dirigèrent vers la tente de Michael.

– Un amour de petit speech, pas vrai ?

– Excellent pour le moral des troupes, approuva Michael. Je me sens en état de prendre d’assaut un nid de mitrailleuses allemandes avant d’aller casser la croûte.

Noah sourit doucement :

– C’est l’armée, dit-il. Ils adorent vous faire des discours, dans l’armée.

– C’est une tentation irrésistible, dit Michael. Cinq cents hommes alignés, et qui ne peuvent ni s’en aller ni répondre... Le cas échéant, je crois que je succomberais à la tentation, moi aussi.

– Et qu’est-ce que tu dirais ? demanda Noah.

Michael réfléchit un instant.

– Dieu nous vienne en aide, dit-il sombrement. Je dirais : Dieu vienne en aide à tous les hommes, à toutes les femmes et à tous les enfants vivants ce soir sur cette terre.

Il pénétra dans sa tente et revint avec sa gamelle. Puis ils se dirigèrent lentement vers la longue queue qui attendait devant la porte du mess.

Quand Noah ôta son imperméable, dans le réfectoire, Michael vit l’Étoile d’argent épinglée sur sa poitrine et sentit renaître en lui la vieille impression désormais familière de culpabilité. « Il ne l’a pas gagnée en se faisant renverser par un taxi, pensa Michael. Le petit Noah Ackerman, qui a pris le départ avec moi, dans la même compagnie, et qui avait tant de raisons d’abandonner, et qui, apparemment, n’avait jamais abandonné... »

Noah remarqua le regard de Michael.

– C’est le général Montgomery qui l’a épinglée, dit-il. Sur moi et mon copain Johnny Burnecker. En Normandie. Ils nous avaient renvoyé au dépôt d’habillement, pour qu’ils nous donnent des uniformes neufs. Patton y était, avec Eisenhower.

» Un lieutenant-colonel du quartier général divisionnaire – un chic type – nous avait proposés pour l’Étoile d’argent. C’était le 4 juillet. Une sorte de démonstration anglo-américaine de bonne volonté réciproque.

Noah sourit.

– Le général Montgomery m’a démontré sa bonne volonté, avec l’Étoile d’argent. Cinq points vers la démobilisation.

Ils s’assirent à la table surpeuplée, mangèrent des rations C réchauffées, du hachis Parmentier, en buvant un café aqueux.

– Si ce n’est pas honteux de voir les civils se priver de leurs beefsteaks dans le filet au profit de l’armée, dit Krenek, à l’autre bout de la table.

Personne ne rit à l’audition de cette plaisanterie usée, répétée par Krenek à presque tous les repas, depuis le camp de la Louisiane...

Michael mangea avec plaisir en écoutant Noah lui raconter tout ce qui s’était passé entre la Floride et le dépôt de reclassement. Il regarda gravement la photo du fils de Noah (Douze points, dit Noah. Il a sept dents) et apprit comment étaient morts Rickett, Cowley, Donnelly et l’effondrement du capitaine Colclough. Il ressentit un curieux sentiment de nostalgie envers la vieille compagnie qu’il avait été si heureux de quitter en Floride.

Noah était très différent de ce qu’il était alors. Il ne paraissait plus nerveux. Bien qu’il fût terriblement frêle et toussât considérablement, il semblait avoir trouvé une sorte d’équilibre intérieur, une paisible maturité, qui donnait à Michael l’impression de se trouver en présence d’un aîné Noah parlait calmement, sans amertume, sans aucune trace de sa violence ancienne, à peine contrôlée, et Michael comprit, soudain, que, si Noah survivait à la guerre, il serait beaucoup mieux équipé que lui-même, Michael, pour les années à venir.

Ils nettoyèrent leurs gamelles, tout en fumant voluptueusement les cigares à cinq cents de leurs rations, marchèrent doucement dans la nuit sombre, vers la tente de Noah.

Il y avait ce soir, au cinéma du camp, une version de seize millimètres de Rita Hayworth, dans *Cover Girl*, et tous ceux qui partageaient la tente de Noah étaient en train de repaître leurs regards de ses charmes technicolorés. Michael et Noah s’assirent dans la tente vide, sur la couchette de Noah, tirant sur leurs cigares et observant la lente ascension de la fumée dans l’air glacial.

– Je fiche le camp d’ici demain matin, annonça Noah.

– Oh ! dit Michael, détestant soudain l’armée qui ne réunissait deux amis que pour les séparer à nouveau vingt-quatre heures plus tard. Tu as reçu une nouvelle affectation ?

– Non, dit paisiblement Noah. Je fiche le camp, simplement.

Michael tira une longue bouffée de son cigare.

– Tu sautes le mur ? demanda-t-il.

– Oui.

« Seigneur, pensa Michael, en se souvenant du temps passé par Noah en prison, une fois ne lui a donc pas suffi ? Paris ? » demanda-t-il.

– Non. Paris ne m'intéresse pas Noah se pencha et tira de son sac deux paquets de lettres soigneusement ficelés.

– Celles-ci sont de ma femme, dit-il en posant le premier paquet sur le lit. Elle m'écrit tous les jours. Celles-ci... (Il désigna l'autre paquet) de Johnny Burnecker. Il m'écrit dès qu'il a une minute à lui. Et toutes ses lettres finissent par : « Il faut que tu reviennes avec nous. »

– Oh ! dit Michael.

Il retrouva dans sa mémoire l'image d'un grand garçon fortement charpenté, avec des cheveux blonds et un teint de jeune fille.

– Johnny a une idée fixe, dit Noah. Il pense que, si je viens le rejoindre et que nous demeurions ensemble, nous nous en sortirions tous les deux. C'est un type épatant. C'est le meilleur type que j'aie jamais rencontré dans toute mon existence. Il faut que j'aille le retrouver.

– Mais tu n'as pas besoin de désertre le camp, dit Michael. Tu n'as qu'à leur demander de te renvoyer dans ton ancienne compagnie.

– Je l'ai fait, dit Noah. Ce salaud de Péruvien, il m'a dit de lui foutre la paix, qu'il avait autre chose à faire, qu'il n'était pas un bureau de placement et que j'irais où ils m'enverraient. – Noah jonglait distraitement avec les lettres de Johnny Burnecker. – Je m'étais rasé, et j'avais repassé mon uniforme, et j'avais bien pris soin de porter mon Étoile d'argent. Ça ne l'a pas impressionné. Alors je vais filer demain de bonne heure, après le petit déjeuner.

– Tu vas te fourrer dans un sale pétrin, dit Michael.

– Non. – Noah secoua la tête. – Il y en a qui le font tous les jours. Hier encore, un capitaine de la 4^e... Il est juste parti avec une musette. Les autres ont mis l'embargo sur tout ce qu'il avait laissé et l'ont vendu aux Français. Du moment que tu n'essaies pas de gagner Paris, les M. P. ne t'empoisonnent pas, si tu te diriges vers le front. Et c'est le lieutenant Green – il est capitaine, à présent, – qui commande la compagnie. C'est un type merveilleux. Il se chargera des formalités après coup. Je suis sûr qu'il sera content de me voir.

– Tu sais où ils sont ? demanda Michael.

– Je les trouverai, répondit Noah. Ce ne sera pas bien difficile.

– Tu n'as pas peur de te créer de gros ennuis ! dit Michael. Après toutes tes histoires, aux États-Unis ?

Noah sourit gentiment.

– Depuis la Normandie, dit-il, rien de ce que pourra me faire l'armée des États-Unis ne me paraîtra réellement ennuyeux.

– Tout de même, tu risques gros, dit Michael.

Noah haussa les épaules.

– Dès que j'ai compris, à l'hôpital, que je ne mourrais pas, dit-il, j'ai écrit à Johnny Burnecker que je reviendrais. Il m'attend.

Il y avait dans la voix de Noah une note définitive, qui repoussait d'avance toutes les contradictions.

– Bonne chance, dit Michael. Mes amitiés aux amis.

– Pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?

– Quoi ?

– Viens avec moi, répéta Noah. Tu as beaucoup de chances d'en réchapper si tu es dans une compagnie où tu as de bon copains. Tu ne vois aucun inconvénient à te sortir vivant de la guerre, je suppose ?

– Non. – Michael sourit faiblement. – Non, bien sûr.

Il ne parla pas à Noah des jours où il n'aurait vu aucun inconvénient à ne pas sortir vivant de la guerre, des nuits pluvieuses, en Normandie, où il s'était senti tellement inutile, où la guerre lui avait paru n'être rien de plus qu'un cimetière toujours en train de s'agrandir et dont le seul but était la création de nouveaux cadavres ; ou des jours mornes passés à l'hôpital, en Angleterre, au milieu des mutilations innombrables issues des champs de bataille français, à la merci des infirmières et des médecins efficients et rudes, qui n'avaient même pas voulu lui accorder une seule permission de vingt-quatre heures pour se rendre à Londres et aux yeux desquels il n'avait jamais été un être humain à consoler et à guérir, mais une simple jambe à remettre tant bien que mal en état de fonctionnement, afin que son possesseur puisse être renvoyé au front aussi vite que possible. – Non, dit, Michael. Je ne vois aucun inconvénient à me sortir vivant de la guerre. Bien qu'à vrai dire j'aie parfois le sentiment que, cinq ans après la guerre, nous repenserons tous avec regret aux balles qui nous auront manqués.

– Pas moi, dit sauvagement Noah. Pas moi, non. Je n'éprouverai jamais ce sentiment.

– Bien sûr, dit Michael, la conscience coupable. Je suis navré de l'avoir dit.

– Si tu repars d'ici en tant que reclassé, dit Noah, tes chances de t'en tirer sont négligeables. Les hommes parmi lesquels tu débarquas sont tous des amis, ils se sentent responsables les uns des autres et feraient n'importe quoi pour s'entre-sauver. Ça signifie que, tout le sale boulot, tout le boulot dangereux, est donné aux troupes de remplacement. Les

sergents n'essaient même pas de se rappeler ton nom. Ils ne veulent rien savoir à ton sujet. Ils te sacrifient à la place de leurs amis. Si tu es incorporé, tout seul, à une nouvelle compagnie, tu es de toutes les patrouilles, tu passes toujours le premier, dès qu'il y a du grabuge. Si tu es blessé au cours d'une attaque, et que ce soit une question de te sauver, toi, ou un vieux de la compagnie, tu peux être sûr qu'ils te laissent froidement tomber.

Noah parlait avec passion, ses yeux noirs intensément fixés sur le visage de Michael, et Michael fut touché par son ardente sollicitude. « Après tout, se rappela Michael, je n'ai pas fait grand-chose pour lui, en Floride, et je n'ai rien fait de plus que mettre sa femme au courant de la situation, à New York, » Il se demanda si cette frêle petite brune avait une idée quelconque de ce que pouvait dire son mari, dans la plaine détrempée des environs de Paris, une idée quelconque des raisonnements souterrains, désespérés, tenus par un homme au sein de cet automne étranger, pour pouvoir un jour lui revenir et prendre son fils dans ses bras.. Que savaient-ils de la guerre, là-bas, en Amérique ? Que disaient les correspondants des dépôts de reclassement, dans leurs articles signés de première page ?

– Il faut avoir des amis, insistait féroce Noah. Il ne faut pas les laisser t'envoyer dans un endroit où tu n'auras pas d'amis pour te protéger...

– Oui, dit gentiment Michael en touchant le bras décharné du jeune homme. Je pars avec toi.

Mais il savait bien, en le disant, lequel des deux avait le plus besoin d'amis.

UN chapelain les prit à bord de sa Jeep, dans les environs de Château-Thierry. Le jour était uniformément gris et, dans les cimetières, les vieux monuments et les barbelés rouillé » de l'autre guerre semblaient désolés, mal tenus.

Le chapelain était un jeune homme bavard, à l'accent du Sud clairement évident. Il était attaché à un groupe de P-51 et allait à Reims témoigner en faveur d'un pilote traduit devant le conseil de guerre.

– Pauvre diable ! disait le chapelain, le meilleur garçon que vous puissiez espérer rencontrer. Vingt-deux missions à son actif, avec une victoire aérienne homologuée et deux probables. Le colonel m'a personnellement demandé de ne pas témoigner, mais je considère qu'il serait contraire à mon devoir de chrétien de m'en abstenir.

– Que lui reproche-t-on ? demanda Michael.

– Il a fait l'imbécile à un bal de la Croix-Rouge, dit le chapelain. Il a pissé sur le plancher au beau milieu d'une danse.

Michael sourit.

– Conduite indigne d'un officier, a dit le colonel, continua le chapelain en oubliant dangereusement de regarder la route. Le pauvre garçon était ivre, et je ne sais pas ce qui lui a pris. Je m'intéresse personnellement à son affaire. J'ai entretenu une longue correspondance avec l'officier qui assumera sa défense, un garçon de valeur, un épiscopalien qui était avocat à Portland avant la guerre. Et le colonel sait qu'il ne m'empêchera pas de dire ce que j'ai à dire. Vous vous rendez compte, s'écria-t-il soudain, indigné, le colonel Button est le dernier homme au monde qui puisse se permettre de poursuivre un homme pour un tel motif. Je parlerai à la cour de ce qu'à fait le colonel lui-même au cours d'un bal donné à Dallas, chez nous, au cœur des États-Unis d'Amérique entouré de femmes américaines. Vous ne le croirez peut-être pas, mais le colonel Button, en uniforme de parade, a pissé dans le pot d'une plante verte, dans la salle de bal d'un hôtel de la ville. Je l'ai vu de mes propres yeux. Mais, comme c'était un officier de haut grade, personne d'entre nous n'a rien dit. Mais la cour va entendre cette histoire, aujourd'hui, c'est moi qui vous le dis !

Il se mit à pleuvoir. Des rideaux de pluie glissèrent sur les vieilles tranchées et les poteaux de bois pourris qui avaient supporté les barbelés, en 1917. Le chapelain ralentit. Noah, qui était assis sur le

siège de devant, actionna l'essuie-glace à main, pour éclaircir le pare-brise brouillé. Ils dépassèrent un petit carré de terrain entouré d'une palissade, où dix Français avaient été enterrés en 1940, au cours de la retraite. Il y avait des fleurs artificielles sur quelques-unes de ces tombes et une petite statue d'un saint, sous une cloche de verre, sur un piédestal de bois gris. Michael effleura, sans l'approfondir, un excellent sujet de méditation, sur le chevauchement des guerres dans le temps.

Le chapelain stoppa brusquement la jeep et recula vers le petit cimetière français.

– Voilà qui va faire une intéressante photographie pour mon album, dit le chapelain. Mettez-vous ici tous les deux, un peu sur la gauche...

Michael et Noah sautèrent sur la route et posèrent devant le petit cimetière. « Pierre Sorel, lut Michael sur l'une des croix. Soldat, première classe, né 1921, mort 1940. » Les feuilles de laurier artificielles et le ruban foncé qui les entourait avaient mêlé leurs teintes en zébrures vertes et noires, sous les longues pluies et le soleil brûlant des années 1940 à 1944.

– J'ai plus de mille photos prises depuis le début de la guerre, dit le chapelain en maniant amoureusement une caméra Leica scintillante. Le tout constituera un document très intéressant. Un peu plus à gauche, s'il vous plaît. Là, c'est cela. – Il y eut un déclic. – Cette petite caméra est extraordinaire, dit fièrement le chapelain. Elle prend des photos parfaites sous n'importe quelle lumière. Je l'ai achetée à un prisonnier allemand pour deux cartouches de cigarettes. Il n'y a que les Fritz pour fabriquer de bons appareils photographiques. Ils ont la pratique qui nous manque. Et maintenant, les enfants, vous allez me donner les adresses de vos familles, aux États-Unis. J'en ferai deux épreuves supplémentaires et les leur enverrai pour leur montrer à quel point vous êtes en bonne santé.

Noah donna au chapelain l'adresse de Hope, aux bons soins de son père, dans le Vermont. Le chapelain la nota soigneusement dans un calepin à couverture de cuir ornée d'une croix.

– Ne vous en faites pas pour moi, dit Michael.

Il ne désirait pas que ses parents reçoivent cette photographie de leur fils, maigre et fatigué, dans son peu seyant uniforme, devant le petit cimetière des dix jeunes Français perdus.

– Je ne veux pas vous ennuyer, mon...

– Pas du tout, pas du tout, coupa le chapelain. Il y a certainement quelqu'un qui serait très heureux de recevoir votre photographie. Vous seriez étonné si je vous montrais toutes les gentilles lettres que j'ai reçues de gens auxquels j'avais envoyé la photo de leur fils ou de leur

mari. Vous êtes un jeune homme intelligent et bien de sa personne. Il y a sûrement une belle fille qui aimerait avoir votre photo, sur sa table de nuit.

Michael réfléchit un instant.

– M^{lle} Margaret Freemantle, dit-il, 26 West 10th Street, New York City. C'est juste ce qu'il lui faut pour sa table de nuit.

Tandis que le chapelain prenait note de son adresse,

Michael imagina Margaret recevant la photographie et la lettre du chapelain, dans la rue paisible et si plaisante de New York. « Peut-être, alors, m'écrit-elle, pensa-t-il. Mais que me dira-t-elle et que lui répondrai-je, je n'en sais absolument rien. Avec tout mon amour, de France, un million d'années plus tard. Signé : ton amant interchangeable, Michael Whitacre, numéro de spécialité dans l'armée : 745, de la tombe de Pierre Sorel, né 1921, mort 1940, en novembre, sous la pluie. Je m'amuse comme un fou, j'aimerais que tu sois... »

Ils réintégrèrent la jeep et le chapelain redémarra prudemment sur la route étroite, glissante et bombée, creusée d'ornières par le passage des chenilles des tanks et des roues d'innombrables véhicules de l'armée.

– Le Vermont, dit aimablement le chapelain à Noah. C'est un coin bien tranquille pour un jeune homme, n'est-ce pas ?

– Je n'y resterai pas, dit Noah. Après la guerre, j'irai m'installer dans l'Iowa.

– Pourquoi ne venez-vous pas dans le Texas ? proposa le chapelain. Là, au moins, on respire. Vous avez des parents dans l'Iowa ?

– Presque, dit Noah. Mon meilleur copain. Un garçon qui s'appelle Johnny Burnecker. Sa mère nous a trouvé une maison que nous pouvons avoir pour quarante dollars par mois, et son oncle a un journal, et il va me prendre quand je reviendrai. Tout est arrangé.

– Journaliste, hein ?

Le chapelain hocha la tête.

– Ça, c'est du travail. Et on y gagne de l'argent ?

– Oh, ce n'est pas un grand journal, dit Noah. Il sort une fois par semaine et ne tire qu'à huit mille deux cents exemplaires.

– C'est un bon point de départ, dit le chapelain. Un tremplin vers de plus grandes choses, dans une grande ville.

– Je ne veux pas de tremplin, dit paisiblement Noah. Je ne veux pas vivre dans une grande ville. Je n'ai aucune ambition. Je veux juste rester dans une petite ville de l'Iowa jusqu'à la fin de mes jours, avec

ma femme, mon fils, et mon copain Johnny Burnecker. Quand l'envie me prendra de voyager, j'irai jusqu'au bureau de poste.

– Oh ! vous vous en fatiguerez, dit le chapelain. Maintenant que vous avez vu le vaste monde, une petite ville vous paraîtra rapidement ennuyeuse.

– Non, je ne m'en fatiguerai pas, dit Noah, fermement, en maniant énergiquement l'essuie-glace. Je ne m'en fatiguerai jamais.

– Alors, nous n'avons pas le même caractère.

Le chapelain s'esclaffa :

– Je viens d'une petite ville, et je suis fatigué d'avance. Bien qu'à vrai dire je ne pense pas que personne m'attende à la maison. Je n'ai pas d'enfants, et, lorsque la guerre a commencé et que j'ai voulu m'engager, ma femme m'a dit : » Ashton, c'est le corps des chapelains ou moi. Je ne vais pas rester toute seule à la maison pendant cinq ans, à penser à toi, qui parcourras les routes, libre comme l'air, en ramassant Dieu sait quelle sorte de femmes. Ashton, je ne suis pas dupe. Pas une seule minute. » Je lui ai dit qu'elle déraisonnait, mais elle s'est obstinée. Le jour où je remets le pied à la maison, je parie qu'elle demande le divorce. J'avais une dure décision à prendre, c'est moi qui vous le dis. Mais... Oh ! soupira-t-il philosophiquement, ça n'a pas été tellement difficile. Il y a une jolie petite infirmière, au douzième et, près d'elle, j'ai trouvé la consolation.

Il sourit malicieusement.

– Entre mon infirmière et mes photographies, c'est à peine si je pense encore à ma femme. Du moment que j'ai une femme pour apaiser mon chagrin, à mes heures de désespoir, et assez de pellicule pour prendre mes photos, je puis faire face à n'importe quoi...

– Mais où trouvez-vous toute cette pellicule ? demanda Michael, pensant aux mille photos de l'album et sachant combien il était difficile d'en obtenir une bobine par mois à n'importe quel prix.

Le chapelain fit une grimace et posa son doigt en travers de son nez.

– J'ai eu des difficultés, au début, mais, maintenant, ça va. C'est la meilleure pellicule du monde.

Quand les gars reviennent de leurs missions, je demande à l'officier mécanicien du groupe de me laisser couper la partie inutilisée de la pellicule des caméras automatiques, vous savez, celles qui photographient automatiquement les effets des projectiles. C'est fou la pellicule qu'on peut accumuler de cette façon. Le dernier officier mécanicien commençait à se montrer tatillon, à ce sujet ; il était sur le point de se plaindre au colonel que je volais de la propriété gouvernementale, et je n'arrivais pas à le convaincre...

Le chapelain sourit, l'air songeur.

– Mais je n'ai pas d'ennuis, maintenant, dit-il.

– Comment tout cela s'est-il terminé ? demanda Michael.

– L'officier mécanicien est allé en mission. C'est un bon aviateur, oh ! c'était un excellent aviateur, s'exclama le chapelain avec enthousiasme. Il avait abattu un Messerschmitt et pour fêter ça, avant d'atterrir, il a rasé la tour de la radio. Mais le pauvre garçon a mal calculé son coup d'une cinquantaine de centimètres, et nous avons dû le ramasser aux quatre coins du terrain. J'ai donné à ce garçon l'un des meilleurs enterrements que quiconque ait jamais obtenu du corps des chapelains dans l'Armée des États-Unis, c'est moi qui vous le dis. Un véritable enterrement complet, avec sermon et tout...

Le chapelain sourit.

– Et, maintenant, j'ai toute la pellicule que je veux.

Michael écarquilla les yeux, se demandant si le chapelain avait bu. Mais il paraissait aussi sobre qu'un juge et conduisait la jeep avec une compétente aisance. « Tout le monde fait ses propres accommodements avec l'armée », pensa-t-il, abasourdi.

Une silhouette quitta l'abri d'un arbre et leva les bras. Le chapelain s'arrêta. C'était un lieutenant d'aviation, vêtu d'une vareuse de la flotte et portant une de ces mitraillettes au magasin escamotable.

– Vous allez à Reims ? demanda-t-il.

– Montez, mon vieux, dit cordialement le chapelain. Montez tout de suite à l'arrière. La Jeep du chapelain ramasse tout le monde, sur toutes les routes.

Le lieutenant grimpa près de Michael, et la Jeep reprit sa route, sous la pluie battante. Michael observa le lieutenant, à la dérobée. Il était très jeune, se mouvait lentement, avec lassitude, et ses vêtements n'étaient pas à sa taille. Le lieutenant remarqua le regard de Michael.

– Je parie que vous vous demandez ce que je fais par ici, dit-il.

– Oh non ! dit vivement Michael. – C'était un sujet de conversation qu'il désirait particulièrement éviter. – Oh non ! pas le moins du monde.

– Je n'arrive pas à retrouver mon groupe de planeurs, dit le lieutenant.

Michael se demanda comment il était possible d'égarer un groupe de planeurs, surtout à terre, mais ne posa pas de questions.

– J'étais dans le coup d'Arnhem, dit le lieutenant, et j'ai été abattu en Hollande, à l'intérieur des lignes allemandes.

– Les Anglais ont tout gâché, comme d'habitude, dit le chapelain.

– Ah ? soupira le lieutenant. Je n'ai pas lu les journaux.

– Qu'est-il arrivé ? demanda Michael.

Il était difficile d'imaginer ce garçon au visage doux et pâle tombant avec son planeur derrière les lignes ennemies.

– C'était ma troisième mission, dit le lieutenant. Ils m'ont lâché au-dessus de la Sicile, de la Normandie et, enfin, de la Hollande. Ils nous avaient promis que ce serait la dernière.

Il sourit faiblement.

– En ce qui me concerne, ils ont bien failli avoir raison.

Il haussa les épaules.

– D'ailleurs, je ne les crois pas. Ils nous lâcheront encore au-dessus du Japon, avant la fin de la guerre.

Il frissonna dans ses vêtements trop grands et trempés de pluie.

– Je ne le demande pas, dit-il. Je suis loin de le demander. Je me prenais pour un brave pilote, un futur « homme-aux-cent-missions », mais la première fois que j'ai vu leur D. C. A. m'arracher une aile, j'ai perdu mon sang-froid. J'ai tourné la tête et j'ai navigué comme j'ai pu, en me disant : « Francis O'Brien, tu n'es pas fait pour faire ce sale métier. »

– Êtes-vous un catholique romain, Francis O'Brien ? dit le chapelain.

– Oui, mon capitaine.

– J'aimerais que vous me donniez votre opinion sur la question suivante, dit le chapelain en se penchant sur son volant. J'ai trouvé un harmonium, dans une église de Normandie, que notre artillerie avait quelque peu endommagée, je l'ai fait transférer sur le terrain, pour mes services du dimanche, et j'ai demandé un organiste. Le seul organiste du groupe était un sergent armurier. C'était un Italien, un catholique romain, mais il jouait de l'harmonium comme Horowitz joue du piano. J'ai trouvé un nègre pour lui faire marcher le soufflet, et, le premier dimanche, nous avons eu la meilleure messe que j'aie jamais dite. Même le colonel y assistait, et il a chanté les cantiques comme une grenouille au printemps, et tout le monde était enchanté de l'innovation. Eh bien, lieutenant, le dimanche suivant, mon Italien ne s'est pas présenté, et, lorsque je l'ai trouvé, l'après-midi, et que je lui ai demandé pourquoi il n'était pas venu, il m'a répondu qu'il avait interrogé sa conscience et qu'il ne pouvait plus jouer des cantiques pour les rites religieux des hérétiques. Francis O'Brien, vous êtes un officier et un catholique romain. Croyez-vous que ce sergent armurier ait fait preuve, en la circonstance, d'un véritable esprit chrétien ?

Le pilote de planeur soupira. Il était évident qu'il ne s'estimait pas en état, pour l'instant, de porter des jugements sur d'aussi graves

questions de doctrine.

– Tout cela, commença-t-il, est une affaire de conscience individuelle...

– Vous n'auriez pas joué de l'harmonium pour moi ? l'accusa le chapelain.

– Oh, si ! mon capitaine, dit le lieutenant.

– Jouez-vous de l'harmonium ?

– Non, mon capitaine, dit le lieutenant.

– Et voilà, triompha le chapelain. Ce Macaroni était le seul du groupe qui sache jouer de l'harmonium. Depuis, j'ai dit tous mes services sans musique.

Ils roulèrent un long moment sans parler, entre les vergers et les vestiges des guerres passées.

– Lieutenant O'Brien, dit Michael, fasciné, vous ne me répondrez que si vous le désirez, mais comment êtes-vous revenu de Hollande ?

– Je peux bien vous le raconter, dit Francis O'Brien. Mon aile droite était en train de se désagréger, et j'ai signalé à l'appareil remorqueur que j'allais décrocher. J'ai atterri dans un champ, durement, et, le temps que je me tire du planeur, tous les hommes que je portais s'étaient éparpillés, parce que nous étions mitraillés d'un groupe de fermes situé à un kilomètre environ. J'ai couru aussi vite que j'ai pu, et j'ai jeté mes ailes, parce que les gens ne sont pas toujours gentils avec les aviateurs, quand ils les attrapent. Vous savez, avec tous les bombardements, toutes les erreurs, tous les civils massacrés, il vaut mieux ne pas être surpris avec des ailes sur son uniforme. Je suis resté trois jours dans un fossé, et puis un fermier m'a apporté de quoi manger et m'a conduit, la nuit suivante, jusqu'à une unité de reconnaissance britannique. Ils m'ont renvoyé vers l'arrière, et j'ai pu embarquer sur un destroyer américain. C'est là que j'ai récolté cette vareuse. Le destroyer a louvoyé dans la Manche pendant deux semaines. Seigneur ! je n'ai jamais été aussi malade de mon existence. Finalement, ils m'ont déposé à Southampton et, de là, j'ai rejoint la base de mon groupe. Mais ils étaient partis depuis une semaine pour la France ! Ils m'avaient porté disparu, et Dieu sait ce que devait endurer ma mère, et tous mes effets avaient été renvoyés aux États-Unis. Personne ne paraissait décidé à me donner des ordres. Un pilote de planeur a plutôt l'air d'empoisonner les gens quand on n'a pas besoin de le lancer nulle part, et personne n'était placé pour me payer ni pour me donner des ordres, et tout le monde s'en foutait éperdument.

O'Brien s'esclaffa, sans la moindre malice :

– J'ai entendu dire que le groupe était par ici, dans les environs de

Reims. J'ai trouvé une place dans un liberty-ship qui repartait pour Cherbourg avec des munitions et des rations concentrées. Je me suis accordé deux jours de permission, à Paris, quoiqu'un second lieutenant non payé depuis deux mois ait à peu près autant de chances qu'un macchabée de s'amuser à Paris. Et me voilà...

– Une guerre, dit le chapelain d'un ton officiel, est un problème extrêmement complexe.

– Je ne me plains pas, mon capitaine, dit vivement O'Brien. Du moment qu'ils ne me lancent plus nulle part, je suis aussi heureux que possible. Du moment que j'ai la certitude de retrouver un jour ma fabrique de couches, langes et vêtements d'enfants, à Green Bay, ils peuvent me promener autant qu'ils le veulent.

– Votre quoi ? demanda Michael d'une voix morne.

– Ma fabrique de couches et de langes, répéta timidement O'Brien. Mon frère et moi avons une petite affaire très prospère. Deux camions. Mon frère s'en occupe, actuellement, mais il m'écrit qu'il est devenu impossible de se procurer du coton sous aucune forme. Les cinq dernières lettres que j'ai écrites avant d'être lancé au-dessus de la Hollande étaient destinées à des filatures de coton, aux États-Unis, pour tâcher de raccrocher quelque chose...

Ils entraient dans les faubourgs de Reims. « Il y a des héros dans tous les domaines », pensa humblement Michael.

Il y avait, aussi, des M. P. à tous les coins de rue, et les abords de la cathédrale grouillaient de voitures officielles. Michael vit Noah se raidir, sur le siège de devant, à l'idée d'être déposé au milieu de toute cette dangereuse agitation. Et pourtant Michael ne put s'empêcher de contempler avec intérêt la cathédrale aux vitraux démontés, pour raisons de sécurité, sous sa carapace de sacs de sable. Vaguement, il se souvint que, lorsqu'il était petit garçon à l'école, en Ohio, il avait donné dix cents pour reconstruire cette cathédrale affreusement endommagée par la dernière guerre. Il fut heureux de constater que ses dix cents n'avaient pas été gâchés.

La Jeep s'arrêta devant le quartier général de la zone de communications.

– Entrez ici, lieutenant, dit le chapelain, et exigez d'être transporté à votre groupe, où qu'il soit. N'ayez pas peur d'élever la voix. Et, s'ils ne veulent pas vous donner satisfaction, attendez-moi. Je serai de retour dans un quart d'heure et je les menacerai d'écrire à Washington s'ils ne vous traitent pas avec égards.

O'Brien sortit. Perplexe et visiblement effrayé, perdu d'avance dans les canaux administratifs de l'armée, il resta immobile, hésitant, sur le trottoir.

– J’ai une idée encore meilleure, dit le chapelain. Nous sommes passés devant un café, à deux blocs d’ici. Vous êtes mouillé et complètement gelé. Allez-y, et faites-vous servir un double cognac. Je vous y retrouverai dans un quart d’heure. Je me souviens de leur enseigne. Il s’appelle *Aux bons amis*.

– Merci, dit O’Brien, mais, si vous n’y voyez pas d’inconvénients, j’aime autant vous attendre ici.

Intrigué, le chapelain regarda le lieutenant. Puis il mit la main dans sa poche et en tira un billet de cinq cents francs qu’il lui tendit.

– Voilà, dit-il. J’avais oublié que vous n’étiez pas payé.

Un sourire embarrassé détendit le visage d’O’Brien.

– Merci, dit-il. Merci.

Il leva la main et s’éloigna, dans la direction du café.

– Et maintenant, dit le chapelain, nous allons sortir ces deux gibiers de potence des pattes des M. P.

– Pardon ? dit bêtement Michael.

– Taisez-vous, déserteurs, dit le chapelain. C’est écrit sur vos physionomies. En avant, garçon, essuyez-moi ce pare-brise.

En souriant, Michael et Noah traversèrent la vieille ville austère. Ils croisèrent six M. P., en cours de route, et l’un deux salua la Jeep au passage. Gravement, Michael lui retourna son salut.

PLUS ils approchaient du front, remarqua Michael, plus tout le monde était gentil avec eux. Lorsqu'ils commencèrent enfin à entendre le grondement des canons, tout le monde autour d'eux parlait courtoisement à voix basse ; tout le monde était content de les nourrir, de les héberger pour la nuit, de partager leur alcool avec eux, de leur montrer des photos familiales et de demander à voir celles de leurs familles. C'était comme si, en pénétrant dans la zone du tonnerre, ils étaient sortis de l'égoïsme, de la méfiance, des mauvaises manières du XX^e siècle dans le cadre desquelles ils avaient vécu jusqu'alors, persuadés que la race humaine s'était toujours conduite de cette façon.

Tout le monde les ramassait sans rechigner, sur les routes... Un lieutenant du Service d'Enregistrement des Morts, qui leur expliqua comment son équipe vidait les poches des cadavres et séparait en deux tas leurs terrestres possessions. L'un comprenait les lettres de chez eux, les Bibles de poche, les décorations, les montres, etc... qu'ils renvoyaient à la famille. L'autre, composé d'objets couramment rencontrés dans les poches des soldats, tels que dés et cartes à jouer, préservatifs, photographies de femmes nues et lettres de jeunes Anglaises faisant franchement allusion aux nuits délicieuses passées dans Clarges Street ou dans les foins des environs de Salisbury, qui ne feraient que ternir la mémoire des héros défunts et qu'on détruisait à mesure. Le lieutenant, qui, avant la guerre, était vendeur au rayon « chaussures » d'un grand magasin de San Francisco, déplorait, en outre, les difficultés éprouvées par son unité pour identifier les débris des hommes qui avaient rencontré la furie désagrégratrice de la guerre moderne.

– Je vais vous donner un tuyau, dit le lieutenant enregistreur. Portez donc l'une de vos plaques d'identité dans la poche-gousset de votre pantalon. En cas d'explosion, la tête se sépare facilement du tronc, et le collier d'identité part avec. Mais, neuf fois sur dix, le pantalon reste sur le corps : on trouve la plaque d'identité et on peut facilement vous identifier.

– Merci, dit Michael.

Lorsqu'ils quittèrent la Jeep du lieutenant, ils furent recueillis par un capitaine de M. P., qui devina immédiatement de quoi il retournait et leur proposa de les prendre dans sa compagnie et d'arranger lui-même leur transfert, parce qu'il manquait d'hommes.

Ils firent quelques kilomètres dans la voiture d'état-major d'un

général, un général à deux étoiles, dont la division était au repos pour cinq jours derrière les lignes. Le général, qui avait un visage paternel, les cheveux coupés en brosse, une bedaine confortable et le genre de teint qu'on voit dans les salles à la température du sang humain où les hôpitaux modernes couvent les nouveau-nés, leur posa aimablement quelques questions habiles :

– D'où venez-vous, les enfants ? Quelle unité rejoignez-vous ?

Michael, qui éprouvait envers les gradés une vieille méfiance, avait fouillé son cerveau à la recherche d'une réponse innocente, mais, sans la moindre hésitation, Noah avait répliqué :

– Nous sommes déserteurs, mon général. Nous avons déserté d'un dépôt de reclassement pour rejoindre notre ancienne unité. Nous voulons retourner dans notre vieille compagnie.

Le général avait esquissé une moue de compréhension, regardant la décoration de Noah d'un air approbateur.

– Je vais vous proposer quelque chose, les enfants, dit-il d'une voix de représentant vantant les qualités de sa marchandise, nous manquons un peu d'effectifs, dans ma division. Arrêtez-vous ici et voyez si ça vous plaît. Je ferai moi-même les papiers nécessaires.

Cette vision d'une nouvelle armée, plus flexible, plus accommodante, avait fait sourire Michael.

– Non, merci, mon général, avait dit fermement Noah. J'ai formellement promis à mes camarades de les rejoindre.

Nouvelle moue compréhensive du général :

– Je sais... J'étais dans la vieille division Arc-en-ciel, en 18, et, quand j'ai été blessé, j'ai remué ciel et terre pour y retourner, à ma sortie de l'hôpital. Vous pouvez toujours dîner avec nous. C'est dimanche, et je crois bien que nous avons du poulet, au mess du quartier général.

À mesure qu'ils approchaient du grondement des canons, Michael avait le sentiment de découvrir enfin, peu à peu, l'universelle fraternité, la politique des cœurs ouverts, le oui interminable dont il avait rêvé avant d'entrer dans l'armée et qui, jusqu'alors, lui avaient obstinément échappé. Quelque part, devant lui, parmi les collines, sous le martèlement constant de l'artillerie, il sentait qu'il allait découvrir, enfin, l'Amérique qu'il n'avait jamais connue en Amérique ; une Amérique mourante, massacrée, torturée, mais une Amérique d'amis et de voisins, une Amérique dans laquelle un homme pourrait enfin rejeter ses doutes trop civilisés, son cynisme puisé dans les livres, son désespoir réaliste et se perdre humblement, avec reconnaissance. Noah, retournant à son ami Johnny Burnecker, avait déjà trouvé cette Amérique, ainsi le prouvait sa manière assurée et

paisible de parler aux sergents, ainsi qu'aux généraux. Dans la boue et la peur constante de la mort, les exilés, sur un plan au moins, avaient trouvé un meilleur foyer que ceux dont ils étaient partis, une Utopie sanglante à présent transportée jusqu'aux lisières du sol allemand, où personne n'était riche ni pauvre, une démocratie de trous d'obus, où l'existence était œuvre de la communauté, où la nourriture était distribuée selon les besoins, non selon la fortune, où la lumière, la chaleur, les logements, les transports, les soins médicaux, les attentions funéraires étaient payés par le gouvernement et distribués en toute impartialité aux Blancs comme aux Noirs, aux Juifs comme aux Gentils, aux ouvriers comme aux propriétaires, où les moyens de production, en l'occurrence mitraillettes et mitrailleuses de 30 millimètres, canons de 90,105 et 204, mortiers et bazookas, étaient dans les mains de la masse ; cet ultime socialisme chrétien, où tous travaillaient pour le bien de tous, où la seule classe oisive était celle des morts.

Le P. C. du capitaine Green était situé dans une petite ferme au toit fortement incliné, qui ressemblait aux maisons médiévales des dessins animés en technicolor. Elle n'avait été touchée qu'une fois, et le trou avait été obturé à l'aide d'une porte prélevée à l'intérieur de la ferme. Deux Jeeps stationnaient contre le mur, du côté opposé à l'ennemi, et deux soldats aux barbes crasseuses dormaient sur leurs sièges de devant, drapés dans des couvertures, casque rabattu sur le nez. Le grondement des canons était plus fort, en ce lieu, que partout ailleurs. Mais la plupart des sifflements décroissaient vers les lignes allemandes. Le vent était âpre ; les arbres, nus ; les routes et les champs, boueux. En dehors des deux conducteurs dormant au volant de leurs Jeeps, on ne voyait personne alentour. « La ferme, pensa Michael, ressemblait à n'importe quelle ferme en novembre, avec sa terre abandonnée aux éléments et le fermier ensommeillé, rêvant à l'intérieur aux printemps à venir. »

Il était stupéfiant de penser qu'ils avaient défié l'armée, parcouru la moitié de la France, navigué sur le fleuve complexe des canons et des camions de troupes et de ravitaillement, pour parvenir à cet endroit tranquille, désert, apparemment inoffensif. Grand quartier général de Corps d'armée, division, régiment, bataillon, P. C. de la compagnie C, ils étaient descendus le long de la chaîne hiérarchique comme un marin le long d'une corde à nœuds, et, maintenant qu'ils étaient arrivés à leur destination, Michael se demandait s'ils n'avaient pas agi comme des imbéciles, s'ils n'allaient pas se créer plus d'ennuis qu'il n'était nécessaire... Au sein de la plus formelle de toutes les institutions – l'Armée – ils s'étaient conduits, réalisa soudain Michael, avec un total irrespect des formes, irrespect dont le châtiment était certainement prévu dans les articles de la Guerre.

Mais Noah ne paraissait nullement agité par des réflexions semblables. Il avait parcouru les six derniers kilomètres d'un pas pressé, à travers la boue. Un sourire tendu tremblait sur ses lèvres lorsqu'il ouvrit la porte de la ferme. Lentement, Michael le suivit.

Le capitaine Green parlait au téléphone, le dos tourné vers la porte. « Le front de ma compagnie est une plaisanterie, mon colonel, disait-il. Une voiture de laitier nous traverserait sans se faire repérer, tant mes hommes sont espacés. Nous avons besoin de quarante remplacements, au moins, et tout de suite. Terminé. » Michael entendit les furieux éclats de la voix du bataillon... « Oui, mon colonel, je comprends parfaitement que nous recevrons nos remplacements quand le Corps d'armée se décidera à les envoyer. Mais, en attendant, si les Fritz attaquent, ils nous traverseront en un tournemain. Que dois-je faire en cas d'attaque ? Terminé. » Il écouta. Michael perçut deux syllabes. « Oui, mon colonel, j'ai compris, dit Green. C'est tout, mon colonel. » Il raccrocha le récepteur et se tourna vers un caporal assis derrière un bureau improvisé. « Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? dit-il d'un ton hargneux. Il m'a répondu que, si nous étions attaqués, je n'aurais qu'à le lui notifier ! C'est un humoriste ! Nous appartenons à une nouvelle branche de l'armée ! Les troupes de notification ! » Il se tourna avec lassitude vers Noah et Michael. « Oui ? »

Noah ne dit rien. Green le regarda, sourit, et lui tendit la main.

– Ackerman ? dit-il. Je vous croyais civil, à présent.

Ils se serrèrent la main.

– Non, mon capitaine, dit Noah. Je ne suis pas encore civil. Vous vous souvenez de Whitacre, n'est-ce pas ?

Green regarda Michael.

– Mais oui, dit-il de sa voix aiguë, plaisamment efféminée. Depuis la Floride. Quels crimes avez-vous commis pour mériter le renvoi à la compagnie C ?

Il serra la main de Michael.

– Nous n'avons pas été renvoyés, mon capitaine, dit Noah. Nous avons déserté le dépôt de reclassement.

– Très bien, dit Green, souriant. N'y pensez plus. C'est très gentil de votre part. Je vais régulariser ça en moins de deux. Et je ne vous demanderai pas pourquoi vous avez tenu à rejoindre cette misérable compagnie. Vous êtes mes renforts de la semaine...

Il était évident que le retour de Noah et de Michael l'émouvait et l'enchantait à la fois. Il ne cessait de tapoter le bras de Noah d'un geste chaleureux, presque maternel.

– Mon capitaine, dit Noah. Johnny Burnecker est-il par ici ?

Il essayait de parler d'un ton égal et naturel, mais n'y parvenait qu'à demi.

Green se détourna. Le caporal battit la charge sur son bureau improvisé. « Ça va être terrible, pensa Michael, les dix minutes à venir vont être terribles. »

– J'avais oublié à quel point Johnny Burnecker et vous étiez de bons amis, dit Green.

– Oui, mon capitaine, dit Noah.

– Il a été nommé sergent, vous savez, dit Green. Sergent-chef. Il a son peloton, depuis septembre. C'est l'un de nos meilleurs soldats, Johnny Burnecker.

– Oui, mon capitaine, dit Noah.

– Il a été touché hier soir, dit Green. Un obus perdu. Le seul qui ait été touché dans la compagnie depuis cinq jours.

– Est-il mort, mon capitaine ? demanda Noah,

– Non.

Michael vit les poings crispés de Noah s'ouvrir lentement, le long des coutures de son pantalon.

– Non, dit Green, il n'est pas mort. Nous l'avons fait évacuer immédiatement.

– Mon capitaine, demanda vivement Noah, puis, je vous demander une faveur, une grande faveur ?

– Quoi donc ?

– Donnez-moi un laissez-passer pour retourner en arrière et voir si je peux lui parler.

– Il a pu être renvoyé dans un hôpital provisoire, dit doucement le capitaine Green.

– Il faut que je le voie, mon capitaine, dit Noah, parlant très vite. C'est terriblement important. Vous ne pouvez pas savoir à quel point c'est important. L'hôpital provisoire du secteur n'est qu'à vingt-cinq kilomètres, environ. Nous l'avons vu en passant. Il ne me faut pas plus de deux heures. Je ne resterai pas longtemps. Je vous promets que je ne resterai pas longtemps. Je reviendrai aussitôt. Je serai de retour avant la nuit. Je ne veux que pouvoir lui parler un quart d'heure. Cela peut changer bien des choses, pour lui, mon capitaine.

– Très bien, dit Green. – Il s'assit, griffonna sur une feuille de papier. – Voilà un laissez-passer. Dites à Berenson, là, dehors, que j'ai dit qu'il vous conduise.

– Merci, dit Noah d'une voix imperceptible. Merci, mon capitaine.

– Pas de crochets, hein, dit Green en regardant au mur la carte du

secteur, lourdement chargée de traits et de symboles. Nous avons besoin de cette Jeep pour ce soir.

– Pas de crochets, répéta Noah. Je vous le promets. Il se dirigea vers la porte, s'arrêta.

– Mon capitaine, dit-il.

– Oui ?

– Est-il grièvement blessé ?

– Très grièvement, Noah, dit Green avec lassitude.

Noah se composa un visage impassible et sortit, le laissez-passer à la main. Un instant plus tard, Michael entendit la Jeep s'éloigner dans la boue, avec un bruit grouillant de canot automobile.

– Restez par ici jusqu'à ce qu'il revienne, Whitacre, dit le capitaine Green.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.

Green l'observa attentivement.

– Quelle sorte de soldat êtes-vous devenu, Whitacre ? s'informa-t-il.

Michael réfléchit un instant.

– Misérable, mon capitaine, avoua-t-il.

Green sourit amicalement. Il ressemblait, plus que jamais, à un vendeur de grand magasin, debout derrière son comptoir, après le coup de feu de Noël.

– Il faudra que j'en tienne compte, dit-il.

Il alluma une cigarette, gagna la porte, l'ouvrit, s'y tint un instant immobile, contre le fond gris, délavé, du paysage automnal. À travers la porte ouverte parvint de nouveau, étouffé et lointain, le bruit maritime de la Jeep.

– Ah ! dit Green, je n'aurais pas dû le laisser partir. À quoi cela rime-t-il de permettre à un soldat d'aller voir mourir son meilleur ami ?

Il ferma la porte, regagna sa place. Le téléphone sonna. Il le décrocha d'un geste languide. Michael entendit la voix impérieuse du bataillon.

– Non, mon colonel, dit Green, paraissant soudain sur le point de s'endormir. Aucune activité d'armes de petit calibre depuis sept heures. Je vous tiendrai au courant.

Il raccrocha le récepteur, s'assit et contempla la fumée de sa cigarette, qui planait en nuages sur le paysage graphique de la carte.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque Noah revint. La journée avait été calme, sans sorties de patrouilles. Les obus se

croisaient au-dessus de la ferme, mais ils ne paraissaient pas avoir le moindre rapport avec les hommes de la compagnie C qui entraient occasionnellement dans le P. C. du capitaine Green. Michael avait somnolé tout l'après-midi dans un coin, en réfléchissant vaguement à ce nouvel aspect de la guerre, relâché et languide, si différent des batailles constantes de Normandie et de la charge irrésistible, une fois réalisée la percée du front. C'était l'adagio, après le vivace, tandis que d'autres instruments reprenaient en sourdine la même mélodie. Les problèmes essentiels, constata-t-il, semblaient être actuellement d'assurer aux hommes un minimum vital de chaleur de propreté et de nourriture, et l'un des grands soucis du capitaine Green était l'incidence croissante des cas de pieds gelés parmi les hommes placés sous son commandement.

Michael se souvint avec étonnement des mouvements énormes d'hommes et de véhicules qu'il avait observés sur la route du front, tous ces milliers d'hommes, tous ces officiers affairés, toutes ces Jeeps, et tous ces wagons de chemin de fer circulant en tous sens dans le seul but de maintenir ces quelques soldats ensommeillés et lents solidement enracinés sur cette portion de ligne oubliée. Partout ailleurs, dans l'armée, réalisa Michael en repensant aux quarante reclassés demandés par Green, il y avait toujours eu trois ou quatre hommes pour un même emploi ; dans les bureaux, dans les hôpitaux, dans les convois, dans les magasins d'habillement, dans les sections du Spécial Service. Mais ici, devant l'ennemi, le personnel était plutôt rare. Mais ici, dans l'automne pluvieux, parmi les tranchées détrempées, l'armée paraissait représenter une pauvre nation décimée de malades et de mendiants. Un tiers de la nation, avait dit le président, autrefois, est encore mal logé, mal nourri... L'armée présente sur le front avait dû être prélevée dans ce tiers déshérité.

Michael entendit revenir la Jeep. Les fenêtres et la porte étaient garnies de couvertures, pour que les lumières ne fussent pas visibles de l'extérieur. La porte s'ouvrit. Berenson et Noah entrèrent. La couverture retomba derrière eux, et Noah referma la porte. Visiblement épuisé, il s'appuya contre le mur. Green leva les yeux vers lui.

– Alors ? demanda doucement le capitaine. Vous l'avez vu, Noah ?

– Je l'ai vu.

La voix de Noah était rauque, haletante.

– Où était-il ?

– À l'hôpital provisoire.

– Vont-ils le renvoyer à l'arrière ? demanda Green.

– Non, mon capitaine, dit Noah. Ils ne vont pas le renvoyer à

l'arrière.

Berenson se réfugia dans un coin de la pièce, sortit une ration K de son sac, déchira la boîte de carton et développa les biscuits, qui, bientôt, craquèrent bruyamment sous ses dents.

– Est-ce qu'il vit toujours ? demanda Green en hésitant.

– Oui, mon capitaine, dit Noah. Il vit toujours.

Voyant que Noah n'avait aucune envie de parler davantage, Green soupira.

– O. K., dit-il. Ne vous en faites pas. Je vous enverrai avec Whitacre au deuxième peloton, demain matin. Prenez une bonne nuit de repos.

– Merci, mon capitaine, dit Noah. Merci pour la Jeep.

– Oui, dit Green.

Il se pencha sur le rapport qu'il était en train de lire.

Noah regarda autour de lui. Brusquement, il tourna les talons, gagna la porte et sortit. Michael se leva. Noah ne l'avait même pas regardé depuis son retour. Michael suivit Noah dans la nuit pluvieuse et noire. Il sentait plutôt qu'il ne voyait Noah, près de lui, contre le mur de la ferme, dans les rafales de vent humide.

– Noah...

– Oui ? – La voix ne trahissait aucun sentiment. Elle était morne, épuisée, inexpressive. – Michael...

Ils demeurèrent un instant silencieux, regardant l'horizon, où renaissaient incessamment les éclairs de l'artillerie.

– Il avait l'air très bien, chuchota finalement Noah. Et il s'était fait raser ce matin par un infirmier. Il a été touché dans le dos. Le médecin m'avait averti qu'il était susceptible de se conduire d'une façon étrange, mais, quand il m'a vu, il m'a reconnu tout de suite. Il a souri. Puis il a pleuré... Je l'avais déjà vu pleurer, une fois, le jour où j'ai été blessé moi-même...

– Je sais, dit Michael. Tu me l'as raconté.

– Il m'a posé toutes sortes de questions. Comment ils m'avaient traité à l'hôpital, s'ils m'avaient accordé une permission de convalescence, si j'étais allé à Paris, si j'avais reçu de nouvelles photos de mon fils. Je lui ai montré celle que Hope m'a envoyée il y a un mois, tu sais, celle où il est sur le gazon. Il a dit que c'était un très bel enfant et qu'il ne me ressemblait pas du tout. Il m'a dit qu'il avait reçu des nouvelles de sa mère et que c'était arrangé pour la maison, à quarante dollars par mois. Et sa mère savait où elle pourrait trouver un Kelvinator d'occasion... Il ne pouvait remuer que la tête. Il était complètement paralysé, des épaules jusqu'aux pieds.

Ils gardèrent le silence, un instant, observant les éclairs des canons, écoutant le grondement inégal, que charriait par intermittence le vent capricieux de novembre.

– L'hôpital est bondé, dit Noah. Il y avait un deuxième lieutenant du Kentucky, dans le Ht voisin. Une mine lui avait emporté le talon. Il m'a dit qu'il était ravi. Il en avait assez d'être toujours le premier à présenter sa tête au-dessus de toutes les collines de France et d'Allemagne, et que c'était un coup à se faire tuer vingt fois.

Nouveau silence.

– Je n'ai eu que deux amis dans toute mon existence, dit Noah. Un nommé Roger Cannon. Il chantait toujours une chanson idiote :

Tu rends le temps et l'amour agréables, Tu prépares des mets délectables, Mais as-tu du pognon, chérie ? Le pognon, y a que ça dans la vie...

» Il s'est fait tuer aux Philippines. Mon autre ami était Johnny Burnecker. La plupart des gens ont des tas d'amis. Ils se les font facilement et ils s'y cramponnent. Pas moi. C'est ma faute, et je le sais très bien. Je n'ai pas grand-chose à offrir... »

Il y eut une brillante explosion, à l'horizon, et les flammes d'un incendie montèrent vers le ciel, insolites et surprenantes dans une région vouée au black-out le plus absolu, où l'on vous eût tiré dessus de vos propres lignes si vous vous étiez risqué à gratter une allumette après la tombée de la nuit, parce que vous révéliez bêtement votre position à l'ennemi.

– Je lui tenais la main, assis sur une chaise, près de lui, continua la voix de Noah. Et, au bout d'un quart d'heure, il s'est mis à me regarder d'un drôle d'air. « Sors d'ici, m'a-t-il dit. Je ne vais pas te laisser m'assassiner. » J'ai essayé de le calmer, mais il s'est mis à crier que j'avais été envoyé pour le tuer, que je n'étais pas revenu tant qu'il était bien portant et pouvait se défendre, mais que, maintenant qu'il était paralysé, j'étais revenu pour l'étrangler quand personne ne regarderait. Il a dit qu'il me connaissait, qu'il m'avait tenu à l'œil, depuis le début, que je l'avais abandonné quand il avait eu besoin de moi et que j'allais le tuer, maintenant. Il m'a accusé d'avoir un couteau sur moi. Les autres blessés se sont mis à crier aussi, et, finalement, un médecin est venu m'ordonner de sortir. Et, de l'extérieur, j'entendais encore Johnny Burnecker leur crier de ne pas me laisser revenir avec mon couteau.

Noah marqua une pause. Michael regardait, au loin, la ferme allemande brûler avec ardeur, imaginant vaguement les lits de plume, la nappe blanche, la faïence, les albums de photographies, l'exemplaire de *Mein Kampf*, les meubles massifs, les chopes à bière dévorés ou émiettés par le terrible incendie.

– Le docteur était très gentil, reprit la voix de Noah, dans l'obscurité. C'est un vieux médecin de Tucson. Un spécialiste de la tuberculose, avant la guerre, m'a-t-il dit. Il m'a dit de ne pas tenir compte des paroles de Johnny. L'obus a brisé l'épine dorsale de Johnny, et son système nerveux a dégénéré, m'a dit le docteur, et il n'y a plus rien à y faire.

« Le système nerveux a dégénéré, répéta Noah, horriblement fasciné par le mot, et ça ira de pis en pis, jusqu'à sa mort. Un paranoïaque, m'a dit le docteur ; l'obus a fait de lui un paranoïaque au dernier degré, en une journée. Folie des grandeurs, manie de la persécution. Il mettra peut-être encore trois jours à mourir, m'a dit le docteur et, quand il mourra, il sera complètement fou... C'est pourquoi ils ne prendront même pas la peine de le renvoyer dans un hôpital de l'arrière. Avant de partir, j'ai rejeté un coup d'œil dans la tente. Je pensais qu'il pourrait peut-être avoir une période de calme. Le docteur m'avait dit que c'était encore possible. Mais, quand il m'a vu il s'est remis à crier que je voulais le tuer... »

Côte à côte, Michael et Noah se tenaient adossés au mur pelé, humble et froid, du P. C., derrière lequel le capitaine Green cherchait un moyen de prévenir les pieds gelés parmi ses hommes. Au loin, l'incendie s'élevait de plus en plus ardemment, à mesure que les flammes s'attaquaient plus profondément aux poutres et aux possessions du fermier allemand.

– Je t'ai parlé de l'idée fixe qu'avait Johnny, à notre sujet, dit Noah. Il était persuadé que rien ne nous arriverait si nous restions ensemble...

– Oui, dit Michael.

– Nous en avons tant vu ensemble ! dit Noah. Nous avons été coupés, tu sais, et nous nous en sommes tirés, et nous n'avons pas été touchés, dans la péniche de débarquement, le jour J, ni quand nos propres avions nous ont bombardés par erreur...

– Oui, dit Michael.

– Si je m'étais pressé davantage, dit Noah, si j'étais arrivé ici un jour plus tôt, Johnny Burnecker serait sorti vivant de la guerre.

– Ne dis pas de sottises, coupa vivement Michael, en pensant : « Le poids devient trop lourd pour lui. Il ne pourra jamais en porter davantage. »

– Je ne dis pas de sottises, répondit calmement Noah. Je n'ai pas fait assez vite. J'ai pris mon temps. Je suis resté cinq jours au dépôt de reclassement. J'ai attendu d'avoir parlé à ce Péruvien, alors que je savais qu'il ne ferait jamais ce que je lui demanderais. Mais j'ai attendu. J'ai manqué de courage...

– Noah, ne parle pas comme ça !

– Et nous avons mis trop longtemps à venir, continua Noah, sans s'occuper de Michael. Nous nous sommes arrêtés la nuit, et nous avons gâché un après-midi sur ce dîner où le général nous a fait manger du poulet. J'ai laissé mourir Burnecker pour manger du poulet.

– Ferme-la ! cria Michael.

Il prit Noah par les épaules et le secoua violemment :

– Ferme-la, je te dis ! Tu parles comme un imbécile ! Que je ne t'entende plus dire des choses pareilles !

– Lâche-moi, dit Noah, calmement. À bas les pattes. Excuse-moi. Je n'ai aucun droit de t'empoisonner l'existence avec mes histoires. Excuse-moi.

Lentement, Michael le lâcha. « J'aurais pu faire mieux pour lui, pensa-t-il. Cette fois encore, j'aurais pu l'aider davantage... »

Noah se recroquevilla dans ses vêtements.

– Il fait froid, dit-il d'un ton enjoué. Rentrons.

Michael le suivit à l'intérieur du P. C.

Le lendemain matin, Green les affecta à leur vieux peloton, celui dans lequel ils avaient été ensemble en Floride. Il y avait encore trois hommes, sur quarante, du peloton original. Ils accueillirent Noah et Michael avec une cordialité réchauffante et se montrèrent fort délicats lorsqu'ils parlèrent devant Noah de Johnny Burnecker.

ALORS, y-z-ont demandé au G. I. : « Qu'est-ce que tu ferais si on te renvoyait chez toi ? » disait Pfeiffer.

Lui, et Noah, et Michael étaient assis contre un mur de pierre, sur une bûche à demi immergée, penchés sur leurs plateaux à compartiments, dans lesquels, malgré leurs efforts, se mélangeaient, parmi les spaghetti, la sauce de leurs boulettes de viande et le jus de leurs pêches de conserve. C'était le premier repas chaud qu'on leur servait depuis trois jours, et tout le monde était content des cuisiniers qui avaient amené la roulante si près du front. Les hommes faisaient la queue, à dix mètres l'un de l'autre, afin de réduire le nombre des blessés au cas où un obus égaré s'en viendrait exploser parmi eux. La longue ligne espacée se mouvait rapidement, entre les hêtres durement marqués par l'artillerie, et les cuisiniers se hâtaient de servir les rations.

– Qu'est-ce que tu ferais si on te renvoyait chez toi ? répéta Pfeiffer, d'une voix rendue pâteuse par la nourriture mâchée qui emplissait sa bouche.

Le G. I. réfléchit une minute.

– Vous l'avez déjà entendue, celle-là ? s'inquiéta Pfeiffer.

– Non, dit poliment Michael.

Soulagé, Pfeiffer soupira :

– Premièrement, a dit le G. I., j'enlèverais mes godillots. Deuxièmement, je baiserais ma femme. Troisièmement, je m'enlèverais mon sac de sur le dos.

Pfeiffer éclata de rire, s'arrêta brusquement :

– Vous êtes sûrs de pas l'avoir déjà entendue ?

– Tout à fait sûr, dit Michael.

« Conversation spirituelle, entre la poire et le fromage, pensa-t-il, au cœur de la civilisation européenne. Les invités renferment un choix éclectique de représentants des arts et de personnalités militaires dégagées (pour une heure et demie) de leurs pressants devoirs envers l'Armée américaine. Le soldat de première classe Pfeiffer, bien connu parmi les bookmakers du Kansas, et célèbre à la cour (martiale) de la région, faisait quelques réflexions sur les problèmes d'après-guerre. L'un des invités, représentant notre théâtre national en Europe occidentale, dégustait ses pêches de conserve, une spécialité du pays, en se disant que le soldat Anacréon de Macédoine, pendant la

campagne de Philippe en Perse, dut certainement entendre une histoire similaire devant les murs de Bagdad ; que Caius Publius, centurion de César, dut la raconter lui-même à ses propres soldats ; que Julien Saint-Crique, adjudant du corps de Murat, fit probablement jaillir les rires de ses camarades à la veille d'Austerlitz, en traduisant littéralement l'épigramme. » Elle n'était pas inconnue, se disait l'amateur d'histoire, en regardant pensivement ses souliers enrobés de boue, et se demandant si ses orteils n'étaient pas en train de commencer à pourrir, à l'officier Robinson, des fusiliers gallois, stationnés à Ypres, au Feldwebel, Fugenheimer, à Tannenberg, ou au sergent Vincent O'Flaherty, du premier d'infanterie de la flotte, en train de se rafraîchir dans les forêts de l'Argonne.

– Elle est bonne, dit Michael.

– Je savais qu'elle vous amuserait, dit Pfeiffer, satisfait, en faisant disparaître de son menton les dernières traces du jus complexe des spaghetti, des boulettes de viande et des pêches en boîte. Que diable ! y faut bien rigoler une fois de temps en temps.

Pfeiffer nettoya soigneusement son plateau avec une pierre et un morceau du papier hygiénique qu'il portait toujours dans sa poche. Il se leva et se dirigea en flânant vers la vieille cheminée noircie – ultime vestige d'une ferme qui, avant celle-ci, avait survécu à trois guerres – et derrière laquelle se déroulait une intéressante partie de dés. Un lieutenant du ravitaillement et deux sergents du corps de signalisation, venus en touristes d'un centre de la zone de commutations. Ils jouaient aux clés et paraissaient posséder de grosses sommes, qui ne seraient pas plus mal dans les poches de l'infanterie.

Michael alluma une cigarette, se détendit. Il remua automatiquement ses orteils pour s'assurer qu'il pouvait encore les sentir et s'appliqua à jouir pleinement du bien-être d'avoir mangé chaud et d'être pendant une heure relativement à l'abri du danger.

– Lorsque nous serons rentrés aux États-Unis, dit Michael à Noah, je vous emmènerai, ta femme et toi, manger un beefsteak dans un restaurant de la Troisième Avenue, au second étage, où l'on mange en regardant passer la ligne L, à hauteur d'assiette. Les beefsteaks sont épais comme le poing, nous les demanderons saignants...

– Hope ne les aime pas saignants, observa sérieusement Noah.

– Elle demandera le sien comme elle le voudra, dit Michael. Hors-d'œuvre variés, d'abord ; ensuite, nos beefsteaks, grillés à l'extérieur, et que tu peux couper avec le dos du couteau, si ça te chante. Spaghetti, salade verte et vin rouge de Californie, baba au rhum et café-filtre, très noir... Dès notre retour, c'est moi qui vous invite. Et tu pourras amener ton fils, si tu veux. Nous le mettrons dans une chaise

d'enfant.

Noah sourit :

– Nous le laisserons à la maison, ce soir-là, dit-il.

Son sourire enchantait Michael. Noah n'avait pas sourit souvent, depuis trois mois qu'ils étaient de retour dans leur ancienne compagnie. Il avait peu parlé, fort peu souri. À sa manière taciturne, il s'était attaché aux pas de Michael, il avait veillé sur lui avec des yeux critiques, des yeux de vétéran ; il l'avait protégé, de la voix et du geste, même lorsque toute son attention était suffisante pour veiller sur sa propre personne, même en décembre, lorsque la situation avait été si mauvaise, lorsque la compagnie avait été entassée dans des camions et jetée en hâte devant les tanks allemands, soudain surgis d'une armée réputée à bout de forces. La Bataille de la Poche, comme ils l'appelaient à présent, et la seule chose dont Michael se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours était ce moment terrible passé au fond d'un trou, que Noah l'avait obligé à creuser davantage, malgré la résistance de Michael à ce qu'il appelait intérieurement les manies de Noah... Le tank allemand qui fonçait vers eux, plus de munitions pour le bazooka, le canon antitank brûlant derrière eux sur sa chenillette, et rien d'autre à faire qu'à s'enfoncer dans la terre... Le conducteur du tank avait vu Michael plonger dans son trou. Ne pouvant l'atteindre avec ses mitrailleuses, il avait tenté de l'écraser. La minute interminable, avec la machine de soixante-dix tonnes grondant furieusement au-dessus de sa tête ; les chenilles emballées qui faisaient pleuvoir sur lui une lourde avalanche de terre et de pierres, et sa propre voix qui hurlait en silence dans l'obscurité tonnante..., Avec un peu de recul, l'épisode rappelait les cauchemars racontés aux psychanalystes du Corps médical par les hommes qui briguaient la Section d'observation et la réforme. Il paraissait impossible qu'une telle chose lui soit arrivée à lui, un homme de plus de trente ans, qui avait eu un appartement confortable à New York City, qui avait mangé dans tant de bons restaurants, qui avait cinq bons costumes de tweed pendus dans sa garde-robe, qui avait roulé lentement dans la Cinquième Avenue, au volant de sa décapotable, avec le toit replié et le soleil brillant au-dessus de sa tête... Et, puisque cette chose lui était arrivée, il paraissait impossible qu'il eût pu lui survivre, que l'acier meurtrier tournoyant à trente centimètres au-dessus de sa tête eût pu l'épargner, que l'homme auquel cette chose infernale était arrivée eût pu revenir à un moment, à un état d'esprit, où il lui soit possible de penser encore à des beefsteaks, à du vin, à la Cinquième Avenue. Le tank, machine impersonnelle à massacrer, qui avait cherché sa vie jusque dans le trou que son ami l'avait obligé à creuser assez profondément pour le protéger, avait paru couper les ponts entre lui et

son existence civile. Là, béait désormais un abîme, un ravin ténébreux uniquement peuplé d'hallucinations. Se souvenant à présent du retrait de la machine à travers le champ de bataille, parmi les jaillissements de terre du barrage d'artillerie, il réalisait que ce moment était celui où il était enfin devenu un soldat. Il n'avait été, auparavant, qu'un homme en uniforme, provisoirement arraché à une autre vie...

La Bataille de la Poche, comme ils l'appelaient à présent dans le *Stars and Stripes*. Beaucoup d'hommes y avaient été tués, Liège et Anvers avaient été menacés, et l'on racontait longuement à quel point l'armée avait réagi d'une façon magnifique, avec quelques coups de pattes à l'adresse de Montgomery, qui n'était plus à présent aussi rempli de bonne volonté anglo-américaine que le 4 juillet, où il avait épinglé l'Étoile d'argent sur la poitrine de Noah... La Bataille de la Poche, une Étoile de bronze, cinq points vers la démobilisation. Il se rappelait seulement Noah debout près de lui, et lui jetant d'une voix hargneuse : « Je me fous de ta fatigue. Creuse encore. Au moins soixante centimètres », et la masse d'acier à trente centimètres au-dessus de sa tête...

Michael regarda Noah. Il s'était endormi, assis sur la bûche, adossé au petit mur de pierre. Lorsqu'il dormait, son visage retrouvait sa jeunesse. Il avait une barbe blonde et peu fournie, comparée à l'épaisse toison noire de Michael. Ses yeux qui, lorsqu'il était éveillé, regardaient le monde avec une sombre et tenace maturité, étaient fermés à présent, et, pour la première fois, Michael remarqua que son ami avait de longs cils recourbés, qui donnaient à la partie supérieure de son visage une apparence aimable et douce. Michael se sentit envahi par une vague de pitié et de gratitude envers ce garçon endormi, drapé dans sa lourde capote tachée, ses mains gantées reposant doucement sur le canon de son fusil... Michael réalisa, soudain, quels efforts sur lui-même devait faire ce garçon frêle pour conserver son attitude de grave compétence, pour prendre ses décisions intelligentes, militaires et courageuses, pour combattre avec cette prudente ténacité, pour survivre dans ce pays et ce temps agité, où la mort fauchait négligemment tant d'hommes autour de lui... Les cils blonds tressaillirent sur le visage jadis martelé par tant de poings, et Michael pensa à toutes les fois où la femme de Noah avait dû observer, avec une tendresse amusée, la féminité saugrenue de ces attributs de jeune fille. Quel âge avait-il ? Vingt-deux, vingt-quatre ans ? Mari, père et soldat... Deux amis, tous deux disparus... Et il avait besoin d'amis comme les autres avaient besoin d'air, et trouvait le moyen, au sein de ses propres souffrances, de veiller désespérément sur un soldat maladroit, de dix ans son aîné, un nommé Michael Whitacre qui, laissé à ses propres ressources, aurait probablement déjà sauté sur une mine, se serait fait abattre par un tireur embusqué, ou,

par inexpérience, par fainéantise, se serait fait écraser par un tank dans un trou insuffisamment creusé... Beefsteaks et vin rouge de Californie, par-delà le ravin ténébreux uniquement peuplé d'hallucinations, dès leur retour, c'était lui, Michael, qui les invitait... C'était impossible, et pourtant cela se produirait. Michael ferma les yeux, accablé par le sentiment d'une immense responsabilité.

– Je joue mille francs...

Ah oui ! les joueurs de dés... Michael ouvrit les yeux, se leva et, portant son fusil, rejoignit les joueurs.

Pfeiffer jouait et gagnait. Sa main gauche était pleine de billets chiffonnés. Le lieutenant du ravitaillement ne jouait pas, mais les deux sergents donnaient la réplique à Pfeiffer. Le lieutenant portait bien un manteau d'officier fauve, et d'une coupe impressionnante. La dernière fois que Michael avait vu un tel manteau, c'était à New York, dans la vitrine d'Abercrombie and Fitch. Les trois hommes portaient des bottes de parachutiste, bien qu'aucun d'entre eux n'eût manifestement jamais sauté de plus haut que d'un tabouret de bar. Tout trois étaient grands, larges d'épaules, rasés de près, impeccablement vêtus, visiblement frais et dispos, et les fantassins barbus avec lesquels ils jouaient paraissaient appartenir à une race inférieure et arriérée.

Les visiteurs parlaient haut et clair et se mouvaient avec une énergie étrangement déplacée au milieu de ces hommes las, lents et laconiques, qui étaient redescendus un instant des lignes pour prendre leur premier repas chaud depuis trois jours. Si l'on devait choisir des soldats pour un régiment d'élite, un régiment capable de conquérir des villes, de lancer des têtes de ponts ou d'arrêter une division blindée, on n'hésiterait certainement pas, songea Michael, à élire ces trois beaux gaillards pleins de vie. L'Armée en avait décidé autrement. Ces hommes musclés, aux voix mâles, tapaient des formulaires dans un bureau confortable, à quatre-vingts kilomètres de là, en se levant de temps à autre pour bourrer le poêle rouge dressé au centre de la pièce contre les rigueurs de l'hiver. Michael se souvint du petit discours rituellement adressé par le sergent Houlihan, du second peloton, aux troupes de remplacement...

– Ah, disait Houlihan, pourquoi fourre-t-on tous les poids plume dans l'infanterie ? Et pourquoi trouve-t-on dans les Services du Ravitaillement les leveurs de poids, les athlètes, et les armoires américaines ? Dites-moi, les enfants, y en a-t-il un parmi vous qui pèse plus de soixante kilos ?

C'était une facétie, bien sûr, et Houlihan s'en servait pour mettre les reclassés en confiance, mais elle contenait, aussi, un ridicule élément de vérité.

Michael vit le lieutenant sortir une bouteille de sa poche et prélever sur son contenu une courte gorgée. Pfeiffer regardait attentivement le lieutenant en roulant les dés entre ses paumes boueuses.

– Mon lieutenant, dit-il, qu'est-ce que je vois dans votre poche ?

Le lieutenant éclata de rire.

– C'est du cognac, dit-il. Du brandy, si vous préférez.

– Je sais, dit Pfeiffer. Combien en voulez-vous ?

Le lieutenant regarda l'argent, dans la main de Pfeiffer.

– Combien avez-vous là ? s'informa-t-il.

Pfeiffer compta.

– Deux mille francs, dit-il. Quarante dollars. J'aimerais bien avoir une bonne petite bouteille de cognac pour réchauffer mes vieux os.

– Quatre mille francs, dit calmement le lieutenant. Je vous la cède pour quatre mille francs.

Pfeiffer étudia un instant le visage du lieutenant du ravitaillement. Il cracha. Puis il adressa la parole à ses dés.

– Dés, dit-il, papa a besoin de quelque chose à boire, papa a rudement besoin de boire quelque chose.

Il posa ses deux mille francs sur le sol. Les deux sergents aux épaules ornées d'étoiles brillantes inscrites dans des cercles recouvrirent sa mise.

– Dés, dit Pfeiffer, il fait froid, aujourd'hui, et papa a soif.

Il roula doucement les dés, les lâchant comme des pétales de fleur.

– Voyons, voyons, dit-il sans sourire. Sept. – Il cracha une seconde fois. – Ramassez l'argent, lieutenant, je prends la bouteille.

Il tendit la main.

– Avec plaisir, dit le lieutenant.

Il remit la bouteille à Pfeiffer, rafla les quatre mille francs.

– Très heureux d'être venu.

Pfeiffer s'accorda une ample gorgée de cognac. Les autres hommes le regardaient, silencieux, mi-agacés, mi-ravis par son extravagance. Pfeiffer boucha soigneusement la bouteille et la glissa dans la poche de sa capote.

– Il va y avoir une attaque ce soir, dit-il sentencieusement. Qu'est-ce que ça me donnerait de traverser ce maudit fleuve avec quatre mille francs dans ma poche ? Si les Fritz me descendent ce soir, ils descendront un G. I. au ventre plein de bon alcool.

Il jeta son fusil sur son épaule et s'éloigna.

– Service du Ravitaillement, dit l'un des fantassins qui avaient assisté à la partie de dés. Je sais pourquoi on les appelle comme ça, maintenant.

Le lieutenant éclata de rire. Il était au-delà de toute critique. Michael avait oublié qu'il était possible de rire ainsi, sans raison valable, par pure et simple bonne humeur, et déduisait qu'on devait trouver des gens capables de rire ainsi, à soixante-quinze kilomètres des lignes. Personne ne rit avec le lieutenant.

– Je vais vous dire pourquoi nous sommes ici, les enfants, dit le lieutenant.

– Laissez-moi le deviner, dit Crane, un homme du même peloton que Michael. Vous êtes du ministère de l'Éducation et des Statistiques, et vous avez apporté des questionnaires. Sommes-nous heureux dans l'Armée ? Est-ce que nous aimons notre travail ? Avons-nous baisé plus de trois fois l'année dernière ?

Le lieutenant éclata de rire. « C'est tout ce qu'il sait faire I ! » pensa Michael en regardant le lieutenant.

– Non, dit le lieutenant. Nous sommes ici pour affaires. Nous avons entendu dire qu'on trouvait de jolis souvenirs dans ce coin. Je vais à Paris deux fois par mois, et j'ai le placement des Luger, des caméras, des jumelles allemandes, etc. Nous sommes disposés à les payer un bon prix. Qu'en pensez-vous ? Personne d'entre vous n'a rien à vendre ?

Les hommes qui entouraient le lieutenant s'entre-regardèrent en silence.

– J'ai un beau fusil Garand, dit Crane. Je m'en séparerais à regret pour cinq mille francs. Et que diriez-vous d'une jolie veste de combat, continua-t-il innocemment, un peu usée, mais possédant une grande valeur sentimentale.

Le lieutenant s'esclaffa. Sa journée sur le front était encore plus amusante qu'il l'avait espéré. « Il écrira cela à sa fiancée, dans le Wisconsin », pensa Michael ; les clowns de l'infanterie, un peu grossiers, mais tellement comiques.

– O. K., dit-il, je vais jeter un coup d'œil moi-même. J'ai entendu dire qu'il y avait eu du grabuge par ici, la semaine dernière. Il doit y avoir de quoi glaner, dans les environs.

Les fantassins échangèrent un nouveau regard.

– Des Jeeps et des Jeeps de souvenirs, dit gentiment Crane. Vous serez l'homme le plus riche de Paris.

– Où est le front ? demanda le lieutenant avec une certaine brusquerie. Nous allons y jeter un coup d'œil.

Le même silence légèrement tendu.

– Le front ? dit Crane d'un ton suave. Vous voulez jeter un coup d'œil au front ?

– Oui, soldat !

Le lieutenant commençait à perdre sa bonne humeur.

– Par ici, mon lieutenant, dit Crane en levant la main. Pas vrai, les enfants ?

– Oui, mon lieutenant, souligna le chœur des enfants.

– Impossible de s'y tromper, dit Crane.

Le lieutenant avait compris. Il se tourna vers Michael, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

– Vous, dit-il, pouvez-vous m'indiquer le chemin ?

– Eh bien... commença Michael.

– Vous suivez cette route, mon lieutenant, intervint Crane. Pendant un kilomètre et demi, deux kilomètres. Vous allez grimper une côte, dans les bois. Du sommet de la côte, vous apercevrez une rivière. C'est là qu'est le front, mon lieutenant.

– Est-ce la vérité ? dit le lieutenant.

– Oui, mon lieutenant, dit Michael.

– Très bien ! – Le lieutenant se tourna vers ses agents. – Louis, dit-il, nous allons marcher. Immobilise la Jeep.

– Oui, mon lieutenant, dit Louis. Il souleva le capot de la Jeep, ôta le rotor du distributeur, arracha un fil ou deux. Le lieutenant le rejoignit, prit dans la Jeep une musette vide qu'il jeta sur son dos.

– Mike. – C'était la voix de Noah. Il faisait signe à Michael. – Viens. Il faut qu'on rentre, à présent...

Michael acquiesça. Il faillit aller dire au lieutenant de vider immédiatement les lieux, de retourner à son poêle et à son bureau confortable, mais, finalement, il y renonça. Il hâta le pas et rattrapa Noah, qui marchait lentement dans la boue, sur le bas-côté de la route, vers la ligne de la compagnie, à un peu plus de deux kilomètres de l'endroit où s'était arrêtée la roulante.

Le peloton de Michael était posté juste au-dessous du sommet de la crête qui dominait le fleuve. La crête était garnie d'une épaisse végétation, buissons, futaies et jeunes arbres qui, bien qu'actuellement dépouillés de leurs feuilles, fournissaient un couvert suffisant pour qu'il soit possible de se mouvoir librement. Du haut de la crête, on découvrait la pente détremmée, clairsemée de buissons, un champ étroit, au pied de cette pente, le fleuve, et la petite crête correspondante, de l'autre côté, derrière laquelle étaient les

Allemands. Un silence lourd planait sur le paysage hivernal. Le fleuve épais et noir coulait entre ses rives gelées. Ça et là, un tronc d'arbre pourrissait dans les eaux huileuses. Le soir éclataient parfois de courtes fusillades, mais, pendant la journée, les pentes étaient trop exposées pour que, de part et d'autre, on risquât d'y envoyer des patrouilles. Une sorte de trêve régnait sur les lignes, distantes, selon toutes probabilités, d'un kilomètre environ, et ainsi mentionnées sur la carte, dans cet endroit lointain, sûr et fabuleux : le quartier général de la division.

Le peloton de Michael était là depuis deux semaines, et, en dehors des courtes fusillades qui saluaient parfois la tombée de la nuit (la dernière avait eu lieu trois jours auparavant), rien n'indiquait vraiment la présence de l'ennemi. Pour ce qu'en savait Michael, les Allemands pouvaient aussi bien avoir fait leurs valises et être rentrés à la maison.

Mais Houlihan n'était pas de cet avis. Houlihan sentait les Allemands. Certains hommes sont capables de détecter infailliblement un chef-d'œuvre authentique de l'école hollandaise, d'autres peuvent goûter un vin et vous dire qu'il vient d'un obscur vignoble des environs de Dijon, cru 1937, mais la spécialité de Houlihan était : les Allemands. Houlihan possédait un visage étroit, intelligent, au large front d'étudiant irlandais, le genre de visage auquel on pense lorsqu'on imagine les compagnons du dortoir de Joyce, à l'Université de Dublin, et, chaque fois qu'il regardait l'autre versant, à travers les buissons dépouillés de la crête, il hochait pesamment la tête et déclarait :

– Il y a un nid là-haut, quelque part. Ils ont au moins une mitrailleuse et ils ne bougent pas ; ils nous attendent.

Jusqu'alors, tout cela n'avait eu qu'une importance relative. Le peloton ne s'était pas déplacé, le fleuve présentait un trop grand obstacle pour les patrouilles, et la mitrailleuse, s'il y en avait une, ne pouvait les atteindre derrière le sommet de la crête. Si les Allemands avaient des mortiers, dans leurs bois, ils les conservaient. Mais, au crépuscule, viendrait une compagnie du Génie, qui essaierait de jeter un pont de bateaux sur le fleuve, et la compagnie de Michael avait ordre de traverser ce pont et de prendre contact avec les Allemands, qui tenaient l'autre rive. Le lendemain matin, une nouvelle compagnie franchirait le fleuve à son tour, traverserait les positions établies par la compagnie de Michael et poursuivrait l'avance amorcée. Sur la carte du quartier général divisionnaire, c'était certainement un projet parfait. Tel, pourtant, n'était pas l'avis de Houlihan, lorsqu'il observait avec ses jumelles la rivière glacée et noire, et le versant désert, silencieux, clairsemé de buissons, saupoudré de neige, qui s'étendait

en face de lui.

Houlihan parlait à Green, à l'aide d'un téléphone portatif sanglé autour d'un arbre, lorsque Noah, Michael, Pfeiffer et Crane le rejoignirent.

– Je n'aime pas ça du tout, mon capitaine, disait-il. Ils sont trop tranquilles. Il y a au moins une mitrailleuse camouflée au sommet de cette crête. Je la sens. Ils enverront des fusées éclairantes, ce soir, quand ils seront prêts, et ils auront cinq cents mètres de rase campagne et toute la longueur du pont pour nous descendre tous. Terminé.

Il écouta.

– Bien, mon capitaine, dit-il enfin. Je vous rappellerai dès que je l'aurais découvert.

Il soupira et raccrocha le récepteur. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté du fleuve, en se mordant l'intérieur des joues. Il avait l'air pensif et douloureux.

– Le capitaine dit d'envoyer une patrouille cet après-midi, expliqua Houlihan. Jusqu'à la rive du fleuve, bien en vue, si nécessaire, pour attirer le feu. Nous pourrions repérer d'où il vient, les mortiers se mettront au travail et en feront disparaître la source.

Houlihan reprit ses jumelles, et, à travers le jour gris, examina la crête à l'aspect tellement innocent.

– Pas de volontaires ? demanda-t-il avec désinvolture.

Michael regarda autour de lui. Sept hommes avaient entendu Houlihan. Accroupis dans des trous peu profonds, juste au-dessous du sommet, ils examinaient passionnément leurs fusils, la texture du sol, en face d'eux, la disposition des buissons autour de leur têtes. Trois mois auparavant, se souvint Michael, il se serait probablement porté volontaire, pour prouver quelque chose d'absurde, pour expier quelque chose de profond. Mais, depuis, il avait profité des enseignements de Noah et se mit à contempler ses ongles en silence.

Houlihan soupira doucement. Une minute s'écoulait. Tout le monde pensait au moment où le chef de file de la patrouille qu'il faudrait désigner attirerait le feu de la mitrailleuse ennemie.

– Nous ne vous dérangeons pas, sergent ?

Michael leva les yeux. Le lieutenant des Services du Ravitaillement et ses deux compagnons de voyage montaient lentement la côte glissante. La question du lieutenant planait dans les airs, sur les têtes des hommes accroupis dans leurs trous, follement débonnaire, comme la réplique d'une duchesse, dans une comédie hongroise.

Houlihan se retourna, surpris, les yeux soudain rétrécis.

– Le lieutenant cherche des souvenirs pour les vendre à Paris, sergent, dit Crane.

Une expression fugitive, insondable, erra sur le visage maigre de Houlihan, sur ses joues creuses, bleuies par le froid et la barbe.

– Mais pas du tout, lieutenant, dit-il cordialement, d'un ton inhabituellement obséquieux ; nous sommes très honorés de vous avoir parmi nous.

Le lieutenant haletait, en atteignant le sommet de la crête. « Il n'est pas en aussi bonne condition physique qu'il le paraît, pensa Michael. Il ne peut sans doute pas pratiquer son polo, ces jours-ci, dans la zone de communications. »

– Vos hommes m'ont dit que le Front était ici, commença le lieutenant, en prononçant le mot « Front » avec une énorme majuscule. Est-ce exact ?

– Mon Dieu, oui, en quelque sorte, mon lieutenant, dit Houlihan.

– C'est rudement tranquille, dit le lieutenant en jetant autour de lui un regard perplexe. Je n'ai pas entendu un coup de feu depuis deux heures. En êtes-vous certain ?

Houlihan rit poliment.

– Je vais vous dire quelque chose, mon lieutenant, chuchota-t-il confidentiellement. J'ai l'impression que les Allemands sont partis depuis au moins une semaine.

Michael regarda Houlihan. Le visage du sergent était ouvert et enfantin. Houlihan avait conduit un autobus, avant la guerre, dans la Cinquième Avenue. « Mais, songea Michael, ce n'est pas sur la ligne de Washington Square qu'il a appris à jouer aussi bien la comédie. »

– Parfait, dit le lieutenant, souriant. C'est plus tranquille ici, je dois le dire, qu'à notre centre de la zone de communications. N'est-ce pas, Louis ?

– Oui, mon lieutenant, dit Louis.

– Pas de colonels qui viennent à chaque instant vous empoisonner, dit cordialement le lieutenant, et pas besoin de se raser tous les jours.

– Non, mon lieutenant, dit Houlihan, nous n'avons pas besoin de nous raser tous les jours,

– J'ai entendu dire, reprit confidentiellement le lieutenant en regardant la pente qui descendait vers le fleuve, qu'on pouvait trouver des souvenirs allemands, sur cette rive.

– Oh ! certainement, acquiesça Houlihan. Ces champs sont couverts de casques, de Luger et de Leica.

« Il est allé trop loin, pensa Michael, il est allé beaucoup loin. » Il

leva les yeux pour voir comment le lieutenant prenait la chose, mais ne vit rien de plus, sur ce visage sain et rose, qu'une expression ouvertement avide, « Bon Dieu, pensa-t-il, dégouté, qui a bien pu nommer cet individu au poste qu'il occupe ?

– Louis, Steve, dit le lieutenant, nous allons descendre et jeter un coup d'œil.

– Une minute, mon lieutenant, dit Louis. Demandez-lui s'il n'y a pas de mines.

– Oh non ! se récria Houlihan. Je vous garantis qu'il y a pas de mines.

Accroupis dans leurs trous, les sept hommes du peloton ne bougeaient pas, ne disaient rien.

– Cela ne vous dérange pas, sergent, dit le lieutenant, que nous allions faire un tour en bas ?

– Faites comme chez vous, mon lieutenant, plaisanta Houlihan.

« Là, je le savais, pensa Michael, il va leur dire que c'était une blague, leur démontrer leur stupidité et les renvoyer à leur centre de la zone de communications... »

Mais Houlihan ne bougeait pas.

– Ayez l'œil sur nous, sergent, voulez-vous ? dit le lieutenant.

– Je n'y manquerai pas, mon lieutenant, dit Houlihan.

– Parfait. Venez, les enfants.

Le lieutenant se fraya un chemin, maladroitement, à travers les buissons, et se lança dans la descente, les deux sergents sur ses talons.

Michaels se retourna et consulta Noah du regard. Noah l'observait, immobile. Ses yeux au regard mûr étaient durs et menaçants, et Michael savait que Noah lui ordonnait de rester tranquille, de ne pas se manifester, de se taire. « Bien sûr, pensa immédiatement Michael, c'est son vieux peloton ; il a connu ces hommes longtemps avant moi... »

Il se retourna, regarda la pente boueuse, le long de laquelle glissaient lourdement le lieutenant à la capote fauve de chez Abercrombie and Fitch, et les deux sergents ses amis. La boue était gelée, et ils devaient parfois se cramponner aux troncs d'arbres pour éviter de terminer leur descente sur les reins. « Non, pensa Michael, ils penseront ce qu'ils voudront, mais je ne peux pas les laisser faire ça... »

– Houlihan ! – Il bondit auprès du sergent, qui ne quittait pas des yeux le sommet de la crête d'en face. – Houlihan ! Tu ne peux pas faire ça ! Tu ne peux pas les laisser descendre comme ça ! Houlihan !

– Ta gueule ! chuchota férocelement Houlihan. Tu n’as pas à me dire ce que j’ai à faire. C’est moi qui commande ce peloton !

– Ils vont se faire tuer, dit Michael, en regardant les trois hommes glisser et trébucher sur la neige mouillée.

– Et alors ? coupa Houlihan, – et Michael fut effrayé par l’intensité de la haine qu’exprimaient soudain ses traits fins d’étudiant rêveur. – Et alors ? Pourquoi ces salauds-là ne se feraient-ils pas un petit peu descendre aussi, de temps en temps ? Ils sont dans l’armée, pas vrai ! Et puisqu’ils veulent des souvenirs !

– Il faut les arrêter ! insista Michael d’une voix méconnaissable. Si tu ne les arrêtes pas, je ferai transmettre un rapport, je te jure que je le ferai...

– Ta gueule, Mike ! dit Noah.

– Faire transmettre un rapport, hein ? – Obstinément, le sergent continuait de regarder fixement la crête opposée. – Tu veux y aller toi-même, c’est ça ? Tu veux y aller te faire tuer toi-même, cet après-midi ? Tu veux qu’Ackerman y aille se faire tuer ? Et Crane ? Et Pfeiffer ? Tu préfères voir tes copains se faire tuer, plutôt que ces trois gros porcs des Services de Ravitaillement ? Ils sont trop beaux pour se faire tuer, hein, c’est ça ?

Brusquement, sa voix tremblante de rage et de haine redevint douce et professionnelle.

– Ne les regardez pas, commanda-t-il aux autres hommes. Surveillez la crête. Il n’y aura que deux ou trois courtes rafales, et ce ne sera pas facile à repérer. Dès que vous tiendrez l’endroit ne le quittez plus des yeux et décrivez-le-moi... Tu veux toujours que je les rappelle, Whitacre ?

– Je... commença Michael.

Puis il entendit la mitrailleuse et comprit qu’il était trop tard.

En bas, dans le champ plat, la capote fauve à la coupe impressionnante s’aplatissait lentement sur le sol, comme un ballon qui se dégonfle. Louis et Steve se mirent à courir, mais ils n’allèrent pas bien loin.

– Sergent... – C’était la voix de Noah, très calme et très précise. – j’ai repéré l’endroit. A droite de ce gros arbre, là, à vingt mètres environ, juste devant ces deux buissons qui dépassent un peu les autres... Tu vois ?

– Je vois, dit Houlihan.

– C’est là. A deux ou trois mètres du premier buisson.

– Tu en es sûr ? questionna Houlihan. Je n’ai rien vu.

– J'en suis sûr, dit Noah.

« Dieu ! pensa Michael avec lassitude, admirant et détestant Noah, Dieu ! que de choses a apprises ce garçon, depuis la Floride. »

– Alors, dit Houlihan à Michael, tu veux toujours envoyer ton rapport ?

– Non, dit Michael. Je ne veux rien envoyer du tout.

– Bien sûr. – Houlihan lui tapota chaleureusement l'épaule. – Bien sûr. Je savais que tu ne le ferais pas.

Il décrocha le téléphone portatif et appela le P. C. de la compagnie. Michael l'écouta décrire avec minutie l'emplacement du nid de mitrailleuse.

Le silence retomba sur le paysage environnant. Il était difficile de se rappeler qu'une minute plus tôt la mitrailleuse avait déchiré ce silence et que trois hommes étaient morts sur la rive du fleuve.

Michael regarda Noah. Un genou en terre, la crosse de son fusil enfoncée dans la boue, la joue contre le canon, Noah évoquait ces vieilles peintures de pionniers des guerres indiennes, dans le Kentucky ou le Nouveau-Mexique. Noah soutint le regard de Michael les yeux fixes, brûlants, sans honte ni remords.

Michael baissa les yeux et s'assit, réalisant enfin la pleine signification des mots que Noah avait essayé de lui dire, au dépôt de remplacement, sur la nécessité de n'aller, dans l'armée, que dans des endroits où l'on est entouré d'amis.

Juste avant le crépuscule, les mortiers entrèrent en action. Les deux premiers obus tombèrent court, et Houlihan téléphona les corrections. Le troisième atterrit à l'endroit voulu, ainsi que le quatrième. Il y eut une étrange et courte agitation, au sommet de l'autre crête, un rapide remue-ménage, parmi les branches nues entrelacées, comme si un homme avait essayé d'en sortir et s'était effondré avant d'y parvenir. Puis les branches s'immobilisèrent, et Houlihan annonça au téléphone :

– Dans le mille, mon capitaine. Encore un au même endroit, par acquit de conscience.

Le mortier en plaça un au même endroit, par acquit de conscience, mais rien ne bougeait plus, autour du nid de mitrailleuse.

Dès que la nuit fut tombée, la compagnie du génie se mit au travail, avec ses planches et ses pontons. Michael et ses camarades aidèrent les sapeurs à transporter leur matériel jusque sur la rive du fleuve. Au milieu du champ, Michael distingua, du coin de l'œil, une masse claire et confuse. Il savait que c'était la capote fauve et s'empressa de regarder ailleurs. Travaillant dans l'obscurité glaciale, les sapeurs du

génie avaient amené leur pont de bateaux jusqu'au centre du fleuve, lorsque la première fusée éclairante s'éleva dans les airs. Des deux côtés, l'artillerie entra en action. Il y eut quelques salves éparses d'armes de petit calibre, que les mortiers firent rapidement taire. Le tir de l'artillerie allemande était étrangement dispersé, comme si les canonniers ne disposaient que d'un nombre limité d'obus et que leurs observateurs avancés, au sommet de la crête, se fussent laissé affoler par le lourd barrage d'artillerie concentré sur leurs positions. Aucun obus ne frappa le pont de plein fouet. Trois sapeurs reçurent des blessures de diverses gravités, et tous furent trempés jusqu'aux os par les projectiles qui tombaient autour d'eux, dans le fleuve.

Les fusées éclairantes illuminaient la scène d'une lueur irréaliste et bleuâtre, conférant aux silhouettes qui s'agitaient sur le fleuve un caractère étrangement fantomatique. Les premiers hommes du peloton qui tentèrent l'aventure traversèrent sans incidents, mais Lawson fut touché et tomba dans le fleuve, bientôt rejoint par Mukowski.

Accroupi au côté de Noah, dont la main gauche était crispée autour de son bras, Michael regardait les hommes foncer l'un après l'autre sur les planches étroites et glissantes. L'un d'eux tomba en travers du pont, et les autres durent sauter par-dessus son corps pour pouvoir gagner l'autre rive.

Non, pensa Michael sentant son bras trembler sous la main de Noah, non, c'est impossible : ils ne peuvent pas me demander de faire ça ; ils savent bien que c'est impossible... »

– Maintenant ! chuchota Noah, va !

Michael ne bougea pas. Un obus atterrit dans le fleuve, à trois mètres du pont. L'eau jaillit en un geyser noir, qui voila une seconde la silhouette étendue sur les planches mouvantes.

Michael sentit un poing lui marteler la nuque.

– Va ! hurlait Noah. *Maintenant !* enfant de salaud !

Michael se leva, fonça en avant. Un obus percuta non loin de l'autre extrémité du pont, alors qu'il n'avait fait encore qu'une dizaine de pas sur les planches glissantes, et Michael se demanda si le pont allait toujours jusqu'à l'autre rive, mais il continua de courir.

Un instant plus tard, il était de l'autre côté. « Par ici, par ici », criait une voix dans les ténèbres. Docilement, il suivit la voix et s'écroula dans un trou déjà occupé.

– O. K., dit la voix. Reste ici jusqu'à ce que le reste de la compagnie soit passé.

Michael posa sa joue contre la terre humide et fraîche, dont le contact fut agréable à sa peau couverte de sueur. Lentement, il reprit

son souffle. Il leva la tête et regarda les silhouettes fantomatiques qui fonçaient à travers le fleuve, entre les geysers d'eau noire. Il respira profondément. « Je l'ai fait, pensa-t-il. J'ai avancé sous le feu de l'ennemi. Je peux le faire, J'ai fait comme tout le monde ! » Il se surprit à sourire, « Décidément, pensa-t-il, en se retournant vers les positions allemandes, je fais un drôle de soldat. »

À première vue, on eût presque dit un camp militaire normal, bien situé, adossé à de belles collines boisées, au milieu d'une vaste étendue verdoyante. Les baraquements étaient plus rapprochés, et la double ligne de palissades barbelées, garnie de miradors, ne tardait pas, évidemment, à trahir sa véritable nature. Et, surtout, il y avait l'odeur. À deux cent mètres à la ronde, l'odeur empestait l'atmosphère, comme un gaz qui, par suite de quelque chimique prestidigitation, eût été sur le point de se transformer en solide.

Pourtant, Christian ne s'arrêta pas. Il continua de boitiller rapidement vers l'entrée principale, dans l'air brillant du matin printanier. Il avait besoin de manger et de se renseigner. Quelqu'un, à l'intérieur du camp, serait peut-être encore en rapports téléphoniques avec une autorité quelconque. Quelqu'un, plus simplement, aurait peut-être entendu la radio... Peut-être même, songea-t-il en se remémorant la retraite de France, peut-être même pourrait-il y trouver une bicyclette... Il sourit amèrement en s'approchant du camp. « Je suis devenu un spécialiste de la retraite personnelle », songea-t-il. C'était une corde qu'il était très utile de posséder à son arc, en ce printemps de 1945. « Je suis le meilleur expert nordique, pensa-t-il, en matière de tactique de repli. Je sens la reddition dans l'âme d'un colonel deux jours avant que le colonel lui-même réalise ce qui se passe dans son esprit. »

Christian ne voulait pas se rendre, bien qu'au cours du dernier mois des millions d'hommes eussent passé le plus clair de leur temps à chercher le meilleur moyen de franchir ce pas décisif... Dans les cités mutilées, dans les vagues îlots de résistance disséminés le long des routes et aux portes des villes, toutes les discussions entre soldats se terminaient, depuis un mois, de la même manière. Aucune haine pour l'aviation américaine, destructrice massive de cités millénaires, aucun désir de vengeance non plus, en face des milliers de femmes et d'enfants écrasés sous les ruines, seulement : « Ceux auxquels il vaut mieux se rendre sont, évidemment, les Américains. Ensuite, les Anglais. Ensuite, mais en dernier ressort, les Français. Et, si les Russes nous mettent la main dessus, rendez-vous en Sibérie... » Des hommes décorés de la Croix de fer de première classe, ou de la médaille de Hitler, des hommes qui avaient combattu en Afrique, et devant Leningrad, et, en reculant toujours, depuis Sainte-Mère-Église... C'était à vous déguster d'être Allemand.

Christian n'était pas aussi certain que les autres de la générosité des

Américains. C'était un mythe inventé pour son propre réconfort par un peuple nourri de mythes. Christian se souvenait du parachutiste mort, suspendu à l'arbre normand, le visage dur et impitoyable, même alors, oui, même alors... Il se souvenait du convoi de la Croix-Rouge, avec ses chevaux misérables, mitraillé par des aviateurs qui n'avaient pas pu ne pas voir les croix rouges, qui n'avaient pas pu ne pas savoir ce qu'elles signifiaient et qui ne s'étaient pas abstenus, malgré tout, de le cribler de balles... Les Américains n'avaient pas exactement démontré leur générosité, non plus, sur Berlin, Munich ou Dresde. Christian ne croyait plus en ces mythes. Et les Américains, du reste, ne leur avaient rien promis. Ils avaient annoncé, au contraire, que tous les criminels de guerre allemands, hommes ou femmes, seraient punis en raison de leurs crimes. En mettant les choses au mieux, il y aurait des années à passer dans des prisons ou des équipes de travailleurs forcés, en attendant son tour d'être jugé. Et si quelque Français se souvenait du nom de Christian, depuis le jour où, en Normandie, il avait dénoncé les deux fermiers qui avaient égorgé Behr, sur la plage, et que le lieutenant de S. S. avait torturés, dans une salle de la mairie ? On ne savait pas quels registres tenaient les gens du maquis, ni ce qu'ils savaient, ni combien ils en savaient. Et Dieu seul savait ce que raconterait cette Françoise. Elle vivait probablement à Paris, maintenant, avec un général américain. Et même, s'ils n'avaient aucune raison particulière de vous chercher, n'importe quel Français hystérique pouvait s'imaginer vous reconnaître, une fois que vous étiez entre leurs mains, et vous accuser de quelque crime que vous n'aviez jamais commis. Qui, dans ce cas, ajouterait foi à votre parole ? Qui prendrait votre défense ? Qui vous aiderait à prouver votre innocence ? Et rien n'empêcherait les Américains de livrer un million de prisonniers aux Français, pour désamorcer les mines et reconstruire les villes endommagées, et tout valait mieux que tomber pour plusieurs années entre les mains des Français... Aucun d'entre eux ne s'en sortirait vivant.

Christian n'avait pas l'intention de mourir. Il avait appris trop de choses au cours des cinq dernières années. Il serait trop utile après la guerre pour sacrifier tout cela en pure perte. Pendant trois ou quatre ans, bien sûr, il lui faudrait se tenir tranquille et faire bonne mine aux conquérants. Tôt ou tard, les touristes reviendraient faire du ski dans sa contrée natale, l'armée américaine y installerait sans doute d'immenses camps de repos, et il pourrait gagner sa vie en enseignant à des lieutenants américains les secrets du slalom... Ensuite... ma fois, ensuite, il serait toujours temps d'aviser. Un homme qui avait appris à tuer avec tant de brio, à manier avec tant de maîtrise des hommes violents et désespérés, pourrait être très utile à son pays, cinq ans après la guerre, s'il prenait bien soin de sa propre personne...

Il ne savait pas quelle était la situation, dans sa ville natale, mais, s'il pouvait y parvenir avant l'arrivée des troupes, il endosserait des vêtements civils, et son père pourrait inventer une histoire... Ce n'était pas tellement loin. Il se trouvait déjà au cœur de la Bavière, et les montagnes se profilaient, au loin, juste au-dessus de l'horizon. La guerre s'est enfin décidée à prendre une tournure plus commode, pensa-t-il avec un sinistre humour. On pouvait, en somme, livrer son dernier combat dans la cour de sa propre maison.

Un seul factionnaire gardait l'entrée du camp, un petit homme grassouillet de quarante-cinq ans environ, qui paraissait plutôt malheureux et déplacé, avec son brassard de la Volkssturm et son fusil sur l'épaule. La Volkssturm, pensa cyniquement Christian, quelle idée magnifique ! L'asile de Hitler pour les vieillards, selon l'amère plaisanterie qui avait couru. Les journaux et la radio avaient écrit ou dit de bien belles paroles sonores au sujet de la Volkssturm, déclarant qu'au moment où leurs foyers mêmes étaient menacés les hommes quel que soit leur âge, entre cinquante et soixante-dix ans, combattraient comme des lions la poussée de l'envahisseur. Les gentlemen sédentaires et aux artères durcissant es de la Volkssturm n'avaient évidemment pas entendu parler de leurs futures prouesses léonines. Un seul coup de feu à cinquante centimètres de leurs oreilles, et on en cueillait un bataillon, bras levés, vert de frousse. Encore un mythe, cette illusion de pouvoir arracher des quinquagénaires allemands à leurs bureaux, des enfants à leurs écoles, et d'en faire des soldats en quinze jours. « La rhétorique, pensa Christian en regardant le gros homme inquiet qui montait la garde devant le portail du camp, la rhétorique nous a à tous dérangé l'esprit. » De la rhétorique et des mythes, contre des divisions de chars d'assaut, des armées d'avions, et toute l'essence, tous les canons, toutes les munitions du monde. Hardenburg avait compris cela, jadis, mais Hardenburg s'était tué. Oui, l'Allemagne aurait besoin, après la guerre, d'hommes intégralement vidés de toute rhétorique et vaccinés, une fois pour toutes, contre les mythes.

– Heil Hitler ! dit le garde de la Volkssturm, en saluant d'une manière aussi approximative que son uniforme.

Heil Hitler ! encore une bonne plaisanterie. Christian ne se donna pas la peine de répondre à ce salut.

– Qu'est-ce qui se passe, ici ? demanda Christian.

– Nous attendons.

Le garde haussa les épaules.

– Vous attendez quoi ?

Le garde haussa les épaules et sourit stupidement.

– Quelles nouvelles ? demanda-t-il.

– Les Américains viennent de capituler, dit Christian. Demain, c'est le tour des Russes.

Une seconde, le garde parut sur le point de le croire. Un éclair de joie crédule brilla sur son visage. Puis il comprit.

– Vous avez l'air d'excellente humeur, dit-il tristement.

– Je suis d'excellente humeur, répliqua Christian. Je viens de prendre des vacances.

– Croyez-vous que les Américains seront là aujourd'hui ? demanda le garde avec anxiété.

– Ils peuvent arriver dans dix minutes, dans dix jours ou dans dix semaines, répondit Christian. Qui peut dire ce que feront les Américains ?

– J'espère qu'ils ne vont pas tarder, dit le garde. Ils valent mieux que les...

« Lui aussi », pensa Christian.

– Je sais, coupa-t-il. Ils valent mieux que les Russes et même que les Français.

– C'est ce que tout le monde dit, s'excusa le garde.

– Bon dieu ! dit Christian, comment pouvez-vous supporter cette odeur ?

– Il y a une semaine que je suis ici, dit le garde, je n'y pense plus.

– Une semaine seulement ? s'étonna Christian.

– Il y avait tout un bataillon de S. S., mais, la semaine dernière, ils les ont rappelés et nous ont fourrés à leur place. Une seule compagnie, gémit le garde. Nous avons de la chance d'être encore vivants.

– Qu'y a-t-il dans ce camp ? demanda Christian.

– Comme partout. Des Juifs, des Russes, quelques politicards, quelques Grecs et quelques Yougoslaves, etc. Nous les avons mis sous clef il y a deux jours. Ils savent qu'il y a anguille sous roche et ils deviennent dangereux. Et nous n'avons qu'une compagnie. Ils pourraient nous massacrer en un quart d'heure. Il y en a des milliers et des milliers. Ils faisaient du bruit, il y a une heure. – Il se retourna et regarda les baraquements clos. – Et, maintenant, pas un bruit. Dieu sait ce qu'ils sont en train de mijoter.

– Pourquoi restez-vous ici ? demanda curieusement Christian.

Le garde haussa les épaules, arbora, une fois de plus, son sourire malade, imbécile.

– Je ne sais pas. Nous attendons.

– Ouvrez la porte, dit Christian. Je veux entrer.

– Vous voulez entrer, dit le garde, incrédule. Pourquoi ?

– Je dresse une liste de futures colonies de vacances pour l'Organisation de la Force par la Joie, à Berlin, et ce camp m'a été suggéré, dit Christian. Ouvrez. J'ai besoin de manger quelque chose, et je veux voir si je peux emprunter une bicyclette.

Le garde fit signe à un autre qui, du haut d'un mirador, n'avait pas cessé d'observer Christian. Lentement, le portail s'ouvrit.

– Vous ne trouverez pas de bicyclette, dit le garde de la Volkssturm. Les S. S. ont emporté tout ce qui pouvait rouler lorsqu'ils sont partis la semaine dernière.

– Je vais voir, dit Christian.

Il se glissa entre les deux battants, s'enfonça dans l'épaisse odeur, se dirigea vers le bâtiment administratif, un joli chalet de style tyrolien, entouré d'une pelouse et surmonté d'un grand drapeau. Un son bas, étouffé, inhumain, émanait des baraquements. Il semblait provenir de quelque nouvelle sorte d'instrument de musique, spécialement inventé dans le but d'émettre des notes trop informes et désagréables pour être produites par un organe vivant. Toutes les fenêtres étaient obturées à l'aide de planches clouées, et nulle part on ne voyait trace d'un être humain.

Christian escalada le perron du chalet et pénétra à l'intérieur. Il trouva la cuisine, se fit donner des saucisses et de l'ersatz de café par un cuisinier de soixante ans, qui souligna d'un ton encourageant :

– Mangez, mon garçon. Vous ne savez pas quand vous pourrez remanger, après ça.

Il y avait, dans les locaux administratifs du camp, un certain nombre de spécimens des récupérés de la Volkssturm, dans leurs uniformes d'occasion. Ils étaient armés, mais tenaient leurs armes à contrecœur, avec des expressions clairement dégoûtées. Eux aussi attendaient, et, lorsqu'il passa parmi eux, Christian perçut un murmure de désapprobation, pour sa jeunesse, pour la guerre perdante qu'il avait livrée... Hitler s'était toujours vanté que les jeunes hommes étaient sa grande force, et ces soldats minables, arrachés à leurs foyers à l'issue fatale d'une longue guerre, montraient, par leurs grimaces, ce qu'ils pensaient de la génération en voie d'anéantissement qui les avait acculés à cette heure désespérée.

Christian marchait très droit, son Schmeisser sous le bras, le visage froid et tendu, parmi les hommes qui flânaient sans but dans les salles. Il parvint au bureau du commandant du camp, frappa, entra sans attendre la réponse. Dans son costume rayé, un prisonnier épongeait le plancher. Un caporal était assis derrière une table, dans le premier

bureau, mais la porte du bureau privé était ouverte, et son occupant fit signe à Christian d'entrer lorsqu'il l'entendit déclarer au caporal :

– Je voudrais parler au commandant.

Le commandant du camp était le plus vieux lieutenant que Christian ait jamais vu. Il devait avoir beaucoup plus de soixante ans, et son visage paraissait avoir été sculpté dans un fromage fermenté.

– Non, je n'ai pas de bicyclette, répondit-il à la requête de Christian. Je n'ai rien. Même pas de provisions. Les S. S. nous ont laissés ici sans rien, à leur départ. Rien qu'avec des ordres de garder la situation en main. J'ai eu Berlin au téléphone, hier, et un imbécile m'a ordonné de tuer tout le monde immédiatement. – Le lieutenant ricana. – Onze mille hommes. Très pratique ! Et je n'ai pu parler à personne d'autre, depuis. – Il examina Christian. – Vous arrivez du front ?

Christian sourit.

– Si on peut appeler cela un front.

Le lieutenant soupira.

– Ça a été très différent, à la fin de la dernière guerre, dit-il. Nous nous sommes toujours repliés en bon ordre. Toute ma compagnie est rentrée à Munich, encore en possession de ses armes. C'était beaucoup plus organisé...

Et son ton, comme celui des autres, accusait clairement la nouvelle génération d'Allemands de n'avoir pas été capables, comme leurs pères avant eux, de perdre proprement une guerre.

– Eh bien, je vois que vous ne pouvez pas m'aider, mon lieutenant, dit Christian. Je vais continuer mon chemin.

– Dites-moi, implora le vieux lieutenant, tentant de retenir Christian une minute encore, comme s'il se fût senti seul dans ce joli bureau bien propre, avec les rideaux bleus pendus aux fenêtres, et le canapé, et le tableau des Alpes en hiver accroché au centre d'un des panneaux du mur. Dites-moi, pensez-vous que les Américains arriveront aujourd'hui ?

– Je l'ignore, mon lieutenant, dit Christian. Vous n'avez pas écouté la radio ?

– La radio, soupira le lieutenant. On ne comprend plus rien à ce que dit la radio. Ce matin, Berlin laissait entendre que les Russes et les Américains se battaient entre eux, sur l'Elbe. Croyez-vous que ce soit possible ? ajouta-t-il vivement. Après tout, n'est-ce pas, nous savons tous que c'est inévitable...

« Encore un nouveau mythe », pensa Christian, ou plutôt la continuation du même.

– Évidemment, mon lieutenant, dit-il. Je n'en serais nullement

surpris.

Il se dirigea vers la porte, mais s'arrêta en entendant le bruit.

On eût dit un murmure d'eau courante, croissant rapidement en intensité, qui pénétrait dans le bureau par les fenêtres ouvertes, à travers les jolis rideaux. Et, soudain, deux coups de feu ponctuèrent ce murmure. Christian courut à la fenêtre, regarda au-dehors. Deux hommes en uniforme couraient lourdement vers le bâtiment administratif. Christian les vit jeter leurs fusils, sans cesser de courir. C'étaient des hommes corpulents, qui ressemblaient aux personnages publicitaires de la bière de Munich, et ils ne couraient pas très vite. De derrière l'un des baraquements surgit un homme en tenue de prisonnier, puis trois autres, puis une foule d'autres. Et tous couraient après les deux gardes. Le premier prisonnier s'arrêta une seconde pour ramasser le fusil abandonné par l'un des gardes. Il ne chercha pas à faire feu, mais le prit sous son bras, et se remit à courir. C'était un très grand type, avec des jambes interminables, et il gagnait du terrain avec une rapidité effrayante. Tenant le fusil par le canon, il lui fit décrire un vaste moulinet. L'une des réclames pour la bière de Munich s'écroula. Voyant qu'il lui serait impossible de parvenir au chalet du commandant avant d'être rattrapé par la meute, le second garde se coucha à terre. Il se coucha comme un éléphant dans un cirque, s'agenouillant d'abord, puis, les hanches toujours levées, posa sa tête sur le sol, comme s'il cherchait à l'y enfouir. Le fusil décrivit un second moulinet, et la crosse fracassa le crâne du second garde.

– Oh ! mon Dieu ! chuchota le commandant, derrière la fenêtre.

La foule cernait à présent les deux morts. Les prisonniers piétinaient les gardes, de toutes leurs forces, se bousculaient, sans un cri, sans un mot, pour les piétiner à leur tour.

Le lieutenant quitta la fenêtre et, tremblant, s'appuya au mur.

– Onze mille... balbutia-t-il. Dans dix minutes, ils seront tous libérés.

Quelques coups de feu éclatèrent, vers l'entrée du camp, et trois ou quatre prisonniers s'écroulèrent. Personne ne fit attention à eux, mais une partie de la foule se dirigea vers le portail, avec la même rumeur atone et inarticulée.

D'autres baraquements jaillirent d'autres foules. Ils se répandaient dans l'enceinte du camp avec une rapidité de cauchemar, comme des troupes de taureaux dans les films sur l'Espagne. De place en place, elles se coagulaient autour d'un garde, qu'elles écrasaient sous leurs pieds.

Des cris montèrent du corridor, à l'entrée de l'administration du camp. Le lieutenant porta la main à son pistolet et, le cerveau toujours

hanté par ses chers souvenirs de la défaite ordonnée de l'autre guerre, sorti pour rallier ses hommes.

Christian s'éloigna de la fenêtre, tentant de réfléchir rapidement, se maudissant mentalement pour s'être laissé fourrer dans un tel pétrin. Après tout ce qu'il avait subi, après tant de batailles, après avoir fait face à tant de chars d'assaut, tant de canons, tant de soldats entraînés, venir se fourvoyer de soi-même dans une telle impasse !...

Christian passa dans le bureau voisin. Le caporal était parti. Le prisonnier qui, tout à l'heure, lavait le plancher, était seul, près de la fenêtre. « Entre par ici », dit Christian. Le prisonnier le regarda froidement, et, lentement, pénétra dans le bureau privé. Christian referma la porte, en examinant le prisonnier. Par bonheur, il était d'une bonne taille. « Déshabille-toi ! » ordonna Christian.

Méthodiquement, sans mot dire, le prisonnier ôta sa veste de coton rayée et se disposa à enlever son pantalon. Le bruit s'enflait toujours, au-dehors, et la fusillade était continue. « Dépêche-toi ! » gronda Christian.

L'homme avait fini d'enlever son pantalon. Il était très maigre et portait des sous-vêtements grisâtres coupés dans de la toile de sac. « Viens ici », dit Christian.

Le prisonnier obéit. Christian le frappa avec sa mitraillette. Le canon de la mitraillette atteignit l'homme en plein front. Il fit un pas en arrière et tomba sur le plancher. Le coup n'avait laissé qu'une marque imperceptible, au-dessus de ses yeux. Christian le prit par la gorge, à deux mains, et le traîna jusqu'à la porte d'un placard, à l'autre bout de la pièce. Il ouvrit le placard, y poussa l'homme évanoui. Une capote d'officier et deux tuniques étaient suspendues à l'intérieur de ce placard. Elles sentaient légèrement l'eau de Cologne.

Christian referma le placard et regagna d'un bond l'endroit où les vêtements du prisonnier gisaient sur le sol. Il commença à déboutonner sa tunique. Mais le vacarme paraissait se rapprocher, à l'intérieur du bâtiment, et il jugea qu'il n'avait pas le temps d'ôter son uniforme. Rapidement, il enfila la tenue zébrée du prisonnier par-dessus ses propres vêtements, boutonna la veste jusqu'au cou. Il se regarda dans le miroir accroché à la porte du placard. On ne voyait pas son uniforme. Il chercha un endroit où cacher sa mitraillette et la jeta sous le canapé. Il n'avait gardé que son couteau de tranchée, dans son étui, sous la veste rayée. La veste sentait le chlore et la sueur.

Christian retourna à la fenêtre. Toutes les portes des baraquements devaient être à présent enfoncées, et les prisonniers grouillaient à l'intérieur des barbelés. Ils n'en finissaient pas de tuer les gardes, et la fusillade durait toujours de l'autre côté des locaux administratifs,

mais, de ce côté-ci, personne ne tirait plus.

À cent mètres de là, un groupe de prisonniers enfonçait la porte à deux battants d'une sorte de hangar. Lorsque la porte s'abattit, ils s'engouffrèrent à l'intérieur et ressortirent en mangeant des pommes de terre crues et de la farine non préparée qui les transforma rapidement en sinistres Pierrots. Penché sur l'un des gardes, un prisonnier à la stature imposante l'étouffait lentement, entre ses genoux, les deux mains crispées autour de la gorge du garde. Soudain, il lâcha le garde toujours vivant, se fraya un chemin jusqu'au hangar et en ressortit, les mains pleines de pommes de terre.

Christian écarta les battants de la fenêtre et, sans hésiter, se suspendit à la barre d'appui. Il tomba sur les genoux, se releva aussitôt, perdu dans une mer d'hommes vêtus comme lui. L'odeur et le vacarme étaient insupportables.

Christian se dirigea vers le portail. Un homme décharné, dont l'un des yeux n'était plus qu'un amas vide de chair cicatrisée, regarda fixement Christian, au passage, et se mit à le suivre. Christian était certain que l'homme le soupçonnait, et il tenta de s'éloigner rapidement, sans attirer l'attention de ceux qui l'entouraient. Mais la foule était dense, devant le chalet tyrolien. Et le borgne ne quittait pas Christian d'une semelle.

Les gardes cernés dans le chalet venaient de se rendre et descendaient, par paires, les marches du perron. Un calme insolite plana un instant sur la masse des prisonniers libérés. Sans comprendre, ils regardaient leurs anciens gardes-chiourmes. Puis un grand type chauve tira de sa poche un vieux couteau rouillé. Il cria quelque chose, en polonais, saisit le garde le plus proche par le col de son uniforme, et tenta de l'égorger. Le couteau était émoussé, et le garde devait beaucoup souffrir, mais il ne chercha pas à crier, ni à se débattre. C'était comme si la mort et la torture avaient été si banales en ces lieux que leurs victimes elles-mêmes s'y soumettaient sans résister, quelles qu'elles fussent. L'inutilité de demander grâce avait été si profondément et si fréquemment démontrée que personne, aujourd'hui, ne s'en donnait la peine. Le garde capturé, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, à l'allure d'un rond-de-cuir-se contenta de se laisser aller contre l'homme qui l'assassinait, ses yeux à quinze centimètres de ceux du Polonais, jusqu'à ce que le couteau rouillé sectionnât enfin la carotide et que l'homme s'affaîsât, sanglant, sur la pelouse.

Ce fut le signal d'une exécution générale. En raison du manque d'armes, la plupart des gardes furent simplement piétinés jusqu'à ce qu'ils mourussent. Christian se garda bien d'intervenir ou de montrer quoi que ce soit sur sa physionomie. Il n'osait pas, non plus, courir

vers la porte du camp, parce que le borgne était toujours derrière lui, s'approchait de lui. se collait à lui.

– Eh toi ? dit le borgne.

Christian sentit la main de l'homme se poser sur son épaule, palper, sous la veste de coton, le gros drap de son uniforme,

– Je veux te parler...

Et soudain Christian agit. Le vieux commandant était adossé au mur, près de la porte d'entrée. Ses mains esquissaient des petits gestes d'apaisement.

Les prisonniers le cernaient, mais ne l'avaient pas encore tué. Christian fendit la foule et prit le vieux commandant par la gorge.

– Oh ! mon Dieu ! cria l'homme, très fort. Le son était surprenant, tant les autres exécutions s'étaient déroulées dans le plus profond silence.

Christian sortit rapidement son couteau. Maintenant, d'une main, le commandant plaqué contre le mur, d'un seul coup, il lui trancha la gorge. L'homme émit un son bouillonnant, horrible, jeta un cri. Christian s'essuya les mains sur la tunique du commandant, et le laissa tomber. Lui, du moins, avait eu la chance de mourir sur le coup. Christian se retourna pour voir si le borgne l'observait toujours. Mais, satisfait, l'homme avait disparu.

Christian soupira et, le couteau à la main, pénétra dans le chalet. Il y avait des cadavres un peu partout, et les prisonniers libérés retournaient les bureaux et dispersaient aux quatre vents les archives du camp.

Trois ou quatre hommes occupaient le bureau du commandant. La porte du placard était ouverte. L'homme à demi nu que Christian avait assommé gisait sur le plancher, à l'endroit où il l'avait laissé. Les prisonniers buvaient tour à tour à la bouteille de cognac qu'ils avaient trouvée sur la table du commandant. Lorsqu'ils eurent vidé la bouteille, l'un d'eux la lança contre la peinture radieuse des Alpes en plein hiver.

Personne ne faisait attention à Christian. Il se jeta à quatre pattes et reprit sa mitraillette sous le canapé.

Christian retraversa le hall, quitta le chalet, et, pour la seconde fois, se perdit dans la foule des prisonniers. Beaucoup d'entre eux étaient armés, maintenant, et Christian savait qu'il pouvait porter son Schmeisser en toute sécurité. Il marchait lentement, toujours au milieu des groupes. Il ne voulait pas, en se tenant à l'écart, risquer d'attirer l'attention de quelque prisonnier au regard et à l'esprit encore assez vifs pour voir qu'il avait les cheveux beaucoup plus longs que ceux des

autres et beaucoup plus de chair sur le dos que la plupart d'entre eux.

Il parvint au portail. Le garde qui l'avait accueilli, à son arrivée, et lui avait fait ouvrir la porte, gisait contre les barbelés, une expression bizarrement souriante sur son visage piétiné. De nombreux prisonniers étaient groupés autour du portail, mais fort peu osaient le franchir. C'était comme s'ils avaient accompli tous ce qui leur était humainement possible pour une seule journée. La libération des baraquements avait épuisé leur conception de la liberté. Ils se tenaient près des battants largement ouverts et regardaient le paysage verdoyant, et la route par laquelle arriveraient les Américains, attendant les Américains pour savoir enfin ce qu'ils devaient faire. Ou peut-être qu'une partie tellement importante de leur profondeur émotionnelle était liée à cet endroit qu'en ce moment de délivrance ils ne pouvaient plus le quitter, mais sentaient obscurément la nécessité de demeurer sur place, d'examiner longuement ces lieux où ils avaient souffert et où ils venaient enfin d'accomplir leur vengeance.

Christian fendit le groupe d'hommes qui entourait le garde de la Volkssturm. Son arme sous le bras, il marcha rapidement sur la route, à la rencontre des Américains. Il n'avait pas osé prendre la direction opposée. L'un des prisonniers aurait pu le remarquer et lui demander pourquoi il s'enfonçait plus profondément au cœur de l'Allemagne.

Christian marchait rapidement, en boitant un peu et respirant profondément, pour débarrasser ses narines de l'odeur du camp. Lorsqu'il fut hors de vue des abords du camp, il quitta la route. Il était très fatigué, mais il ne ralentit pas l'allure. Il décrivit un vaste cercle à travers champs et contourna le camp sans encombre. Il traversa une forêt, emplissant ses poumons du parfum composé des bourgeons, des pins et des petites fleurs sylvestres, roses et pourpres sous ses pieds. Au bout d'un certain temps, il retrouva la route tachée de soleil, vacante et libre devant lui. Mais il était trop fatigué pour marcher davantage. Il ôta les vêtements zébrés à l'odeur de sueur et de chlore, les roula en boule, et les jeta dans un buisson.

Puis il s'allongea, la tête sur une racine. L'herbe nouveau-née poussait, verte et fraîche autour de lui, sur le sol de la forêt. Au-dessus de lui, dans les ramures, deux oiseaux échangeaient des romances et se poursuivaient, bleus et or, parmi les branches agitées et les rayons de soleil égarés dans les feuillages. Christian soupira, s'étira et s'endormit.

LE silence se fit à l'intérieur des camions lorsque le convoi s'arrêta devant le portail ouvert. L'odeur seule eût suffi à leur imposer silence, mais il y avait, aussi, les cadavres étendus à l'entrée du camp et derrière les barbelés, et la masse mouvante des épouvantails en haillons zébrés qui, telle une marée monstrueuse, se referma bientôt autour des camions et de la Jeep du capitaine Green.

Eux aussi étaient silencieux, ou presque. Beaucoup pleuraient, beaucoup essayaient de sourire, mais ni les larmes, ni les sourires n'altéraient sensiblement l'apparence de leurs visages semblables à des têtes de morts ni de leur yeux perdus au fond d'orbites cavernes. C'était comme si l'affreuse tragédie vécue par ces misérables créatures avait abaissé le plan des réactions humaines jusqu'au niveau d'un désespoir animal, et que les manifestations extérieures du bonheur comme du chagrin fussent provisoirement au-delà de leurs primitifs moyens d'expression. En observant attentivement ces masques rigides, ces masques de mort, Michael devina que de nombreux prisonniers s'imaginaient sourire, mais il fallait, pour le comprendre, faire preuve de beaucoup d'intuition.

C'était à peine s'ils tentaient de parler. Ils se contentaient de toucher les choses – le métal des camions, les uniformes des soldats, les canons des fusils, – comme si le contact direct des objets contre leurs doigts était encore seul capable de leur faire comprendre cette nouvelle et bouleversante réalité.

Green ordonna à ses hommes de laisser les camions où ils étaient, y posta quelques gardes et conduisit lentement sa compagnie à travers la fourmilière agitée des prisonniers libérés.

Michael et Noah étaient juste derrière Grenn lorsque le capitaine franchit le seuil du premier baraquement. La porte et presque toutes les fenêtres avaient été enfoncées, mais, malgré les courants d'air, l'odeur dépassait l'endurance des narines humaines. Dans l'air pourri, percé de-ci de-là par les rayons poussiéreux du soleil printanier, Michael distingua des formes anguleuses qu'il prit, au premier abord, pour des tas d'os empilés. Le plus terrible, c'était que certains de ces os se mouvaient. Là, c'était un bras languissamment levé, plus loin, une paire d'yeux brûlants dans le clair-obscur empoisonné, ou l'insensible torsion de lèvres presque disparues, sur des crânes que toute vie semblait avoir abandonnés depuis des jours et des jours. Dans les profondeurs du baraquement, une forme se détacha d'un amas de chiffons et d'os et entama une lente avance, sur les mains et

les rotules, dans la direction de la porte. Plus près, un homme se leva, et, comme un automate rudimentaire, mal adapté au mécanisme de la marche, avança vers Green. Michael devina que l'homme s'imaginait sourire, et sa main droite était tendue, en un geste de bienvenue absurdement banal et quotidien. Jamais l'homme n'atteignit le capitaine Green. La main toujours tendue, il s'écroula sur le plancher souillé d'ordures. Michael se pencha vers lui. L'homme était mort...

« Le centre du monde, répétait un fou à l'intérieur du cerveau de Michael, agenouillé près de l'homme qui venait de mourir aussi facilement, en silence, sous ses yeux : Je suis au centre du monde... centre du monde. »

Le mort à la main tendue avait mesuré un mètre quatre-vingt. Il était nu et chacun de ses os était clairement marqué sous sa peau. Il ne devait pas peser plus de trente-cinq kilos, et, parce son corps s'était dépouillé de l'habituelle enveloppe de chair, il paraissait démesurément allongé, d'une grandeur surnaturelle et totalement disproportionnée.

Quelques coups de feu retentirent dans l'enceinte du camp, et Michael et Noah suivirent Green à l'extérieur de la baraque. Trente-deux des gardes, qui s'étaient barricadés à l'intérieur du bâtiment de briques où se trouvaient les fours crématoires dans lesquels les Allemands avaient brûlé des prisonniers, s'étaient rendus en voyant les Américains, et Crane avait tenté de les abattre. Il était parvenu à blesser deux des gardes avant que Houlihan puisse lui arracher son fusil. L'un des deux blessés était assis sur le sol et pleurait. Les mains jointes en travers de son ventre. Du sang coulait à petits jets, entre ses doigts. Il était très gras, avec la nuque à trois bourrelets des buveurs de bière. Il avait l'air d'un enfant rose et trop gâté, assis par terre, et gémissant pour attendre sa nurse.

Les yeux fous, la respiration haletante, Crane tentait d'échapper à Pfeiser et à Houlihan qui le retenaient. Lorsque Green donna l'ordre d'enfermer les gardes dans le chalet du commandant, Crane décocha un coup de pied dans les côtes du gros homme qu'il avait blessé. Le gros homme se mit à sangloter. Il fallut quatre hommes pour le porter dans le chalet.

Green ne pouvait pas faire grand-chose. Mais il installa son quartier général dans le bureau du commandant et donna une série d'ordres clairs et simples, comme si le travail quotidien d'un capitaine d'infanterie de l'Armée américaine consistait à démêler le chaos qui régnait au centre du monde. Il renvoya sa Jeep vers l'arrière, avec mission de ramener une équipe de médecins et un camion de rations concentrées. Il fit décharger toute la nourriture de la compagnie et la fit emmagasiner sous bonne garde, dans les locaux administratifs, avec

ordre de la répartir – prudemment, pour éviter les accidents – entre les cas les plus désespérés découverts et signalés par les escouades qui visitaient les baraquements. Les trente Allemands étaient gardés à vue au fond du couloir, devant la porte du capitaine, seul endroit où ils pouvaient jouir d'une sécurité absolue.

Michael, qui, avec Noah, servait à Green de messenger, entendit l'un des gardes expliquer à Pfeiffer qui, fusil au poing, les surveillait, que tout ceci était terriblement injuste, qu'ils n'avaient été affectés à ce camp que depuis une semaine, qu'ils n'avaient jamais fait de mal aux prisonniers, que le bataillon de S. S. qui, pendant trois ans, avait torturé et fait mourir de faim les occupants du camp était probablement, à l'instant même, en train de boire du jus d'orange dans un camp américain... Il y avait un grand fond de justice dans les doléances du pauvre garde de la Volkssturm, mais Pfeiffer se contenta de lui répondre :

– Ferme ta gueule avant que je mette mon soulier dedans.

Les prisonniers libérés possédaient un comité militant, qu'ils avaient choisi en secret, une semaine plus tôt, pour gouverner le camp à l'arrivée des libérateurs. Green fit venir le leader du comité, un petit quinquagénaire desséché, qui avait un curieux accent et parlait l'anglais d'une manière fort académique. Cet homme s'appelait Zoloom et avait été, avant la guerre, dans les Affaires étrangères albanaises. Il dit à Green qu'il était prisonnier depuis trois ans et demi. Il était complètement chauve, avait des petits yeux noirs et fixes, dans un visage qui, pour une raison ou pour une autre, semblait encore plutôt gras. Il avait un air d'autorité et seconda efficacement Green en organisant, avec les prisonniers les moins affaiblis, des équipes de travail qui vidèrent les baraquements des morts qu'ils contenaient, classèrent et répartirent les malades en trois catégories : mourants, état critique et hors de danger. Seuls, d'après les ordres de Green, furent alimentés, au début, les hommes dans la seconde catégorie, à l'aide du petit stock de vivres extrait des camions de la compagnie et des hangars pratiquement vides du camp. Les mourants furent simplement étendus côte à côte le long d'une des rues, où ils purent s'éteindre en paix, avec l'ultime consolation d'avoir revu le soleil et senti une dernière fois le frais contact de l'air printanier sur leurs chairs déjà inexistantes.

Vers la fin du premier après-midi, lorsqu'il vit l'ébauche de l'organisation réalisée par Green, à sa manière tranquille et presque embarrassée, Michael éprouva un respect immense envers le petit capitaine poussiéreux à la voix efféminée. Rien, dans le monde de Green, n'était irrémédiable, songea Michael. Rien, pas même le désespoir sans fond laissé par les Allemands au cœur marécageux de

leur expirant millénaire, qui ne pût être réparé par l'honnêteté, le bon sens et l'énergie d'un bon ouvrier. En regardant Green donner des ordres brefs et intelligents à l'Albanais, au sergent Houlihan, aux Russes, et aux Polonais, et aux Juifs, et aux communistes allemands, Michael comprit que Green n'avait nullement conscience de faire quoi que ce soit d'extraordinaire, quoi que ce soit que n'importe quel agrégé de l'École des élèves officiers de Fort Benning n'eût fait aussi bien à sa place.

En regardant travailler Green, aussi efficient et calme que s'il avait été en train de présider à la mise au point de la routine quotidienne, dans une salle de rapport, en Georgie, Michael fut heureux de n'être jamais allé à l'École des officiers. « Je n'aurais jamais pu le faire, pensa Michael ; j'aurais pris ma tête dans mes mains, et j'aurais pleuré jusqu'à ce qu'on vienne me relever. » Green ne pleurait pas. En fait, à mesure que passaient les heures, sa voix, qui de toute la journée n'avait exprimé de sympathie pour personne, devenait de plus en plus dure, de plus en plus militaire et impersonnelle.

Michael, en outre, observait soigneusement Noah. Mais l'expression du visage de Noah restait immuable. C'était une expression pensive et froidement réservée, à laquelle se cramponnait Noah comme on se cramponne à un vêtement très coûteux, acheté avec ses dernières économies et trop cher à l'âme pour qu'on veuille s'en séparer, même dans les circonstances les plus extrêmes. Une seule fois, dans l'après-midi, lorsque, au cours d'une mission dont ils avaient été chargés par le capitaine, Noah et Michael avaient dû marcher le long de la ligne d'hommes qui avaient été déclarés impossibles à sauver, Noah s'était arrêté. Nous y sommes, avait pensé Michael en l'observant obliquement, cela va arriver. » Noah avait contemplé les hommes émaciés, osseux, couverts d'ulcères, à demi nus et mourants, déjà au-delà de toute victoire et de toute libération, et son visage avait tremblé, l'expression chèrement acquise avait failli lui échapper. Mais il s'était maîtrisé, il avait fermé les yeux, il s'était essuyé la bouche avec le dos de sa main, en disant : « Allons-y. Pourquoi s'est-on arrêté ? »

Ils étaient dans le bureau du commandant lorsqu'un vieillard fut admis en la présence du capitaine Green. Du moins, paraissait-il vieux. Il était voûté, et ses longues mains jaunes étaient d'une maigreur diaphane. Mais il était impossible de dire avec certitude s'il était jeune ou vieux, car presque tous les occupants du camp semblaient vieux, ou sans âge.

– Je m'appelle Joseph Silverson, disait lentement le vieillard. Je suis rabbin. Je suis le seul rabbin du camp...

– Oui ? l'encouragea le capitaine Green.

Mais il ne leva pas les yeux du papier sur lequel il griffonnait une demande de produits pharmaceutiques et de matériel médical.

– Je ne veux pas ennuyer l'officier, dit le rabbin. Mais je voudrais présenter une requête.

– Oui ?

Le capitaine Green, cette fois encore, ne leva pas les yeux. Il avait ôté son casque et sa veste de campagne. Son baudrier était suspendu au dossier de sa chaise. Il avait l'air d'un employé occupé, dans un grand magasin, à vérifier des factures.

– Des milliers de Juifs, dit lentement le rabbin, sont morts dans ce camp, et plusieurs centaines... – le rabbin leva doucement ses mains diaphanes vers la fenêtre – mourront ici, ce soir, cette nuit, demain...

– Je suis désolé, rabbin, dit le capitaine Green. Je fais tout ce que je peux.

– Évidemment. – Le rabbin hocha affirmativement la tête. – Je le sais. Il n'y a plus rien à faire pour eux.

Pour leurs corps. Je comprends. Nous comprenons tous. Rien de matériel. Eux-mêmes le comprennent. Ils sont déjà dans l'ombre, et tous les efforts doivent être concentrés sur les vivants. Ils ne sont même pas malheureux. Ils meurent libres et ils en sont heureux. C'est un luxe que je veux vous demander.

Michael comprit que le rabbin essayait de sourire. Il avait d'énormes yeux verts, profondément enfoncés dans leurs orbites, qui brûlaient intensément dans son visage étroit, sous son haut front saillant.

– Je veux vous demander la permission de tous nous réunir, les vivants, les mourants, ici, sur la place... – le même geste diaphane, en direction de la fenêtre – et de célébrer un service religieux. Un service pour les morts qui ont trouvés leur fin en ces lieux.

Michael regarda Noah. Noah regardait sobrement le capitaine Green, le visage calme et lointain.

Le capitaine Green n'avait pas levé les yeux. Il avait cessé d'écrire, mais il était assis, tête baissée, comme s'il s'était endormi.

– Aucun service religieux n'a jamais été célébré pour nous dans ce camp, dit doucement le rabbin, et tant de milliers des nôtres y sont morts...

– Permettez-moi...

C'était le diplomate albanais qui avait si bien secondé Green. Il s'était placé à la droite du rabbin, se tenait devant le bureau du capitaine, légèrement penché en avant, et parlait clairement, rapidement, diplomatiquement.

– Je ne veux pas avoir l'air de m'en mêler, capitaine. Je comprends les sentiments du rabbin. Mais ce n'est pas le moment. Je suis un Européen ; je suis ici depuis trois ans et demi, et je pense que le capitaine ne comprend peut-être pas. Je ne veux pas avoir l'air de m'en mêler, je le répète, mais je pense qu'il serait malavisé de permettre au rabbin de célébrer publiquement un service religieux hébreu dans ce camp.

L'Albanais s'arrêta, attendant la réponse de Green. Mais Green ne dit rien. Assis derrière son bureau, la tête dodelinante, il paraissait sur le point de sortir d'un profond sommeil.

– Le capitaine ne comprend peut-être pas le sentiment qui règne en Europe, continua rapidement l'Albanais. Dans un camp comme celui-ci, quelles qu'en soient les raisons, bonnes ou mauvaises, ce sentiment existe. C'est un fait. Si vous permettez à ce gentleman de dire sa messe, je ne garantis pas les conséquences. Je crois qu'il est de mon devoir de vous avertir. Il y aura des incidents, de la violence, des effusions de sang. Les autres prisonniers ne le toléreront pas...

– Les autres prisonniers ne le toléreront pas, répéta calmement Green, d'une voix inexpressive.

– Non, mon capitaine, dit vivement l'Albanais, je vous garantis que les autres prisonniers ne le toléreront pas.

Michael regarda Noah. L'expression tendue glissait de son visage, fondait, révélant graduellement une grimace d'horreur et de désespoir.

Green se leva.

– Je vais garantir quelque chose, moi aussi, dit-il au rabbin. Je vais vous garantir que vous célébrerez votre service religieux dans une heure, sur cette place, devant le chalet. Je vais également vous garantir qu'il y aura des mitrailleuses sur le toit de ce bâtiment. Et je vais encore vous garantir que ces mitrailleuses ouvriront le feu sur quiconque tentera de vous empêcher de célébrer votre service.

Il se tourna vers l'Albanais.

– Et je garantis enfin, dit-il, que, si vous essayez encore de pénétrer dans cette pièce sans y avoir été convoqué, je vous boucle. C'est tout.

L'Albanais s'empressa de sortir. Michael entendit ses pas décroître dans le corridor.

Le rabbin s'inclina gravement.

– Merci beaucoup, mon capitaine, dit-il à Green.

Green lui tendit la main. Le rabbin la lui serra, tourna les talons et suivit l'Albanais. Green se mit à contempler la fenêtre.

Puis il regarda Noah. L'ancienne expression contrôlée, rigide et calme, se voyait de nouveau sur les traits du jeune homme.

– Ackerman, dit Green, je ne pense pas avoir besoin de vous d’ici deux ou trois heures. Pourquoi n’iriez-vous pas faire un tour en dehors du camp, avec Whitacre ? Ça vous ferait du bien.

– Merci, mon capitaine, dit Noah.

Il quitta la pièce.

– Whitacre. – Green regardait toujours la fenêtre, et sa voix était infiniment lasse. – Whitacre, prenez soin de lui.

– Oui, mon capitaine, dit Michael.

Il sortit derrière Noah.

Ils marchèrent en silence. Le soleil était bas dans le ciel. De longues ombres pourpres s’étendaient sur les collines, vers le nord. Ils passèrent devant une ferme retirée de la route, qui dormait, inanimée, sous le soleil couchant. Elle avait été récemment repeinte ; le mur de pierres qui l’entourait, soigneusement blanchi à la chaux. Le mur blanc virait lentement au bleu pâle, dans les rayons horizontaux du soleil, qui se reflétaient, en outre, sur les ailes d’un groupe de chasseurs regagnant leur base après une mission accomplie.

D’un côté de la route s’étendait la forêt de pins et d’aulnes aux troncs sombres, presque noirs contre le fond clair des feuillages neufs. Le soleil se glissait à travers les feuilles et tombait en petites taches brillantes sur les fleurs nouvelles, entre les arbres. Le camp était derrière eux, l’air, chauffé par l’ardent soleil de la journée, résineux et aromatique. Les semelles de caoutchouc de leurs souliers de combat faisaient un bruit étouffé, un bruit civil, sur l’asphalte de l’étroite route. Ils marchaient en silence et dépassèrent, bientôt, une seconde ferme. Celle-ci, comme la précédente, était close et inanimée derrière ses volets hermétiques, mais Michael avait la sensation d’être observé, à travers les claires-voies. Il n’avait pas peur. Il ne paraissait rester en Allemagne que des enfants, des millions d’enfants, des vieilles femmes et des mutilés. C’était une population polie et aussi peu guerrière que possible, qui saluait impartialement, au passage, les Jeeps et les tanks des Américains et les camions chargés de prisonniers allemands.

Trois oies se dandinaient dans la poussière de la basse-cour. « Farcies, pour le repas de Noël », songea nonchalamment Michael. Il se remémora les panneaux de chêne et les scènes wagnériennes peintes sur les murs du restaurant de Luchow, dans le 14^e Rue, à New York.

La forêt s’étendait, à présent, des deux côtés de la route. De grands arbres verts, à l’odeur de printemps, aux racines enveloppées des feuilles mortes de l’hiver.

Noah n’avait pas dit un mot depuis qu’ils avaient quitté le bureau de Green, et Michael fut surpris d’entendre la voix de son ami par-

dessus le bruit traînant de leurs semelles sur l'asphalte.

– Comment te sens-tu ? demandait Noah.

Michael réfléchit un instant.

– Mort, blessé et manquant à l'appel, dit-il.

Ils parcoururent une vingtaine de mètres.

– Ce n'était pas beau à voir, pas vrai ? dit Noah.

– En effet.

– On le savait, dit Noah. Mais on ne pensait pas que ça puisse être aussi horrible.

– Non, dit Michael.

– Des êtres humains...

Ils marchèrent, écoutant le son de leurs semelles de caoutchouc, sur la route allemande, entre les rangées de jolis arbres bourgeonnants.

– Mon oncle, dit Noah, le frère de mon père, il a fini dans un de ces camps. Tu as vu les fours ?

– Oui, dit Michael.

– Je ne l'ai jamais connu. Mon oncle, je veux dire.

Le pouce glissé sous la courroie de son fusil, il avait

l'air d'un petit garçon revenant de la chasse aux lapins.

– Lui et mon père s'étaient fâchés. En 1905, à Odessa. Mon père était un imbécile. Mais il connaissait ces choses. Il était venu d'Europe. Je ne t'ai jamais parlé de mon père.

– Non, dit Michael.

– Mort, blessé et manquant à l'appel, dit doucement Noah.

Ils marchaient d'un bon pas, sans hâte, le pas du soldat, soixante-quinze centimètres, un pas qui couvre du terrain.

– Tu te souviens, demanda Noah, de ce que tu as dit, au dépôt de reclassement : « Cinq ans après la guerre nous repenserons avec regret aux balles qui nous auront manqués ».

– Oui, dit Michael. Je m'en souviens,

– Le penses-tu encore, à présent ?

Michael hésita.

– Je n'en sais rien, admit-il honnêtement.

– Cet après-midi, reprit Noah, en marchant de son pas réglementaire, délibéré, j'étais d'accord avec toi. Quand cet Albanais s'est mis à parler, j'étais d'accord avec toi. Non parce que je suis Juif. Du moins, je ne le pense pas. Mais en tant qu'être humain... Quand cet Albanais s'est mis à parler, j'ai failli sortir dans le corridor et me

flanquer une balle dans la tête.

– Je sais, dit doucement Michael. J’ai éprouvé la même impression.

– Et Green a dit ce qu’il avait à dire.

Noah s’arrêta et contempla les cimes des arbres vert doré dans le soleil d’or.

– Je garantis... Je garantis...

Il soupira.

– Je ne sais si t’es de mon avis, dit-il, mais j’ai beaucoup d’espoir pour le capitaine Green.

– Moi aussi, dit Michael.

– Après la fin de la guerre, dit Noah d’une voix forte, c’est Green qui dirigera le monde et pas ce salaud d’Albanais...

– Et comment ! dit Michael.

– Les êtres humains dirigeront le monde !

Noah criait, à présent, au milieu de la route sombre, criait vers les cimes des arbres que touchaient encore les rayons du soleil.

– Les êtres humains ! Il y a des tas de capitaines Green ! Il n’est pas extraordinaire ! Il y en a des millions !

Noah se tenait très droit, la tête renversée en arrière, hurlant comme un dément, comme si toutes les choses qu’il avait refoulées et fanatiquement gardées au fond de lui, depuis des mois, faisaient finalement explosion.

– Les êtres humains ! cria-t-il, comme si ces deux mots avaient été une incantation magique, contre la mort et le chagrin, un bouclier subtil et imprenable pour sa femme, pour son fils, un paiement usuraire des souffrances subies au cours des dernières années, une promesse et une garantie pour l’avenir... Le monde est plein d’êtres humains !...

Ce fut alors que les coups de feu retentirent...

Christian était réveillé depuis cinq ou six minutes lorsqu’il entendit les voix. Il avait dormi lourdement, et, lorsqu’il s’était éveillé, il avait immédiatement compris, d’après la position des ombres dans la forêt, que l’après-midi tirait à sa fin. Mais il avait été trop las pour se mouvoir. Il était demeuré allongé sur le dos, regardant le sylvestre ciel-de-lit qui bougeait doucement au-dessus de sa tête, écoutant les bruits de la forêt, les appels des oiseaux dans les hautes branches, les bruissement des feuilles dans le vent. Un groupe d’avions l’avait survolé, et il les avait entendus, bien qu’il ne puisse voir les appareils à travers les arbres. Une fois de plus, le bruit des avions l’avait fait amèrement réfléchir à l’abondance au sein de laquelle les Américains

avaient livré cette guerre. Pas étonnant qu'ils l'eussent gagnée. « C'étaient des soldats médiocres, pensa-t-il pour la centième fois, mais quelle importance ? Avec tous ces avions et tous ces tanks, une armée de vieilles femmes et de vétérans de la guerre franco-prussienne eût facilement gagné la guerre. Avec un seul tiers de cet équipement, pensa-t-il, apitoyé par son propre sort, l'armée allemande eût gagné la guerre. » Ce misérable lieutenant, au camp, qui s'était plaint parce que la jeune génération n'avait pas su perdre convenablement la guerre, comme sa propre classe ! S'il s'était plaint un peu moins et qu'il ait travaillé un peu plus, peut-être la guerre eût-elle pris une autre tournure ? Quelques heures de plus à l'usine et quelques heures de moins dans les manifestations et les fêtes du parti, et ces avions qui volaient dans le ciel allemand seraient peut-être des avions allemands, et le lieutenant ne serait peut-être pas allongé, mort, devant son propre bureau, et lui, Christian, ne serait peut-être pas obligé de fuir devant les Américains, comme un renard devant les chiens.

Puis il entendit les pas, qui venaient dans sa direction, sur la route. Il n'était qu'à dix mètres de la route, bien caché, mais avec un bon champ visuel dans la direction du camp, et bientôt il aperçut les deux Américains. Il les observa curieusement, sans encore rien ressentir. Ils marchaient d'un pas ferme, régulier, et ils avaient leurs fusils avec eux. L'un d'eux, le plus grand, l'avait à la main, l'autre avait le sien sur l'épaule. Ils portaient leurs casques absurdes, bien qu'ils n'eussent plus à craindre de shrapnel jusqu'à la prochaine guerre, et ils ne regardaient ni à droite, ni à gauche. Ils bavardaient à haute voix, et il paraissait évident qu'ils se sentaient chez eux, en sécurité, comme si la pensée qu'un Allemand embusqué pourrait encore bien les descendre ne leur était même pas venue à l'esprit.

S'ils continuaient dans cette direction, ils passeraient à dix mètres de Christian. Il sourit en y pensant, bien qu'il ne se sentît nullement amusé. Silencieusement, il leva sa mitrailleuse. Puis il réfléchit. Il y en avait probablement des centaines d'autres, à présent, dans les environs, et les coups de feu les attireraient sur les lieux, et il n'aurait plus aucune chance de s'en sortir indemne. Les généraux américains n'étendraient pas leur générosité jusqu'aux derniers tireurs allemands.

Puis les Américains s'arrêtèrent. Ils étaient encore à une soixantaine de mètres, mais, à cause d'une légère courbure de la route, ils se trouvaient exactement en face du petit tertre derrière lequel Christian était allongé. Ils parlaient très fort. En fait, l'un des Américains criait, et Christian pouvait même entendre ce qu'il disait. « Des êtres humains ! » répétait l'Américain, très fort. Inexplicablement.

Christian les observait froidement. Chez eux et tellement à l'aise sur le sol allemand ! Petite promenade dans les bois. Discourant en anglais

au cœur de la Bavière. Imaginant déjà, sans doute, les étés dans les Alpes, couchant dans les hôtels touristiques avec les filles du pays, et il n'en manquerait certainement pas. Des Américains bien nourris. Et jeunes. Pas de Volkssturm, chez les Américains. Tous jeunes, tous en bonne condition physique, avec de bons souliers, de bons vêtements, une nourriture scientifique, une aviation, des ambulances à essence et nullement tourmentés par la nécessité de découvrir à quel ennemi il valait mieux se rendre... Et retournant, après la guerre, à cette nation grasse, chargés de « souvenirs », casques d'Allemands morts, Croix de Fer arrachées à des poitrines mortes, tableaux volés aux murs des maisons bombardées, photographies des fiancées d'Allemands morts... Retournant à cette nation qui jamais n'avait entendu tirer un coup de feu, dans laquelle aucun mur n'avait tremblé, aucune vitre n'avait été fracassée...

Cette nation grasse, intouchée, intouchable...

Christian sentit ses lèvres se tordre en une grimace de dégoût. Il leva lentement son fusil. « Deux de plus, pensa-t-il, pourquoi pas ? » La grimace se transforma en sourire. Il se mit à fredonner en visant le plus petit, celui qui braillait. « Tu ne brailleras pas si fort dans un instant, mon ami », pensa-t-il, le doigt sur la détente, se souvenant, soudain, que Hardenburg avait fredonné, lui aussi, dans des circonstances analogues, en Afrique, avant d'anéantir le convoi britannique à l'heure du petit déjeuner. Le fait d'avoir brusquement retrouvé ce souvenir l'amusa. Juste avant de presser la détente, il envisagea une fois encore la possibilité de la présence, dans les environs, d'autres Américains, qui pourraient entendre les coups de feu, le trouveraient, le tueraient. Il hésita un instant. Puis il secoua la tête et loucha sur son point de mire. « Au diable, pensa-t-il, ça en vaut la peine... »

Il fit feu. Il tira deux balles. Puis le fusil s'enraya. Il savait qu'il avait touché l'un de ces deux salauds. Mais, lorsqu'il releva la tête après avoir difficilement éjecté la cartouche coincée, les deux hommes avaient disparu. Il avait vu l'un d'eux commencer à tomber, mais il n'y avait plus rien, sur la route, que le fusil arraché aux mains d'un des Américains. Le fusil gisait au milieu de la route, bleu foncé, avec un point lumineux de soleil réfléchi, près du canon.

« Un bel exemple de travail mal fait », pensa Christian, dégoûté. Il tendit l'oreille, mais rien ne bougeait plus sur la route, ni dans la forêt. Les deux Américains avaient été seuls, décida-t-il... Et, maintenant, il n'en restait plus qu'un, il en était sûr. Ou si celui qu'il avait touché était encore vivant, il n'était pas en état de se mouvoir...

En attendant, il fallait, lui, qu'il se meuve ! L'Américain n'en aurait pas pour longtemps à déterminer la direction générale de laquelle

étaient venus les coups de feu. Il passerait à la contre-attaque, à moins, bien sûr, qu'il ne s'en abstienne... Christian était persuadé qu'il s'en abstiendrait. Ce n'était pas le genre des Américains. Leur genre, c'était d'attendre l'aviation, les tanks, l'artillerie. Et pour une fois, dans la forêt silencieuse, il n'y aurait pas de tanks, pas d'artillerie à appeler à la rescousse. Rien qu'un homme, avec un fusil... Christian était convaincu qu'un seul homme se retirerait sans combattre, surtout maintenant, alors que la guerre était presque finie et qu'il était vraiment un peu tard pour faire preuve d'héroïsme. Si l'homme que Christian avait touché était mort à présent, le survivant devait être déjà en train de courir vers son unité, quelle qu'elle soit, pour chercher du renfort. « Mais, pensa Christian, si l'homme qu'il avait touché n'était que blessé, son camarade devait être encore avec lui, et, cloué sur place, incapable de se mouvoir rapidement ou silencieusement, il ferait une cible idéale... »

Christian sourit. « Encore un, dit-il, et je me retire de la guerre. » Il regarda prudemment le fusil abandonné au milieu de la route, scruta le terrain en pente douce, garni de buissons et de troncs d'arbres, qui le séparait de l'endroit où il gisait, terne dans le jour défaillant. Rien ici. Aucune indication.

Courbé en deux, avec une grande circonspection, Christian s'enfonça dans la forêt, décrivit un large cercle...

La main droite de Michael était paralysée. Il ne s'en était pas aperçu jusqu'à ce qu'il se penchât pour déposer Noah sur le sol. L'une des balles avait frappé le fusil que portait Michael, et, tout en le lui arrachant, lui avait à moitié démolie le poignet. Dans sa hâte à saisir Noah pour le traîner jusque sous le couvert des bois, il ne s'en était pas aperçu, mais, à présent, tandis qu'il se penchait sur le blessé, la paralysie de son bras droit augmentait encore le caractère redoutable de la situation.

Noah avait été touché à la gorge, à la base de la gorge, légèrement à gauche. Il saignait énormément, mais il respirait toujours, à petits coups irréguliers. Il avait perdu connaissance. Michael s'agenouilla près de lui, appliqua un bandage sur la blessure. Mais le sang coulait toujours. Noah gisait sur le dos. Son casque avait roulé dans un massif de fleurs roses, courtes en tiges. Son visage avait retrouvé son expression lointaine, chèrement acquise. Ses yeux étaient clos, et ses cils blonds, recourbés, restituaient à la partie supérieure de son visage sa vieille expression de jeunesse et de féminité.

Michael ne le regarda pas longtemps. Son cerveau semblait fonctionner avec difficulté. « Je ne peux pas le laisser ici, pensait-il, et je ne peux pas le porter, parce que ce serait le meilleur moyen d'y passer tous les deux. »

Une branche remua, au-dessus de sa tête. Michael rejeta violemment sa tête en arrière, se souvenant soudain de l'endroit où il se trouvait et que l'homme qui avait blessé. Noah s'apprêtait, sans doute, à le descendre. Ce n'était qu'un oiseau, cette fois, qui venait de s'envoler au-dessus de sa tête, mais la prochaine fois, ce serait un homme armé, prêt à tirer.

Michael se pencha. Il souleva Noah, doucement, et lui prit son fusil. Il baissa les yeux vers lui, une dernière fois, et pénétra dans la forêt le temps de faire un pas ou deux, il continua d'entendre la respiration courte, mécanique, du blessé. C'était épouvantable, mais il faudrait que Noah respire, ou ne respire pas, seul, pendant quelques instants.

« Cette fois, c'est la bonne », pensa Michael. Mais c'était la seule solution. Trouver l'homme qui avait tiré ces deux coups de feu avant que l'homme le trouve lui-même. La seule solution. Pour Noah. Pour lui-même.

Il sentait son cœur battre au galop et ne cessait pas de bâiller, nerveusement. Il était certain qu'il allait se faire tuer.

Il marchait lentement, prudemment, plié en deux, en s'arrêtant fréquemment, derrière les troncs des arbres, pour écouter. Il entendait sa propre respiration, un chant d'oiseau, le bourdonnement d'un insecte, l'appel rauque d'une grenouille, dans quelque mare voisine, le bouillonnement des feuillages dans la brise légère. Mais aucun bruit de pas, aucun cliquetis d'équipement militaire, aucun claquement de culasse repoussée.

Il s'éloignait de la route, de l'endroit où Noah gisait, la gorge trouée. Il s'enfonçait toujours davantage dans la forêt. Michael n'avait pas réfléchi à la sagesse de sa manœuvre. Il avait senti, presque instinctive : ment, qu'en restant près de la route il risquait de se faire acculer à un espace découvert et courait un danger plus grand encore, puisque la forêt y était moins dense.

Ses lourds souliers écrasaient les rameaux et les feuilles mortes avec un bruit considérable, et sa propre maladresse l'exaspérait. Mais il avait beau ralentir, il n'arrivait pas à progresser silencieusement.

Il s'arrêtait fréquemment, pour écouter, mais n'entendait, autour de lui, que les bruits normaux de la vie forestière.

Il essaya de se concentrer sur le Fritz. De quoi le Fritz aurait-il l'air ?

Peut-être, après avoir tiré, le Fritz était-il reparti vers la frontière autrichienne ? Deux balles, un Américain. Suffisant pour une journée de travail, à la fin d'une guerre perdue ! Hitler ne pouvait en demander davantage. Ou peut-être n'était-ce pas un soldat ? Peut-être n'était-ce qu'un de ces gosses de dix ans, au crâne bourré des

absurdités du Werewolf, avec un fusil de la dernière guerre découvert au fond du grenier familial. Peut-être Michael ne trouverait-il devant lui qu'une tignasse blonde, une paire de pieds nus, une expression de nourrisson effrayé, un fusil trop grand de plusieurs pointures... Que faire alors ? L'abattre ? Le fesser ?

Michael souhaite se trouver en face d'un soldat-Tout en écartant lentement le feuillage épais de la forêt, dans la lumière verte et brune, Michael se surprit à murmurer entre ses dents une étrange prière... Que ce ne soit pas un enfant, mais un soldat... Un soldat adulte, un soldat en uniforme, armé et prêt à le tuer... Un soldat qui, en ce moment, le cherchait lui-même...

Il transféra son fusil dans son autre main, ouvrit et referma plusieurs fois sa main droite. La sensibilité revenait lentement, en vagues fourmillantes, et douloureuses, et il craignit que ses doigts ne répondent pas assez vite, le moment venu... Au cours de tout son entraînement, personne ne lui avait jamais expliqué comment se sortir d'une situation semblable. C'était toujours du travail en escouades, en pelotons, la théorie de l'attaque, comment utiliser les moyens naturels de couverture, comment éviter de s'exposer contre la ligne d'horizon, comment se glisser entre les barbelés... Avancant toujours, sans cesse alerté par les petits mouvements des buissons et des jeunes pousses, il se demanda s'il allait s'en tirer. L'Américain inadapté, entraîné à tout, sauf à cela : entraîné au salut, entraîné à l'exercice théorique militaire, à l'avance en colonnes, entraîné aux méthodes les plus modernes du contrôle prophylactique des maladies vénériennes. Et dévalant au petit bonheur, du sommet de sa carrière militaire, vers un problème que l'armée n'avait pas prévu... Comment découvrir et tuer un Allemand qui vient juste de descendre votre meilleur ami ? Ou peut-être y avait-il plus d'un Allemand ?.. Deux coups de feu. Peut-être étaient-ils deux, six, une douzaine, qui l'attendaient en souriant, dans une ligne classique de trous individuelles, écoutant peu à peu se rapprocher ses pas ?

Il s'arrêta. Il fut tenté de retourner en arrière. Puis il secoua la tête. Il ne raisonna pas. Rien de cohérent ne traversa son esprit. Il remit simplement son fusil dans sa main droite ankylosée et reprit son avance hésitante...

Il tomba en arrêt devant une sorte de petit ravin. Il y avait une grosse bûche en travers du ravin, et elle paraissait assez forte. Elle était moisie, de place en place, et le bois était mou, mais il paraissait encore suffisamment épais. Et le ravin avait bien deux mètres de large, et un mètre cinquante de profondeur, avec des pierres moussues à demi enterrées sous des branches pourries... Avant de se risquer sur la bûche, Michael écouta. Le vent s'était apaisé, la forêt était immobile.

Il avait l'impression qu'aucun être humain n'était venu dans ces bois depuis des années. Les êtres humains.. Non, ce serait pour plus tard...

Il s'engagea sur la bûche. Il était arrivé à mi-chemin lorsqu'elle craqua, glissa, tourna sur elle-même. Michael agita violemment les bras, s'efforçant de ne pas crier et tomba dans le ravin. Il grogna lorsqu'une arête rocheuse lui déchira les mains et que sa joue entra en contact avec une grosse pierre. La bûche, en pliant, avait émis un craquement sinistre, et, lorsqu'il avait touché le fond, les branches s'étaient écrasées sous lui dans une sorte de crépitement et son casque avait rebondi sur les pierres du ravin avec un tintement métallique. « Le fusil, pensa-t-il automatiquement, qu'est-il arrivé au fusil ?... » Il le cherchait, à quatre pattes, lorsqu'il entendit, au-dessus de lui, le bruit d'une course à pied, les pas se dirigeaient vers lui...

Il bondit sur ses pieds. À quinze mètres de lui, un homme courait dans les broussailles, droit vers lui, fusil au niveau de la hanche, pointé vers Michael. L'homme n'était qu'une silhouette sombre, en mouvement contre le fond vert pâle des feuilles. Tandis que Michael le regardait, immobile, l'homme ouvrit le feu, sans lever son arme. Trop court. Michael entendit les balles s'enfoncer devant lui, dans la terre, et reçut en plein visage des petits blocs de terre délogés par la rafale. L'homme courait toujours.

Michael s'accroupit. Automatiquement, il arracha la grenade qui pendait à sa ceinture, ôta la goupille, se leva. L'homme était beaucoup plus près, très près. Michael compta jusqu'à trois, lança la grenade, se jeta violemment contre le flanc du ravin, et cacha sa tête. « Seigneur ! pensa-t-il, le visage pressé contre la terre humide, je me suis même souvenu de compter !

Il lui sembla que l'explosion mettait longtemps à se produire. Puis il entendit les morceaux d'acier siffler au-dessus de sa tête et s'enfoncer dans les arbres, alentour. Des feuilles tranchées descendirent vers lui avec un bruit d'ailes.

Assourdi par l'explosion, Michael n'était pas absolument certain d'avoir entendu un cri.

Il attendit cinq secondes et regarda par-dessus le bord du ravin. Personne ! Un peu de fumée s'élevait de l'endroit où avait atterri la grenade, arrachant la mousse et les feuilles mortes, puis, Michael vit décroître, de l'autre côté de la clairière, les oscillations excentriques du sommet d'un buisson et comprit que l'homme s'était replié dans cette direction. Il ramassa son fusil, dont le canon reposait entre deux pierres rondes. Il l'examina. Ni terre ni débris ne paraissait avoir pénétré dans le canon. Il constata avec étonnement que ses mains étaient couvertes de sang, et, lorsqu'il porta la main à sa pommette douloureuse, il la ramena souillée de terre et de caillots de sang.

Lentement, il sortit du ravin. Son bras droit le faisait beaucoup souffrir, et le fusil glissait dans ses mains déchirées et sanglantes. Sans essayer de se cacher, il traversa la clairière, enjambant le petit entonnoir laissé par sa grenade. Cinq mètres plus loin, il vit, accroché à une jeune pousse, quelque chose qu'il prit tout d'abord pour un vieux chiffon. Mais c'était un fragment d'uniforme, littéralement saturé de sang frais.

Michael se dirigea lentement vers le buisson qu'il avait vu remuer. Il y avait du sang sur les feuilles, beaucoup de sang. « Il n'ira pas loin, songea Michael, il n'ira pas loin à présent. » Il était facile, même à un citadin, de suivre à travers les arbres la piste de l'Allemand en fuite. Michael dépassa un endroit où les feuilles écrasées et les taches de sang lui apprirent que l'homme était tombé, puis s'était relevé, déracinant un petit arbuste, et avait continué à fuir.

Lentement, impitoyablement, Michael acculait Christian Diestl.

Christian s'assit, délibérément, contre le tronc d'un gros arbre, faisant face au sentier par lequel il était venu. Il faisait frais, à l'ombre de cet arbre, mais des lambeaux de soleil s'accrochaient encore, obliquement, au sommet des buissons qu'il avait écartés pour parvenir à cet endroit. L'écorce de l'arbre était compacte et rude, derrière son dos. Il essaya de lever son Schmeisser, mais sa main n'était plus capable d'en supporter le poids. Contrarié, il repoussa le fusil, qui glissa sur la mousse, et regarda l'étroit sentier, entre les buissons, où, il le savait, l'Américain n'allait pas tarder à paraître.

« Une grenade, songeait Christian, qui diable aurait pensé à cela ? » L'Américain maladroit et lourd, s'effondrant dans le ravin sans qu'il soit besoin de l'y pousser... Et puis, soudain jaillie du ravin, une grenade...

Il respirait avec difficulté. « Tant de chemin parcouru, pensait-il, tant de souffrances, tant de fuites. » Bah, il n'aurait plus besoin de fuir, à présent, plus besoin de courir. Son esprit fonctionnait par à-coups, comme un mécanisme détraqué. Les bois, sur la route de Paris, et le garçon de Silésie, mort avec les lèvres barbouillées de jus de cerise... Hardenburg, sur la motocyclette, Hardenburg avec son visage labouré jusqu'en ses fondations, l'Américain stupide, à demi nu, qui avait tiré du pont miné, en Italie, jusqu'à ce que la mitrailleuse le couchât à son tour... Gretchen, Corinne, Françoise, les Français nous battront tous encore... La vodka dans la chambre à coucher de Gretchen, le whisky et le cognac et le vin, sur les planches du placard, et la broche qu'il lui avait offerte... Le Français déchaussant le sergent Behr, sur la plage, après le passage des avions, toujours les avions... « Écoutez. Quand un soldat s'engage dans une armée, n'importe quelle armée, cette armée signe avec lui une sorte de contrat implicite... » Qui donc avait bien

pu prononcer ces paroles ? Était-il mort, lui aussi ? Cinquante francs pour un verre de cognac, servi par un vieillard aux dents pourries. La fin justifie les moyens... C'était la fin, et quels moyens justifiait-elle ? D'autres choses... La jeune Américaine, sur la pente neigeuse. Encore un et je me retire... L'Américain maladroit, stupidement brave, et survivant par chance, par hasard, par la volonté de Dieu... 1918, inscrit à la craie, sur le mur de l'église ; les Français savaient, ils avaient toujours su...

Le mécanisme détraqué fonctionnait par à-coups. Il commençait à faire très froid. Les lambeaux de soleil accrochés aux branches devenaient de plus en plus petits...

Deux balles, et le fusil s'était enrayé. Évidemment, c'était inévitable. « Toute ma compagnie est rentrée à Munich, encore en possession de ses armes. C'était beaucoup plus organisé. » L'important, c'était de pouvoir toujours mettre la main sur une bicyclette, a Combien de temps, songea-t-il, plein de pitié envers lui-même, combien de temps pensent-ils qu'un homme puisse courir ? »

Puis il vit l'Américain. L'Américain ne se donnait plus la peine d'être prudent. Il se dirigea tout droit vers lui, à travers le soleil verdoyant. L'Américain n'était plus un jeune homme et n'avait pas l'allure d'un soldat. L'Américain était debout, le dominait de toute sa taille.

Christian sourit.

– Bienvenue en Allemagne, dit-il en bon anglais.

Il regarda l'Américain lever son fusil et presser la détente...

Michael regagna l'endroit où il avait laissé Noah. La respiration s'était arrêtée. Le jeune homme gisait, paisible, parmi les fleurs. Michael l'observa un instant, les yeux secs. Puis il chargea Noah sur son épaule, et, sans s'arrêter une seule fois, retourna au camp, dans le crépuscule. Et il refusa de laisser qui que ce soit l'aider à le porter, parce qu'il savait qu'il devait remettre lui-même, au capitaine Green, le corps de Noah Ackerman.

FIN

4 W. A. C. : Auxiliaire féminine de l' Armée.

5 Sorte de canon portatif, sans affût, à portée restreinte, qui tire ses obus de l'épaule d'un homme.

6 Browning Automatic Rifle.